

JEAN-LUC

# BIZIEN

# LE BOTANISTE



Thriller adapté du scénario de  
**LUC MARESCOT et**  
**GUILLAUME MAIDATCHEVSKY,**  
mis en scène dans le documentaire de **LUC MARESCOT.**

**fayard**  
noir

Disponible en DVD et VOD

Jean-Luc Bizien

# Le Botaniste

Thriller adapté du scénario  
de Luc Marescot et Guillaume Maidatchevsky,  
mis en scène dans le documentaire de Luc Marescot,  
*Poumon vert et tapis rouge.*

Fayard Noir



Les personnages de ce livre sont imaginaires, de même que leurs vicissitudes personnelles. Tout lien avec des personnes ou des faits réels suggérés par sa lecture ne peut être que le fruit du hasard. Les éléments historiques et les faits divers cités, ainsi que les noms de personnes, de marques ou d'entreprises, ont pour seul but de donner de la vraisemblance au récit, sans aucune volonté de dénigrement ni préjudice pour leur détenteur.

Couverture :

Conception graphique : © Laetitia Stephany

Motifs : © valadzionak\_volha – pikisuperstar / Freepik

Planches storyboard : © Loïc Fontimpe

ISBN : 978-2-21372-286-3

Ce thriller est adapté du scénario de Luc Marescot et Guillaume Maidatchevsky, mis en scène dans le documentaire de Luc Marescot, *Poumon vert et tapis rouge*, sorti au cinéma en septembre 2021 et disponible en DVD et VOD.

© Librairie Arthème Fayard

Dépôt légal : mars 2022.

## DU MÊME AUTEUR

*Et puis mourir*, Éditions Fayard, 2020

*Les Veilleurs, Tome 2, La Chance de l'épervier*, Éditions ActuSF, 2020

*Les Veilleurs, Tome 1*, Éditions ActuSF, 2018

*Katana 1, Vent Rouge*, Éditions Folio SF, 2016

*Katana 2, Dragon Noir*, Éditions Folio SF, 2016

*Crotales*, Éditions du Toucan, 2016

*Le Berceau des ténèbres*, Éditions du Toucan, 2015, Prix Sang d'Encre 2016

*La Frontière des ténèbres*, Éditions du Toucan, 2011

*L'Évangile des ténèbres*, Éditions du Toucan, 2010

*La Cour des miracles – tome 1 – La Chambre mortuaire*, Éditions 10/18, coll. Grands DéTECTIVES n° 4190 (2009)

*La Cour des miracles – tome 2 – La Main de Gloire*, Éditions 10/18, coll. Grands DéTECTIVES no 4191 (2009)

*La Cour des miracles – tome 3 – Vienne la nuit, sonne l'heure*, Éditions 10/18, coll. Grands DéTECTIVES no 4365 Prix Lion Noir 2012

*Marie Joly*, Éditions Sabine Wespieser, 2005

*La Mort en prime time*, Le Masque, 2002 ; Prix du roman d'aventure 2002

*WonderlandZ*, Le Masque, 2002, Prix Fantastic'Art 2002

Pour mes fils, Adriel et Elric, et tous ceux de leur génération.  
Ce monde est le vôtre, il est temps de vous en emparer.

# Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Prologue - Forêt amazonienne, juillet 2010.](#)

[Chapitre 1 - New York City, mardi 6 juin 2023, 22 heures.](#)

[Chapitre 2 - New York City, mardi 6 juin 2023, 14 heures. Bureau du directoire de la McKenzie-Huang Corp.](#)

[Chapitre 3 - Brooklyn, mardi 6 juin 2023, 22 heures.](#)

[Chapitre 4 - New York City, mardi 6 juin 2023, 23 h 30.](#)

[Chapitre 5 - New York City, mardi 6 juin 2023, bureau du directoire de la McKenzie-Huang Corp, 23 h 45.](#)

[Chapitre 6 - Forêt amazonienne, mardi 6 juin 2023, 23 h 45.](#)

[Chapitre 7 - New York City, mardi 6 juin 2023, 23 h 45.](#)

[Chapitre 8 - Brooklyn, mercredi 7 juin 2023, 3 heures du matin.](#)

[Chapitre 9 - Entre crépuscule et aube...](#)

[Chapitre 10 - Forêt amazonienne, mercredi 7 juin 2023, 8 heures.](#)

[Chapitre 11 - New York City, bureau du directoire de la McKenzie-Huang Corp., mercredi 7 juin 2023, 8 heures.](#)

[Chapitre 12 - New York City, studios de CNN, mercredi 7 juin 2023, 8 h 30.](#)

[Chapitre 13 - New York City, bureau du directoire de la McKenzie-Huang Corp., mercredi 7 juin 2023, 8 h 35.](#)

[Chapitre 14 - Forêt amazonienne, mercredi 7 juin 2023, 8 h 45.](#)

[Chapitre 15 - Manhattan, tour de McKenzie-Huang Corp., mercredi 7 juin 2023, 9 h 15.](#)

[Chapitre 16 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023, 9 h 30.](#)

[Chapitre 17 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin 2023, au cours de la matinée.](#)

[Chapitre 18 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023, 9 h 45.](#)

[Chapitre 19 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin 2023, dans la matinée.](#)

[Chapitre 20 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023, 11 heures.](#)

[Chapitre 21 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin 2023, dans la matinée.](#)

[Chapitre 22 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023, 11 heures.](#)

[Chapitre 23 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin 2023, en fin de matinée.](#)

[Chapitre 24 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023 11 h 35.](#)

[Chapitre 25 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin, 13 heures.](#)

[Chapitre 26 - Antenne de recherche entomologie, banlieue de Manhattan, mercredi 7 juin, 13 h 15.](#)

[Chapitre 27 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin, 13 h 15.](#)

[Chapitre 28 - Antenne de recherche entomologie, banlieue de Manhattan, mercredi 7 juin, 14 heures.](#)

[Chapitre 29 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 9 juin, 14 heures.](#)

[Chapitre 30 - Antenne de recherche entomologie, banlieue de Manhattan, mercredi 7 juin, 14 h 15.](#)

[Chapitre 31 - Forêt amazonienne, Brésil, mercredi 7 juin, dans l'après-midi.](#)

[Chapitre 32 - Bureau du FBI, Manhattan, mercredi 7 juin 2023, 16 heures.](#)

[Chapitre 33 - Brooklyn, mercredi 7 juin, au soir.](#)

[Chapitre 34 - Manhattan, bureaux du FBI, jeudi 8 juin, 7 heures.](#)

[Chapitre 35 - Spanish Harlem, appartement du capitaine Esposito, jeudi 8 juin, 8 heures.](#)

[Chapitre 36 - Manhattan, bureaux du FBI, salle d'interrogatoire, jeudi 8 juin, 8 heures.](#)

[Chapitre 37 - Tour de McKenzie-Huang Corp., Manhattan, jeudi 8 juin, 9 heures.](#)

[Chapitre 38 - Forêt amazonienne, Brésil, jeudi 8 juin, peu avant midi.](#)

[Chapitre 39 - Spanish Harlem, appartement du capitaine Esposito, jeudi 8 juin, midi.](#)

[Chapitre 40 - Forêt amazonienne, Brésil, jeudi 8 juin, un peu après midi.](#)

[Chapitre 41 - Tour de McKenzie-Huang Corp., Manhattan, jeudi 8 juin, 12 h 15.](#)

[Chapitre 42 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, jeudi 8 juin, 12 h 30.](#)

[Chapitre 43 - Tour de McKenzie-Huang Corp., Manhattan, jeudi 8 juin, 12 h 45.](#)

[Chapitre 44 - Forêt amazonienne, Brésil, jeudi 8 juin, 12 h 45.](#)

[Chapitre 45 - Manhattan, bureaux du FBI, jeudi 8 juin, 12 h 45.](#)

[Chapitre 46 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, jeudi 8 juin, 13 h EURES.](#)

[Chapitre 47 - Tour de McKenzie-Huang Corp., Manhattan, jeudi 8 juin, 15 heures.](#)

[Chapitre 48 - Manhattan, bureaux du FBI, jeudi 8 juin, 14 heures.](#)

[Chapitre 49 - Forêt amazonienne, Brésil, jeudi 8 juin, 15 heures.](#)

[Chapitre 50 - Forêt amazonienne, Brésil, jeudi 8 juin, en fin d'après-midi.](#)

[Chapitre 51 - New York City, Queens, Appartement de la famille Martinez, jeudi 8 juin, 20 heures.](#)

[Chapitre 52 - Forêt amazonienne, Brésil, entre crépuscule et aube...](#)

[Chapitre 53 - Forêt amazonienne, Brésil, vendredi 9 juin, peu avant l'aube.](#)

[Chapitre 54 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, vendredi 9 juin.](#)

[Chapitre 55 - Forêt amazonienne, Brésil, vendredi 9 juin, peu après le lever du soleil.](#)

[Chapitre 56 - Forêt amazonienne, Brésil, vendredi 9 juin, de l'aube au soir.](#)

[Chapitre 57 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, vendredi 9 juin, au soir.](#)

[Chapitre 58 - Forêt amazonienne, Brésil, un petit aérodrome militaire, vendredi 9 juin en pleine nuit.](#)

[Chapitre 59 - Forêt amazonienne, Brésil, un petit aéroport privé, vendredi 9 juin, en pleine nuit.](#)

[Chapitre 60 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, vendredi 9 juin, en pleine nuit.](#)

[Chapitre 61 - Forêt amazonienne, Brésil, aérodrome privé de McKenzie Forest, vendredi 9 juin, en pleine nuit.](#)

[Chapitre 62 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, tôt dans la matinée.](#)

[Chapitre 63 - Manhattan, bureau de McKenzie Corp., samedi 10 juin, 6 h 30.](#)

[Chapitre 64 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, tôt dans la matinée.](#)

[Chapitre 65 - Forêt amazonienne, Brésil, domaine de Pablo Suarez, samedi 10 juin, tôt dans la matinée.](#)

[Chapitre 66 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, tôt dans la matinée.](#)

[Chapitre 67 - New York City, Queens, Appartement de la famille Martinez, 6 h 45.](#)

[Chapitre 68 - Manhattan, bureau de McKenzie Corp. dans la matinée.](#)

[Chapitre 69 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, dans la matinée.](#)

[Chapitre 70 - Forêt amazonienne, un petit aérodrome militaire, samedi 10 juin, 8 h 30.](#)

[Chapitre 71 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, début de matinée.](#)

[Chapitre 72 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin, dans la matinée.](#)

[Chapitre 73 - Aéroport privé de McKenzie Forest, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 74 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 75 - Forêt amazonienne, Brésil, nuit du vendredi 9 et matinée du samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 76 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 77 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 78 - Manhattan, Times Square / Tokyo, Shinjuku / Sidney, Opéra / Londres, Picadilly Circus... Samedi 10 juin, en duplex de la forêt amazonienne.](#)

[Chapitre 80 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 81 - New York City, Queens, Appartement de la famille Martinez, samedi 10 juin, en duplex de la forêt amazonienne.](#)

[Chapitre 82 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 83 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord du Forestius, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 84 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 85 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 86 - Banlieue de Manhattan, département d'entomologie, samedi 10 juin, en duplex de la forêt amazonienne.](#)

[Chapitre 87 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 88 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 89 - Manhattan, bureau de McKenzie Corp., samedi 10 juin, en duplex de la forêt amazonienne.](#)

[Chapitre 90 - Forêt amazonienne, Brésil, à bord des restes du Forestius, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 91 - Manhattan, Times Square / Tokyo, Shinjuku / Sidney, Opéra / Londres, Picadilly Circus... Samedi 10 juin, en duplex de la forêt amazonienne.](#)

[Chapitre 92 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 93 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 94 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 95 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 96 - Forêt amazonienne, Brésil, samedi 10 juin.](#)

[Chapitre 97 - Forêt amazonienne, Brésil.](#)

[Chapitre 98 - Banlieue de Manhattan, département d'entomologie, samedi 10 juin, dans l'après-midi.](#)

[Chapitre 99 - Aéroport JFK, New York, samedi 10 juin, 23 heures.](#)

[Chapitre 100 - Forêt amazonienne, Brésil, quelques mois plus tard.](#)

[Chapitre 101 - Forêt amazonienne, Brésil, hacienda de Pablo Suarez.](#)

[Épilogue - Un petit port du Pacifique, quelques mois plus tard.](#)

[Note de l'auteur](#)

[Remerciements de l'auteur :](#)

[Note du scénariste et réalisateur Luc Marescot :](#)

[Remerciements des scénaristes Luc Marescot et Guillaume Maidatchevsky](#)

[PLANCHES TIRÉES DU STORYBOARD DU « BOTANISTE » RÉALISÉ PAR LOÏC FONTIMPE D'APRES LE SCENARIO DE LUC MARESCOT ET GUILLAUME MAIDATCHEVSKY](#)

[Bibliographie et liens divers :](#)

# Prologue

FORÊT AMAZONIENNE, JUILLET 2010.

太阳已经高高挂在天空。在树叶下，温度正在稳步上升。空气中弥漫着湿气，很快就会令人窒息。威廉停了下来，眯起眼皮看向树冠，考虑了一会儿那些刺入树叶的光柱。他满意地哼了一声，站起身来，做了一些伸展动作，用手摸了摸汗湿的额头。

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Sous les **frondaisons**, la température ne cessait d'augmenter. L'air, chargé d'humidité, serait bientôt **suffocant**. William s'interrompit, **plissa les paupières** en direction de la canopée et considéra un instant les colonnes de lumière qui **transperçaient** le feuillage. Il se releva en **grognant** de satisfaction, effectua quelques **mouvements d'assouplissement** et passa une main sur son front recouvert de sueur.

Il avait passé la dernière heure dans une position de **pénitent**, les yeux **rivés** au sol, **progressant tantôt accroupi, tantôt à genoux**, sans **se soucier de l'humidité** qui **alourdissait l'étoffe de son pantalon**, qui s'y **accrochait** à mesure de son **pénible** cheminement hors des sentiers battus. Il avançait avec **entêtement**, **fouillant méticuleusement** les racines **tandis que** ses jambes traçaient deux **sillons** dans les déchets multiples accumulés sous la canopée. Pourtant, nulle pollution, ici : le phénomène était naturel. Plusieurs dizaines de mètres sous le dôme végétal, le sol agissait comme un **gigantesque collecteur d'ordures**. La forêt et ses occupants y rejetaient tous leurs restes, qui **pourrissaient** aux pieds des arbres gigantesques. Ces derniers les absorbaient ensuite, ils s'en nourrissaient, grandissaient, se renforçaient, produisaient de nouveaux **abris**, de nouveaux fruits, autant de **trésors** qui seraient ensuite **cueillis**, mangés, rejetés...

Le cycle de la vie suivait son cours, **immuable**.

Quand il avait enfin aperçu l'objet de sa **quête**, William avait **battu des cils**. *Elle était là*. Telle qu'il l'avait imaginée. Elle l'attendait, **nichée au creux d'un cocon de racines**. William aurait voulu savourer l'instant. Il aurait **donné cher** pour retarder le moment de la **cueillette**, afin d'en graver chaque étape dans sa mémoire... mais **le temps lui manquait cruellement**. Alicia l'attendait avec les enfants, elle devait déjà être à la voiture, luttant

在过去的一个小时里，他一直保持着忏悔的姿势，眼睛盯着地面，时而蹲着，时而跪着前进，丝毫不顾湿气重重地压在他的裤子面料上，当他艰难地走过这条路时，湿气紧紧地贴在裤子上。他顽强地前进，一丝不苟地搜索着树根，同时他的双腿在树冠下积累的多种废物中划出两道沟。然而，这里没有污染：它是自然的。在植物穹顶下几十米处，地面就像一个巨大的垃圾收集器。森林和它的居住者把他们所有的残骸都扔到里面，这些残骸在巨大的树木的脚下腐烂。然后，树木吸收了它，以它为食，成长，加强，产生新的庇护所，新的水果，这么多的宝藏，然后被采摘，食用，扔掉.....

生命的循环遵循其不变的路线。  
当他终于看到他所追求的目标时，威廉扑闪着眼睛。它就在那里。就像他所想象的那样。它正等待着他，依偎在一个根的茧里。威廉本想好好享受这一刻。他愿意付出很多来推迟采摘的时刻，把每一步都刻在他的记忆中.....但时间是残酷地缺乏的。艾丽西亚带着孩子们在等他，她一定已经在车上了。她一定已经在车上了，她正在努力克制自己的冲动，用对讲机要求他放弃徒劳的斗争，说服他离开森林，不再拖延。

威廉深吸了一口  
气。这片神奇的森  
林，这片令人生畏  
的绿色植物，其面  
积与海洋一样大，  
决定了它的规律。  
人和动物冒险进入  
它，只能自担风  
险。每次他来取样  
时，这位年轻的科  
学家都会牢记这个  
想法：他只不过是一个微不足道的寄  
生虫，随时都可能被消灭。森林.....或  
者生活在那里的无  
数掠食者中的一  
个。

contre l'envie d'utiliser le talkie-walkie pour lui demander d'abandonner son vain combat et pour le convaincre de quitter la forêt sans plus attendre.

William prit une profonde inspiration. Cette forêt fabuleuse, cette formidable étendue de verdure aux dimensions d'océan, dictait sa loi. Les hommes comme les animaux ne s'y aventuraient qu'à leurs risques et périls. Chaque fois qu'il venait effectuer des prélevements, le jeune scientifique conservait cette idée à l'esprit : il n'était rien d'autre qu'un parasite insignifiant qu'elle pouvait éliminer à tout moment. La forêt... ou l'un des innombrables prédateurs qui y vivaient depuis des lustres.

À cette seule pensée, il lança un rapide coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'aucun félin ne rôdait dans le périmètre. Rasséréné, il se pencha à nouveau vers le fouillis de racines entremêlées et vérifia que nul serpent ne s'y était lové. Agrippant la sangle de son sac de cuir, il fit passer la besace sur son ventre et y chercha le matériel nécessaire.

Des bribes de prière, proches de la ritournelle, lui montèrent aux lèvres. Partagé entre la gêne et l'agacement, il les chassa d'un mouvement de tête, comme on se débarrasse d'un insecte envahissant. L'athée convaincu s'était surpris à balbutier des suppliques jaillies de sa prime enfance, en des temps où il tremblait de peur dans le noir et pensait naïvement que ses litanies pouvaient repousser les ténèbres.

— Ne perds pas de temps ! se sermonna-t-il. Reste concentré ! Chaque seconde compte...

Il songea à Alicia, à Flora, aux jumeaux.

— Ils t'attendent, se répétait-il, ils te font confiance. C'est maintenant ou jamais !

Une vibration, dans son sac, mit un terme ses réflexions. Il attrapa le talkie-walkie et décrocha.

— Je l'ai trouvée ! s'exclama-t-il sans préambule. J'effectue le prélevement et je rentre en courant.

— C'est vrai ? s'exclama Alicia. Chéri, je... Je suis tellement heureuse pour toi ! Détache-toi. Nous t'attendons. Je suis avec Flora à la voiture, tout est prêt. Les jumeaux jouent devant la maison. Tu es où ?

— À moins d'une demi-heure de marche. Tu te rends compte ? J'ai cherché si loin et c'était si près que... (Il s'interrompit, conscient qu'il aurait la possibilité de tout lui raconter, une fois rentré.) Je fais au plus vite.

仅仅是这个想法，他迅速扫视了一下周围，以确保没有猫科动物潜伏在周围。他放心了，向后靠在交织在一起的树根丛中，检查是否有蛇盘踞在那里。他抓起背包的带子，把袋子拉到肚子上，寻找必要的装备。他的嘴里冒出了几句接近祷文的祈祷。在尴尬和恼怒之间，他摇了摇头就把它们打发了，就像他在赶走一只入侵的昆虫一样。这个深信不疑的无神论者从幼年时就发现自己在结结巴巴地请求，当时他在黑暗中颤抖，天真地以为他的礼仪可以抵御黑暗。

·完美！·她感叹道。我把  
弗洛拉留给她的兄弟们，  
然后给诊所打电话。我在  
房子前面等你。

威廉被感动了，他把对讲机放回包里。  
·快点回家吧，·他的妻子总结道。

威廉恢复了镇定。大自然决定让他采取行动：她的这一发现难道不是给了他一份丰厚的礼物吗？难道她没有把他从捕食者和自然陷阱中拯救出来吗？

Parfait ! s'écria-t-elle. Je laisse Flora avec ses frères et vais prévenir le dispensaire. On se retrouve devant la maison.

Ému, William remisa le talkie-walkie dans son sac.

« Rentre vite », avait conclu sa femme.

William recouvra son calme. La nature était décidée à le laisser agir : ne lui avait-elle pas accordé un somptueux cadeau avec cette découverte ? Ne l'avait-elle pas préservé des prédateurs, des pièges naturels ?

« Sa » plante n'avait été référencée par aucun botaniste. Il lui appartenait de la nommer et William avait pris sa décision : il la baptiserait *Icarius hallei*, en hommage à Francis Halle<sup>1</sup>, ce spécialiste des plantes tropicales qui lui avait transmis sa passion. Cette plante le fascinait littéralement. Will ne l'avait vue qu'une seule fois auparavant. Elle ressemblait étrangement – par sa pilosité, sa texture, sa forme – à l'iboga, une plante africaine aux multiples vertus médicinales. Un végétal si extraordinaire que son trafic, illégal, avait atteint des sommets : l'iboga se négociait aux montants astronomiques de l'ivoire ou du bois précieux. Au point que les chamans pygmées avaient maintenant la plus grande difficulté à en trouver à l'état sauvage et qu'ils devaient mettre en place des plantations dans des endroits secrets qu'il leur fallait protéger. William en avait acquis la conviction : cette plante inconnue possédait elle aussi d'extraordinaires vertus médicinales, qu'il lui faudrait tenir secrètes pour mieux la préserver<sup>2</sup>. Il avait trouvé l'un des médicaments du futur, un remède fabuleux, universel... Sa découverte était si sidérante que face à elle il se sentait pris de vertige.

Il s'empara de la gourde qui pendait à ses côtés, rapprocha le goulot de ses lèvres et s'accorda une longue rasade d'eau. Il se lava ensuite les mains avec un soin méticuleux et, après avoir rebouché le récipient, étendit une étoffe imperméabilisée sur les racines, saisit dans sa trousse les instruments nécessaires et les disposa sur le carré de tissu. Il s'accroupit à nouveau devant sa trouvaille. Ce n'était pas, comme il en avait été longtemps persuadé, un de ces mythes entretenus par les récits des tribus qui peuplaient la forêt.

Sans plus tarder, il procéda au prélèvement en prenant garde de ne pas abîmer la plante et d'en recueillir les racines dans leur intégralité, puis il déposa son trésor végétal dans un récipient hermétique. Il glissa le tout dans

son sac, passa la sangle autour de son épaule et s'orienta en localisant le soleil d'un regard.

Chaque minute comptait à présent.

Pour assurer la parfaite survie de la plante, il convenait d'agir sans perdre un instant. William repartit d'un bon pas à travers la forêt. Ses chaussures provoquaient parfois des craquements en émiettant des branches pourries, parfois de répugnantes bruits de succion en s'arrachant d'amas humides. Longtemps, il ne perçut que le bruit de sa marche rythmée et les frôlements, dans les buissons ou les feuillages, d'un animal fuyant à son approche...

Soudain, William s'immobilisa.

Autour de lui, le silence s'était fait. Tous sens aux aguets, il retint sa respiration. Il avait appris à reconnaître les signes d'un danger imminent. Il laissa glisser sa main vers sa ceinture. Ses doigts se refermèrent sur la poignée de sa machette effilée.

Surgi de nulle part, un hélicoptère passa soudain au ras de la canopée, dans un vacarme assourdissant. Un second appareil arriva dans un nouveau hurlement de moteur, puis un troisième. Interdit, William considéra avec effroi les frondaisons agitées par une houle violente. De là où il se trouvait, il se faisait l'effet de contempler un océan déchaîné, suspendu quelques dizaines de mètres au-dessus de lui. Des vagues de verdure, sur le point de s'ouvrir pour déverser...

La première explosion le fit violemment sursauter.

D'abord, William refusa de comprendre. Quand la réalité le heurta de plein fouet, il se mordit furieusement l'intérieur des joues pour étouffer un cri de révolte. Il se lança dans une course folle. Là-bas, loin devant lui, les bruits étouffés d'une série de détonations couvraient les hurlements des victimes.

Il atteignit les abords de la grande clairière dans laquelle se dressaient les maisons du hameau. Il fut pris à la gorge par la chaleur, puis aveuglé par la luminosité de l'incendie. Son cri de révolte se mua en râle de détresse.

— Alicia ! balbutia-t-il. Les enfants...

Depuis les hauteurs, les hurlements des rotors s'éloignaient et se rapprochaient, au gré des mouvements des monstrueux insectes de métal. Un hélicoptère piqua soudain, libérant une nouvelle bombe, qui rebondit sur

le sol et ricocha en traçant une ligne droite. Dans son sillage, le napalm s'embrasa et l'incendie redoubla de fureur.

L'air était irrespirable. William leva son T-shirt devant son nez, dans une tentative dérisoire de préserver ses poumons. Sa gorge le brûlait, ses yeux étaient remplis de larmes. Il lança un regard éperdu en direction du dispensaire, constata qu'il s'était effondré. Les parois avaient cédé, et le bâtimentachevait de se consumer dans les flammes.

Des survivants couraient en tous sens. Ils allaient, mains tendues devant eux, les yeux écarquillés, rendus fous par la souffrance et la peur. William piqua droit à travers le mur de flammes. Il ne prêta pas attention aux cris de détresse qui s'élevaient de toutes parts. Son esprit n'était plus capable de compassion. Une seule idée l'animaient à présent : il devait retrouver les siens.

« La voiture n'est plus là ! siffla une vilaine petite voix dans sa tête. Alicia n'était sans doute plus au dispensaire ! Mais a-t-elle eu le temps d'emmener les enfants ? » William la chassa d'un mouvement de tête furieux. Alicia savait qu'il était sur le point d'arriver. Elle avait pris soin de leur fille, elle avait la voiture, elle pourrait échapper à cet enfer. Mais les garçons ? Qu'avait dit Alicia ? Jouaient-ils *devant* la maison... ou *À L'INTÉRIEUR* ? C'était à William de s'en assurer. Si les jumeaux se trouvaient dans la cabane, ils devaient être terrifiés, incapables de fuir. Le jeune scientifique accéléra l'allure. Il bondissait par-dessus les squelettes charbonneux qui se dressaient sur sa route, évitait les soudaines bourrasques de flammes qui s'élevaient sous la poussée d'un vent capricieux, avant d'emporter des flots d'étincelles tourbillonnantes vers le ciel.

Quand il aperçut enfin la silhouette de leur maison, de l'autre côté de la clairière, il étrangla une plainte douloureuse.

— Kim ! s'époumona-t-il. Élie !

La demeure, elle aussi, était la proie des flammes.

Une soudaine tornade de chaleur souleva des nuages de poussière et de cendres, si violente qu'elle manqua de jeter William au sol. Dans son dos, un hélicoptère s'était posé. Des hommes vêtus de noir en jaillissaient, masques sur le visage, armes automatiques en mains. Les tueurs venaient achever la besogne, ils ne laisseraient pas de témoins.

William reporta son attention sur la maison. Il prit une profonde inspiration et plongea au cœur du brasier.

— Kim ! Élie ! hurla-t-il de plus belle en traversant la première pièce envahie par un épais brouillard de cendres.

Aux fenêtres, les rideaux se convulsaien, réduits en lambeaux noircis par le feu avide. Les meubles s'embrasaient les uns après les autres. Sous ses pieds, les lattes du plancher menaçaient de rompre à tout instant.

— Les garçons ! appela-t-il de toutes ses forces.

Il lui sembla deviner une réponse, dans une pièce du fond.

— Les garçons ! répéta-t-il du plus fort qu'il le put.

Cette fois, il entendit la voix de l'un des jumeaux.

— Papa ! gémissait l'enfant. On est là !

Il distingua ses fils à travers un nuage de particules. Kim et Élie se tenaient recroquevillés dans un angle, serrés l'un contre l'autre. En quelques enjambées, William fut à leur côté. Il se pencha, saisit un gamin sous chacun de ses bras et voulut piquer vers la sortie, quand il entendit les aboiements caractéristiques des armes automatiques.

William étouffa un juron et fit volte-face.

Il entreprit de traverser la pièce et piqua vers la cuisine, d'où il pourrait atteindre le jardin, à l'arrière de la bâtisse. Alors qu'il pénétrait dans la dernière pièce, un hurlement de rotor se fit entendre, aussitôt suivi de l'explosion d'un nouveau container de napalm. La déflagration les coucha à terre, tandis qu'une partie du toit s'effondrait. William hurla de rage en lâchant ses fils. Sa tête heurta violemment le parquet, et ce fut la nuit.

Et le silence.

Combien de temps était-il resté inconscient ? Il n'aurait su le dire. Il libéra une terrible quinte de toux et demeura pantelant, les yeux exorbités, la bouche ouverte, happant l'air comme l'aurait fait un naufragé à la surface des vagues. L'air était si chaud qu'il lui desséchait la langue et les joues. La douleur irradiait dans ses tibias, mais William pouvait encore sentir ses pieds. « Pas de fracture ouverte, diagnostiqua-t-il. Bouge ! Les petits ont besoin de toi. » En grognant, il parvint à repousser la poutre qui le maintenait rivé au sol, se releva et chercha ses enfants des yeux. Il aperçut Kim, inconscient, et le prit dans ses bras. La chemise du garçonnet avait partiellement brûlé, son visage était terriblement marqué par le feu.

Cédant à une impulsion, William bondit vers l'extérieur en emportant son fils. Sitôt parvenu dans le jardin, il l'allongea sur le sol et l'ausculta brièvement. Kim ne respirait plus.

— Non ! supplia William. Pas ça...

Il se pencha sur le petit et entreprit de lui faire du bouche-à-bouche. Il soufflait, se redressait, effectuait un massage cardiaque, recommençait.

— Allez, mon ange ! l'encourageait-il. Tu peux le faire. Ne me laisse pas ! Écoute papa !

L'enfant fut agité de tremblements convulsifs.

— Ça y est ! s'écria William. Tu es là, mon chéri. Tiens le coup !

Kim était toujours inconscient, mais il respirait.

William se leva d'un bond et repartit au pas de charge vers la cabane. De l'autre côté du mur de flammes, des rafales sporadiques faisaient entendre leur plainte assourdissante. Le ronflement des flammes redoublait, les parois se tordaient en libérant des grincements sinistres... Et soudain ce fut le chaos. La maison s'effondra comme un château de cartes, soulevant une colonne de fumée charbonneuse.

— Élie ! gémit William.

Mais la bâtisse n'était plus qu'un chaudron rempli de braises incandescentes, et le souffle de forge qu'il libérait contraint William à reculer. Fou de douleur, il battit en retraite, souleva Kim toujours inconscient et s'enfonça dans la forêt tandis que, derrière lui, des cris de douleur et des supplices retentissaient.

Aussitôt étouffés par les tirs des armes automatiques.

Longtemps, il demeura à couvert de la forêt, puis, quand les rugissements lugubres des armes se turent enfin et que le bruit des moteurs des hélicoptères s'éloigna, William se décida à revenir sur ses pas. Le soleil achevait sa course au-dessus de la canopée. Il disparaîtrait bientôt, abandonnant la forêt aux ténèbres.

William procédait avec d'infinies précautions, soucieux de ne pas lâcher Kim, de maintenir le fragile équilibre de son enfant inconscient. Quand il retrouva la clairière, il libéra une longue plainte d'animal blessé devant le spectacle qui s'offrait à lui. Les maisons n'étaient plus que des ruines. Le sol était jonché d'une abominable théorie de cadavres. Personne n'avait été

épargné. Les tueurs avaient exécuté hommes, femmes... et enfants. Sans aucune exception.

— Alicia, s'entendit-il gémir. Flora... Mes amours...

La gorge nouée, il parvint enfin aux ruines du dispensaire, à l'issue d'une déambulation effroyable au milieu des cadavres, parmi lesquels il renonça à chercher sa femme et sa fille.

Il ne restait du bâtiment que la toiture de tôle. Quelques poutres se dressaient encore au milieu des décombres, et les meubles médicalisés en métal n'étaient plus que des squelettes noircis.

Seul un petit appentis adossé à la forêt était miraculeusement toujours debout. William se dirigea dans sa direction. Il allongea Kim sur l'herbe et se rua dans la bicoque. Il fouilla les étagères, parvint à mettre la main sur des pansements et de la crème antiseptique. Il s'empara également d'une poignée de cachets et d'une bouteille d'eau et réunit un briquet et de grosses bougies avant de retourner auprès de son fils. Il alluma les chandelles et les disposa autour de Kim, afin de pouvoir le surveiller dans la nuit qui arrivait.

C'est à la lumière dansante des flammèches qu'il prit vraiment conscience de l'état du petit. Le tableau atroce lui brisa le cœur. Kim était brûlé sur la quasi-totalité du corps. Son visage n'était plus qu'une plaie vive. Sa respiration était sifflante, entrecoupée de râles déchirants.

William ne chercha pas à retenir ses larmes. Il parvint à faire avaler des analgésiques au gamin et lui tint la main en ne cessant à aucun moment de lui parler, de le berger de paroles de réconfort. Il ne quitta pas un instant son fils des yeux et demeura impuissant, tandis que le souffle du petit se faisait rare, tandis que ses forces s'amenuisaient, tandis qu'il glissait peu à peu dans la nuit.

Quand le garçonnet ne bougea plus, quand William n'entendit plus son souffle, il se saisit d'une bougie et la présenta devant ses lèvres entrouvertes, en priant pour qu'un miracle se produise... mais la petite flamme demeura désespérément droite.

William secoua la tête, refusant l'évidence. Le décor, autour de lui, se mit à tourner à la manière d'un carrousel pris de folie. Une larme roula sur sa joue. Sa gorge libéra un sanglot.

Alors William pleura, encore et encore.

Le petit matin le trouva ainsi, épuisé, hagard, perclus de courbatures... et ravagé par la tristesse. William n'esquissa pas le moindre mouvement quand un formidable orage éclata, libérant des trombes d'eau qui eurent bientôt raison des ruines fumantes. Lorsque le dernier foyer se fut éteint, William se fit violence. Comme un somnambule s'arrache au sommeil, il se secoua, parvint à se relever et retourna vers ce qui restait de sa maison.

La réserve en tôle était toujours debout. Il y prit une pelle, une carabine et une poignée de balles qu'il fourra dans une poche de son pantalon crasseux. Puis il marcha d'un pas mal assuré vers les décombres de sa demeure et entreprit de fouiller les ruines noircies. Il finit par trouver le corps carbonisé d'Élie, prit le petit dans ses bras et le déposa au côté de son frère.

Avant de n'en avoir plus ni la force, ni la volonté, il attrapa sa pelle et entreprit de creuser. Le fer pénétrait avec régularité dans le sol, et William le frappait de plus en plus fort. Mâchoires verrouillées, il redoublait de rage en enfonçant l'acier de son outil toujours plus profondément dans la terre. Sous ses coups, des plaies béantes s'ouvraient et il cognait, libérant sa colère et sa frustration.

Quand il eut terminé, il souleva les corps de ses fils. Élie ne pesait plus rien, au point que William redoutait que sa dépouille charbonneuse se délite entre ses doigts. Il le déposa avec douceur au fond de la fosse et allongea Kim à ses côtés. Il s'agenouilla auprès des deux corps, passa les doigts dans les cheveux de Kim et le peigna sommairement. Il s'assura que la main du petit était bien en contact avec celle de son frère jumeau.

Ils avaient cinq ans. Cinq ans à peine, et ils étaient morts.

William ferma les yeux et formula une prière. Quand il rouvrit les paupières, il s'extirpa de la tombe et prit sa carabine. À gestes lents et précis, il glissa une balle dans la chambre et actionna le mécanisme. L'espace d'un instant, il songea encore à Alicia et Flora. Avaient-elles pu sauter dans la voiture et fuir l'enfer, ou bien un villageois s'était-il emparé du véhicule en les abandonnant ? Il ne le saurait jamais. Il avait renoncé à retrouver les corps. Il ne pouvait se résoudre à entamer une telle recherche au milieu des cadavres des habitants.

William ne pleurait plus, il était au-delà de la souffrance. Il avait tout perdu, il se sentait responsable – en poursuivant des chimères, n'avait-il pas entraîné les siens vers ce carnage odieux ? Le jeune scientifique prit une profonde inspiration, se plaça au bord de la tombe ouverte et leva les yeux

au ciel. Le canon de l'arme, sous son menton, était étonnamment tiède. Avant de ne plus en trouver la force, William actionna la queue de détente.

Il ne ressentit pas la douleur.

Il n'eut pas le temps de comprendre que son visage explosait en une bourrasque d'esquilles de chair et d'os. Un nuage pourpre s'éleva, et il bascula dans la tombe, contre ses fils.

Effrayées par la détonation, des myriades d'oiseaux multicolores avaient pris leur envol, offrant aux décombres du village un ultime hommage.

# Chapitre 1

NEW YORK CITY, MARDI 6 JUIN 2023, 22 HEURES.

La nuit était tombée sur New York City. Seules quelques sirènes, ou le bruit lointain d'hélicoptères, patrouillant entre les gratte-ciel, parvenaient à traverser les baies vitrées de la suite, située au 28<sup>e</sup> étage d'un hôtel discret de Manhattan. Discret... mais extrêmement confortable. C'était d'ailleurs le critère retenu par les organisateurs de cette « conférence internationale sur la biodiversité », qui avaient convié de nombreux chercheurs à venir exposer le résultat de leurs recherches.

Joan Peabody, entomologiste réputée, était l'une des intervenantes. Elle avait accepté l'invitation à la condition expresse que sa fille Florence, une jeune étudiante en arts, puisse l'accompagner.

Cette dernière, en l'absence de sa mère, s'était retranchée dans la suite princière, passant de sa chambre au salon, du salon à la salle de séjour... et de la salle de séjour à sa chambre. Que peut-on bien faire, quand on a vingt ans, pour ne pas céder à des accès de folie après quelques heures d'enfermement dans l'espace quasi carcéral d'une chambre d'hôtel, fût-il aussi luxueux que celui-ci ?

Dans un premier temps, Florence avait dévalisé le bar. Elle avait ensuite fait appel au *room service* à plusieurs reprises et – faisant fi des recommandations de sa mère, qui lui avait ordonné de ne pas multiplier les dépenses superflues ! – elle avait également sollicité un livreur extérieur. Et puis, alors qu'elle hésitait à sortir pour effectuer une promenade à travers la Grosse Pomme, elle avait allumé la TV et découvert un spectacle passionnant, qui avait réveillé sa conscience politique environnementale.

À présent, la jeune femme se tenait recroquevillée sur le canapé, le menton entre les genoux. Le gigantesque téléviseur LCD fixé au mur était l'unique source lumineuse de la salle de séjour. À l'écran, des séquences choquantes se succédaient dans un montage serré, éclaboussant les murs et les

meubles de flashes colorés, plus hypnotiques que les éclairages frénétiques d'un stroboscope. La jeune femme était fascinée par les images. Sur la table basse, devant elle, des emballages froissés de friandises, des sodas divers à peine entamés, un carton de *delivery* d'où dépassaient les baguettes de bois et, toujours à portée de main, son *smartphone*.

Comme ne manquerait pas de le faire remarquer sa mère en rentrant, elle « s'était empiffrée de saletés sucrées, avant de se planter devant la télé pour regarder des **inepties** ». Ce à quoi Florence prévoyait de répondre : « Ce ne sont pas des âneries, mais les informations. Tant qu'à vivre enfermée dans l'une des plus belles villes du monde, autant savoir ce qui se passe à l'extérieur. De plus, il s'agit du procès d'une des ordures qui s'obstinent à détruire l'Amazonie, pour remplacer la forêt primaire par des plantations de palmier à huile et de soja. Ne me dis pas que ça ne te parle pas ! »

Depuis le matin, les chaînes d'information en faisaient leur principal titre : un milliardaire sino-américain, dont Florence n'avait jamais entendu parler, avait été convoqué devant les tribunaux. On l'accusait de vouloir réduire à néant la forêt amazonienne.

Florence, depuis des heures, suivait les flashes, les yeux rivés sur l'écran où, pour la énième fois de la journée, on repassait les images d'une grande brune sanglée dans un tailleur impeccable, qui se tenait dos à l'entrée du New York County Courthouse. Les images avaient été tournées tôt le matin même, mais on ne cessait d'en modifier le montage, pour le rendre plus nerveux ou plus complet, selon les plages horaires et le cœur de cible exigé par les annonceurs.

La présentatrice était une très belle femme, au port de tête séduisant. Si sa voix était agréable, son débit, en revanche, sonnait quasi clinique :

— Ici, Judith Bendt, pour *WCA News*. C'est aujourd'hui que doit se présenter à l'audience monsieur McKenzie-Huang, leader de l'un des plus importants consortiums actuels. Les charges auxquelles M. McKenzie-Huang doit faire face sont très graves : McKenzie Forest, l'une des nombreuses sociétés du milliardaire, est **soupçonnée** de destruction d'immenses parcelles de forêt vierge. C'est une première pour la justice de notre pays, qui a été saisie par le groupe de pression radical Greenspace, à la suite d'une enquête diligentée par...

Florence avait vu cette séquence à tant de reprises qu'elle aurait pu se substituer à la belle brune pour restituer son discours à la syllabe près.

Devant la journaliste, une foule compacte d'opposants au milliardaire incriminé était tenue à distance. On avait dressé des barrières métalliques, au pied desquelles des cordons de policiers en uniforme se tenaient prêts à intervenir. Arrivait alors une limousine noire rutilante, qui déclenchait aussitôt des vociférations. De l'autre côté des barrières, des poings rageurs se levaient, des pancartes étaient brandies. La caméra balayait les rangs des manifestants, s'arrêtant sur un visage, sur un détail. Les choix du réalisateur renforçaient l'aspect dramatique de l'instant.

Un panneau s'afficha soudain en gros plan : il présentait la caricature grossière de McKenzie-Huang. L'artiste contestataire avait représenté le milliardaire devant un arbre, dont il découpait la base à l'aide d'une tronçonneuse. L'illustration était barrée du slogan « McKenzie Assassin de la forêt ».

Venait ensuite le moment que Florence préférait : un impressionnant garde du corps se déployait de la berline noire, il faisait le tour du véhicule et ouvrait la porte à son employeur. Le milliardaire se révélait être petit – il arrivait péniblement à l'épaule de son *bodyguard*, malgré le choix de bottines à talonnettes conséquentes – et bouffi.

— On attendait Sauron, et c'est juste un putain de hobbit ! s'était esclaffée la jeune femme en découvrant le faciès rondelet, percé de deux yeux légèrement bridés, aux prunelles plus sombres que des puits de goudron.

« Un hobbit, peut-être..., avait corrigé une vilaine petite voix dans sa tête. Mais plus proche de Gollum que de Frodon ! »

De fait, si McKenzie-Huang n'était pas un prix de beauté, il était nimbé d'une aura inexplicable. L'homme, conscient de son charisme et de son statut hors normes, ne masquait ni son mépris pour la plèbe, ni sa certitude d'être de ceux qui dirigeaient le monde. Sous les objectifs avides des reporters et photographes venus en nombre, il avait ôté son haut-de-forme et se dressait cigare aux lèvres, engoncé dans un smoking hors de prix et encadré de deux hommes en costume et lunettes noirs, aux gabarits de lutteurs de foire. Avisant les manifestants, McKenzie-Huang brandit sa canne d'ébène et leur adressa un salut faussement amical, pour les provoquer. Plus les cris et les lazzis lui parvenaient, plus il s'en amusait.

Florence devait admettre, quand la caméra parvenait à saisir son regard, que le milliardaire était pareil à un squale. Placide en apparence, mais à

l'évidence capable de surprendre tout le monde par une réaction imprévisible.

Imprévisible... *et létale, à n'en pas douter.* Car une lueur, au fond de ses yeux, trahissait la véritable nature de McKenzie-Huang. Le petit bonhomme à l'apparence fragile était de la race des prédateurs, de ceux qu'il convenait d'éviter à tout prix tant ils pouvaient se montrer redoutables. Florence avait effectué quelques recherches sur son smartphone et l'impressionnant pédigrée du milliardaire lui était apparue, confirmant tout ce qu'elle avait cru deviner à son sujet.

Si le visage de McKenzie-Huang était inconnu de la plupart des citoyens du monde, il appartenait pourtant à la poignée d'industriels qui régnaient sur la planète. Ceux qui, au fil des ans, avaient su se rendre indispensables. Ceux dont les produits se retrouvaient partout.

Seule une poignée de manifestants semblaient avoir pris la mesure du phénomène. Les badauds, eux, s'étonnaient pour la plupart que l'on puisse faire montre d'une telle colère à l'encontre de cet homme, qui n'avait pas l'allure d'un assassin. Ils s'agglutinaient contre les barrières, cherchant à comprendre. Leurs regards soucieux allaient des panneaux des activistes au milliardaire qui se dressait en haut des marches, affrontant tranquillement les regards et ricanant devant leurs gestes hostiles.

Le combat était joué d'avance. McKenzie-Huang se savait hors d'atteinte, et les vociférations, loin de l'inquiéter, avaient plutôt le don de l'amuser. Quand il jugea avoir produit son petit effet, le milliardaire fit rouler son cigare, remit son chapeau et tourna le dos à ses opposants avec un rictus méprisant, pour se diriger enfin vers l'entrée du tribunal.

La journaliste venait à sa rencontre, micro tendu et sourire éclatant aux lèvres... Sans ménagement, elle fut cependant maintenue à distance par l'un des molosses. La belle brune tenta en vain d'apostropher le milliardaire, qui ne lui accorda aucune attention, trop occupé à attiser la haine de ses opposants, dont il semblait se nourrir.

Florence attrapa un coussin, le disposa sur ses genoux et y plongea le nez. Venait le moment le plus excitant du reportage ! Depuis la foule, des branches et des tisons furent projetés vers la limousine du milliardaire. « Symbole de cette forêt que McKenzie-Huang est accusé de brûler par centaines d'hectares », commenta la voix *off* d'un journaliste depuis le plateau de télévision.

Suivant de près les premiers projectiles, de petites poches transparentes vinrent exploser sur la carrosserie de la berline, libérant un liquide visqueux sur la peinture noire. Une caméra zooma vers un activiste agenouillé, qui remplissait d'autres sachets transparents, à partir d'un jerrycan sur lequel était inscrit « Poison des nazis n° 1080. Danger. Toxique. »

Trois policiers fendirent la foule et arrêtèrent l'homme, qui ne chercha même pas à leur résister. Il fut aussitôt menotté et entraîné vers un fourgon.

Toujours en voix *off*, le journaliste intervint :

— Renseignements pris par nos services, le liquide utilisé par les militants de Greenspace était inoffensif. Il était là pour figurer le « composé 1080 » de sinistre mémoire, un neurotoxique utilisé autrefois par les nazis. C'est ce même composé que les militants écologistes accusent la compagnie de M. McKenzie-Huang de répandre sur la forêt amazonienne, pour éradiquer les animaux et les plantes.

D'autres images se succédaient, montrant des manifestants invectivant les policiers, imperturbables derrière leurs lunettes fumées.

— Un autre incident notable a été signalé à l'arrivée de M. McKenzie-Huang, reprit la voix *off*. L'homme d'affaires – dont nous devons rappeler que pour l'heure il n'est assigné à comparaître qu'au titre de témoin – a été victime d'une agression.

— Exact, déclara une autre voix. À l'issue de l'audience, nous en saurons plus. Si les avocats chargés de défendre les intérêts de sa société ne produisent pas assez de pièces convaincantes, il sera accusé et le procès prendra un tout autre visage. Comme on peut le voir, les enjeux sont capitaux.

— Mais revenons-en à l'agression dont M. McKenzie-Huang a été victime peu après son arrivée...

Florence tendit la main vers un paquet de chips, le secoua et grimaça en constatant qu'il était vide.

Pendant que l'activiste arrêté était emmené avec fermeté vers le fourgon, sous les huées de la foule conspuant les forces de l'ordre, un homme parvenait à tromper la vigilance des gardes postés en cordon devant le palais de justice. D'allure sportive, il avait passé d'un bond les barrières métalliques et piquait droit sur McKenzie-Huang, qui ne le vit pas arriver.

L'inconnu portait un sac de jute, dont il extirpa une carcasse de singe effroyablement brûlé. Saisissant l'occasion, la caméra zooma sur le cadavre de l'animal, puis sur le visage de l'homme qui défiait du regard le nabot milliardaire.

Florence grimaça en apercevant les restes charbonneux du petit singe.

— Assassin ! hurla l'inconnu avant de jeter son macabre trophée en direction de McKenzie-Huang.

Faisant montre d'une stupéfiante réactivité, ce dernier dévia le projectile d'un habile coup de canne. Son visage se déforma alors sous l'effet de la colère, et la bonhomie de façade laissa place à un masque effrayant. Il éructa des ordres que les micros des journalistes présents ne parvinrent pas à saisir. Déjà, ses gardes du corps faisaient barrière de leurs corps. L'un d'eux se jeta soudain en avant. Il percuta l'agresseur à la manière d'un joueur de football américain et le plaqua sur le macadam.

D'autres hommes vêtus de sombre arrivaient au pas de charge. Un instant, la plus grande confusion régna. Qui étaient-ils ? D'où arrivaient-ils ? Les policiers en faction hésitèrent, avant de comprendre qu'il s'agissait de nouveaux gardes du corps du milliardaire, venus en renfort. Ces derniers étaient équipés de parapluies, qu'ils ouvrirent pour dresser un écran devant leur patron.

Florence se faisait l'effet de regarder un documentaire historique. Ainsi positionnés, les employés de McKenzie-Huang formaient une « tortue » romaine. Ils se déplaçaient sans tarder vers l'entrée du bâtiment... où la journaliste parvint enfin à tendre son micro :

— Monsieur McKenzie-Huang ? Judith Bendt, pour *WCA News*. Que répondez-vous à ceux qui vous ont baptisé « l'assassin de la forêt » ?

Le visage du milliardaire était encore agité de tics nerveux, mais, devinant que la caméra était toute proche, il reprit contrôle avec une aisance singulière. Il afficha un sourire radieux. Son regard mauvais démentait pourtant toute intention pacifique. Il fit rouler les mots en bouche, comme il l'aurait fait d'un bon vin, puis lâcha :

— Chaque opération entreprise par ma compagnie a obtenu au préalable l'autorisation du gouvernement brésilien. Je ne suis pas un voyou, il est important de le rappeler à vos auditeurs : j'agis dans la plus totale légalité. Le président est averti en amont de toutes nos intentions. Nous discutons très librement du montant équitable que la *McKenzie-Huang Corp.* doit

verser à ses hôtes. Les fonds sont acquittés par McKenzie Forest avant chaque action.

— Vous versez directement une rétribution au président brésilien ? sursauta la journaliste.

Un éclair de rage alluma les prunelles de McKenzie, qui réussit une fois encore à se contenir. Il laissa entendre un ricanement grinçant.

— Méfiez-vous, mademoiselle Bendt : de telles allégations pourraient être mal interprétées. De là à considérer qu'il s'agit de calomnies et qu'elles peuvent faire l'objet d'une plainte pour diffamation, il n'y a qu'un pas...

La menace était si claire que la jeune femme hésita à poursuivre. McKenzie-Huang en profita pour avancer un autre de ses pions :

— Souvenez-vous également, jeune femme, que la forêt n'est pas la propriété privée de quelques écologistes fanatiques. Mes adversaires sont des indignés professionnels, qui mènent de confortables carrières dans les universités du monde occidental et profitent des largesses de gouvernements en mal de légitimité. Jusqu'à preuve du contraire, cette forêt appartient au peuple brésilien, avec qui je traite en la personne de son dirigeant. Dois-je vous rappeler que ce dernier – que vous partagiez ses idées ou pas – a été démocratiquement élu ? Pour votre gouverne, il me semble utile de réaffirmer que le Brésil est une démocratie. Pourquoi un peuple souverain ne profiterait-il pas d'une manne qu'il lui suffit de récolter en échange de l'exploitation raisonnée de ses territoires ?

Judith Bendt avait retrouvé du mordant. Elle hocha la tête, avant de lancer :

— Pensez-vous gagner le procès ? Les charges qui pèsent contre vous sont particulièrem...

McKenzie l'interrompit en chassant une mouche imaginaire d'un revers de main agacé.

— J'ai la conscience tranquille, affirma-t-il, glacial. Peut-on en dire autant de tout le monde ?

Il plongea ses yeux sombres dans ceux de la jeune femme et ajouta :

— Je suis un homme d'affaires honnête. J'investis dans des régions de la planète où je peux créer de la richesse et de l'emploi. Ce faisant, j'utilise ma fortune pour le bien du plus grand nombre. Ces pays, ces peuples ont

désespérément besoin qu'on leur vienne en aide... Et c'est exactement ce que fait la McKenzie-Huang Corp. !

Il se tourna alors face à la caméra et présenta un sourire carnassier :

— Ma réponse est donc « oui ». Je peux gagner ce procès et j'ai la ferme intention, une fois que ce sera fait, de traîner à mon tour les dangereux activistes auteurs de ces calomnies devant les tribunaux. Tous ceux qui ont cherché à me nuire, d'une façon ou d'une autre, paieront pour leurs actes. *Personne* ne sera épargné.

Aussitôt dit, McKenzie-Huang tourna les talons et s'engouffra dans le bâtiment, toujours encerclé par la muraille humaine de ses gardes du corps.

Dans son dos, Judith Bendt vacillait, comme groggy sous le coup de l'ultime menace du milliardaire. « Personne ne sera épargné », avait affirmé McKenzie-Huang... *et certainement pas les journalistes qui auraient eu l'outrecuidance de le mettre en difficulté.*

Florence trépignait. Elle avait vu et revu tous ces épisodes. Aurait-elle droit à une nouveauté, cette fois ?

La voix off de Bruce Tompkins, le présentateur vedette en plateau, reprit alors :

— La nouvelle attendait confirmation, et nous pouvons maintenant l'annoncer. Contre toute attente, aucune décision n'a pu être rendue, car un événement a surpris tous les observateurs. Judith, vous êtes toujours sur les lieux ?

La journaliste apparut de nouveau à l'image. Il faisait nuit à présent ; elle se tenait toujours dos au bâtiment, dont les abords étaient déserts à cette heure.

— En effet, Bruce. L'information avait fait l'objet de multiples corrections depuis ce matin, mais on en est certain maintenant : maître Kazman, l'avocat représentant Greenspace, a fait sensation dès l'ouverture de la séance.

— Racontez-nous, Judith.

— Eh bien, figurez-vous, Bruce, que maître Kazman a demandé une suspension de séance au motif que – pardonnez-moi l'expression, mais je le cite – « le jury s'est fait enc.ler ».

Coquetterie de télévision, un « bip » avait masqué une partie du discours de la jeune femme, sans toutefois laisser le moindre doute sur la teneur de

son propos.

Florence ricana, amusée.

Sur le plateau, le fameux Bruce parut scandalisé. Il surjoua la stupeur :

— Quoi ? s'exclama-t-il. Qu'entendait-il par-là ?

— Vous m'avez bien entendue, reprit Judith Bendt. Maître Kazman a affirmé que certains membres du jury avaient perçu des avantages financiers ou autres, de la part de la partie adverse.

— Mais ce sont des accusations très graves !

— En effet, Bruce, confirma la jeune femme. Suffisamment graves pour justifier un ajournement de l'audience. Le président a ordonné un report d'une journée, et l'audition reprendra demain matin à neuf heures. En attendant, pour éviter aux jurés de subir la moindre pression, la cour a ordonné qu'ils soient conduits sous protection policière dans un hôtel de Manhattan, pour y passer la nuit.

— Sait-on de quel hôtel il s'agit ? tenta Bruce.

Judith Bendt secoua la tête dans la négative.

— Non, le lieu est tenu secret et placé sous surveillance des services du NYPD, pour préserver le jury.

— Tu parles ! ricana Florence. Ils sont ici, tout le monde est au courant et c'est la plaie !

La lumière se fit soudain dans la pièce, aveuglante. La jeune femme grogna en plissant les paupières.

— M'man ! gémit-elle. Tu pourrais prévenir...

— Et toi, répliqua Joan Peabody, tu pourrais te comporter comme un être civilisé, plutôt que comme un rat. En commençant par mettre les emballages vides à la corbeille et en allumant la lumière, pour ne pas vivre comme au fond d'une grotte !

— M'maaaaan ! J'ai passé la journée enfermée. Il y a tous ces jurés du procès qui ont débarqué, des flics plein l'entrée de l'hôtel et...

— J'ai vu, éluda Joan. Et je me suis renseignée à la réception, figure-toi. La bonne nouvelle, c'est que, dès demain, ils rentreront chez eux.

Elle reporta son attention sur l'écran de télévision, dont sa fille avait coupé le son d'une pression sur la télécommande.

— Tu regardais quoi ?

— Le procès. Il n'y en a que pour ce type, là, ce...

— McKenzie-Huang, coupa Joan, lugubre soudain.

— Tu le connaissais déjà ? s'étrangla sa fille.

— J'en avais déjà entendu parler, répondit Joan. C'est une véritable racaille qui ne recule devant rien. Il est toujours prêt à tout pour augmenter ses profits. Ses sociétés sont parmi les plus intrusives et nocives de la planète. Ses activités n'exploitent pas la nature... *Elles la ravagent*. J'espère que le jury et le président du tribunal ne se laisseront pas berner.

Joan Peabody s'était dirigée vers le minibar, qu'elle entrouvrit, avant d'exhaler un long soupir.

— Je vois que tu t'es lâchée, ma chérie...

— Mets-toi à ma place ! J'ai scotché devant le reportage, avec rien d'autre à foutre que de grignoter toute la journée en t'attendant et...

— Je suis là pour mon travail, intervint Joan. N'oublie pas que...

— M'man ! se révolta la jeune fille. Il n'y a pas que le boulot dans la vie !

Joan Peabody choisit de capituler. Florence était plus tête qu'une mule – les chiens ne faisaient pas des chats !

Elle se contenta donc de sourire et d'ajouter :

— Ça n'est pas parce que tu as choisi une carrière artistique que tu peux te laisser aller à l'oisiveté. Tu aurais pu prendre des rendez-vous, profiter de l'occasion pour visiter des galeries, pour nouer des contacts. Tu n'es plus une gamine. Si tu veux y arriver, tu le sais, tu devras travailler deux fois plus que les autres.

Florence s'était détournée avec un haussement d'épaules. Elle rétablit le volume de la télévision.

— Et ne te montre pas insolente ! s'insurgea Joan. Tu n'as plus douze ans.

Comprenant qu'elle avait franchi les limites, Florence éteignit la télévision. Elle se leva et prit tendrement sa mère dans ses bras.

— Je ne suis pas insolente, maman. Je veux juste que tu cesses une fois pour toutes de t'inquiéter pour moi. Je sais très bien me débrouiller et je vais m'en sortir.

Elle sourit, s'écarta et fila droit vers la porte d'entrée. Au passage, elle attrapa son manteau.

— Où vas-tu ? lança sa mère dans son dos.

— Je sors fumer une cigarette – avec leurs foutues lois, on ne peut plus rien faire ici. En remontant, je passerai par le *lounge*. Je te rapporte quelque chose ?

— Le *lounge* ? s'étrangla sa mère. Mais... Il est privatisé, ce soir ! Il est réservé pour le jury et leurs gardes du corps. Même les ascenseurs ne s'y arrêtent plus. Tu n'as qu'à appeler le *room service* et te faire livrer un...

— Ça sera moins drôle.

Florence avisa le regard rempli de reproches de sa mère. — OK. Je fume ma clope et, promis, je remonte directement. On commandera au *room service*...

— Ou on sortira toutes les deux et on ira se faire un petit restau du côté du Village.

— Génial ! Enfin un moment entre filles !

Parvenue dans le couloir, Florence referma doucement la porte de la suite et piqua droit vers les ascenseurs. Derrière elle, deux hommes quittaient leurs appartements. Elle leur lança un regard de biais quand ils l'eurent rejointe devant les portes closes. Ils étaient bruns de peau et larges d'épaules. Ils portaient les cheveux mi-longs et des vêtements sombres.

« Des gangsters jaillis d'un film de Tarantino ! » s'amusa la jeune femme.

Mains croisées devant eux, les deux hommes attendaient, mutiques. Quand la discrète sonnerie indiqua que l'une des cabines était arrivée à l'étage, ils laissèrent Florence entrer la première et lui emboîtèrent le pas.

— Je vais au rez-de-chaussée, annonça-t-elle en pressant le bouton sur le tableau de commande. Et vous ?

— Au sous-sol, répondit l'un des inconnus.

Elle nota que, tout en parlant, il avait sorti une carte magnétique. Il la présenta devant le tableau de commande de la cabine, pianota un code et rangea le rectangle plastifié. Intriguée, Florence le regarda faire... Soudain elle fut attrapée par l'épaule, tirée violemment en arrière et un tissu imbibé s'abattit sur le bas de son visage, étouffant son cri de protestation.

Elle voulut se débattre, mais ses forces l'abandonnaient déjà. Autour d'elle, la cabine s'était mise à tournoyer, les formes s'allongeaient, les angles se déformaient...

Ce fut la nuit.

Et le silence.

Quand elle glissa sur le sol de la cabine, plus molle qu'une poupée de chiffon, l'inconnu ne chercha pas à la retenir.

Dès lors, la jeune femme erra en lisière de conscience. Elle s'éveillait en sursaut, parvenait à rester lucide une poignée de secondes, le cœur au bord des lèvres... avant de replonger dans un état semi-comateux.

Elle devina que la cabine de l'ascenseur s'était ouverte dans le parking souterrain de l'hôtel. Elle comprit qu'on la portait comme un vulgaire sac et qu'on la déposait dans un fourgon. Elle crut distinguer des silhouettes entassées sur le sol du véhicule – ils étaient quatre, cinq peut-être ? La porte du fourgon fut claquée, et Florence de nouveau happée par la nuit. Elle s'éveilla brièvement lorsque les portes furent rouvertes.

Elle n'était pas en état d'opposer la moindre résistance quand on la transporta à bord d'un avion. Elle y nota la présence d'inconnus, inconscients eux aussi. On avait recouvert leurs yeux à l'aide de masques de tissu. Elle sombra à nouveau. La jeune femme sentit brièvement la secousse quand l'avion se posa. Combien de temps avait-elle dormi ? Plusieurs heures ? Plusieurs jours ? Elle n'aurait su le dire... et réfléchir à une réponse était encore au-dessus de ses forces.

Elle fut transportée dans un véhicule qui se lança dans une course folle en se moquant des nombreux caprices de la route – ou bien était-ce un chemin de terre, aux innombrables nids-de-poule ? Victime de nausées à force d'être ballottée, Florence ne put retenir un haut-le-cœur et vomit un peu de bile.

Elle bascula une fois de plus dans l'inconscience, insensible aux vibrations spasmodiques du plancher de métal sous sa joue.

## Chapitre 2

NEW YORK CITY, MARDI 6 JUIN 2023, 14 HEURES. BUREAU  
DU DIRECTOIRE DE LA MCKENZIE-HUANG CORP.

Radford se tenait raide, mains croisées devant lui, jambes écartées, dans une posture martiale qu'il affectionnait. Menton levé, il fixait un point imaginaire sur le mur et luttait pour ne pas se laisser distraire par les images qui défilaient en permanence sur les écrans plasma tapissant le mur de la salle de réunion. Aux limites de son champ de vision, la silhouette rondelette de McKenzie-Huang ne cessait de bouger, elle aussi. Le milliardaire était comme une puce victime d'épilepsie. L'image amusa Radford, qui réprima aussitôt un sourire narquois – son employeur n'était pas d'humeur à tolérer le moindre écart de comportement. Il vitupérait, brassait l'air en secouant d'une main son chapeau haut-de-forme, tout en agitant de l'autre sa canne d'ébène. Cette dernière effectuait des moulinets qui sifflaient dans le vide.

Assis, désespérément seul à la table de réunion, maître Gavin, l'avocat de la McKenzie-Huang Corp., avait posé ses mains manucurées de part et d'autre d'un épais dossier de plaidoirie, dont il ne parvenait pas à détacher les yeux.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? s'époumona le milliardaire en direction de son lieutenant. Comment cette ordure de Kazman pouvait-il être au courant ?

— Il ne l'était pas, monsieur, certifia Radford sans esquisser le moindre mouvement.

McKenzie posa sur lui un regard injecté de sang.

Radford était un homme au physique athlétique, éternellement vêtu de noir. Il affectionnait les costumes sur mesure et s'appliquait à ne jamais les déformer avec un holster. Il n'avait pas besoin d'être armé – sa science du

combat lui autorisait ce que peu d'hommes, dans son domaine, pouvaient se permettre. Ancien membre des forces spéciales, il était au service de McKenzie-Huang depuis des années et aujourd'hui en charge de sa surveillance rapprochée... ainsi que d'opérations plus délicates, réclamant la plus grande discrétion.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? reprit McKenzie-Huang.

— Parce que je connais mon travail, monsieur, répondit Radford sans manifester la moindre émotion. Je suis méticuleux et ne laisse pas de traces.

Il s'interrompit, tourna légèrement la tête et plongea ses yeux clairs dans ceux du milliardaire.

— C'est pour cela que vous m'avez engagé, monsieur. Et je ne vous ai jamais déçu.

— Il y a un début à tout ! cracha McKenzie dans l'espoir d'avoir le dernier mot.

Radford choisit de ne pas relever l'injure. McKenzie-Huang était un être complexe, un angoissé chronique, doublé d'un mégalomane plus capricieux qu'un enfant gâté. S'il était capable de s'emporter de manière irraisonnée, les tempêtes ne duraient jamais longtemps, fort heureusement. Pour peu qu'on lui opposât le plus complet stoïcisme, le milliardaire finissait par recouvrer son calme.

Comme l'on pouvait s'y attendre, McKenzie-Huang faisait à présent les cent pas dans la grande salle, tête basse, sans prêter attention aux chaînes câblées – dont la plupart étaient dédiées aux bourses des grandes capitales –, qui laissaient défiler d'interminables théories de cotes et de chiffres, dans un tourbillon enivrant. De la pointe de sa canne, il martelait le sol de l'interminable bureau autour duquel il réunissait ses directeurs. Les fauteuils de cuir, vides pour l'heure, à l'exception de celui qu'occupait maître Gavin, avaient des allures de sentinelles silencieuses.

Le milliardaire stoppa soudain face à son avocat, qu'il toisa.

— Comment ce fumier de Kazman a-t-il eu l'information alors ? éructa-t-il. Vous avez forcément une explication, Gavin ! D'où vient la fuite ? Qui n'a pas su tenir sa langue ?

L'avoué n'avait pas la force de soutenir le regard enfiévré de son employeur. Il s'efforça au calme et articula clairement :

— Il ne l'a pas su, monsieur. Il ne savait rien. Personne n'a parlé, parce que personne ne savait.

— Vous vous foutez de moi ? explosa McKenzie-Huang. Sitôt la séance ouverte, il s'est levé et a balancé l'info devant tout le monde ! Vous vous rendez compte ?

— Il se contentait de tendre une perche, monsieur, et...

— Et on se l'est prise dans le cul ! coupa le milliardaire, au bord de l'apoplexie. Le monde entier doit se réjouir de la nouvelle ! Les écolos doivent effectuer une de leurs foutues danses de la pluie. Cette espèce de petite merde nous a craché à la figure, et vous n'avez rien trouvé à dire !

— Il n'y avait rien à dire, balbutia maître Gavin. Le juge a réagi aussitôt. Si j'avais tenté quoi que ce soit, j'aurais éveillé les soupçons de la cour et...

Rompt soudain la position, Radford avança d'un pas.

— Si je peux me permettre, monsieur ?

McKenzie-Huang le dévisagea comme s'il l'apercevait pour la première fois, puis, après quelques secondes de réflexion, l'invita d'un geste à s'exprimer.

— Comme le suppose maître Gavin, déclara l'ancien militaire, Kazman a bluffé, et ça n'est pas la première fois qu'il a recours à cet artifice. Il aime jeter le trouble dès l'ouverture des audiences.

McKenzie-Huang se tourna vers l'avocat, qui hocha la tête.

— Il a procédé de manière identique lors de ses deux derniers gros procès, et ça a marché une fois. Il tente le coup, à l'aveugle. Ça peut payer, dans le meilleur des cas. Au pire, il ne retarde les échéances que de vingt-quatre heures. Quoi qu'il advienne, il fait le buzz, il obtient une couverture médiatique d'enfer et atteint son but en se faisant une publicité maximale.

Gavin acquiesça de nouveau.

McKenzie renifla bruyamment. La tension nerveuse commençait à retomber lentement. La tranquille assurance de l'ex-militaire avait sur lui des effets lénifiants. Il posa son chapeau sur la table, puis se frotta une joue de son index replié et émit un grognement.

— Vous êtes certains, tous les deux, que ça ne bouleversera pas le procès au point d'en modifier l'issue ?

Radford s'autorisa un bref ricanement.

— J'ai rendu visite à plus de la moitié des jurés, monsieur. Quatre sur les sept retenus. Ils sont piégés et pas un seul d'entre eux ne nous vendra. Les enjeux sont trop importants. Pour nous... comme pour eux.

— Pourquoi ne pas avoir soudoyé l'intégralité du jury ?

— J'en ai écarté trois parce qu'ils étaient incontrôlables. Je n'ai pas trouvé de levier susceptible de les faire basculer dans notre camp... Mais soyez sans crainte : ils ne pèsent pas lourd, face aux autres.

McKenzie-Huang grogna à nouveau. Tournant le dos à ses deux employés, il se plaça devant la baie vitrée. De l'autre côté, Manhattan s'étendait à perte de vue. Le milliardaire avait investi une véritable fortune dans cette tour, l'une des plus hautes de New York, parce qu'il aimait pouvoir contempler la cité d'un seul regard. Il en éprouvait un sentiment de plénitude et de puissance mêlées qui, à ses yeux, n'avait pas de prix.

— Alors ? finit-il par lâcher par-dessus son épaule. Où en sommes-nous ?

— Il faut attendre, déclara Radford dans son dos. Mais rassurez-vous : les jeux sont faits.

— Gavin ? insista McKenzie-Huang. Vous en dites quoi ?

— Je pense comme Radford, certifia l'avocat. Kazman n'a rien en mains. Pas un atout, pas une carte susceptible de nous battre. Il faut faire preuve de patience.

— Admettons, finit par déclarer le milliardaire comme à regret.

Il laissa ses yeux divaguer sur les hauteurs de Manhattan.

Soudain, il lui sembla distinguer, dans la lumière du soleil, la silhouette caractéristique d'un faucon. À contre-jour, l'animal effectuait un piqué. McKenzie-Huang sourit. Les pèlerins étaient des chasseurs redoutables, doublés de prédateurs insatiables...

Autant de qualités que le milliardaire appréciait au-delà du raisonnable.

# Chapitre 3

BROOKLYN, MARDI 6 JUIN 2023, 22 HEURES.

帕特里克·洛克曼摘下他那副薄薄的金属边框眼镜，按摩着他的眼皮。他已经工作了很长时间，翻阅了许多文章，他开始感到疲倦。黑得仿佛是由黑夜的碎片组成的星星，出现在他的眼前，像愤怒的小精灵一样旋转着。

Patrick Lockman ôta ses fines lunettes **cerclées** de métal et se massa les **paupières**. Il avait travaillé longtemps, passant en revue de nombreux articles, et la fatigue se faisait sentir. Des étoiles, si noires qu'elles semblaient constituées de **lambeaux** de nuit, apparaissaient devant ses prunelles et **virevoltaient** tels des diablotins en furie.

Lockman posa ses lunettes, branches ouvertes, sur la pile de documents accumulés sur son bureau. Il se leva et effectua quelques mouvements d'assouplissement pour se délasser. Il y avait quelque temps déjà qu'il n'avait pas mis les pieds dans la salle de sport, et ses muscles **engourdis** le lui rappelaient parfois – en particulier au niveau du dos et de la nuque. Il chercha son reflet dans le carreau d'une des fenêtres de la pièce et fronça les sourcils : il faudrait sans tarder retrouver le chemin des **agrès**. Sa quarantaine sportive supportait mal le moindre début d'embonpoint, et Lockman veillait à ne jamais céder un pouce de terrain au gras non essentiel. Au vrai, il était encore en pleine forme et comptait le demeurer aussi longtemps que cela lui serait possible. Pas par désir de plaisir – Lockman n'était pas un séducteur impénitent –, mais par besoin viscéral d'être toujours capable de se lancer dans une expédition sans risquer la crise cardiaque après deux jours d'efforts.

Il laissa courir ses yeux sur les murs de la vaste pièce qui lui tenait lieu à la fois de salle de séjour et de bureau. Les nombreuses sculptures qui y étaient accrochées lui **mirent du baume au cœur**. C'était de l'art tribal, rapporté de ses nombreuses expéditions en Afrique, en Amérique du Sud ou dans le Pacifique. Autant de souvenirs de ses travaux menés sur les sites. « La documentation, c'est très bien, affirmait-il haut et fort quand d'aventure il devait participer à une conférence. Mais rien ne remplacera jamais l'étude **in situ**. Chaque fois que vous le pouvez, rendez-vous sur les

lieux. Confrontez-vous à la réalité. Respirez, sentez, touchez. La boue et la pluie maculeront vos vêtements, vous devrez quitter le confort douillet de vos bibliothèques ou de vos laboratoires. Notre job consiste à comprendre et analyser la vie, sous toutes ses formes – passée, présente et à venir... Alors soyez aussi vivants que cela vous est possible, aussi souvent que cela vous est possible. »

Les masques et les statues semblaient le surveiller. Ils constituaient une armée silencieuse qui épiait chaque mouvement, chaque réaction du maître des lieux. Lockman, sans aucun effort, aurait pu décrire exactement les conditions dans lesquelles il avait trouvé, acheté ou troqué la moindre pièce. Les éléments de son impressionnante collection étaient autant de jalons dans une vie consacrée tout entière à la recherche.

Lockman avisa, sur la table basse du salon, les reliquats de son dernier repas : il y avait là, pêle-mêle, une boîte en carton frappée du logo criard d'un *delivery* asiatique, d'où émergeaient encore des baguettes, une bouteille de Tsingtao à peine entamée, quelques fruits. Un *fortune cookie* était toujours dans son enveloppe de papier brillant. Lockman marcha jusqu'à la table et s'empara d'une bouteille d'eau minérale, dont il s'accorda une longue rasade à même le **goulot**. Il s'essuya ensuite les lèvres du revers de la main et hésita. Son regard se porta en direction du bureau, où les nombreuses revues l'attendaient sagement, puis vers un buffet de bois précieux, sur lequel trônaient plusieurs jeux d'échecs. Le dilemme était cornélien. Travail ? Pause ? Devoir ou plaisir ?

— Tu as encore du boulot, marmonna-t-il, et tu es en retard...

Il se fit violence et se détourna de la tentation. Il but une nouvelle rasade d'eau – elle était tiède mais désaltérante –, puis il rejoignit son bureau, bien décidé à poursuivre ses recherches quelques heures encore.

Il prit place dans le fauteuil en cuir à haut dossier – l'un des rares caprices qu'il avait assouvis ces dernières années – et étudia le dos des ouvrages qui l'attendaient. *Procédures de l'association anthropologique. Myth and Meaning* de Claude Lévi-Strauss. *Reading in the Theory of Myth* d'Alan Dundes et bien d'autres encore...

Patrick Lockman connaissait ces divers travaux par cœur, mais il ne cessait d'y retourner. Il agissait en défricheur infatigable, creusant toujours plus, cherchant avec obstination dans les moindres détails. N'était-ce pas

dans ces fichus détails que se nichait le diable, si l'on se référait à ce bon vieux Nietzsche ?

L'idée lui tira une mimique amusée. Lockman tendit la main vers un exemplaire de la revue *Nature*, d'où dépassaient des Post-it colorés. Il ouvrit le magazine aux pages marquées, relut des passages de l'article ainsi repérés et en souligna quelques lignes d'un trait de Stabilo fluorescent. Un signal sonore figea son geste.

Lockman ne connaissait que trop bien cette alerte. Lentement, il se tourna vers le *laptop* dont l'écran venait de s'éclairer. Lockman fronça les sourcils. Il avait laissé l'ordinateur en veille, et la dernière adresse visitée était celle d'un site de jeux d'échecs en ligne.

— Eh merde ! soupira-t-il. Quand ça ne veut pas...

À nouveau, le signal sonore cristallin retentit, tandis que le message s'affichait : « Nouvel adversaire ? »

Lockman secoua la tête. À n'en pas douter, c'était un signe... Et l'on ne devait jamais ignorer les signes !

« Et ton retard ? grinça une voix dans sa tête. Tu le rattraperas comment ? » Lockman la fit taire en attrapant sa souris d'ordinateur. Il en tapota le sommet d'un index hésitant. Était-ce bien le moment de craquer ? Il avait encore tous ces articles à analyser pour...

Un nouveau message s'affichait déjà : « Cliquer ici pour relever le défi. » Lockman céda à une impulsion. D'une pression volontaire, il accepta l'invitation. Le diable se nichait depuis des siècles dans ces foutus détails, il pouvait bien attendre encore un peu !

Le signal sonore lui répondit aussitôt : « Noirs ou blancs ? »

Patrick Lockman positionna la flèche de sa souris sur l'icône, puis il cliqua sur la désignation aléatoire. Un disque semblable au symbole du yin et du yang se mit à tourner sur l'écran et lui octroya les noirs. L'écran se scinda : les blancs dans la partie supérieure, les noirs en bas, juste au-dessus de son clavier. Lockman plaça son ordinateur devant lui, redressa l'écran pour éviter les reflets et se cala contre le dossier de son fauteuil. Il attendit l'ouverture de son partenaire du moment, puis Lockman, comme à son habitude, répliqua dans la seconde. Il aimait bousculer l'adversaire dès les premiers échanges et ne ralentissait les manœuvres qu'après une première série de mouvements nerveux, qui désarçonnaient la plupart des joueurs.

Cette fois, il en fut pour ses frais en constatant que le joueur blanc appliquait la même méthode : les coups s'enchaînaient, rapides...

Soudain Lockman tressaillit.

Il blêmit en prenant conscience du schéma rigoureux dessiné par la succession de coups. Lockman s'interrompit. Son cœur s'était emballé, tambourinant dans sa poitrine. Une ride soucieuse creusait son front, tandis qu'il étudiait la position des pièces. Il laissa filer le chronomètre et vérifia qu'il ne rêvait pas. Il passa en revue les premiers échanges – cette ouverture, cet enchaînement si particulier...

Il les connaissait.

*Se pouvait-il que...*

*Non.* C'était impossible, ça ne pouvait être qu'une malheureuse coïncidence, un caprice du destin !

Bouleversé, il referma brusquement son ordinateur, claquant l'écran de manière presque enfantine, comme pour mettre terme à un cauchemar. Il fit les cent pas autour de son bureau en observant son *laptop* comme s'il s'agissait d'un animal venimeux sur le point de bondir. N'y tenant plus, il retourna à son fauteuil et tendit une main fébrile vers la pile de revues et de livres, qu'il éparpilla devant lui. Il s'empara d'une revue – *Anthropology Today* –, la parcourut rapidement et retrouva un article signé par le Dr James Pratchett et intitulé *The Evolution of Myth Among the Indigenous Peoples of Amazonia*. De nombreux passages en étaient surlignés. Lockman prit l'un des Post-it, sur lequel il avait inscrit « Appeler Pratchett », ainsi qu'un numéro de téléphone.

Il demeura songeur devant la double page dont il avait révélé l'illustration. Un visage en noir et blanc, coupé verticalement. Un hybride mi-homme, mi-démon, dont le regard, soudain animé, paraissait le fixer.

N'y tenant plus, il saisit son portable, composa le numéro et attendit en se passant une main sur le visage. Son correspondant décrocha à la troisième sonnerie.

— Docteur Pratchett ? s'écria-t-il aussitôt, c'est Patrick Lockman, du Metropolitan. J'espère que je ne vous dérange pas, compte tenu de l'heure avancée...

Il s'efforça d'écouter la réponse de Pratchett sans l'interrompre, puis lança d'une traite :

— Écoutez, Jim, je suis justement en train d’apprécier votre article dans *Anthropology Today*. Fascinant. Félicitations ! Je suppose que vous n’avez pas d’autres photos de l’homme dont le portrait est dressé dans... Vraiment ? Oui, ce serait formidable. Est-ce qu’il me faudra un mot de passe ?

Il écouta avec soin les indications de son interlocuteur, nota les codes sur un bloc-notes, les relut à haute voix et prit congé.

— C’est fantastique ! Merci, Jim. Oui, je vous expliquerai en détail. Je suis sur un gros dossier et...

Conscient de s’enferrer, il choisit d’éluder.

— On se voit bientôt, je vous montrerai tout ça. J’ai quelques questions auxquelles vous saurez répondre, j’en suis certain. OK, Jim. Merci mille fois ! *Bye*.

Il raccrocha, en proie à une excitation intense. Muni de son carnet, Lockman retourna à son ordinateur et entra une URL dans la fenêtre du navigateur. Le titre d’un film s’afficha à l’écran : *MAKING MYTH – an Evolutionary Process*.

Lockman lança la lecture du documentaire. Des images de populations tribales engagées dans différents rituels envahirent l’écran. Une voix *off* accompagnait les images :

— Les mythes ne sont pas des constructions statiques de l’esprit humain, prenant leur source dans un passé lointain. Ce sont des récits en constante évolution. Ce film décrit les processus à travers lesquels les peuples indigènes de la forêt amazonienne ont perpétué la mémoire de leurs rencontres avec des explorateurs de l’Occident, en les intégrant à des structures mythologiques préexistantes.

« C’est ça, songea Lockman au comble de l’agitation. Ça ne peut être que ça ! » Brûlant de vérifier sa théorie, il accéléra la lecture du film. Sur l’écran, les personnages s’agitaient avec frénésie, disparaissant, réapparaissant, dans une espèce de ballet tantôt grotesque, tantôt effrayant. Lockman marqua une pause en apercevant le masque noir et blanc, fendu dans sa verticalité, qui illustrait l’article du Dr Pratchett.

Il prit une profonde inspiration, puis relança la lecture du documentaire. Jaillissant de l’enceinte, la voix *off* reprit, imperturbable :

— ... il a conclu un pacte avec la mort, qui a réclamé une moitié de son visage, laissant l'autre en vie. En retour, la mort lui a accordé des pouvoirs de guérison et de divination. Dans un autre témoignage, cet étrange personnage s'apparente à une créature moitié démon, moitié homme. Un troisième cérémonial s'attache à célébrer son émergence du feu, ce que nous avons pu filmer.

Sans même en avoir conscience, Lockman s'était penché vers l'ordinateur. La cérémonie était fascinante : à la nuit tombée, au son de flûtes et de tambours délivrant une mélodie syncopée, des danseurs faisaient cercle autour d'un brasier. Ils se tournèrent soudain pour faire face à la caméra, révélant des visages peints verticalement, une moitié en blanc, l'autre en noir. Au petit jour, dans les derniers sons du rituel, le réalisateur filmait un guérisseur penché au-dessus d'un enfant allongé. Le shaman appliquait une préparation végétale sur la moitié du visage du petit malade.

Couvrant la musique et les chants, la voix off s'imposa :

— On peut établir des points communs, en croisant les différents témoignages récoltés auprès des tribus interrogées. Les comptes rendus ainsi établis laissent en effet penser que les autochtones auraient été inspirés par une récente rencontre avec un Occidental blanc. Probablement un homme défiguré, détenteur de remarquables connaissances en médecine. Si l'on se réfère aux archives, on trouve quelques traces de témoignages similaires dès les années soixante. Plusieurs expéditions ont laissé des articles bien documentés à ce sujet et...

D'une pression sur la souris, Lockman mit le documentaire en pause.

Il se recula dans son fauteuil et considéra l'écran, songeur.

— Ça n'est pas possible, martela-t-il. Ça ne peut pas être ça, ce serait trop...

Les théories les plus folles s'entremêlaient dans son esprit. Patrick Lockman ne connaissait qu'une personne jouant aux échecs de cette façon – pour qui pratiquait ce sport, les ouvertures comme les enchaînements étaient de véritables signatures permettant d'identifier leurs auteurs. Un nom s'était imposé. Jailli du fond de sa mémoire.

— Mais nul ne revient jamais du pays des morts, murmura Lockman.

# Chapitre 4

NEW YORK CITY, MARDI 6 JUIN 2023. 23 H 30.

Les voitures de **patrouille**, positionnées en quinconce dans la rue, interdisaient l'accès à l'hôtel. Deux ambulances étaient garées à quelques pas de l'entrée de la bâisse. On avait disposé les célèbres bandeaux « *Crime Scene – DO NOT CROSS*<sup>1</sup> » de part et d'autre du hall et des policiers en faction vérifiaient avec soin l'identité de tous ceux qui désiraient investir les lieux.

Soucieux de ne pas perdre de temps, le capitaine Esposito gara sa voiture de fonction dans la rue. Il soupira en avisant l'activité fébrile qui régnait autour de lui. Les *forensics*<sup>2</sup> de l'identité judiciaire s'affairaient déjà, engoncés dans leur tenue d'astronaute. Des hordes de journalistes, flairant le bon coup, tentaient de se faufiler et de franchir les barrages dressés par la police. De nombreux badauds, tenus à distance par des barrières métalliques dressées en hâte, faisaient crépiter les flashs de leurs téléphones portables ou prenaient des selfies et des vidéos qu'ils s'empressaient de poster sur les réseaux sociaux sans savoir au juste de quoi il retournait.

Esposito se mit à fredonner *Jungleland*, l'une des plus belles chansons de Bruce Springsteen selon lui. Les paroles lui revenaient en mémoire chaque fois qu'il arrivait sur une scène de crime. « *Until the local cops, cherry tops, rips this holy night*<sup>3</sup> », chantait le rocker du New Jersey. À cet instant précis, le décor était l'illustration vivante de la chanson : les gyrophares des véhicules de police éclaboussaient les murs de larges flaques de sang.

Esposito écarta un bandeau « *DO NOT CROSS* ». Il repéra l'un des officiers en faction et brandit sa plaque dans sa direction. L'autre se fendit en retour d'un salut réglementaire, avant de s'approcher.

— On a quoi, au juste ? demanda Esposito sans ambages.

— Sacré bordel, mon capitaine, répondit l'autre après s'être assuré qu'aucun intrus ne pouvait surprendre leur conversation. C'est l'hôtel où se tenait une conférence sur la biodiversité et...

— J'avais compris, grasseya Esposito en désignant du doigt une gigantesque affiche qui annonçait l'événement.

Le panneau était barré d'un bandeau « Hôtel complet pour le week-end ».

— Quoi d'autre ? reprit le capitaine.

— A priori, ça n'est pas la conférence qui était visée. On a enlevé quatre ou cinq personnes qui...

— Quatre, coupa Esposito en détachant chaque syllabe, ou cinq ?

L'autre s'était interrompu.

— On..., bredouilla-t-il, confus. On n'est pas certain du nombre, les gars effectuent des vérifications.

— Qui était visé ? éluda Esposito, soucieux d'avancer.

Le capitaine avait commencé son service moins d'une heure auparavant. Sitôt arrivé dans le *precinct*<sup>4</sup>, il avait été alerté et pris sa voiture. Il ne disposait d'aucun renseignement susceptible de l'aider à y voir clair...

— Le procès McKenzie-Huang, finit par articuler le policier.

— Pardon ? coassa Esposito en comprenant dans quel nid de frelons il venait involontairement de shooter.

— C'est dans cet hôtel que les membres du jury ont été réunis. Le procès a été ajourné ce matin et...

— Je sais, coupa sèchement le capitaine. J'ai suivi les infos, comme tout le monde.

Il se pinça la lèvre inférieure, réfléchit un instant et ajouta :

— Je vais avoir besoin de vous. Je veux une application stricte des consignes.

— À vos ordres, mon capitaine.

— À partir de cet instant, pas un seul journaliste ne franchit les barrières. Vous m'avez bien compris ? Aucun de ces fouille-merde ne passe les cordons de sécurité. Je ne veux que des flics et des témoins là-dedans. Les autres sont refoulés à la seconde où ils présentent la truffe. Reçu ?

— Haut et clair ! aboya le policier.

Il tourna les talons et partit transmettre les consignes à ses collègues en faction. Satisfait, Esposito pénétra dans le hall de l'hôtel, où il aperçut O'Riordan, l'un de ses subalternes. Carnet de notes à la main – O'Riordan était de la vieille école –, le lieutenant **palabrait** avec un technicien de la police scientifique.

— Salut, fit Esposito en arrivant à leur hauteur. Alors ? Vous avez quoi ?

Son adjoint, un grand roux dégingandé aux bras immenses et aux mains d'étrangleur, tourna vers lui un visage défait. Ses yeux étaient ourlés de sombre – Esposito en déduisit qu'il était en service depuis le matin et qu'il n'avait pas eu l'occasion de rentrer chez lui.

— Sale affaire, *boss*, commença le **lieutenant**. Le bilan n'est pas brillant. D'après le dernier décompte, quatre membres du jury ont été enlevés. J'ai les noms, ici. On est en train de vérifier les caméras de surveillance de l'hôtel, mais il semble que les ravisseurs en aient pris le contrôle avant de passer à l'action. On va checker également celles du parking et on s'occupera de récupérer les images prises dans le quartier.

En parlant, le grand rouquin entraînait Esposito et le policier scientifique après lui. Ils prirent l'ascenseur et atteignirent l'étage du bar. Esposito balaya le décor du regard. C'était un vaste *lounge*, plutôt accueillant. Un de ces endroits où il fait bon se détendre, en sirotant un cocktail. Des infirmiers et des techniciens de la police scientifique s'y affairaient autour de clients et d'employés inconscients.

La scène avait des allures de théâtre de guerre.

— Blessés ? grogna Esposito. Morts ?

— Drogués, corrigea le rouquin.

— Avec quoi ?

— Avec un composé naturel à très haut potentiel narcotique, intervint le scientifique. On en a glissé dans les cocktails, j'ai retrouvé des feuilles séchées derrière le bar. Je connaissais cette plante, j'ai assisté à un séminaire à Quantico à ce sujet, mais je n'en avais jamais vu chez nous.

— On a fait ça sous leur nez ?

— Probablement. Et puis on a fait usage de ça, aussi.

Il brandissait un sac transparent, dans lequel se trouvait un long cylindre de bois ornémenté.

La curiosité piquée à vif, Esposito étudia quelques secondes la pièce à conviction.

— Vous déconnez ? s'esclaffa le capitaine en identifiant l'objet.

— C'est pas le genre de la maison, se renfrogna le *forensic*.

Esposito finit par libérer un sifflement admiratif.

— Une sarbacane ? On nage en plein délire...

— C'est effectivement pas courant, soupira l'autre. On a pourtant bien utilisé cette arme pour mettre hors d'état de nuire les gars de la sécurité.

Il désigna du doigt des silhouettes d'hommes en costumes sombres, équipés d'oreillettes électroniques. Les gardes étaient inconscients, allongés sur le sol. Des infirmiers les sanglaient sur des civières.

Le technicien de l'identité judiciaire exhiba d'autres sachets transparents, dans lesquels il avait recueilli des fléchettes.

— Les victimes sont en état catatonique. Je dois encore procéder à des examens, mais je mettrai bien un billet sur un dérivé du curare. Les gars sont tombés en quelques secondes.

— Comment en êtes-vous si sûr ?

Esposito regretta aussitôt sa question. Le technicien le considérait maintenant avec une moue goguenarde.

— Pas besoin d'être grand clerc, capitaine : ils n'ont pas eu le temps de lancer l'alerte, et aucun d'entre eux n'a dégainé son arme de service. À l'évidence, ils ont été foudroyés.

— OK, admit Esposito. Vous marquez un point.

Des cris s'élevèrent soudain à l'une des entrées de la salle. Esposito aperçut une femme, qui protestait vivement. Le policier en faction la ceinturait, tentant de lui interdire l'accès de la pièce, mais elle ne semblait pas disposée à capituler et se débattait tout en hurlant dans sa direction.

— Laissez-moi passer ! J'exige de parler à un responsable !

— C'est qui ? gronda Esposito, redoutant la présence d'une journaliste dans l'hôtel. J'avais donné des consignes !

Son adjoint leva les mains en signe d'apaisement.

— Une cliente de l'établissement, souffla-t-il. Une scientifique invitée à ce colloque à la con – un truc sur la bioéthique, je crois. Spécialiste d'insectes ou je ne sais pas quoi. Rien à voir avec les jurés enlevés.

Esposito ne la quittait plus des yeux.

La femme élevait le ton, peu disposée à obtempérer. Elle semblait folle d'inquiétude et regardait dans sa direction. À l'évidence, elle ne renoncerait pas avant d'avoir pu lui parler. Le capitaine grimaça. Il était trop loin pour distinguer clairement les mots de l'inconnue, mais le ton qu'elle employait trahissait son angoisse.

— On sait ce qu'elle veut ? lâcha-t-il à mi-voix.

— Elle affirme que sa fille a disparu, lâcha l'adjoint.

— Sa fille ? répéta Esposito.

— Une étudiante en art, fit O'Riordan en consultant ses notes. Une vingtaine d'années. Elle était sortie pour fumer.

— Elle est peut-être toujours dehors, coincée avec les badauds ?

— J'ai envoyé deux gars vérifier, ils ne l'ont pas trouvée.

— Merde... Elle a pu être emmenée avec les jurés ?

— Aucune idée, mais il y a peu de chances : les preneurs d'otages ont agi en professionnels – ils ont drogué le personnel, ont pris la place de ceux qui devaient s'occuper des membres du jury. Ils ont procédé avec ordre et méthode. Une fois éliminés les gardes et le personnel de service, ils se sont occupés des otages. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi ils auraient embarqué une gamine n'ayant rien à voir avec...

— Nous exigeons de voir le responsable de cette enquête ! s'exclama une voix de stentor, à l'autre extrémité de la pièce. Nous en avons le droit, et vous ne pouvez faire obstruction à des représentants légaux !

Esposito se redressa et fit volte-face. Il eut une moue amère en identifiant maître Gavin et maître Kazman. Les deux ténors du barreau, supposés s'affronter au cours du retentissant procès opposant la McKenzie-Huang Corp. à Greenspace, arrivaient ensemble.

Bien décidés à réclamer des comptes.

— Manquait plus que ça ! siffla le capitaine entre ses dents.

D'un geste, il ordonna à ses hommes de laisser approcher la femme. Il espérait gagner un peu de temps... Et, si possible, trouver le moyen de parer les assauts des deux avocats, qui passeraient sous peu à l'offensive.

# Chapitre 5

NEW YORK CITY, MARDI 6 JUIN 2023, BUREAU DU DIRECTOIRE  
DE LA MCKENZIE-HUANG CORP. 23 H 45.

Les portes de l'ascenseur s'effacèrent dans un glissement feutré. L'unique couloir droit menait à la salle de réunion. C'était un large corridor, parfaitement éclairé par de puissantes appliques murales. Le passage était surveillé en permanence par des caméras jalonnant le parcours. Postées devant la porte du conseil, deux sentinelles au gabarit impressionnant attendaient, prêtes à intervenir en toutes circonstances.

Mâchoires crispées, Radford leva un doigt, pressa l'interrupteur de son oreillette et grinça :

— Alors ? Du neuf ?

— R.A.S. pour le moment, fit la voix dans son récepteur auriculaire. L'avocat est sur les lieux, mais on n'a pas de nouvelles.

— Il est à l'hôtel ? insista Radford. On en est sûr ?

— Affirmatif, monsieur, confirma la voix. Deux gardes du corps l'y ont escorté. La voiture l'a déposé à l'entrée, mais il a insisté pour y aller seul. On l'attend sur site.

— OK, écourta Radford. Tenez-moi au courant dès qu'il réapparaît.

— À vos ordres, monsieur.

Radford allait couper la communication, quand son correspondant intervint :

— Monsieur ?

— Oui ?

— Maître Kazman s'est également présenté à l'hôtel. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir.

— Merci, soupira Radford. Surveillez-le. Je veux un rapport complet.

D'une nouvelle pression du doigt, il mit un terme à la conversation. Joignant index et majeur, il adressa un bref salut aux deux hercules postés de part et d'autre de l'entrée. Les hommes hochèrent respectueusement la tête à l'approche de leur chef, sans prononcer un mot.

— Il est là ? lâcha Radford quand il fut devant la porte.

Nouveau hochement de tête.

Radford retint un soupir. Il s'accorda quelques secondes avant d'entrer. Depuis l'annonce de l'enlèvement, la soirée avait été mouvementée. Il s'était rendu à l'hôtel pour apprendre que les hommes chargés de la protection du jury avaient été mis hors état d'agir – dans le cas contraire, comment expliquer qu'on avait pu enlever certains de ses membres ? Combien de jurés étaient concernés ? De qui s'agissait-il ? Les avait-on attaqués au hasard ou étaient-ils ciblés ?

Autant de questions qui se bousculaient dans son esprit. Pourtant, Radford avait tout tenté pour en apprendre davantage. Peine perdue.

L'ancien militaire enrageait : sitôt faite l'annonce de l'attaque à l'hôtel, la police avait investi les lieux. On avait dressé des barrages, interdit l'accès aux journalistes et repoussé les badauds. À sa grande surprise, Radford n'avait pas fait exception. Il avait été refoulé lui aussi, on l'avait traité sans la moindre considération pour sa fonction. Ravalé au rang de quidam, à l'instar de tous les civils extérieurs au bâtiment, il ne décolérait pas depuis l'appel de son patron.

Comme tout le monde, McKenzie-Huang avait appris la nouvelle par les journaux télévisés. D'abord estomaqué, il avait vite réagi en convoquant une cellule de crise à la tour. Sans doute attendait-il des réponses précises... que son chef de la sécurité était incapable de lui fournir.

Radford sentit qu'un jet de bile était sur le point de remonter dans sa gorge. Il devinait les brûlures annonciatrices et lutta pour contenir le reflux. Le doute le hantait, sans qu'il fût en mesure de le lever : comment les agresseurs avaient-ils procédé pour venir à bout de soldats aussi entraînés, sans attirer l'attention des clients de l'hôtel ? Radford ne pouvait se résoudre à l'admettre : ses gars n'avaient pas pu tomber sans opposer la moindre résistance. Il y avait eu du bruit, même un court instant. Sans parler d'éventuels échanges de coups de feu.

Alors ? Que s'était-il passé ?

Il prit une profonde inspiration. Les réponses viendraient bientôt, il suffisait de faire montre de patience... Mais McKenzie-Huang en était-il capable ? Radford en doutait fort. Résigné à affronter le milliardaire caractériel, il saisit la poignée de la porte, la tourna d'une main ferme et pénétra dans la salle de réunion.

McKenzie-Huang trônait dans son immense fauteuil, au bout de la table surdimensionnée. Il était seul, dos à la baie vitrée. Coude posés sur le plateau, mains croisées à hauteur de son nez, il étudiait le visiteur sans desserrer les dents. Aux murs, les écrans relayaient en boucle les images des chaînes d'information, dont les flashes étaient exclusivement consacrés aux événements stupéfiants de la soirée. Certains caméramen caderaient depuis les abords de l'hôtel, d'autres étaient juchés sur le toit de leur camionnette-relais dans l'espoir de capturer des images du hall, d'autres enfin filmaient depuis des hélicoptères qui vrombissaient dans le ciel de New York.

Radford ne prêta pas la moindre attention aux téléviseurs. Il gardait les yeux rivés sur son employeur. Il respecta le protocole en s'arrêtant à trois pas du milliardaire.

— Au rapport, fit-il en plongeant son regard dans celui de McKenzie-Huang.

Ce dernier ne chercha pas à se contenir.

— Alors ? glapit-il aussitôt. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous ne disposons d'aucun indice permettant de déterminer l'identité des assaillants, monsieur. Ils n'ont pas signé leur action et n'ont fait aucune déclaration. On recevra sûrement bientôt des revendications...

— Vous voulez dire que les journaux vont les recevoir ! rugit McKenzie-Huang.

Radford se contenta d'un geste **affirmatif** du menton.

— Qui sont les jurés concernés par l'attaque ? reprit le milliardaire. Ceux que vous avez contactés ?

— Impossible de le savoir à ce stade de l'enquête. La police a verrouillé les lieux, je n'ai rien pu apprendre. Maître Gavin est sur place. Ils ne pourront pas lui interdire l'accès. Il obtiendra les renseignements qui nous font défaut.

McKenzie-Huang émit un **grognement**. Il se massa les tempes et réfléchit un moment.

— Et Kazman ? demanda-t-il.

— Avec lui.

— Quoi ? croassa le milliardaire. Vous plaisantez ?

— Je viens tout juste d'obtenir l'information, monsieur. Kazman a réagi comme Gavin en apprenant l'attaque de l'hôtel. Le contraire aurait été étonnant. Il est venu aux nouvelles, parce que c'est son travail et qu'il doit nous soupçonner d'être les responsables. On peut au moins être rassuré à ce propos : sauf erreur, tout ça n'est pas une manœuvre de la partie adverse.

— Qui alors ? s'emporta McKenzie-Huang. Qui, nom de Dieu ?

— Je n'ai aucune piste, monsieur, convint Radford. Mais Gavin est dans la place. On saura bientôt comment contre-attaquer.

— Contactez-le ! ordonna sèchement McKenzie-Huang. Et dites-lui bien que j'exige d'être tenu au courant de chaque nouvel élément en temps réel !

— À vos ordres, monsieur.

# Chapitre 6

FORÊT AMAZONIENNE, MARDI 6 JUIN 2023. 23 H 45.

Le cellulaire sécurisé se mit à vibrer sur la table du botaniste, qui le considéra comme s'il s'était agi d'une créature étrange. Avant de s'écartier de son microscope, il vérifia d'un coup d'œil que tout était en place et se pencha sur l'appareil. Il identifia le numéro, esquissa un sourire et décrocha.

— Oui ?

— Tout se passe comme prévu, fit une voix.

— Tout ? répéta le botaniste.

Son cœur s'emballa. Il ne tenait pas encore sa revanche, mais les premières pièces du puzzle s'assemblaient déjà. Il exhala un long soupir en laissant divaguer son regard sur le laboratoire high-tech qui l'entourait.

— C'est même au-delà de nos espérances, reprit la voix. Kazman s'est débrouillé dès l'ouverture du procès pour obtenir un ajournement. Les jurés ont été réunis comme prévu. On a procédé à la cueillette. *Sans oublier aucun fruit.*

Le botaniste sentit son cœur faire un bond.

— Parfait ! félicita-t-il son correspondant. Pour le reste des opérations, tout est en place ?

Son interlocuteur laissa **fuser** un rire de gorge.

— Bien entendu, mon ami ! On les a conduits à un petit aéroport du New Jersey. L'avion les y attendait, prêt à décoller droit vers la frontière de l'État, là où personne ne songera à les chercher.

— Comment en être sûr ?

— On n'enlève pas des gens à New York tous les jours ! ricana la voix. Mais, le cas échéant, on les exfiltre le plus souvent par la mer, ou on les séquestre dans une cave. Personne n'est assez fou pour transporter les

otages dans une camionnette pour passer des ponts qui peuvent être contrôlés. C'est ce que les forces de police se sont dit... et c'est pourtant ce que nous avons fait. À cette heure, ils doivent être en train de sonder tous les sous-sols dans un rayon de deux kilomètres autour de l'hôtel.

Le botaniste retint un soupir. Déjà, lorsqu'on lui avait soumis pour la première fois le plan, l'exfiltration des otages était le point le plus délicat de l'opération. Il fallait faire vite, pour échapper à un éventuel dispositif de contrôle policier et rejoindre l'aéroport privé. Si l'on parvenait à déjouer les habituelles **souricières** du NYPD pour atteindre le New Jersey, le reste serait plus facile. Le jet dont les ravisseurs disposaient aurait ensuite un peu moins de sept heures de vol pour quitter le territoire américain et arriver à destination.

— L'avion a décollé ?

— Depuis une heure.

Le botaniste devina, au ton de son interlocuteur, qu'il souriait avec gourmandise. L'homme aimait monter ce genre d'actions, il en savourait chaque étape comme une victoire sur des adversaires invisibles. Il menait ses troupes depuis son camp retranché dans la forêt et se savait intouchable.

— C'est comme ton jeu favori, ajouta-t-il.

— Les échecs, tu veux dire ? demanda le botaniste.

— Évidemment ! gloussa la voix. Pas tes foutues recherches sur les plantes, même si j'attends tes résultats...

Le botaniste esquissa à son tour un rictus amusé. Pablo ne faisait jamais rien par altruisme. Il réglait une dette, où il prêtait main-forte... avec un taux d'intérêt que la plupart des banques du monde lui auraient envié. Tout avait un prix, pour lui. Tout s'achetait, ou se vendait. Même les hommes – « Surtout les hommes ! » avait-il coutume de s'écrier –, pour peu qu'on y mette le prix. Pablo garantissait les résultats de ses actions. En retour, il exigeait de ses débiteurs un paiement rubis sur l'ongle.

Et nul, sur cette terre, ne se serait risqué à retarder une échéance.

« J'attends tes résultats » sonnait dans la bouche de Pablo comme un ultimatum. Il avait fait montre d'une patience inhabituelle – et proprement stupéfiante, aux yeux de ceux qui le connaissaient –, mais on flirtait maintenant avec ses limites.

Conscient des enjeux, le botaniste acquiesça.

— Tu en auras bientôt, affirma-t-il. Je travaille à la reproduction des boutures à grande échelle. J'obtiendrai sous peu de quoi te satisfaire.

— Je n'en ai jamais douté, mon ami ! se réjouit Pablo. De ton côté, sache que le jet se posera dans quelques heures sur la piste de mon domaine. Ensuite, comme convenu, on les prendra en charge et on les conduira où tu sais. Tu devrais te reposer un peu, à présent. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces pour garder les idées claires.

Sitôt dit, Pablo raccrocha.

Le botaniste considéra un instant le téléphone crypté que le narcotrafiquant avait mis à sa disposition. Il le reposa sur sa table de travail et se massa la nuque en exhalant un grognement las.

Pablo avait raison : quelques heures de repos ne seraient pas superflues avant le matin. Le botaniste se leva et déambula un instant à travers son laboratoire. Sous ses pieds, le sol **tanguait** très légèrement, au rythme des caresses de la brise sur le dirigeable. Il s'approcha de l'un des hublots du laboratoire suspendu. Devant le vaisseau, la canopée s'étendait à perte de vue, mer d'émeraude sous la lune ronde.

Sur la vitre, le reflet de son visage aimanta le regard du botaniste. Il considéra un instant la moitié droite, dissimulée par un épais masque qui lui conférait des allures de démon jailli des enfers. Coupé en deux verticalement, mi-humain, mi-monstre. À l'instar d'un Harvey Dent échappé de Gotham City et poursuivant une sombre vengeance contre l'homme chauve-souris.

— Harvey, la folie en moins, murmura le botaniste à l'attention de son reflet. Reste concentré : tu auras besoin de toute ta tête pour aller au bout de ton projet.

Il étudia encore quelques secondes l'image sur la vitre.

« La folie en moins ? songea-t-il non sans amertume. Vraiment ? »

Il jugea plus prudent de ne pas poursuivre sur ce terrain chaotique et s'écarta de la vitre. Il repartit vers sa table de travail et s'ébroua. L'heure était venue de sortir de l'ombre, de mener cet ultime combat. *Coûte que coûte* – car, à n'en pas douter, il faudrait payer un prix exorbitant pour parvenir à ses fins, mais le botaniste s'y était résolu.

Quoi qu'il advienne, il n'était plus temps de tergiverser ou d'éprouver des regrets : les dés étaient jetés, les otages arriveraient bientôt.

Ils découvriraient son domaine, son existence...

*Alors le monde entier saurait !*

Cette seule idée fit naître un nouveau sourire sur son visage **ravagé**.

# Chapitre 7

NEW YORK CITY, MARDI 6 JUIN 2023, 23 H 45.

Le capitaine Esposito luttait pour conserver son flegme devant la malheureuse qui semblait sur le point de céder à une crise de nerfs. C'était une femme magnifique, une grande brune aux traits fins et aux longs cheveux, qui répondait au nom de Joan Peabody. Il lui aurait donné une quarantaine d'années. Entomologiste de renom, elle avait été conviée à la « Conférence internationale sur la biodiversité » dont les participants étaient réunis à l'hôtel pour la nuit. Venue à New York accompagnée de sa fille, étudiante en arts, Joan Peabody comptait profiter de l'occasion pour faire du shopping à New York... mais la gamine avait disparu.

Rongée par l'inquiétude, la mère avait les joues creusées, et ses yeux étaient soulignés de cernes sombres. Elle tordait ses mains en tous sens, cherchant un moyen de recouvrer son calme.

L'officier de police qui l'interrogeait prenait des notes dans un carnet.

— Pourriez-vous me décrire les vêtements qu'elle portait ?

Joan Peabody lui lança un regard meurtrier.

— Vous n'êtes pas sérieux ? J'ai déjà répondu à toutes les questions de vos collègues, avant d'être autorisée à venir ici !

Le policier ne se départit pas de son calme.

— Simple procédure, madame. Je vous demande de me répondre. Votre fille se prénomme ?

— Florence.

— Vous l'écrivez comment ?

— Comme la capitale de la Toscane. *En français*.

Le front du policier se creusa d'une ride soucieuse. Son stylo demeura suspendu au-dessus du carnet.

Son interlocutrice soupira, avant d'épeler :

— F-l-o-r-e-n-c-e.

— Merci, grommela l'officier.

Esposito jugea qu'il était temps d'intervenir, pour mettre un terme à leurs calvaires respectifs. Il remercia son subalterne, puis il invita Joan Peabody à le suivre.

— Je suis le capitaine Esposito, se présenta-t-il. Je suis chargé de cette affaire.

— Joan Peabody, haleta-t-elle. Vous allez peut-être pouvoir me répondre : je suis à la recherche de ma f...

Esposito l'interrompit en levant une main.

— Je sais que ce que je vous demande est terrible, fit-il en tentant d'accrocher son regard, mais vous devez encore patienter, madame Peabody.

Elle lançait des coups d'œil éperdus dans toutes les directions, dans l'espoir que sa fille se matérialise soudain devant elle.

— C'est ma petite, balbutiait-elle, je n'ai plus qu'elle, vous ne comprenez pas...

— Je comprends parfaitement, assura le capitaine. Moi aussi, j'ai des mômes. Je ne les vois pas souvent, ils vivent avec leur mère, mais je vous comp...

Elle releva vers lui un visage **enfiévré**, ouvrit la bouche pour rétorquer, se ravisa et demeura suspendue aux lèvres du policier. Esposito en fut sincèrement ébranlé.

— Ce que je veux dire, soupira-t-il en désespoir de cause, c'est que nous ne pouvons rien affirmer pour le moment. La photo que vous avez remise à mes hommes circule actuellement. On poursuit les recherches. Nous n'avons toujours pas pu visionner les images des caméras de surveillance, et je ne peux en conséquence pas vous assurer qu'elle a quitté le bâtiment ou qu'on l'a...

Il s'interrompit en constatant qu'elle **étouffait** un **sanglot**. Joan Peabody avait parfaitement compris la situation. Il ne servait à rien d'en rajouter en évoquant le pire.

Esposito appela l'un des infirmiers qui s'affairaient autour des victimes inconscientes. L'homme arriva aussitôt et, sans un mot, prit Joan Peabody

en charge. Il l’entraîna à l’écart, la fit asseoir dans l’un des fauteuils du *lounge* et l’ausculta. Il posait des questions courtes, auxquelles elle répondait de façon mécanique, le regard fixe.

Esposito détourna la tête. Ça n’était pas la première fois qu’il voyait une victime en état de choc sur une scène de crime, il en connaissait les symptômes et savait les identifier. Joan Peabody aurait certainement besoin de calmants et de repos – médicalisé, au besoin.

Le capitaine fouilla dans sa poche à la recherche d’un paquet de cigarettes. Il se souvint qu’il n’avait pas le droit de fumer à l’intérieur de l’hôtel, maudit son addiction et s’approcha de l’un des policiers qui géraient les allées et venues dans la pièce.

— On est toujours sans nouvelles de la gamine ? fit-il à voix basse.

— Oui, mon capitaine. Dans le cas contraire, on serait venus vous prévenir.

— Et les caméras ?

L’autre grimaça.

— D’après les *forensics* qui ont investi le QG sécurité de l’hôtel, ça se présente mal. Les deux gardes ont été drogués. On a brouillé les signaux. Il y a peu d’espoir de ce côté. Une grande partie des images de surveillance a été effacée.

— Et merde ! râla Esposito. Du coup, impossible de dire à madame Peabody si sa fille compte parmi les personnes enlevées ou si elle est dans la nature…

— Capitaine..., avança le policier sans masquer sa réticence.

— Ouais ?

— Sauf votre respect, les deux avocats s’impatientent. Ils prennent les collègues de haut, ça va mal finir. On se disait que plus vite ils vous auraient vu, plus vite on pouvait les virer.

Esposito accusa réception d’un grognement. Il adressa une claque complice à l’épaule de son subalterne, puis se tourna en direction de l’entrée du bar, où les deux hommes de loi piaffaient. Ils ne le quittaient plus des yeux et semblaient sur le point d’exploser.

Le capitaine réprima un rictus satisfait. Il adopta la *poker face* des joueurs de *Texas hold’em*, avant de piquer droit sur eux. Il avait pris un malin plaisir à faire patienter les deux ténors, en recevant d’abord Joan

Peabody – parce que la détresse de la malheureuse l'exigeait... mais aussi parce qu'obliger les stars du barreau à attendre leur tour était la meilleure manière de leur montrer qu'ici c'était *lui* le patron.

Esposito avisa le lieutenant O'Riordan et le policier scientifique, qui discutaient avec des mines de conspirateurs. Il les invita à le rejoindre.

— Messieurs, annonça-t-il en desserrant à peine les dents, je vais vous présenter deux des avocats les plus retors de Manhattan.

— Vous êtes sûr, patron ? répondit O'Riordan sur le même ton. Si vous voulez, je les fais virer, et on n'en parle plus.

— Surtout pas ! Ne vous fiez pas à leur allure de clown : ils ont les médias dans la poche, et il leur suffirait d'un coup de fil pour déclencher une tempête.

O'Riordan eut un mouvement affirmatif du menton.

— Cette affaire est suffisamment merdeuse pour ne pas en rajouter, grasseya-t-il.

— Exactement, coupa Esposito. On y va donc avec méfiance et on se tient prêts à réagir.

Maître Gavin étudiait l'écran de son téléphone portable. Il pianota une réponse rapide, remisa le cellulaire dans une poche intérieure de son costume hors de prix et reporta son attention sur Esposito, qui l'invita à le rejoindre.

Gavin s'avança, Kazman sur les talons.

— On connaît l'identité du ou des responsables de ces enlèvements ? lança le premier sans prendre le temps de saluer quiconque.

« Un point pour toi ! » songea le capitaine. Ils n'ont pas supporté d'être laissés à l'écart. S'il s'amusait intérieurement de la colère des avocats, le capitaine savait devoir rester sur ses gardes : ses nouveaux interlocuteurs étaient redoutables. Hélas, la patience n'était pas sa qualité première –

Esposito était connu pour ses éclats de voix et son manque flagrant de diplomatie. Il pria donc pour ne pas se laisser emporter par sa fougue naturelle.

— Bonsoir, messieurs. Vous connaissez mon adjoint ?

Il présenta O'Riordan, mais le grand rouquin n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Kazman s'était avancé sans cacher son mépris.

Esposito se mordit l'intérieur des joues. Ne pas craquer, ne pas se laisser entraîner sur cette pente...

— Je réitère ma question ! aboya Gavin. Nous avons le droit de savoir ! Qui est responsable de cette attaque ?

Esposito brandit le sac transparent contenant la sarbacane sous le nez des avocats.

— Un adepte du folklore, selon les premières constatations, ricana-t-il.

— Vous plaisantez ? s'offusqua maître Kazman. Il est question de la vie d'innocents qui...

— Détrompez-vous ! coupa Esposito. Je ne plaisante pas, maître. Je fais mon boulot, contrairement à vous. Ne venez surtout pas me donner de leçons, quand vous me retardez dans mes investigations. Vous souhaitez peut-être que je dépose plainte pour entrave à une enquête ?

Comprenant que la situation pouvait rapidement tourner en leur défaveur, Gavin intervint.

— Vous voulez dire que... des *Indiens* se sont introduits dans l'hôtel ?

— C'est une possibilité, admit le capitaine. On poursuit les investigations. Il y a eu au moins un individu qui a fait usage de cette arme.

— Des Indiens, des Africains ? s'esclaffa Kazman, soucieux de soutenir son confrère. Vous imaginez des sauvages avec des os dans le nez, simplement vêtus de pagnes et le corps couvert de peintures de guerre, qui déambulent dans nos rues sans se faire arrêter ? Nous sommes à *New York Fucking City*, ici ! Pas au fond de la savane !

— Si ce sont des Indiens, ils vivent en Amazonie, corrigea Esposito avec un soupir agacé. Pas en Afrique. Révisez votre géographie et ne confondez pas tout. Même si vous avez l'habitude de mettre tout le monde dans le même panier.

Bombant le torse, Kazman balaya l'air de la main.

— Ils peuvent arriver tout droit d'Australie ou de Chine, je m'en fous complètement. Je veux simplement savoir ce qui s'est passé ici. Je veux savoir où sont les membres du jury et j'exige d'avoir la liste des disparus ainsi que les noms des responsables.

L'arrogance de l'avocat lui était trop insupportable. Esposito le dévisagea et parvint à articuler :

— Et moi, j'exige que vous dégagiez de ma scène de crime avant que vous la polluez davantage.

— Mais ! s'étouffa Gavin. Vous... Vous n'avez pas le droit !

« Imbécile ! se sermonna Esposito. Tu as craqué. »

Au mépris des conséquences, il décida de se faire plaisir :

— C'est vous qui n'avez aucun droit ici, grinça-t-il. Nous ne sommes pas au tribunal. Vous n'êtes pas « maître Gavin », vous n'êtes qu'un emmerdeur qui ralentit une enquête et peut compromettre le travail des spécialistes de la police scientifique. Sortez d'ici avant que je vous fasse coffrer pour entrave et outrage.

Stupéfait par la violence de la charge, Gavin pinça les lèvres. Son visage s'était **empourpré**. Esposito saisit sa chance et poussa l'avantage : il ordonna aux hommes en faction de reconduire les deux intrus hors du bâtiment.

— Et s'ils renâclent, insista le capitaine, vous me les coffrez pour outrage aux forces de l'ordre et entrave à une enquête.

Estomaqués, Gavin et Kazman n'opposèrent pas de résistance. Gavin, pourtant, peinait à retrouver contenance. Bouche bée, les yeux ronds, il fut reconduit vers la sortie avec son confrère.

Trop heureux de pouvoir enfin agir, les policiers s'exécutèrent avec fermeté, insensibles aux protestations de Kazman. Esposito soupçonna ses hommes d'espérer que l'un des deux tente de résister, afin de pouvoir procéder à une arrestation. Il réprima un nouveau sourire.

— Quant aux réponses que vous attendez, maître..., lança-t-il sans détour, pas de problèmes. Allumez la radio demain matin ou achetez le journal. Nos services feront un communiqué qui sera certainement repris par les médias !

Il ne prêta plus attention aux protestations véhémentes des avoués et s'en retourna à l'enquête. Sous les regards mi-admiratifs, mi-consternés de ses subalternes.

## Chapitre 8

BROOKLYN, MERCREDI 7 JUIN 2023, 3 HEURES DU MATIN.

Bruce Tompkins, le journaliste de *WCA News*, était particulièrement excité. Il planta les yeux dans l'objectif et lança, d'une voix vibrante :

— Flash info ! L'actualité en direct prend le dessus avec cette nouvelle incroyable qui nous parvient à l'instant de notre envoyé spécial Peter Collins : nous venons d'apprendre – et c'est à l'évidence une première, pour le système judiciaire américain ! – que les membres d'un jury ont subi une attaque au sein de l'hôtel où ils avaient été réunis. Quatre jurés sur sept auraient été enlevés, alors qu'ils étaient sous haute surveillance.

À l'écran, des photos des membres du jury avaient remplacé le commentateur.

— Peter, poursuivait le journaliste en *off*, vous êtes sur les lieux du drame, que pouvez-vous nous en dire ?

Peter Collins apparut à son tour. Il se tenait devant l'entrée de l'hôtel, dos à la bâisse, et il était maintenu à distance respectable par des barrières de sécurité et un cordon de policiers en faction.

Autour de lui, les gyrophares tournoyaient dans la nuit.

— Bonsoir, je suis Peter Collins et je vous parle depuis l'hôtel où les membres du jury d'un procès opposant McKenzie Forest à Greenspace ont été réunis, suite à une plainte déposée par maître Kazman. En effet, l'avocat de l'ONG a mis en doute l'intégrité de ce fameux jury. Les services de police de Manhattan viennent de nous faire une annonce stupéfiante : leur porte-parole a en effet déclaré, je cite, que « deux de ses officiers qui surveillaient l'hôtel ont été touchés par des flèches empoisonnées » et que « quatre des sept jurés ont disparu ». Les trois autres jurés ont été retrouvés drogués et inconscients dans le *lounge* de l'établissement, où des cocktails leur avaient été servis. Le service de sécurité de l'hôtel a subi le même sort.

J'ajoute que tous ont été transportés en urgence à l'hôpital, où on leur a administré les premiers soins. Leur pronostic vital n'est pas engagé.

— D'autres victimes, Peter ? relança le présentateur du journal.

— Pas à ma connaissance, Bruce. Il apparaît que les victimes ont eu affaire à un commando redoutablement efficace. On est sans nouvelles depuis et on ne dispose, pour l'instant, d'aucun indice permettant de révéler l'identité des ravisseurs.

— Peut-on raisonnablement penser que les allégations de maître Kazman sont fondées et que les ravisseurs poursuivent le but de faire taire d'éventuels collaborateurs, qui auraient été achetés par la défense ?

— Oh là, Bruce ! Loin de moi cette idée. À ce stade des investigations, rien ne permet d'affirmer ou d'infirmer le moindre point de vue. Une seule chose est sûre, d'après mes sources – dont je ne peux vous donner l'identité –, les flèches auraient été lancées à l'aide d'une sarbacane.

— Une sarbacane ? C'est ahurissant...

— Un autre point à préciser : si le NYPD est en charge de l'enquête, il semble probable que le FBI ne tardera pas à envoyer une équipe pour prendre le relais, dans la mesure où il y a prise d'otages...

— ... et que cette affaire risque fort d'avoir des **retentissements** à travers tout le pays, le coupa le présentateur. Des idées sur le type d'organisation qui pourrait être responsable de tels actes ?

— Comme je vous l'ai dit, les services de police refusent de s'avancer sur ce point. Il peut aussi bien s'agir d'un groupe mafieux local que de terroristes basés hors des États-Unis. À l'heure où je vous parle, aucune faction n'a revendiqué l'attaque. De plus, ma source m'a certifié qu'aucune demande de rançon n'avait été reçue.

— Voilà qui est d'autant plus étrange, effectivement. Peter, nous comptons sur vous pour nous tenir au courant, vous savez que, sur notre antenne, vous aurez systématiquement priorité dès que vous obtiendrez de nouvelles informations.

— Je ne manquerai pas de vous les communiquer. C'était Peter Collins, pour *WCA News*.

La caméra effectua un travelling arrière, dévoilant la façade de l'hôtel. **Inlassables**, les **gyrophares** l'**éclaboussaient** de larges flaques de sang.

# Chapitre 9

## ENTRE CRÉPUSCULE ET AUBE...

Les tambours sonnaient dans un fracas épouvantable, un roulement de tonnerre digne de la fin du monde. Les battements agissaient comme une pulsation régulière, enflant, grondant jusque dans les profondeurs de la terre. Les pieds des danseurs heurtaient le sol meuble, qui vibrait sous les assauts frénétiques de leurs talons. Tous les participants à la cérémonie pouvaient sentir que la terre répondait, qu'elle vibrait à l'unisson du rituel, tandis que les danseurs s'agitaient autour du brasier allumé dans la nuit.

Un écho montait des abysses, si fort que l'on eût pu croire que le sang du monde battait à sa surface. Les arbres s'animèrent soudain. Ils vibraient à présent, et leurs feuillages drus fouettaient l'air moite, en parfait accord avec la pulsation.

Les flammes du feu vrombissaient, s'élançant vers les étoiles en projetant des myriades d'étincelles. Sur les visages peints des danseurs, ces visages fendus verticalement qui grimaçaient sous l'effort ou l'extase de la transe, les lueurs du brasier révélaient des reliefs et creusaient des ombres, en leur conférant l'aspect de démons jaillis d'un cercle de l'enfer.

Les paumes s'abattaient toujours plus fort, toujours plus vite, sur les peaux des tambours, et la clameur enflait, assourdissante. Elle agitait l'atmosphère, qui serait bientôt suffocante, insupportable. La chaleur du feu et la moiteur de la forêt s'unissaient, alourdisant l'air qui serait bientôt **irrespirable**. Les danseurs gesticulaient comme des possédés, psalmodiant des chants syncopés, effectuant des bonds prodigieux. On pouvait voir leurs muscles rouler sous leur peau luisante de sueur.

Une voix grave surgit soudain du néant :

— Selon de nombreuses cultures chamaniques, il est possible d'entrer dans le monde des esprits<sup>1</sup>. En agissant de la sorte, on détient le pouvoir de

parler avec les animaux ou celui d'apparaître aux êtres humains dans leurs rêves.

L'un des danseurs en transe s'écarta soudainement du groupe. Tournant le dos au feu, il abandonna ses compagnons et se mit à grandir de façon stupéfiante. Il dépassa bientôt les autres d'une tête, ne cessa de croître et devint rapidement gigantesque. Sa silhouette rivalisait avec celles des arbres, le sommet de son crâne atteignait la canopée...

Alors il cessa de s'agiter. En dansant sur son dos et contre ses jambes de colosse, les flammes dévoilèrent alors la vérité : il ne s'agissait pas d'un autochtone, mais d'un étranger blanc, porteur d'un masque peint verticalement. L'homme s'en débarrassa alors, dévoilant un visage abominablement meurtri, dont la moitié n'était plus qu'une cicatrice immonde.

Plus rapide qu'un serpent fondant sur sa proie, il plongea en avant, les yeux exorbités, la bouche déformée par un rictus dément et se mit à hurler d'une voix stridente :

— Salut, Patrick !

Lockman se redressa en retenant à grand-peine un hurlement de terreur. Il avait émergé du sommeil comme un naufragé crève la surface des vagues : bouche ouverte, happant l'air, en proie à une folle angoisse. Il eut besoin d'une poignée de secondes pour recouvrer ses esprits et demeura pantelant, trempé de sueur, le cœur battant la chamade. Il dut s'asseoir au bord de son lit et allumer sa lampe de chevet pour se débarrasser des ultimes lambeaux de cauchemar.

— Bon Dieu, William ! maugréa-t-il. Tu ne me lâcheras jamais...

Il se frotta les joues, laissa son regard errer sur la chambre comme pour se persuader qu'il était bien chez lui et se résolut à se lever. Il n'était pas encore tout à fait réveillé, mais bien trop énervé pour espérer retrouver le sommeil.

Il se leva, piqua droit vers la cuisine et mit en marche le percolateur. L'odeur du café lui parvenait aux narines quand son téléphone portable sonna. Patrick découvrit un numéro inconnu sur l'écran du *smartphone*. Qui pouvait l'appeler à une heure aussi matinale ?

Il décrocha.

Son interlocuteur avait une voix grave et posée. Il lui exposa brièvement les faits et l'invita à allumer son poste de télévision. Lockman s'exécuta et fit comme on le lui conseillait : il choisit une chaîne d'information en continu. Il découvrit les images de l'hôtel, entendit les plaintes des sirènes, observa les faisceaux des gyrophares découpant la nuit. Il vit un officier de police répondre aux questions d'une meute de journalistes que le service d'ordre peinait à contenir hors de l'hôtel où les événements tragiques avaient eu lieu.

Il sursauta quand il identifia l'objet dans les mains d'un technicien.

— Nous avons besoin de vous, ajouta la voix au téléphone.

— Je fais au plus vite, certifia Lockman.

Il griffonna les coordonnées de son correspondant sur un carnet, raccrocha et fila prendre une douche. Ensuite, il s'habilla avec soin, quitta son immeuble et héla un cab jaune dans lequel il s'engouffra. Sitôt qu'il eut communiqué l'adresse, la voiture fila vers sa destination. Lockman contemplait le décor qui se déroulait sous ses yeux, sans parvenir à fixer son attention.

La stupeur l'emportait sur l'angoisse.

Il n'aurait su expliquer pourquoi, mais il était persuadé d'obtenir des réponses aux questions qui le hantaienr en rencontrant son interlocuteur. Il ferma les yeux et appuya le front contre la vitre du véhicule. Les vibrations de la route le berçaient, sans parvenir à le calmer.

Il lui semblait encore entendre les échos des tambours, jaillis du cœur de la jungle amazonienne.

# Chapitre 10

FORÊT AMAZONIENNE, MERCREDI 7 JUIN 2023, 8 HEURES.

Le soleil montait toujours dans le ciel, décochant ses flèches brûlantes à la surface de la canopée. Des vapeurs **moites** s'élevaient déjà des profondeurs de la forêt. Bientôt, la chaleur serait suffocante. Une légère brise agitait les branches hautes, berçant les innombrables créatures qui s'y reposaient. L'une d'elles, un ara aux couleurs **chatoyantes**, ouvrit ses larges ailes et prit soudain son envol en lâchant un cri **effarouché**.

Le cliquetis pourtant discret de la caméra pivotant sur son axe l'avait perturbé.

Comme de nombreux autres, l'appareil miniaturisé était fixé sur les arbres des **alentours**. Le dispositif – quasi invisible – quadrillait un large périmètre, dans le seul but de surveiller la cabane perchée au sommet des grands arbres. Les objectifs automatisés zoomaient et dézoomaient en permanence sur la construction... et sur ses nouveaux occupants. Déclenché conjointement par le détecteur de mouvements et le système à visée infrarouge, l'œil mécanique de la caméra à haute définition avait fait le point pour retransmettre son témoignage en direct.

L'image qu'il capturait était celle d'une jeune femme hagarde, titubant sur la terrasse de bois en se retenant à grand-peine au garde-fou qui la ceinturait. L'inconnue leva une main tremblante, la passa dans ses cheveux, se massa l'arrière du crâne en grimaçant. Elle cligna des yeux, éblouie par la lumière **aveuglante** du soleil. Paupières mi-closes, elle suivit un instant du regard le vol majestueux de l'oiseau aux plumes multicolores, qui fut bientôt rejoint par son congénère.

« Les aras vivent en couple », songea Florence. Cédant à une impulsion, elle voulut se redresser complètement, mais regretta aussitôt d'avoir présumé de ses forces et vacilla. Elle tendit une main vers la rambarde et s'y retint un instant, en attendant que les vertiges refluent.

« Tu as été droguée », diagnostiqua-t-elle.

L'oiseau magnifique, qui avait jailli de la canopée, attira son attention. Florence ne put réprimer un sourire devant son vol gracieux.

La jeune fille fronça les sourcils en distinguant, au milieu des feuillages denses, une silhouette mouvante. Elle s'étonna de ne pas paniquer. Au contraire, elle observa les déplacements alertes de la petite créature. La chose semblait pourvue de cinq membres. Elle se mouvait avec vivacité, passant de branche en branche en observant avec méfiance les intrus allongés sur la plateforme. Florence sut, avant même de le voir, qu'il s'agissait d'un singe-araignée.

Le petit animal s'enfuit en crachant, quand elle bougea dans sa direction. Florence regarda autour d'elle : elle se trouvait en pleine forêt, dans une improbable bâtie construite au cœur de la canopée. Un stupéfiant radeau de bois immobile, posé à la surface d'un océan verdoyant, que le vent léger faisait onduler sous ses yeux. Au milieu de la structure, une cabane grossière, simple caisse constituée de planches jointes approximativement, tenait lieu d'abri.

Une vrille de feu lui transperça soudain le front. Florence gémit et se laissa glisser sur les lattes de la terrasse. Elle ferma les yeux et ne les rouvrit que quand la douleur se fut un peu éloignée. Alors, la jeune femme s'obligea à étudier le décor qui l'entourait.

La « cabane » était de belles dimensions. On devait pouvoir s'y tenir debout sans frôler le toit plat. Elle était cernée de tous côtés par une large terrasse. Cette dernière était sécurisée par un garde-fou. Sur l'un des côtés de la structure, un pont de singe plongeait entre les branchages drus d'un grand arbre.

« Dans ton état et avec ces vertiges incontrôlables, diagnostiqua la jeune fille, pas question de te lancer de ce côté. Tu finiras disloquée au pied des arbres. »

Partout, la végétation compacte dressait sa muraille d'émeraude.

Florence enregistra tous les détails et reporta son attention sur les inconnus allongés sur la terrasse. Ils étaient quatre, toujours inconscients. L'un d'eux ronflait sans vergogne, produisant un bruit de forge dans le petit matin.

« Au moins, ricana une petite voix dans la tête de la jeune femme, les autres ne vont plus tarder à se réveiller ! Tu n'as qu'à attendre et tu pourras

les questionner. »

Florence fut à nouveau la proie de terribles élans. Son front était comme emprisonné dans un étau. Elle étouffa une plainte rauque et posa les paumes sur ses tempes, avant de leur imprimer un lent massage qui parvint à atténuer la souffrance.

Un mouvement, sur le côté, la fit se redresser en sursaut.

Une silhouette se tenait dans l'entrée de la cabane. Un homme, qui avait fait coulisser le panneau de bois avant de paraître sur le pas de la porte.

Florence plissa les paupières. L'homme qui la regardait en silence était petit, mais large d'épaules, et sa musculature saillante se devinait sous l'étoffe des vêtements. Il ne bougeait pas. Il ne cherchait pas à se cacher. À l'évidence, il attendait, en sentinelle muette, que les nouveaux venus s'éveillent.

— Qui... Qui êtes-vous ? balbutia la jeune femme.

Pour toute réponse, l'Indien traversa la terrasse dans sa direction. Il déposa à côté d'elle une corbeille de fruits exotiques et une cruche de terre cuite. Il l'invita à boire.

Florence s'empara du carafon. Elle avait la gorge sèche, et sa langue lui faisait l'effet d'être en carton. Elle approcha le récipient de son nez et renifla le liquide avec méfiance, sans parvenir à en déterminer les divers éléments. Sans doute des fruits, dont le jus semblait épais... mais lesquels ?

D'un geste bref, l'Indien réitéra son invitation. Il n'était pas agressif et semblait se préoccuper de l'état de son hôte.

« S'il avait dû te tuer, songea Florence, ce serait fait depuis longtemps. »

Reconnaissante, elle hocha la tête et s'obligea à avaler une première gorgée. Le jus de fruits coula dans sa gorge, en une explosion de saveurs. La jeune femme dut admettre que c'était délicieux – et parfaitement désaltérant ! Rassurée, Florence but à grandes lampées, puis s'essuya les lèvres du revers de sa manche avant de reposer la cruche à demi vide.

— Merci, fit-elle en adressant un sourire à l'Indien.

Ce dernier se contenta d'un signe du menton, avant de lui désigner la corbeille de fruits et de rejoindre l'entrée de la cabane, où il se mua en statue pour reprendre sa veille silencieuse.

Un grognement fit sursauter Florence. Elle pivota sur elle-même et constata que l'un des otages s'était réveillé. L'homme, un colosse aux

cheveux blonds et à la stature d'athlète, s'appuyait sur les mains et tentait de se redresser sans y parvenir. Une femme, non loin, bougeait à son tour. Elle devait avoir vingt-cinq ans et était à l'évidence d'origine hispanique. Florence vit qu'un troisième captif s'agitait lui aussi. Un homme coiffé d'un turban bleu, à la peau sombre et à la barbe si noire qu'elle paraissait taillée dans la nuit.

Le grand blond fut agité de soubresauts. Il eut un haut-le-cœur et vomit un jet de bile.

— Du calme, commenta la femme qui s'était assise. Nous avons été drogués, c'est sans doute un effet des narcotiques. Ça va passer.

L'homme fut secoué d'une violente quinte de toux.

— Nous ne sommes pas égaux devant les drogues, ajouta l'Hispanique sans se départir de son calme. Certains réagissent mieux que d'autres.

Le colosse s'assit en tailleur. Il vacillait et semblait sur le point de replonger dans l'inconscience.

— Je suis peut-être empoisonné..., gémit-il.

La femme secoua la tête de droite et de gauche.

— Si j'en juge par les mines de la plupart d'entre nous, nous ne sommes pas en grande forme, mais nous ne sommes pas à l'article de la mort. Et puis... pourquoi nous aurait-on enlevés et empoisonnés ? Il suffisait de nous exécuter à l'hôtel, si c'était le but.

L'homme finit par acquiescer. Il passa les mains sur son visage.

— J'ai soif, gémit-il. Ça me brûle, dans la gorge...

L'Indien se matérialisa à ses côtés. Il déposa un nouveau cruchon et une large corbeille débordante de fruits.

Les trois otages éveillés s'étaient reculés instinctivement. Ils considéraient avec des yeux écarquillés cet Indien taciturne, sans parvenir à décider de l'attitude qu'il convenait d'adopter.

— Il n'est pas méchant, intervint Florence. Et la cruche contient du jus de fruits. C'est délicieux, vraiment.

Elle avait levé la sienne pour appuyer ses dires.

— Qui êtes-vous ? articula l'inconnue en l'étudiant avec méfiance.

— Je ne suis personne, répondit la jeune femme. Mon nom est Florence Peabody, ce qui ne vous dira rien. J'étais à l'hôtel, comme vous. On m'a

droguée et...

— Qu'est-ce qu'on fout là ? grommela une voix pâteuse dans le dos de l'inconnue. Où sommes-nous ? Et comment savez-vous qu'on était à l'hôtel ? Je ne vous ai jamais vue !

— Je pense que nous sommes en Amazonie, répondit aussitôt Florence.

— En Amazonie ? répéta la femme dans un coassement **incrédule**. Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Je connais ce pays, expliqua Florence. J'y ai grandi.

N'y tenant plus, la femme s'était levée.

— En Amazonie ? dit-elle à nouveau sans parvenir à accepter l'idée. Mais... nous étions à New York et...

Secouant la tête comme pour s'éveiller d'un mauvais rêve et revenir à la réalité, elle se dirigea vers la rambarde, s'y appuya et laissa divaguer son regard aux alentours.

— Nous sommes en pleine jungle ! glapit-elle. C'est de la folie...

L'hercule blond reposa au sol la cruche qu'il avait bue d'un trait et se leva lui aussi. Il rejoignit l'inconnue au bord de la terrasse et étudia les alentours.

— Mais pourquoi, nom de Dieu ? s'exclama-t-il. Pourquoi ici ? Pourquoi nous ? Ça n'a aucun sens !

Il pivota sur lui-même et lança un regard meurtrier à l'Indien.

— Tu sais ce qu'on fait ici, toi, pas vrai ?

Loin de se laisser impressionner, l'Indien conserva le silence et accepta le défi sans ciller.

Son adversaire fut le premier à capituler.

Ses épaules s'affaissèrent, et il baissa la tête, résigné.

Invisibles au milieu des feuillages, les caméras tournaient inlassablement.

# Chapitre 11

NEW YORK CITY, BUREAU DU DIRECTOIRE DE LA MCKENZIE-HUANG CORP., MERCREDI 7 JUIN 2023, 8 HEURES.

Radford avait passé la nuit dans les bureaux. Aux premières heures du jour, il s'était réfugié dans les toilettes de l'étage pour se rafraîchir le visage sous l'eau et retrouver apparence humaine. Peine perdue : des cernes sombres ourlaient ses yeux, et sur ses joues, quand il y passait l'ongle du pouce, sa peau crissait comme du papier de verre. Il adressa une moue agacée à son reflet chiffonné dans le miroir. En avisant l'allure négligée de son responsable de la sécurité, McKenzie-Huang se fendrait sans doute de l'une des remarques acerbes dont il avait le secret...

Mais, à bien y songer, Radford n'en avait cure : du moment que le militaire faisait son job, peu importait sa tenue et la qualité de son rasage. De plus, l'heure n'était plus aux caprices d'employeur, il fallait gérer l'urgence !

Radford lança un regard à son portable et exhala un long soupir. Depuis combien de temps ne s'était-il pas accordé deux heures de sommeil ? Il préférait ne pas effectuer de calcul. La veille, quand McKenzie-Huang avait pris congé, l'ex-membre des forces spéciales avait aussitôt rejoint la salle des commandes, au dernier étage de la tour. Là, en compagnie de deux techniciens de son équipe, il avait espionné les services de police de la ville. Activant les différents scanners de fréquences et les systèmes de piratage hautement perfectionnés dont disposaient les hackers, ils avaient passé au crible toutes les retransmissions, piraté les canaux de communication, interrogé les bases de données et d'images des serveurs de Manhattan.

Aucune information, fût-elle la plus ténue, la plus **furtive**, n'aurait pu passer au travers de leur tamis numérique. Pour faire bonne mesure, ils avaient procédé de même avec les journalistes qui couvraient l'événement...

*En vain.*

Les responsables de l'enlèvement – car il s'agissait bien d'un enlèvement, le fait avait été établi officiellement par le NYPD au milieu de la nuit et relayé immédiatement par les chaînes d'information – étaient de véritables fantômes. Le porte-parole de la police l'avait reconnu du bout des lèvres, devant la meute de journalistes qui se pressaient en salle de conférences : on ne savait ni comment les assaillants avaient procédé, ni par quels moyens ils s'étaient volatilisés avec leurs otages. On ne savait rien de leurs motivations. Aucun indice, même le plus infime, n'avait été oublié sur les lieux, mais les faits étaient là, tenaces – une partie des jurés avaient été emmenés, les autres avaient tardé à reprendre connaissance, victimes de puissants **hallucinogènes**. Pour autant, leurs vies n'étaient pas en danger. On les avait hospitalisés par mesure de précaution, et ils subiraient avant le milieu de matinée une batterie de tests médicaux, qui permettraient d'établir un diagnostic précis. Les services du NYPD s'étaient engagés à communiquer toutes les informations concernant leur état de santé sitôt les résultats connus.

Radford avait eu beau remuer ciel et terre, aucun élément supplémentaire n'était venu lui offrir la moindre piste. Ne voulant négliger aucune possibilité, ils avaient même contacté certains des gangs qui peuplaient les bas-fonds de la Grosse Pomme. En dépit de ses recherches forcenées et des sérieux efforts consentis par ses hommes pour obtenir d'hypothétiques résultats, ils devaient admettre leur impuissance.

Comment, dès lors, localiser le repaire où les ravisseurs retenaient leurs prisonniers ? Tant qu'on n'en saurait pas davantage sur les responsables et leurs motivations, nul ne pourrait espérer poursuivre des assaillants aussi volatils que de purs esprits échappés d'une séance de spiritisme. Si le terme de « fantômes » lui brûlait les lèvres, Radford se refusait à l'employer.

Il laissa fuser un ricanement aigre. On ne la lui ferait pas ! En tant qu'ex-membre des forces spéciales, Radford s'y entendait en action furtive, il était expert en manœuvres discrètes, en frappes éclair. Il devait pourtant avouer que cette opération dépassait l'entendement. Pour la mener à bien, il avait fallu mobiliser un commando tout entier. Des hommes entraînés, qui avaient préparé leur intervention avec grand soin et agi de concert dans un *timing* parfait.

Radford hocha la tête avec conviction. À l'évidence, le profil de ses adversaires se précisait : des militaires... ou *des mercenaires*. Le choix des jurés, s'il était confirmé, donnait également un début de piste – on n'avait pas choisi par hasard les hommes et les femmes que Radford avait pris soin d'acheter, d'une manière ou d'une autre.

C'était l'élément qui le déstabilisait le plus : Radford avait agi avec la plus grande discrétion. Approcher les futurs jurés et trouver le moyen de s'assurer de leur totale coopération lui avait réclamé des semaines de recherches et de mise au point. Force était de constater que le commando les avait identifiés, puisque les ravisseurs n'avaient enlevé que des jurés acquis à la cause de McKenzie-Huang. Par quel prodige s'étaient-ils procuré la liste des jurés corrompus ?

Les mains appuyées sur le rebord du lavabo, Radford acquiesça de nouveau. Il était évident qu'on cherchait à lui envoyer un message.

Il adressa une nouvelle **grimace** à son reflet. L'abus de ratiocination faisait naître des vrilles de souffrance à ses tempes. Il exhala un soupir las. Pour l'heure, rien ne servait d'échafauder des plans, qui s'avéreraient tous farfelus. Il faudrait attendre que les agresseurs abattent leurs cartes et se révèlent au grand jour. À ce moment précis, il conviendrait de répliquer. Riposter avec toute la violence et le savoir-faire qui étaient les siens. D'ici là, il fallait prendre son mal en patience.

Mais en était-il seulement capable ? Et, plus inquiétant encore : combien de temps McKenzie-Huang accepterait-il d'attendre ? L'ex-militaire n'était certain que d'une seule chose, dans cette histoire : ceux qui avaient monté une opération aussi complexe n'avaient pas agi à la légère. Ils disposaient de moyens impressionnants, d'énormes ressources financières et humaines. Autant dire que les coupables potentiels n'étaient pas légion, et qu'ils finiraient par se faire entendre, pour dicter les conditions de libération des otages.

Radford en était persuadé : le procès reprendrait tôt ou tard, ça n'était qu'une question d'heures, de jours tout au plus. Si les assaillants étaient venus pour tuer, ils n'auraient pas pris la peine d'emmener des captifs. Ils auraient effectué un massacre et seraient repartis comme ils étaient venus. Invisibles. Intraçables. *Introuvables*.

Il soupira une fois de plus. Ne restait plus qu'à le faire entendre à son patron, mais McKenzie-Huang serait-il disposé à écouter autre chose que sa

propre voix ?

Radford déroula plusieurs serviettes de papier au distributeur, s'essuya avec le plus grand soin le visage et les mains, s'administra quelques petites claques sur les joues et se résolut à regagner la salle de réunion...

Où il fut surpris de découvrir McKenzie-Huang.

Le milliardaire, rassé de frais et changé, avait repris position dans son fauteuil. Partiellement aveuglé par le soleil qui assaillait la baie vitrée, Radford ne percevait de son patron que des détails se découplant à contrejour. Une joue impeccable, un œil noir... et sa silhouette rondelette, adossée au dossier de cuir noir. Le chapeau haut-de-forme était posé sur la table, à portée de sa main droite.

— Alors ? lança McKenzie-Huang sans détour. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? J'attends !

Visage fermé, Radford adopta une fois encore sa posture martiale. Il joignit les mains dans son dos, puis il entreprit de lister succinctement les événements de la nuit. Sans s'appesantir sur les détails des opérations, mais sans en oublier le moindre élément.

Il évoqua les avocats qui n'avaient pu obtenir de réponse des forces de l'ordre. Il nomma Esposito, l'officier dépêché sur les lieux. Il précisa l'identité des jurés enlevés, deux hommes et deux femmes parmi ceux à qui il avait rendu visite avant le procès, pour s'assurer de leur coopération. Certaines sources, officieuses, évoquaient cinq otages, mais l'information restait à confirmer. Radford décrivit les diverses manœuvres des ravisseurs – de l'effacement des bandes vidéo jusqu'à l'annihilation des systèmes de surveillance, des sous-sols de l'hôtel comme du quartier voisin.

Dernier point, et non des moindres : les mystérieux ravisseurs disposaient d'une puissance de feu et d'infrastructures hors normes – sinon, comment expliquer leurs prouesses ahurissantes ? –, ce qui autorisait Radford à éliminer de nombreuses pistes... sans lui permettre pour autant de désigner un coupable avec certitude.

— Ils se sont même amusés à laisser de fausses pistes, conclut-il. Sans doute dans l'intention d'affoler les médias.

— Fausses pistes ? répéta McKenzie-Huang. De quoi parlez-vous ?

— D'une sarbacane abandonnée sur place et de fléchettes que le capitaine Esposito – l'officier du NYPD chargé de l'enquête – a présentées

à Gavin et Kazman. En quittant l'hôtel, les avocats ont fait fuiter l'info. Depuis, les radios et les télévisions en ont fait leur principal sujet. Voilà deux heures que les journalistes se perdent en conjectures stupides. Ils font défiler sur leurs plateaux des soi-disant spécialistes en anthropologie, qui avancent les théories les plus farfelues, sans chercher à les vérifier. On nage en plein délire. Une seule chose est avérée : c'est du matériel authentique, quoique folklorique à mon avis, qui a effectivement servi à mettre les gardes au tapis.

— Vos hommes ont été tués ? intervint McKenzie-Huang.

Radford eut un mouvement de dénégation.

— Endormis, seulement. Les fléchettes étaient apparemment enduites d'une drogue puissante, similaire à celles qui sont utilisées dans la jungle par...

— Dans la jungle ? coupa le milliardaire d'une voix de fausset. C'est signé ! C'est un coup de ces foutus activistes de Greenspace, qui veulent attirer l'attention.

— En faisant porter le chapeau à des indigènes ? objecta Radford avec une moue dubitative. Sauf votre respect, monsieur, ça me paraît peu probable.

— Alors qui ? s'époumona soudain le milliardaire. *QUI*, nom de Dieu ? Quel est le foutu fils de pute qui veut s'opposer à moi ?

Il en suffoquait de rage et roulait des yeux injectés de sang. Radford allait répondre, quand McKenzie-Huang émit un hoquet de stupeur. Il s'interrompit brusquement et demeura sans voix, les yeux rivés aux écrans qui tapissaient le mur de la salle de réunion.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? finit-il par éructer.

Radford crut être victime d'hallucination en découvrant le spectacle qui avait envahi les écrans.

La panique la plus indescriptible régnait dans le studio de télévision. Bruce Tompkins, le présentateur d'ordinaire si flegmatique, était perdu. Il avait eu juste le temps d'annoncer les titres à venir, avant la coupure publicitaire.

Quand le voyant s'était allumé au-dessus de son écran, Tompkins avait repris :

— Nous n'avons toujours aucune nouvelle des jurés kidnappés la nuit dernière, dans le cadre du procès opposant l'entreprise MacKenzie Forest à l'ONG Greenspace.

Dans son dos, une incrustation numérique présentait les portraits des quatre jurés... *quand soudain l'écran s'était animé*. Un compte à rebours s'était affiché au-dessus de son prompteur. Vingt secondes avaient été égrenées, puis les portraits avaient été remplacés par des images des quatre disparus, inconscients, allongés sur le plancher de ce qui ressemblait à une cabane au milieu des arbres.

Un concert de cris étouffés s'était élevé dans le studio, perturbant Bruce Tompkins au point qu'il s'était mis à bafouiller. Il lança un regard désemparé à la productrice de l'émission, qui n'en menait pas large.

Tompkins décida d'improviser.

— Il semblerait que les premières images nous parviennent de...

Une voix s'imposa alors, couvrant celle du journaliste vedette.

— Voilà les quatre membres de votre jury. Comme vous pouvez le constater, ils sont vivants. Rassurez-vous, ils vont bien, ils ont été bien traités. Ils sont encore endormis pour le moment, mais vont bientôt se réveiller. Alors... leur extraordinaire aventure commencera !

Sur l'écran, Bruce Tompkins avait été effacé.

Une silhouette était apparue en ombre chinoise, celle d'un homme portant ce qui ressemblait à un masque tribal dont on ne distinguait pas les contours et qui se tenait devant une baie vitrée. De l'autre côté de la fenêtre immense s'étendait une forêt sauvage, à perte de vue.

L'homme poursuivit, d'une voix posée, affirmant toute sa détermination.

— Les arbres ne peuvent pas venir à votre tribunal, alors j'ai amené le jury ici, pour permettre à la forêt de plaider sa propre cause. Ce n'est pas un procès ordinaire : ces quatre hommes et femmes doivent juger du destin, non pas de l'un de leurs semblables, mais d'un océan de verdure. De leur décision pourrait bien dépendre, en définitive, l'avenir de notre existence. Celui de notre survie sur la planète.

Partout sur le globe, la même scène se dupliquait à l'infini. Les gens s'arrêtaient dans la rue, interdits. Ils levaient des visages ébahis vers les écrans publicitaires suspendus au-dessus d'eux.

Depuis les grands magasins parisiens jusqu'au centre de Tokyo, des écrans géants de Londres à ceux de Sydney, du cœur de Pékin à New York City, les images et les réactions étaient les mêmes.

Sur tous les écrans et toutes les chaînes, les images tournaient en boucle, à la manière d'un manège saisi de démence.

Sur *Times Square*, à deux pas de la tour de la McKenzie-Huang Corp., une foule compacte assistait au spectacle qui s'étalait sur les panneaux gigantesques.

Dans la salle de réunion, le milliardaire s'était emparé d'une télécommande universelle, qu'il braquait tel un forcené en direction des écrans. Il pianotait sur le clavier, changeait les canaux...

*En pure perte.*

« On » avait pris le contrôle de la diffusion.

« On » imposait des vidéos.

En lieu et place des habituelles publicités et annonces, des prises de vues étaient projetées en direct sur tous les écrans de la planète.

Les images, sublimes, présentaient une forêt luxuriante. Des branchages touffus, des lianes conquérantes et une végétation qui s'offrait aux regards comme une muraille inextricable. Un singe-araignée, suspendu par les pattes et la queue, se balançait paresseusement au-dessus du vide. Des oiseaux magnifiques – là, des aras au plumage coloré, ici un aigle harpie – laissaient entendre leurs trilles joyeux, avant de s'envoler pour tracer des ballets hypnotiques dans un ciel sans nuages. Des arbres démesurés, véritables titans hauts de plusieurs dizaines de mètres, se dressaient comme autant de colonnes depuis le sol jusqu'à la canopée, reconstituant un gigantesque temple antique.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'est que ÇA ? bégaya le milliardaire, en proie à un nouvel accès de fureur.

Radford hocha la tête en connaisseur : les ravisseurs avaient fait montre d'une stupéfiante efficacité.

— Maintenant, on sait où sont les otages, monsieur ! déclara-t-il à l'attention de son employeur.

McKenzie s'étouffait de rage, sans parvenir à détacher les yeux des téléviseurs. C'était si prodigieux qu'on peinait à y croire.

*Les captifs se tenaient les uns à côté des autres. Ils s'appuyaient à présent à une balustrade de bois. Ils paraissaient partagés entre la stupéfaction et l'émerveillement, considérant, ébahis, la forêt qui s'offrait à eux.*

— Ils sont dans l'une des forêts primaires, monsieur, commenta Radford.

## Chapitre 12

NEW YORK CITY, STUDIOS DE CNN, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
8 H 30.

Il n'avait pas fallu plus de cinq minutes pour que toutes les chaînes de télévision du monde soient alertées. Dans la *News Room* de CNN, le directeur de production gesticulait comme un beau diable, haranguant ses troupes : chacun devait se tenir prêt à réagir, dès que l'inconnu qui avait réussi à pirater les ondes en aurait terminé.

L'homme, dont on ne pouvait apercevoir qu'une silhouette découpée dans la nuit, poursuivait sa démonstration.

— À quoi servira une action judiciaire contre les sociétés d'exploitation forestière ? Quels en seront les résultats ? Serons-nous contraints d'écouter une fois de plus les mêmes arguments, présentés inlassablement par leurs avocats corrompus ? Assisterons-nous à une condamnation ridicule, dans le seul but d'endormir les consciences... ou, pire, devrons-nous nous contenter d'une relaxe ? En 2050, la forêt amazonienne aura perdu la moitié de sa surface depuis l'arrivée des tronçonneuses. Si choquante que mon action puisse paraître à certains d'entre vous, j'ai bien peur que le temps des discours policés et de la diplomatie soit révolu. Les politiques et les financiers arrogants se protègent les uns les autres, ils ont érigé une véritable forteresse. Il est temps de faire exploser cette forteresse, le peuple doit prendre le pouvoir.

La même scène d'affolement se déroulait dans les studios de WCA News. Là, Bruce Tompkins enregistrait déjà sa future intervention.

— On le devine aisément, la police travaille à l'identification du responsable de l'enlèvement des membres du jury de ce procès qui, rappelons-le, oppose la McKenzie Forest à l'ONG Greenspace. À l'évidence, le suspect dispose de nombreux complices, qui ont infiltré les réseaux des différentes télévisions pour passer son message en direct. Il

s'agit donc probablement d'un groupe important, d'une action mûrement réfléchie. Qui est cet homme ? Un simple porte-parole... ou le chef d'une secte d'activistes ? Quels sont ses buts réels ? Peut-on accorder crédit à ses déclarations ?

Dans le studio, des techniciens de la chaîne s'affairaient. Mallettes d'outils à la main, ils étaient arrivés depuis la régie centrale pour vérifier tous les **branchements** et comprendre la nature du sabotage.

Un caméraman les suivait, enregistrant tous leurs gestes.

Quand ils découvrirent le boîtier installé par les pirates, il s'écria :

— N'y touchez pas ! Pensez aux empreintes.

# Chapitre 13

NEW YORK CITY, BUREAU DU DIRECTOIRE DE LA MCKENZIE-HUANG CORP., MERCREDI 7 JUIN 2023, 8 H 35.

McKenzie-Huang étudiait une carte du monde, sur laquelle étaient entourés les trois grands massifs de forêt tropicale où il avait ses exploitations : le bassin amazonien, le bassin du Congo et la zone Papouasie-Nouvelle-Guinée.

— Il y a trois destinations possibles, fit-il. Comment savoir où diriger nos recherches ?

— À mon avis, fit Radford, c'est l'Amazonie qu'il faut viser.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Le temps, monsieur. Le temps de vol nécessaire, même avec un jet privé, pour parcourir les distances qui nous séparent de ces trois destinations. En supposant que les jurés ont été enlevés vers 22 heures hier soir, il aura fallu au moins une heure pour les exfiltrer de Manhattan et les conduire à un aéroport local... Si l'on estime qu'ils se sont posés vers 7 heures du matin et ont ensuite été transportés jusqu'au lieu depuis lequel ils sont filmés, il ne peut s'agir que de la forêt amazonienne. Ce qui nous laisse encore trois possibilités : le Brésil, la Colombie ou le Pérou. Je peux étudier les possibilités offertes par chaque zone, pour permettre à un jet de se poser là-bas, nous pourrions ainsi réduire le champ des investigations.

Le milliardaire hocha la tête avec conviction – Radford marquait un point, son raisonnement était sans doute le bon.

Quand son téléphone sonna, il décrocha illico.

— Monsieur McKenzie, fit Gavin d'une voix blême.

— Oui, maître. Je vous écoute, soyez bref.

— Il y a... Il y a du neuf à la télé...

Le milliardaire attrapa la télécommande et alluma les écrans.

Il suffoqua de rage en apercevant la silhouette et monta le son.

Cette voix... *Il la connaissait !*

L'homme, toujours plongé dans l'ombre, poursuivait son discours offensif :

— Les drones nous ont permis de filmer les actions illégales menées dans les chantiers forestiers interdits au public...

En incrustation, derrière lui, les images prouvaient ce qu'il avançait.

— ... comme la coupe d'espèces protégées. Vos jurés vont faire un voyage au milieu d'une forêt millénaire, dans une parcelle qui doit être rasée d'ici un an à peine. Vous pourrez suivre leurs aventures à partir de demain, midi, sur le site ForestGardener.com.

Soudain, un souvenir s'imposa à la mémoire de McKenzie-Huang, dont les joues s'empourprèrent.

— Lui ! rugit-il. Impossible ! Il est mort, j'ai vu sa baraque flamber, j'ai vu son village rasé !

En travers des écrans, l'adresse ForestGardener.com était apparue. Elle clignotait, comme pour inviter les spectateurs à la rejoindre sans plus attendre.

— Rappelez-vous, insista la silhouette masquée : midi, demain ! C'est à ce moment-là que commencera le véritable procès.

McKenzie-Huang crispait les mâchoires si fort qu'on pouvait entendre ses dents grincer.

— Il y a autre chose, ajouta maître Gavin.

— Quoi encore ? beugla McKenzie-Huang à destination de son cellulaire.

— Le FBI, lâcha l'avocat dans un souffle. Ils ont appelé. Le directeur adjoint Mantell, qui est en charge du dossier, a demandé à voir monsieur Radford dans les plus brefs délais.

— Radford ? s'étonna le milliardaire. Pourquoi lui ?

— Parce qu'il connaît parfaitement la zone et qu'il tient une place importante dans l'organigramme de la McKenzie-Huang Corp.

— Je vois. Radford ?

L'ex-militaire se raidit.

— Monsieur ?

— Vous avez rendez-vous chez les Feds, soupira son employeur. Voyez ce que vous pouvez en tirer, et nous en reparlerons quand vous aurez terminé.

— À vos ordres.

Radford quitta la pièce, aux murs de laquelle les écrans affichaient toujours la silhouette du mystérieux preneur d'otages. McKenzie ne prêtait plus attention à son lieutenant. Il pressait la commande entre ses doigts, comme un forcené. Sans parvenir à chasser l'image de ce fantôme jailli du passé.

## Chapitre 14

FORÊT AMAZONIENNE, MERCREDI 7 JUIN 2023, 8 H 45.

Le soleil poursuivait sa course au-dessus de la canopée. L'air était humide et presque oppressant pour les nouveaux arrivants, peu habitués à de telles températures.

La quatrième otage, une Afro-Américaine d'une trentaine d'années, s'était éveillée à son tour. Elle se tenait coite, refusant obstinément de desserrer les mâchoires, et observait les divers protagonistes. Paupières mi-closes, elle étudiait tantôt ses compagnons d'infortune, tantôt l'Indien mutique, qui avait repris position dans l'entrée de la cabane.

Appuyée à la rambarde qui cernait le radeau de bois, Florence guettait les réactions des autres captifs. L'Hispanique, qui s'était réveillée peu après elle, fut la première à rompre le silence pesant.

— Le... L'Indien, là, demanda-t-elle à mi-voix. Il n'était pas à l'hôtel, hier soir ?

Le sikh observa leur gardien, puis secoua la tête.

— Non.

— Certain ? insista-t-elle. Il me semblait pourtant que le barman qui nous a servis...

— Vous voulez dire qu'ils ont tous la même tête, c'est ça ?

La jeune femme leva les mains dans une attitude de défense.

— Non ! balbutia-t-elle. Je ne... Ça n'est pas du tout ce que je voulais dire, je me rappelais juste que...

— Pas de problème, l'interrompit le sikh. Je me souviens aussi de ce type qui nous a servis. Et il y a sans doute un lien, vous avez raison. Je ne voulais pas vous froisser, je suis à cran.

— Nous le sommes tous.

Le grand blond se frotta la nuque et décida d'intervenir à son tour.

— Aucun souvenir du barman, mais, en revanche, je me souviens parfaitement qu'il nous servait des cocktails délicieux. On n'avait même pas besoin de commander. Ils étaient légers et parfumés...

— ... et remplis de drogue ! le coupa l'Afro-Américaine en libérant un ricanement amer.

Le géant se tourna vers elle et acquiesça.

— Ouais. C'est probablement ce salopard de barman qui nous a piégés. Et l'autre, là... (Il désigna du pouce l'Indien taciturne qui demeurait bras croisés, adossé à la paroi de la cabane.)... nous attendait tranquillement.

Cédant à une impulsion, le colosse se leva et s'adressa à son gardien.

— Pourquoi on est là ? Hein ? Qu'est-ce qu'on fout ici ?

Il s'était mis à aboyer ses questions sous l'effet de la rage. L'Indien tourna lentement la tête dans sa direction et le considéra sans desserrer les lèvres. Son visage n'exprimait aucun sentiment.

— Tu piges ce que je te dis ? s'emporta le costaud.

Il reprit sa question en espagnol, la répéta – en anglais, cette fois –, mais constata que l'Indien demeurait impassible et eut un geste consterné.

— OK, je laisse tomber. (Il se retourna vers ses compagnons.) Cet ahuri ne doit parler que sa foutue langue de babouin.

Il se laissa tomber sur le parquet de la terrasse, sans se soucier du regard réprobateur de Florence. La jeune femme, outrée par son comportement odieux, lâcha le garde-fou et s'approcha de l'Indien. Quand elle fut face à lui, elle eut le temps d'apercevoir l'intérieur de la structure : une simple caisse de bois, sans meubles à l'exception d'une commode rustique, sur laquelle étaient **entreposées** des **corbeilles** de fruits et des réserves de boisson. Au sol, elle eut le temps d'apercevoir des nattes étalées, des cordes pliées avec soin et réunies dans un angle de l'unique pièce. Un gros anneau d'acier était fixé au centre du plancher. L'Indien n'avait pas bougé. Il fixa Florence et déclara quelque chose. Il employait une espèce de sabir dont la jeune femme ne saisit pas un traître mot. Constatant que, en dépit de ses efforts elle ne le comprenait pas, il eut une moue désolée, prit une profonde inspiration et répéta en détachant les syllabes :

— *Djeu ma pell Djimon. jeun eu parl pa votr lang'.*

Elle comprit alors qu'il avait appris la phrase en phonétique et accusa réception d'un grand sourire.

— Djimon, c'est ça ? s'écria-t-elle.

Elle le désignait du doigt et l'Indien se frappa le torse en hochant la tête.

— Djimon, répéta-t-il. Djimon !

— Florence, répondit-elle en posant la main sur sa poitrine.

— On est bien avancés ! grasseya le grand blond dans son dos. Le babouin ne parle pas un mot d'anglais. Ça va être pratique pour communiquer...

À nouveau piquée au vif par sa remarque, Florence décida pourtant de ne pas relever. Elle fronça les sourcils et partit chercher dans les zones les plus enfouies de sa mémoire.

— Je n'ai pas pratiqué depuis des années, balbutia-t-elle dans la langue des Yawanaras. Pardonnez-moi si mes mots ne sont pas justes.

Il la considéra en silence, puis Florence vit s'allumer une étincelle de surprise dans les prunelles noires de son gardien silencieux. Elle s'enhardit.

— Vous êtes là pour nous aider, n'est-ce pas ? Pour nous surveiller, au cas où nous ferions...

Elle réfléchit, chercha ses mots et conclut :

— ... où nous ferions des choses dangereuses ?

Il hocha imperceptiblement la tête dans l'affirmative. Florence en fut réconfortée. Elle reprit :

— J'ai vécu ici, autrefois. J'habitais dans un village qui a...

— Je sais, répliqua l'Indien.

— Vous avez vu ça ? s'écria le grand blond dans le dos de Florence. Elle lui parle ! Elle connaît sa langue ! Ça ne fait plus de doute : elle est avec eux, elle est là pour nous espionner !

Florence décida que le moment était venu de clarifier les choses. Elle s'excusa d'un geste auprès de Djimon, fit volte-face et marcha droit sur le colosse. Ce dernier se pencha au-dessus d'elle pour mieux la toiser.

— Tu ne me fais pas peur, articula Florence en plongeant ses yeux dans ceux de son interlocuteur. Arrête de rouler des mécaniques, ça ne sert à rien avec moi. Je vais te dire une bonne chose et je ne répéterai pas, alors je te conseille d'écouter attentivement : je suis comme vous tous, retenue ici

contre ma volonté. Je n'ai rien demandé, mais j'essaye de comprendre. Et il se trouve que j'ai vécu en Amazonie quand j'étais enfant, en compagnie d'Indiens qui m'ont appris leur langue. Il se trouve également que, par chance, Djimon ici présent, parle le même dialecte.

— Tout ce que je vois, persifla le géant, c'est que vous communiquez sans qu'on comprenne un foutu mot de vos échanges. Sois sûre d'une chose, gamine : à partir de maintenant, je ne te lâche plus d'une putain de semelle !

Elle eut un sourire **goguenard** et tourna les talons en lançant par-dessus son épaule.

— J'ai l'habitude – ils disent tous ça.

Les deux autres femmes écarquillèrent les yeux de concert, puis elles furent secouées d'un même rire. Elles éprouvaient un mélange de sympathie et d'admiration pour cette jeune fille qui ne s'était pas laissé démonter par son impressionnant vis-à-vis.

— Je crois qu'il est temps de faire les présentations, qu'est-ce que vous en dites ? lança l'Hispanique.

— Bonne idée, admit Florence. (Elle désigna l'Indien du pouce.) Djimon. (Elle tourna le pouce vers sa poitrine.) Florence.

— Je suis Maria, enchaîna l'Hispanique.

— Et moi Gail, fit la troisième femme en esquissant son premier sourire.

— Raminder, déclara le sikh avec un léger mouvement de tête.

Ils se tournèrent tous vers le colosse qui tardait à parler.

— Brad, lâcha-t-il enfin comme à regret. Et maintenant, on fait quoi ?

Florence interrogea Djimon du regard, mais ce dernier demeurait mutique et impassible.

— On attend, soupira la jeune fille.

# Chapitre 15

MANHATTAN, TOUR DE MCKENZIE-HUANG CORP., MERCREDI  
7 JUIN 2023, 9 H 15.

La secrétaire particulière de McKenzie-Huang était une rousse à la chevelure flamboyante retenue en un savant chignon, au port altier et à la silhouette élancée, toujours mise en valeur par des tailleurs dessinés par de grands créateurs. Dotée d'un caractère en acier trempé – il en fallait, de la volonté, pour côtoyer son patron au quotidien et supporter ses infernales sautes d'humeur ! – et d'un sens aigu de l'organisation, elle occupait ce poste depuis quelques années déjà, à la surprise générale. Ses collègues avaient été nombreux à penser qu'on l'avait embauchée pour sa plastique irréprochable, mais ils avaient découvert au fil des ans que ses véritables atouts étaient d'un tout autre ordre. La jeune femme se révélait une stratège hors pair, doublée d'une meneuse d'hommes à la poigne redoutable.

Cette fois, pourtant, son visage était décomposé. L'éternel sourire qui l'illuminait avait disparu, et sa bouche se crispait en une vilaine grimace. Les yeux dans le vague, elle filait au long d'un **interminable** couloir de la tour, tandis que les images tournoyaient dans son esprit. L'entrevue avec le patron avait été brève, mais d'une rare violence : McKenzie-Huang ne décolérait pas depuis les récentes interventions des journalistes dans les flashes télévisés... et l'apparition de celui que tout le monde s'accordait à appeler le « Botaniste ».

Cédant à un accès de colère, le milliardaire gesticulait et hurlait comme un beau diable. Après avoir renversé tout ce qui se trouvait à la surface de son bureau, dont son haut-de-forme qui avait volé vers un coin de la salle, il fouettait l'air de sa canne comme s'il ferraillait avec des ennemis invisibles. Il exigeait des résultats dans les plus brefs délais et était prêt, pour les obtenir, à toutes les extrémités. Ça n'était plus une menace, mais bien une décision : il réclamait des têtes...

Et celle de sa secrétaire figurait en bonne place dans la liste.

Au prix d'un gros effort de volonté, la jeune femme se recomposa un visage neutre. Elle marqua une pause devant la porte, puis pénétra dans la salle de réunion, avisa les assistants qui attendaient ses instructions et ordonna d'une voix qu'elle aurait souhaitée plus ferme :

— Appelez Radford. Utilisez tous les canaux à votre disposition. Ne perdez pas une seconde. Passez-le-moi dès qu'il répondra. Dites-lui que c'est de la plus haute importance.

Son ton était sans appel. Les assistants s'affairèrent illico, composant tous les numéros susceptibles de les mettre en contact avec Radford.

Pendant ce temps, la secrétaire réfléchissait à la manière la plus efficace de lui résumer la situation. Les consignes de McKenzie-Huang – il s'agissait d'ordres indiscutables, au vrai – étaient d'une limpidité cristalline : « Envoyez Radford, avait-il décrété. Je veux savoir de quoi il retourne. Et dites-lui de prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre un terme à cette situation, avant que les choses ne s'enveniment ! Il a carte blanche, vous m'entendez ? CARTE BLANCHE. »

Ces derniers mots, scandés comme s'il s'était agi d'une martingale – ou plus sûrement d'une incantation diabolique –, ne laissaient nulle place à l'**interprétation** : Radford avait sous ses ordres de nombreux mercenaires, qui franchissaient allègrement, quand le besoin s'en faisait sentir, la limite du droit. Par le passé, ils avaient mené, pour le compte de McKenzie-Huang, des missions secrètes au Brésil et dans de nombreux pays d'Amérique latine. Si la secrétaire en ignorait les détails, elle avait parfaitement compris qu'il s'agissait d'opérations militaires, qu'on avait attribuées à des cartels en guerre et pour lesquelles on avait investi des fortunes colossales tout en prenant soin d'étouffer les agissements de Radford et de ses troupes.

Dans le cas présent, il faudrait sans doute agir avec davantage de mesure. Rien n'interdisait de penser, si l'on parvenait à localiser les ravisseurs des membres du jury avant les forces de police, que les hommes de Radford passeraient une nouvelle fois à l'action.

La voix de l'un de ses assistants mit un terme à ses réflexions.

— J'ai monsieur Radford, annonça-t-il avec une pointe de fierté dans la voix. Ligne deux.

La secrétaire lui adressa un mouvement de tête reconnaissant et le collaborateur, trop heureux d'avoir pris ses camarades de vitesse, piqua un fard avant de retourner à ses travaux en cours. Elle décrocha le téléphone et pressa la touche du canal numéro deux.

— Radford ? fit-elle à mi-voix en s'éloignant afin que nul ne puisse entendre leur conversation.

— Vous avez demandé à me parler, Saoirse.

Elle retint un sourire. Radford était l'un des rares, dans la tour comme en ville, autorisés à l'appeler ainsi. Il était également l'un des seuls à prononcer correctement ce prénom irlandais – « Si-eur-sha ».

— Du neuf, chez le patron ? reprit Radford.

— Vous avez vu les derniers flashs info ?

— Comme tout le monde, je crois. Pas brillants.

— Il est furieux. Vous avez *carte blanche*, il insiste sur ce point.

— *Carte blanche*, répéta Radford, c'est bien ce qu'il vous a dit ?

— Oui, fit-elle comme à regret. Mais avant cela...

— Je vous écoute, grimaça Radford, devinant que les ennuis s'annonçaient en approche rapide.

— Vous avez déjà rejoint les bureaux fédéraux ?

— J'y arrive, maugréa-t-il.

— J'ai obtenu plus de détails : le dénommé Mantell, celui qui est intervenu à la TV et reprend officiellement le dossier, a fait appeler le patron. Il a réclamé la présence d'un spécialiste, possédant une solide connaissance de l'organigramme de la société et des lieux d'exploitation. Mais...

— Quoi ?

— Je pense qu'il y a autre chose.

— Je vous écoute, Saoirse.

— En rapport avec votre passé dans les forces spéciales. En conséquence, monsieur McKenzie aimerait que vous...

— Je vois, éluda Radford. Il veut faire d'une pierre deux coups. C'est OK pour moi. Je prends le relais et ne vous en faites pas : le patron aura ses résultats et il vous foutra la paix.

— Merci, soupira-t-elle. Je savais pouvoir compter sur vous.

— Toujours. Je vous appelle après les festivités.

Elle raccrocha et demeura chancelante un instant. Les menaces de McKenzie-Huang rôdaient toujours, faisant naître une boule d'angoisse dans sa gorge. De retour dans le bureau, Saoirse reposa le téléphone sur son socle. Elle devinait, en périphérie de son regard, les visages scrutateurs de ses collaborateurs. Elle demeura de marbre, bien décidée à ne rien laisser paraître de son trouble.

# Chapitre 16

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023, 9 H 30.

Le directeur adjoint Mantell pénétra dans la salle de conférences, où une douzaine d'agents en costumes civils avaient pris place autour d'une longue table ovale. Le silence se fit aussitôt, tandis que l'officier fédéral inspectait la pièce d'un regard circulaire. À l'issue de son examen méticuleux, il fut rassuré de constater que la cellule de crise était opérationnelle : hommes et femmes avaient devant eux des *laptops* ouverts, et les écrans accrochés aux murs de la salle étaient alimentés. À l'une des extrémités de la table, on avait installé un *paperboard* et du matériel de projection. Sur l'un des écrans s'affichait une carte de la région, sur un autre une mappemonde et sur un troisième une image arrêtée de celui qu'on appelait déjà le « Botaniste », responsable de la **stupéfiante** opération de piratage. Une femme d'origine asiatique se leva et se tint raide, attendant l'autorisation de parler. D'un geste, Mantell l'invita à s'exprimer.

— Agent Lucy Lindbergh, énonça-t-elle. Je suis responsable de cette unité. À vos ordres, directeur adjoint.

— Tout le monde ici possède la bonne accréditation ? répliqua Mantell.

— Affirmatif, monsieur. Niveau 2 et 3 requis.

— Parfait, répondit le directeur avant de s'adresser au reste de l'équipe. Comme vous devez le savoir, nous aurons les renforts de trois personnels externes pour cette affaire extrêmement délicate. Je vous demande de collaborer avec eux, sans toutefois franchir la limite des informations classifiées. Quelles que soient les fonctions occupées et la nature de leurs demandes, vous devrez m'en référer avant de leur donner la moindre réponse.

Autour de lui, les femmes et les hommes hochaiet la tête pour accuser réception.

— Reçu haut et clair, confirma l'agent Lindbergh.

— Dans ce cas, fit Mantell en claquant dans ses mains, ne perdons pas davantage de temps. Faites-les entrer, je vous prie.

Trois hommes pénétrèrent dans la salle de crise sous les regards inquisiteurs des agents : le premier portait des lunettes cerclées de métal et un costume de ville élégant. Le second avait adopté une tenue plus sportive. Il avait le regard perçant, le cheveu très court et l'allure martiale des militaires en activité ou fraîchement retraités. Le troisième se tenait en retrait. Il avait le cheveu en bataille, et ses joues étaient assombries par une barbe naissante. À l'évidence, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Le directeur adjoint les désigna tour à tour de la main.

— Le docteur Lockman, car c'est ainsi qu'il préfère qu'on l'appelle, est l'un des nôtres.

Les agents présents en furent décontenancés. Ils s'interrogeaient du regard. Ravi d'avoir produit son petit effet, Mantell consentit à développer son propos :

— L'agent Lockman opère depuis plusieurs mois sous couverture. Il est entré au département d'ethnographie du Metropolitan Museum of Art. Il est l'un de nos experts les plus qualifiés en art tribal et enquête sur la contrefaçon d'œuvres d'art et d'objets ethnographiques. Nous espérons qu'il saura nous apporter des éclaircissements sur les divers objets retrouvés sur la scène de crime.

En guise de réponse, Lockman se contenta d'un bref mouvement du menton. Il semblait s'ennuyer ferme et goûter fort peu cette invitation forcée. Son regard se perdait en direction de l'un des écrans suspendus au mur opposé. Derrière ses lunettes, il étudiait la silhouette plongée dans les ténèbres et semblait fasciné.

— Quant à ce gentleman ici présent, poursuivit le directeur adjoint, il s'agit de l'ex-agent Radford, qui fut formé à Langley et a officié de nombreuses années au sein de la Compagnie, avant de prendre une retraite bien méritée. Il poursuit depuis une belle carrière dans la sécurité et œuvre entre autres pour le compte de monsieur McKenzie-Huang.

Mains jointes dans le dos et jambes écartées, Radford se contentait de ponctuer chaque nouvelle information d'un discret hochement de tête.

— C'est un homme de terrain, conclut Mantell. De plus, l'ex-agent Radford possède une excellente connaissance des lieux où opère la société McKenzie Forest.

Il pointa du doigt le troisième homme et acheva les présentations :

— Voici enfin le capitaine Esposito, du NYPD. Il est l'officier en charge de l'enquête à l'hôtel. Il fut le premier officier dépêché sur les lieux de l'enlèvement et il y a dirigé ses hommes avec une grande efficacité. Même si nous avons récupéré le dossier, il sera un précieux collaborateur.

Esposito libéra un vague bougonnement sans chercher à masquer sa rancœur. Le capitaine, comme la quasi-totalité de ses congénères, supportait mal que le Bureau intervienne dans ses affaires. Il n'avait pas abandonné le dossier de gaîté de cœur, bien au contraire – l'arrivée inopinée de Mantell et du FBI l'avait privé de toutes ses prérogatives. Plus humiliant encore : compte tenu de la sensibilité extrême du dossier et de son retentissement médiatique colossal, sa hiérarchie lui avait intimé l'ordre de se soumettre à l'autorité de Mantell et de tout faire pour coopérer. L'humeur maussade du capitaine Esposito annonçait une collaboration pour le moins compliquée.

Adossé au mur près de la porte, dans une posture faussement décontractée, Esposito nota que Radford et Lockman se jaugeaient du regard. Aucun d'entre eux ne semblait disposé à baisser les yeux. Amusé, Esposito observa le duel muet. Il nota que Radford esquissa un sourire, avant de détourner la tête.

— Bien, fit Mantell en prenant place dans un fauteuil qui lui permettait de présider l'assemblée. Maintenant que les présentations sont faites, asseyez-vous, messieurs, et commençons, voulez-vous ? On reprend tout ce dossier depuis le début. Agent Lindbergh, vous avez pu dérusher les images des caméras de surveillance ?

— Affirmatif, fit Lucy Lindbergh en s'emparant d'un boîtier de télécommande.

— Nous vous écoutons.

L'agent Lindbergh lança la lecture d'un document vidéo sur l'un des grands écrans suspendus au mur.

— Le réseau de caméras de l'hôtel et des rues aux alentours a été piraté aux environs de minuit, commenta-t-elle tandis que les images défilaient. Comme vous pouvez le constater, elles ont diffusé en boucle une séquence préenregistrée.

De fait, aucun mouvement n'était à signaler dans les rues avoisinantes. Pas une voiture, pas un passant ne traversait le champ.

L'agent Lindbergh fit avancer les bandes en accéléré, sans pour autant mettre en évidence le moindre mouvement. Elle procéda de même avec les bandes de l'hôtel.

— Si les gars de la sécurité avaient la moitié d'un cerveau, ricana Esposito sans prendre la peine de réclamer la parole, ils auraient remarqué que la bande interne montrait toutes les six minutes le portier de nuit se grattant le cul à la porte d'entrée, avec le même mouvement, la même énergie et la même élégance...

Quelques agents esquissèrent un sourire à ses mots, mais se reprirent très vite en avisant le regard noir du directeur adjoint Mantell.

— ... seulement, soupira Esposito en passant les doigts dans la broussaille de ses cheveux, la vérité, c'est qu'ils jouaient au poker dans leur PC de sécurité. D'après nos estimations, les ravisseurs ont disposé de six heures *a minima* pour déplacer les cinq personnes portées disparues.

Sans un mot, Mantell se tourna vers l'agent Lindbergh et l'interrogea du regard.

— Nous en sommes arrivés aux mêmes estimations, monsieur, confirma-t-elle.

— Six heures, répéta Esposito, c'est-à-dire assez de temps pour les faire sortir du pays en les déplaçant par avion ou par un moyen maritime.

Précédant une nouvelle interrogation muette de son supérieur, l'agent Lindbergh opina de nouveau. Le directeur adjoint Mantell grimâça.

Radford s'éclaircit la gorge et leva la main.

— Oui ? fit Mantell.

— Vous avez bien dit « cinq personnes portées disparues » ? lança Radford à l'attention du capitaine.

— C'est exact.

— Mais je croyais qu'on avait retrouvé indemnes trois des sept membres du jury...

— Encore exact, répliqua Esposito. Ils ont été drogués et n'ont pas assisté à l'enlèvement de leurs compagnons, mais on n'a pas attenté à leur intégrité physique. Vous trouverez leurs noms et qualités dans le dossier remis à vos services. Idem pour les quatre membres enlevés par ce qui semble être un

commando parfaitement entraîné. Les ravisseurs ont également emmené une jeune femme qui occupait avec sa mère une chambre de l'hôtel. Elle a sans doute involontairement surpris ses ravisseurs.

Radford leva un sourcil intrigué.

— Pourquoi l'avoir kidnappée ? A-t-elle un point commun avec les membres du jury ?

Esposito haussa les épaules, désabusé.

— Aucun lien – ni familial, ni professionnel –, mais, à ce stade des investigations, on ne peut que formuler des supputations. Peut-être n'auront-ils pas voulu laisser de témoins ?

Radford était peu convaincu par les déclarations du capitaine.

— Ils pouvaient se contenter de l'endormir, reprit-il, comme ils ont fait pour les gardes ou les autres membres du jury.

Son insistance commençait à irriter Esposito, qui durcit le ton.

— Nous pensons que ceux qui ont été drogués l'ont été par surprise. Il y a de fortes probabilités que la gamine ait vu ses ravisseurs. En l'emmenant, ils l'empêchaient de témoigner et de nous permettre d'établir des portraits-robots.

Radford se tourna vers Mantell pour ajouter :

— Ils auraient tout aussi bien pu l'éliminer. Si ce sont des commandos aussi entraînés qu'on veut nous les présenter, ils...

— Si ces types étaient venus pour tuer, coupa sèchement Esposito, ils auraient fait un carnage : ils en avaient largement le temps et les moyens.

Mantell esquissa un geste qui signifiait « Esposito marque un point », mais Radford ne semblait pas disposé à déposer les armes pour autant. Il coula un regard sombre en direction de l'officier de police, tout en ruminant.

Ce fut au tour de Lockman d'intervenir :

— On a l'identité de cette jeune fille ?

— Oui, répondit Esposito. Il s'agit d'une dénommée Florence Peabody, venue avec sa mère, Joan. Elles occupaient la même suite, à l'hôtel.

— Touristes ? demanda Mantell.

— Non, Joan Peabody est l'une des invités du congrès sur l'environnement, dont les intervenants étaient réunis dans l'établissement.

La gamine l'a accompagnée, elles espéraient mettre à profit ces quelques jours à NYC pour faire du shopping.

— Elle était juste au mauvais endroit, au mauvais moment ?

— C'est ce qui paraît le plus probable, à ce stade.

— On a une photo d'elle ?

— La mère a promis de nous en fournir des récentes. En attendant, on a récupéré le profil de sa page Facebook.

L'agent Lindbergh actionna la commande du rétroprojecteur. La photo d'une jeune fille s'afficha. Elle était souriante et fixait l'objectif, rayonnante.

— Florence Peabody a aujourd'hui vingt ans, ajouta Esposito.

Patrick Lockman étudia le visage avec attention.

— Vous avez dit « Florence Peabody » ?

— Vous la connaissez ? s'enquit Mantell.

Lockman signifia qu'il ignorait tout de l'inconnue.

— Sa mère est effondrée, ajouta Esposito. Elle est en état de choc, on l'a conduite à l'hôpital.

— Vous avez une photo de madame Peabody ? demanda Lockman.

— Non, intervint l'agent Lindbergh.

— On peut la voir, à l'hôpital ? poursuivit Lockman.

— Pas pour l'instant, répondit aussitôt Esposito, mais je dois la recevoir au *Precinct*, pour complément d'information dès que les médecins m'en donneront l'autorisation.

— Dans ce cas, décréta le directeur adjoint Mantell, vous la recevrez ici. Radford, vous participerez à l'entretien, nous ne devons rien laisser passer et collecter les plus infimes détails.

— À vos ordres ! lâcha Radford, trop heureux de reprendre la main.

Esposito acquiesça en silence. Cette affaire lui échappait, il n'était plus qu'un vague outil à la disposition des techniciens du Bureau...

— Poursuivez, je vous prie, capitaine Esposito, fit le directeur adjoint Mantell.

De mauvaise grâce, Esposito reprit son exposé, tandis que l'agent Lindbergh faisait défiler les photos à l'aide du rétroprojecteur.

— Voici les principaux indices dont nous disposons : deux fléchettes et la sarbacane utilisée pour mettre hors d'état de nuire les officiers préposés à la sécurité des jurés.

Esposito attendit qu'un gros plan soit projeté et ajouta :

— Comme vous pouvez le constater, la sarbacane est recouverte d'inscriptions dont nous ignorons la signification. Peut-être cela constitue-t-il un message ?

— Lockman, ordonna Mantell, c'est votre partie. On va vous remettre les fléchettes et la sarbacane, vous disposerez d'un bureau dans nos locaux.

— À vos ordres, grogna Lockman.

— On a les résultats des analyses pour le poison utilisé ? poursuivit Mantell.

— Les gars du laboratoire de police scientifique m'ont promis des résultats en fin de journée, fit Esposito. Idem pour l'analyse des traces de narcotiques trouvées sur les verres dans lesquels les jurés ont bu hier soir. Ces résultats pourraient nous donner une idée plus juste sur l'origine des kidnappeurs.

— On dispose d'une sarbacane et de fléchettes comme pièces à conviction ! ricana Radford. De plus, vous avez vu comme nous les images des otages à la télé, capitaine Esposito. Vous pensez à quoi quand on vous dit : « sarbacane, fléchettes, forêt primaire » ? À des Chinois ? Des Canadiens ?

Il soutint le regard brûlant de son interlocuteur.

— Je ne pense rien, articula Esposito en contenant l'accès de rage qu'il sentait monter en lui. Je ne pense *JAMAIS* rien, au cours d'une enquête, tant que je n'ai pas de preuves formelles. À ce stade, on peut aussi nous faire croire que nous avons affaire à des Indiens d'Amérique latine, mais nous ne pouvons avoir aucune certitude.

Le directeur adjoint Mantell leur intima l'ordre de cesser sur-le-champ ce duel inapproprié.

— Assez perdu de temps, déclara-t-il. Les images des otages démontrent qu'ils sont retenus dans une forêt primaire, très certainement quelque part en Amazonie.

— En Amazonie ? répéta Lockman comme s'il s'arrêtait de justesse au bord d'un précipice. Il y a d'autres forêts de ce type qui...

— Compte tenu du temps écoulé entre l'enlèvement et la diffusion des premières images, intervint Radford sans prendre la peine de demander la parole, il ne peut effectivement s'agir que de cela. Même à bord d'un jet extrêmement rapide, on ne peut pas atteindre le Congo ou la Papouasie en à peine six ou sept heures de vol.

— Ravi de voir que nous en sommes arrivés aux mêmes conclusions, fit Mantell.

Lucy Lindbergh s'éclaircit la gorge. Mantell leva un sourcil.

— Agent Lindbergh ? Des réserves à émettre ?

— Nos services sont en train d'étudier les enregistrements, monsieur.

— Dans quel but ?

— Pour s'assurer qu'il s'agit bien d'une diffusion en direct et pas d'un montage, destiné à nous faire croire qu'ils sont là-bas, monsieur.

— OK, fit le directeur adjoint en tapant dans ses mains. Excellente initiative. Mesdames, messieurs : on se remet au travail sans plus perdre une seconde. Chacun sait ce qu'il doit faire, et le temps nous est compté.

L'agent Lindbergh tendit les fléchettes et la sarbacane à Patrick Lockman. Chaque objet était enfermé dans un sachet transparent, soigneusement étiqueté « pièce à conviction ».

— Un dernier point, ajouta Esposito tout en surveillant les réactions de Radford.

— Nous vous écoutons, capitaine, fit Mantell.

— Nous avons toutes les raisons de penser que le barman en fonction ce soir-là était l'un des ravisseurs – ou qu'il a été emmené avec les otages. Les responsables du service nous ont appris qu'il avait commencé à y travailler au début de la semaine. Il ne parle pas couramment l'anglais – il se débrouille à peine –, mais il a de solides notions d'espagnol et de portugais.

Le sourire narquois qui éclaira le visage de Radford eut le don de l'énerver, mais Esposito trouva en lui la force de conserver son calme pour achever :

— Corpulence moyenne, petite taille, visage de type indien – Amérique du Sud ou Amérique centrale, peut-être. J'ai joint au dossier le formulaire de candidature qu'il a rempli pour obtenir le job. On songe à un immigrant clandestin.

— Très bien, fit Mantell. (Il se tourna vers les agents assis autour de la table.) Curtis, Yamamoto, vous allez à l'hôtel et vous réunissez tous les éléments possibles au sujet de notre homme.

Les deux agents s'exécutèrent aussitôt, refermant leurs *laptops* et rangeant leurs chaises avant de quitter la salle en silence.

— Capitaine Esposito, poursuivit Mantell, vous allez à l'hôpital et vous ramenez madame Peabody pour complément d'entretien, dès que son état le lui permettra.

Esposito grommela quelque chose, plongea la main dans sa poche, en tira son paquet de cigarettes et, devant le regard lourd de reproche du directeur adjoint, renonça à en allumer une. Il s'empressa de sortir pour retrouver l'air libre – et l'autorisation de fumer.

Mantell se redressa et toisa l'assemblée pour ajouter :

— Il est intolérable que, dans une société sous haute surveillance comme la nôtre, quatre – pardon, cinq – personnes disparaissent d'un hôtel en plein centre de Manhattan, sans laisser la moindre trace. Retrouvez-les. Vite. Les coupables doivent payer. Bien reçu ?

— Haut et clair ! répondirent en chœur les agents en prenant congé.

Le directeur adjoint Mantell les regarda quitter la pièce. Ne restait plus qu'à faire montre de patience, mais chaque minute qui s'écoulait les rapprochait d'une éventuelle catastrophe : dans tous les cas d'enlèvements, on savait que le temps jouait contre les otages et que les chances de les retrouver vivants s'amenuisaient à mesure que filaient les heures.

# Chapitre 17

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
AU COURS DE LA MATINÉE.

Depuis combien de temps attendaient-ils ? Pour lutter contre l'état semi-comateux dans lequel ils plongeaient à intervalles réguliers, les captifs s'abreuaient régulièrement. Djimon leur apportait des brocs de jus de fruits et d'eau, aux goulots desquels ils tétaient avec avidité.

Au début, ils avaient parlé ensemble. De tout, de rien, de ce qu'ils feraient quand on les aurait libérés. Et puis les questions étaient revenues, lancinantes. Et avec elles, l'absence de réponses.

Puis le doute... et l'inquiétude, qui avaient fait tomber un silence de plomb sur le petit groupe. Chacun s'était isolé, qui les bras autour des genoux repliés sur le torse, qui adossé à la paroi de la cabane pour profiter de son ombre.

N'y tenant plus, Brad s'était levé d'un bond. Il tournait sur le ponton de bois comme un fauve en cage – ou plutôt, nota Florence, comme un singe emprisonné cherchant désespérément une sortie invisible. Elle étouffa un ricanement en songeant à la « langue de babouin » évoquée plus tôt par le blond au physique de boxeur. Oubliant toute retenue, Brad se dandinait en grognant. Ainsi, le bellâtre était effectivement simiesque. Sa silhouette si élégante en devenait grotesque. Elle aurait prêté à rire si Brad n'arpentait pas la terrasse de long en large avec tant de brutalité que les planches tremblaient sous chacun de ses coups de talon.

À l'exception de l'Indien, qui demeurait **imperturbable**, dos appuyé à la paroi de la cabane, les autres prisonniers l'observaient, partagés entre stupeur et consternation. Ils restaient assis, n'osant intervenir de crainte de voir Brad redoubler de fureur. Les plus inquiets testaient du bout des doigts les planches qui vibraient sous eux, redoutant de les voir se disloquer à la manière d'un bateau cédant aux assauts des lames dans la tempête.

Inquiète devant son comportement erratique, Maria se leva à son tour et voulut s'approcher de lui, quand il se cabra si violemment qu'elle se figea.

Il s'adressa à la cantonade.

— Pourquoi nous ? s'emporta-t-il. Nous étions sept, bordel ! SEPT ! Nous étions tous présents au bar de l'hôtel, je m'en souviens très bien. Alors ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous présents ici ?

Il avait hurlé de rage, semant la panique dans les feuillages alentour, qui furent secoués de mouvements diffus. On pouvait entendre les cris de protestation des oiseaux sentinelles<sup>1</sup> et ceux, plus ténus, d'autres créatures importunées qui répondaient en écho.

Maria tenta l'apaisement.

— Ils ont peut-être été tués..., avança-t-elle avec un haussement d'épaules.

Réalisant l'horreur qu'elle venait de proférer, elle leva une main tremblante devant ses lèvres.

— Ce... Ce n'est pas ce que je voulais d...

Brad ne lui avait pas prêté la moindre attention. Loin de se calmer, il dévisageait chacun de ses compagnons.

— Et elle ? poursuivit-il en pointant Florence du doigt, d'où elle sort ? Elle était là, au bar ? Quelqu'un sait ?

— Je m'appelle Florence Peabody, répliqua la jeune femme avec un calme glacial, qui contrastait avec la fureur du grand blond. Et comme vous, je n'ai pas la moindre idée de ce que je fous ici. D'autant que je n'ai aucun rapport avec votre procès à la con.

— « Notre procès à la con » ? répéta Brad avec méfiance. Tu en sais pas mal, pour une nana qui ne sait pas comment elle est arrivée là...

Florence le toisa avec un tel mépris, qu'il finit par détourner le regard.

— J'ai tout suivi depuis ma chambre, aux infos télévisées, soupira-t-elle. J'étais venue avec ma mère, qui participait à une conférence. Les invités du congrès étaient tous logés à l'hôtel et je m'emmerdais copieusement. Ma mère n'était libre que le soir et je devais tuer le temps avant de la retrouver. En allumant le poste, je suis tombée sur un **reportage** qui présentait le procès. J'ai toujours été passionnée par l'écologie et je déteste les gens comme McKenzie-Huang, qui sont prêts à tout pour faire du fric, quitte à broyer la planète.

— Une activiste à la Greta Thunberg ! railla Brad. Manquait plus que ça...

Florence poursuivit, imperturbable :

— Quand ma mère est enfin rentrée, j'ai eu envie de griller une cigarette. On ne peut plus fumer nulle part, dans ces foutus hôtels, il faut sortir dans la rue. Je me souviens d'avoir emprunté l'ascenseur...

Brad s'était approché d'elle et scrutait son visage avec attention, tentant de déceler d'éventuels signes trahissant un mensonge. Loin de se décontenancer, Florence plongea ses yeux dans les siens et acheva :

— Je me souviens que deux hommes sont montés avec moi, au même étage. Ils avaient des traits sud-américains, ils ressemblaient à des Ind...

Elle s'interrompit en apercevant leur hôte mutique qui la regardait en silence, depuis l'entrée de la cabane.

— Alors quoi ? éructa Brad. C'est quoi, l'histoire ? Un complot des Indiens d'Amérique latine ? Une poignée de mecs en pagne, chassant avec des arcs dans la jungle, qui vient jusqu'à New York City pour enlever les jurés au procès de la firme qui détruit leur habitat naturel ? Sérieux ?

— C'est peut-être ça, effectivement, admit Florence en se détournant de lui avec un geste las. Je pense que je suis un foutu dommage collatéral, j'étais là au mauvais endroit, au mauvais moment : j'ai vu le visage de deux des **ravisseurs**, et ils n'ont pas voulu laisser de témoins.

— Ils auraient aussi bien pu te buter, grasseya Brad qui s'obstinait dans sa volonté d'en découdre.

— Peut-être que la vérité est ailleurs, comme ils disent dans cette vieille série des années quatre-vingt ! ricana la jeune femme en retour. Au lieu de vous prendre la tête avec ma présence, demandez-vous plutôt quel point commun vous avez. Si on a choisi de vous enlever tous les quatre, plutôt que les trois autres, il doit bien y avoir une raison. Réfléchissez un moment... Et oubliez-moi un peu, j'ai besoin de respirer !

Brad renifla, puis il finit par acquiescer.

— Ouais. Tu as probablement raison – on doit tous avoir un point commun. Tâchons de le découvrir. Ça nous aidera à y voir un peu plus clair. Alors, c'est parti : perso, j'ai rien à cacher. Qui commence ?

Maria baissa la tête. Elle se souvenait parfaitement de la visite impromptue de cet inconnu dans les jours qui avaient précédé l'ouverture du procès.

*Elle habillait Juliet, sa fille de six ans, pour la conduire à l'école, quand on avait sonné à la porte de l'appartement. Maria était allée ouvrir, découvrant sur le palier un homme de grande taille, aux épaules puissantes. Elle avait songé, en étudiant celui qui s'était présenté comme « un ami de son époux », à un ancien policier ou militaire, un de ces hommes façonnés par le terrain et les missions dangereuses. Son costume à la coupe impeccable ne dissimulait pas sa musculature impressionnante, et l'homme dégageait une arrogance et une autorité qui interdisaient la réplique.*

— Je peux entrer ?

*Ça n'était pas une question, il avait déjà glissé un pied dans l'entrebattement de la porte, et Maria se souvenait de s'être effacée pour le laisser passer. D'une main, il avait saisi une carte dans la poche de son veston. Il l'avait glissée sous le nez de Maria, qui avait à peine eu le temps de visualiser un badge d'allure officielle et un nom : Radford.*

— Vous êtes bien madame Martinez ? Maria Martinez ?

*Oui, avait-elle bredouillé en lançant un regard éperdu vers sa fille. Chérie ? Tu veux bien aller attendre dans ta chambre ? Maman vient te chercher tout de suite...*

*Le dénommé Radford s'était lui aussi tourné vers la petite.*

— Fais ce que te demande maman, Juliet, avait-il ajouté. Nous n'en avons pas pour longtemps, c'est promis.

*Quand la fillette se fut exécutée, il reprit, sur le ton du secret :*

— Votre mari est Enrico Javier Martinez, né en Colombie en 1985.

— Oui. Pourquoi ?

*Il eut un sourire cruel, mais ne répondit pas.*

*Enrico est au travail, ajouta-t-elle avec précipitation dans une maigre tentative de défense. Il a un emploi régulier, au Steak House de la Huitième Avenue et...*

*Radford leva les mains pour réclamer le silence.*

— J'ai de mauvaises nouvelles, madame Martinez.

— Il..., bégaya-t-elle sous le coup de l'émotion. Il est arrivé quelque chose à Rico ?

— On peut dire cela, répondit-il avec gravité. Mais rassurez-vous : rien qui ne puisse s'arranger.

*Elle n'eut pas le temps de souffler, Radford poursuivait déjà :*

— Nos services ont mené une inspection surprise dans l'établissement où travaille votre mari. Et nous avons trouvé de nombreux étrangers non enregistrés.

*Cette fois, il lui accorda quelques secondes, afin qu'elle prenne la pleine mesure de la menace.*

— Enrico est en situation illégale, Maria. Je peux vous appeler Maria ? Et vous savez que c'est très embêtant... Et très grave.

*Le cœur de la jeune femme s'était emballé.*

— Je... Nous avons fait une demande de régularisation, bredouilla-t-elle la gorge serrée. Voilà des semaines que nous attendons une réponse et nous avons fourni tous les papiers nécessaires, il n'y a aucune raison de...

*Une fois de plus, il exigea le silence d'un geste autoritaire.*

— Juliet et vous, vous avez la nationalité américaine, Maria. Vous avez donc le droit de rester ici. Mais Enrico sera reconduit dans son pays d'origine.

— Reconduit ? s'étouffa-t-elle. Mais quand ?

*Radford affecta une moue désolée, que démentaient ses yeux aux reflets métalliques.*

— Dès demain matin, Maria. Je vous l'ai dit : sa situation est très grave.

*Maria chancela. Elle dut se raccrocher à une chaise pour ne pas s'effondrer sur le parquet.*

— Ce n'est pas possible, sanglota-t-elle. Ce n'est pas poss...

— Hélas, si, intervint Radford. Mais considérez que je suis un ami de votre époux. Et il y a peut-être une solution...

*Maria leva vers lui un visage suppliant. Elle vit son sourire carnassier et devina avant même qu'il ouvre la bouche qu'elle ne pourrait pas refuser sa proposition.*

— Vous avez bien été retenue comme jurée pour le procès concernant McKenzie Forest ?

*Elle hocha la tête, incapable de parler.*

— Alors voilà ce que vous devrez faire, commença Radford tandis que son sourire s’élargissait. Écoutez-moi avec la plus grande attention, Maria. Et sachez que si vous faites exactement ce que je vais vous demander, il n’y aura aucun problème pour Enrico, qui pourra continuer à travailler à New York avec des papiers en bonne et due forme, j’en fais mon affaire.

Maria grimaça en rouvrant les yeux.

— Vous vous souvenez de la raison pour laquelle le procès a été ajourné ? souffla-t-elle.

— Ouais, grinça Brad. L’avocat de l’**accusation** a prétendu que nous avions été achetés. Foutaises !

— Non, intervint soudain Raminder, la mine consternée.

Brad se retourna vers le sikh comme s’il venait d’être frappé par la foudre.

— Qu’est-ce que tu racontes, l’enturbanné ? coassa-t-il.

— On m’a contacté, poursuivit Raminder en choisissant d’ignorer son interlocuteur. On m’a fait une proposition, quelques jours avant le procès. J’avais gros à perdre, si je votais contre McKenzie-Huang… J’ai cédé.

Il eut un regard circulaire pour ses compagnons d’infortune et ajouta, avec une mine contrite :

— Et je pense que je ne suis pas le seul d’entre nous.

— Ce serait ÇA, le point commun ? murmura Gail en fronçant les sourcils.

Maria, à ces mots, baissa la tête et se perdit dans la contemplation de ses chaussures. Sans parvenir à déterminer si elle était affligée – ou soulagée par les réactions de Gail et Raminder.

# Chapitre 18

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023, 9 H 45.

Patrick Lockman dut lutter pour s'extirper de l'état de stupéfaction dans lequel il avait basculé en voyant les images sur l'écran au mur de la salle de réunion. L'apparition paralysa son **cerveau** pendant une poignée de secondes.

Au vrai, il n'était pas préparé à une révélation aussi ahurissante. Il avait sauté dans un taxi sitôt reçu l'appel du FBI. Encore perdu dans les brumes du sommeil, il avait traversé Manhattan dans les embouteillages du matin et n'avait pas eu le temps de suivre les nouvelles... L'image fixe, sur l'écran LCD, avait agi comme un électrochoc.

La silhouette de cet homme au visage masqué était si semblable à celle de... Non, *cela ne se pouvait pas*. C'était impossible.

« Tu prends tes désirs pour des réalités » se sermonna-t-il.

Mais la silhouette était là, imprimée sur sa rétine, tel l'écho d'une stridence saturée de larsen dans son esprit ou comme une conséquence de ses récents cauchemars.

— Tu m'emmerdes, William ! Lâche-moi.

Lockman ôta ses lunettes, les essuya avec **méticulosité** et les chaussa à nouveau avant d'ouvrir l'un des sacs plastique. Il en sortit les fléchettes, qu'il déposa sur le bureau.

— Au boulot, s'encouragea-t-il à mi-voix.

Il devait chasser de son esprit cette hypothèse ridicule – *ce n'était pas William*, ça ne pouvait pas être lui.

*Nul ne revenait jamais d'entre les morts.*

## Chapitre 19

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN 2023, DANS  
LA MATINÉE.

Florence se tenait bras croisés, le dos appuyé contre le garde-fou. Cambrée au point de laisser ses épaules au-dessus du vide, elle observait les quatre jurés qui se toisaient les uns les autres depuis la déclaration de Raminder.

— Qu'est-ce que vous racontez comme conneries ? tempêtait Brad. Vous vous rendez compte de la gravité de...

— La ferme ! aboya soudain Gail. Tu te tais et tu écoutes, pour une fois. Tu n'es pas le seul ici, et on en a déjà tous marre d'entendre ta grande gueule !

Suffoqué par l'aplomb de cette femme qui le regardait sans aménité, Brad demeura coi. Gail invita Raminder à développer son propos. Le sikh se racla la gorge.

— Je m'appelle Raminder Singh. Je suis né en Inde et je vis à New York depuis vingt-cinq ans. J'ai obtenu ma Green Card il y a bien longtemps et j'aurai bientôt la nationalité américaine. Je suis propriétaire d'un petit garage dans le Queens, mais ça ne marche pas très bien, même si j'ai du boulot et...

— Abrège ! grommela Brad, avant de s'interrompre sous le regard étincelant de colère que lui décochait Gail.

— Je me souviens très bien, poursuivit Raminder. Je travaillais sous une voiture, allongé sur mon skateboard – je n'ai pas les moyens de me payer le matériel sophistiqué des grandes structures, alors je me débrouille pour...

Un soupir appuyé de Brad lui signifia qu'il se perdait en détails inutiles, et il leva les mains pour présenter ses excuses.

— Bref. J'étais sous cette voiture surélevée par le cric et j'ai entendu qu'un client approchait. « Je suis à vous dans une seconde, monsieur », que j'ai fait. Et là, j'ai pensé que j'allais mourir.

— Mourir ? intervint Florence.

Il tourna vers elle une mine défaite.

— L'homme qui venait d'arriver s'est arrêté près de la voiture et il a actionné le cric **hydraulique**. Juste assez pour que la voiture descende et m'écrase la poitrine. J'ai cru, sur le moment, que ma cage thoracique était broyée et que toutes mes côtes avaient éclaté sous la pression.

Florence eut un rictus horrifié.

— Merde ! C'est un dingue, ce type ! Qu'est-ce qu'il voulait ?

Raminder secoua la tête :

— Non, ça n'était pas un malade. Il savait exactement ce qu'il voulait. Il n'est pas venu me voir par hasard. « Les affaires ne vont pas très bien, M. Singh ? il a dit. En retard pour les paiements, à nouveau ? » il a ajouté. Moi, je n'arrivais pas à parler. J'essayais de respirer, j'avais mal, je suffoquais...

Le sikh faisait peine à voir.

— Quand il a relevé le cric, j'ai fait rouler le skateboard et je me suis dégagé. J'ai vu cet homme grand et fort, dans son beau costume de ville. Il a regardé mon dastar<sup>1</sup> comme si je n'existaient pas, comme s'il ne voyait que ça. J'avais peur, les idées se mélangeaient dans ma tête. Il connaissait mon nom, mon prénom, ma date de naissance, alors que rien de tout ça n'est marqué sur la devanture du garage ou sur Internet...

Raminder se passa une main sur le visage, comme pour se débarrasser de souvenirs douloureux.

— Il s'est accroupi à côté de moi et il a dit : « Je m'appelle Radford et je peux arranger les choses. » J'ai répondu que j'avais juste besoin d'un peu de temps, que j'allais tout régler, que je tiendrais parole, mais il a crié « La ferme, Singh ! » Il a ajouté : « Je peux effacer ta dette d'un simple geste. Juste comme ça ! » Alors il a appuyé sur le cric, et la voiture est tombée sur le sol dans un grand bruit.

— Comment as-tu dit qu'il s'appelait ? murmura Gail, le front plissé.

— Radford.

Maria avait blêmi elle aussi. Les deux femmes échangèrent un regard en silence.

— Je ne pouvais rien faire d'autre, acheva Raminder dans un soupir. J'ai accepté le marché et j'ai promis de ne pas voter contre McKenzie Forest lors des délibérations.

— Conneries ! intervint Brad.

— C'est la dernière fois que je te dis de la fermer ! explosa Gail. Écoute-moi bien : je crois chaque mot de Raminder, chaque putain de mot, tu m'entends ? Parce que figure-toi que, moi aussi, j'ai eu affaire à ce Radford. Et tu sais quoi, Brad ? Je pense que – comme nous tous ! – tu as eu droit à sa visite. Parce qu'il n'avait aucune raison de se satisfaire d'acheter seulement quelques membres du jury, quand il pouvait tous se les offrir. Je pense que toi AUSSI tu as accepté le marché que ce fumier t'a proposé. Et tu veux savoir POURQUOI j'en suis certaine ? Parce que tu en fais beaucoup trop pour nous persuader du contraire !

# Chapitre 20

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
11 HEURES.

Le « bureau » qu'on lui avait promis n'était en réalité qu'un box de dimension réduite, mais Patrick Lockman n'en avait cure. Il n'occupait que provisoirement l'une des nombreuses cellules de l'immense ruche où l'activité et les mouvements étaient incessants. Autour du spécialiste, des agents de la Sécurité intérieure se déplaçaient en permanence, échangeant ici ou là des messages à voix basse, filant avec des dossiers à la main comme s'il se fût agi de colis piégés sur le point d'exploser... Parfois, on s'interpellait, ou l'on répondait au téléphone sans se soucier de déranger ses voisins. L'agitation, proche de l'hystérie, était le quotidien de ce type de structures, à mille lieues du calme paisible de son appartement ou des bibliothèques dans lesquelles il avait l'habitude d'effectuer ses recherches, mais, contre toute attente, Lockman s'en accommodait fort bien : au vrai, il était si concentré qu'il ne percevait de cette folle ébullition qu'un lointain murmure. Plongé dans son étude au point d'en oublier, pour un temps, le retour fantomatique de William...

Depuis plus d'une heure, une grande loupe rivée devant un œil, Lockman étudiait la sarbacane que lui avait remise l'agent Lindbergh. « Pièce à conviction, avait-elle cru bon d'ajouter. À manipuler avec des gants, pour ne pas brouiller les empreintes. » Lockman n'avait pas jugé utile de lui rappeler qu'il connaissait les procédures. Il s'était contenté d'un vague grognement, avait pris la sarbacane et les fléchettes encore enfermées dans leur sac respectif et avait rejoint le bureau qu'on lui avait assigné.

Il scrutait le moindre millimètre de l'arme, ne s'en écartant que pour reproduire certains détails sur un carnet. Le cyclope fasciné laissait alors la place à un artiste rigoureux, au trait précis, quasi chirurgical. La pointe fine

de son stylo avait ainsi dupliqué des motifs à la géographie complexe – des animaux entrelacés, des plantes, des rivières...

Il s'interrompit un instant, observa son œuvre et découvrit qu'elle pouvait faire office de carte. Une théorie commençait à s'imposer, mais il devait, avant de la formuler, croiser plusieurs pistes de réflexion. Il remit la sarbacane et les fléchettes dans les sachets, puis il se leva et se fraya un chemin à travers le ballet des agents en mouvement perpétuel. Il s'arrêta devant la porte de Mantell, qui occupait l'un des rares bureaux indépendants de l'étage, et frappa trois coups secs. Il n'attendit pas qu'on l'autorise à entrer, ouvrit la porte et pénétra dans l'antre du directeur adjoint.

Ce dernier ne s'offusqua pas de son manque de civilité. Impatient d'obtenir des réponses, il se contenta de lever un visage intrigué vers l'intrus.

— Oui, Lockman ?

— Monsieur, j'ai chez moi quelques objets et de la documentation qui pourraient m'aider à identifier de manière formelle l'origine de cette sarbacane. Je pense avoir trouvé quelque chose, mais il est encore trop tôt pour être absolument formel.

Mantell eut une mimique interloquée.

— Eh bien, apportez-les ! répliqua-t-il comme s'il énonçait une évidence. Vous pouvez effectuer toutes vos recherches ici. Voulez-vous que j'envoie quelqu'un chez vous ?

Lockman secoua la tête.

— Non, monsieur. Ce sont des objets précieux et fragiles, des pièces de collection à manier avec précaution, qui sont difficilement transportables. Je préférerais, si vous m'y autorisez, emporter cette sarbacane chez moi et effectuer tous les examens là-bas.

— Les techniciens de l'identité judiciaire ont procédé au relevé d'empreintes ?

— Affirmatif. Et il est bien évident que je porte des gants pour toute manipulation – aucun danger de rendre caduque une éventuelle procédure en polluant les preuves.

Mantell réfléchit un instant, puis il le congédia d'un geste bref.

— C'est OK, Lockman. Vous signez le registre auprès de l'agent Lindbergh et vous me rapportez tout ça dès que vous en avez terminé.

— À vos ordres, monsieur.

Il allait sortir quand Mantell l'interpella.

— Lockman !

— Oui, monsieur ?

— Ne traînez pas. Je veux que cette pièce à conviction soit de retour sous vingt-quatre heures. Et il est bien entendu que j'exige des résultats à ce moment-là.

Lockman retint *in extremis* le soupir de lassitude qu'il sentait monter en lui. Après des années d'action sous couverture, il avait perdu ses réflexes de subalterne et éprouvait quelques difficultés à gérer les caprices de ses supérieurs. Il esquissa un geste martial.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

Sans plus attendre, il fila à son box, glissa les pièces à conviction dans son attaché-case, puis il retrouva l'agent Lindbergh et lui fit part de sa demande. La jeune femme fut perturbée par sa démarche.

— C'est contraire à toutes les procédures, bredouilla-t-elle, décontenancée.

— Autorisation du directeur adjoint Mantell, fut-il obligé de répéter avant de signer le registre des sorties.

Quand il en eut enfin terminé avec la paperasse, il piqua droit vers la porte, brûlant de rentrer chez lui pour effectuer ses derniers examens. Alors qu'il atteignait le couloir qui menait aux ascenseurs, il aperçut l'agent Radford, flanqué du capitaine Esposito. Les deux hommes encadraient une femme entre deux âges, aux traits fins et au visage empreint d'une infinie tristesse. Ils la guidaient vers la salle d'audition.

Lockman ne pouvait détacher les yeux du profil de la nouvelle venue.

Comment Esposito avait-il dit qu'elle s'appelait ?

*Joan Peabody.*

Elle semblait perdue dans ses pensées. Les yeux dans le vague, elle se laissait guider par Esposito. Ce dernier lui tenait le coude et la dirigeait avec prévenance.

Lockman sentit que sa gorge se serrait. Il chancela et étudia avec soin le visage et la silhouette de la femme qui n'avait pas noté sa présence. Là-bas, de l'autre côté de la ruche, Radford ouvrirait la porte de la salle d'audition. Il

tira une chaise et l'invita à s'asseoir. Joan Peabody s'exécuta, leva la main et ramena une mèche de cheveux derrière son oreille.

Le cœur de Lockman bondit dans sa poitrine.

Esposito se pencha alors vers elle, faisant involontairement écran de son corps. Sans doute lui proposait-il un café ou une bouteille d'eau...

Des policiers arrivaient. Ils parlaient haut et fort, et leurs éclats de rire extirpèrent Lockman de sa rêverie. Il lança un regard éperdu en direction des ascenseurs et s'engagea d'un pas vif dans le couloir, comme pour fuir un mauvais rêve.

# Chapitre 21

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN 2023, DANS  
LA MATINÉE.

— Je m'appelle Gail Bradshaw, commença la trentenaire. J'occupe des fonctions importantes au Congrès. J'ai travaillé dur, jour et nuit, pendant des années, pour y arriver.

Elle eut un sourire d'une extrême tristesse et rajouta dans un souffle, comme pour délivrer une confidence :

— J'y ai, comme la plupart de mes confrères, un somptueux bureau en acajou. Au mur, on trouve le drapeau des États-Unis. Je m'investis beaucoup, avec le plus grand sérieux, parce que je crois en ma fonction, en la nécessité d'œuvrer pour mes idées, pour la défense de la démocratie, pour que les USA continuent d'occuper la place qui est la leur sur l'échiquier mondial...

Elle s'interrompit un moment et s'assura d'avoir trouvé les mots justes avant de poursuivre, d'un trait :

— Un matin, le téléphone a sonné. J'ai cru que mon assistante m'appelait, mais j'ai eu directement un correspondant, ce qui n'est pas la procédure habituelle. J'ai été surprise, je n'ai pas eu le temps de réagir. Je me souviens de chacun de ses mots et de sa voix froide, presque métallique. (Elle eut un frisson de dégoût.) J'avais l'impression qu'un robot s'adressait à moi. « Gail Bradshaw ? – Oui, ai-je bredouillé, à qui ai-je l'honneur ? » Il n'a pas répondu, il s'est contenté de répéter : « Gail Bradshaw, qui a quitté Flagstaff, Arizona, avec juste ses vêtements sur le dos en 1989 ? »

Consciente de trop se confier, elle s'interrompit un moment, confuse. Puis elle s'ébroua et reprit, avec un geste las :

— Il ne lâchait rien. Il poursuivait, de sa voix de robot : « La Gail Bradshaw qui, adolescente, fut abusée pendant des mois par un voisin. Un

quinquagénaire qu'on a retrouvé un matin avec une balle dans la tête ? Cette Gail Bradshaw qui fut soupçonnée de s'être vengée, mais qui fut relaxée faute de preuve ? Cette même Gail Bradshaw qui choisit de quitter l'État pour ne plus jamais y revenir ? » J'étais suffoquée. Je ne comprenais pas comment il pouvait...

L'assistance était suspendue à ses lèvres. Florence elle-même s'était redressée. Gail avait le regard fixé sur un point invisible des frondaisons. Elle était blême et revivait chaque détail de la scène avec tant de précision qu'un voile de chair de poule s'était mis à courir sur ses bras nus.

— Je crois qu'un collègue est entré, qu'il a posé des papiers sur mon bureau, mais je n'ai rien vu et rien dit. J'en étais incapable. J'ai dû simplement sourire mécaniquement, pour essayer de lui cacher ma gêne. L'homme au téléphone a deviné qu'il y avait un intrus. Il s'est interrompu un moment et n'a repris que lorsque je me suis à nouveau retrouvée seule, comme s'il jouissait d'un sixième sens... ou qu'il pouvait m'observer par le biais d'une caméra dissimulée dans mon bureau. Il a récité : « Notre système judiciaire est clair : sans arme et sans empreinte, il n'y a pas de meurtre. Mais il ne faudrait pas qu'un revolver de calibre 44 réapparaisse, Gail. Ce serait... désastreux. » J'ai voulu me défendre, plaider le fait que je n'étais qu'une gamine, alors, que c'était une erreur de jeunesse, que c'était des années auparavant, que je m'étais rachetée depuis, que je me consacrais aux autres, dorénavant, que mes fonctions m'autorisaient à faire des choses bien, mais il est resté sourd. « Et la loi de notre pays ne plaisante pas avec ce type d'affaires, a-t-il ajouté. Elle a de la mémoire et elle peut demander des comptes très longtemps après les faits. Quel dommage, si l'on venait à apprendre qu'une femme occupant des fonctions aussi importantes que les vôtres est une vulgaire meurtrière. Ce serait effroyable si une carrière politique aussi prometteuse s'achevait dans un pénitencier – à attendre la peine capitale. »

Gail secoua la tête, comme si elle refusait encore la situation.

— J'ai été prise de panique. J'ai regardé le cadre, sur mon bureau, celui dans lequel il y a la photo de mes parents. Cette photo où ils me sourient, où ils ont confiance en moi... Et puis, quand Radford a terminé, j'ai su que j'étais piégée et que je devrais faire ce qu'il me demandait : « Voilà ce que je vous propose, Gail : je peux faire disparaître cette arme de manière définitive... Si vous coopérez. » (Elle se cacha le visage dans les mains et

étouffa un sanglot désolé.) Je n'ai tué personne ! Ça n'est pas moi qui... Mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Compromettre ma famille ? Risquer de voir mes parents broyés par cette affaire dont ils portent le poids depuis des années ? Aller en prison, au risque de ne plus jamais les revoir ? Vous avez une idée de ce que c'est qu'être une femme noire célibataire, dans ce pays ? Vous mesurez les sacrifices que cela réclame pour seulement espérer gravir les échelons sociaux ?

Elle levait à présent un visage suppliant en direction de ses compagnons, guettant une réaction. Raminder fut le premier à acquiescer pour exprimer son soutien et montrer à Gail qu'il comprenait sa situation et ses choix.

Maria intervint ensuite et leur narra par le menu la manière dont Radford avait procédé avec elle. Quand elle eut achevé, ils se tournèrent vers Brad, qui capitula avec un geste écœuré.

— OK, OK, admit-il à contrecœur. Moi aussi, il m'a contacté, mais vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi.

— On peut tout se dire, au point où nous en sommes, non ? tenta Raminder.

— Fais pas chier, le Paki ! aboya Brad en retour.

— Je ne suis pas Pakistanais, se renfrogna le sikh. Je suis Américain, d'origine indienne.

— Pas encore, d'après ce que tu nous as dit, mais on s'en fout ! éluda le grand blond. Je me souviens très bien de la première fois que nous avons été réunis et je comprends mieux les comportements de chacun. Vous étiez là, tous les trois, et puis il y avait ce vieux Juif aveugle, la bimbo que j'ai tenté de draguer au bar de l'hôtel et le Black qui semblait tout droit sorti du Bronx.

— John, Sarah et Archie, récita Maria. C'est exact.

— Tu as retenu leurs prénoms ? s'étonna Gail, impressionnée.

— Oublions-les, décréta Brad. Ils ne sont pas là, ils n'ont donc aucun intérêt. Si ma mémoire est bonne, nous nous évitions avec soin, comme si nous avions des choses à cacher – et pour cause ! Tous les regards étaient fuyants, à part celui de John.

Il laissa fuser un ricanement satisfait après ce qu'il considérait comme un trait d'esprit. Les trois autres lui retournèrent des mines consternées.

— Tu te moques d'un aveugle ? articula Maria. On en est là ?

— Je me moque de qui je veux ! Et si quelqu'un n'est pas content, qu'il le fasse savoir !

Les autres jugèrent le propos si stupide qu'ils ne relevèrent pas la provocation. Brad se méprit sur leurs intentions. Il considéra leur silence comme une manière de le conforter dans son attitude bravache et poursuivit sur le même ton :

— La salle d'audience était bondée, on était là tous les sept, en pleine crise de paranoïa, à croire qu'on allait nous démasquer d'un instant à l'autre, que tout le monde lisait clairement dans notre jeu...

— Ça n'est pas tout à fait exact, objecta Maria. Je me souviens qu'Archie et Sarah observaient le décor, qu'ils nous dévisageaient comme s'ils voulaient nous identifier, nous étudier, voir clair dans notre jeu. J'ai même eu l'impression qu'Archie pouvait lire en moi comme dans un livre ouvert, qu'il avait compris que je ne serais pas impartiale et...

Brad la fit taire d'un geste brusque.

— Ouais, admettons, grogna-t-il, c'est du détail. On s'en fout. L'important, c'est que quand ce fumier de Kazman a pris la parole, ça a fait l'effet d'une bombe. J'ai bien cru qu'on allait me passer directement les pinces et que je partais droit pour une cellule ! Quand ce salopard a déclaré que le « jury s'était fait enculer », j'ai vu le moment où j'allais réellement y avoir droit, en prison. Et j'avais pas envie de finir à Rikers<sup>1</sup> !

Florence lut sur les visages des trois autres jurés présents qu'ils avaient tous cru être démasqués à ce moment précis.

— Vous vous souvenez de ce qu'il a beuglé ensuite, cet enfoiré d'avocat ? poursuivait Brad. « ON A PROPOSÉ À CHAQUE MEMBRE DES INCITATIONS FINANCIÈRES OU AUTRES DÉDOMMAGEMENTS ! » Et la seule idée qui m'est venue, c'est : « Putain ? Comment il a su ? Radford m'a balancé ? » Ça n'avait aucun sens... Et puis le juge a fait évacuer la salle, il a d'abord entendu Kazman et il nous a convoqués, l'un après l'autre. L'attente a été interminable – vous vous rappelez ? On se tenait le plus loin possible les uns des autres et on crevait de trouille à l'idée d'être confondus !

Pour ponctuer sa dernière phrase, il adressa un sourire gourmand à ses compagnons et se délecta de la gêne ainsi générée.

— Et puis le juge nous a tous réunis une dernière fois et il a décrété qu'il n'avait établi aucune preuve à l'appui de la réclamation faite par l'avocat de Greenspace, lui permettant de remettre en cause l'impartialité du jury. Ce qui veut dire... que nous sommes tous aussi **menteurs** les uns que les autres, mes agneaux ! Nous avons réussi à abuser un putain de juge fédéral, en lui servant chacun à notre tour une bonne petite soupe avec assez de trémolos dans la voix pour l'attendrir et le persuader que nous étions sincères. Une image me revient très précisément à l'esprit : celle du soulagement que j'ai pu lire sur chacun de vos visages à ce moment-là. Je n'y avais pas fait plus attention que cela, mais je comprends maintenant à quel point vous avez dû crever de trouille jusqu'à la décision du juge.

Il avait repris sa **déambulation**, faisant les cent pas sur le ponton.

— On avait encore du mouron à se faire, puisque le juge ne devait statuer définitivement que le lendemain matin et que l'un d'entre nous pouvait à tout moment craquer et se mettre à table en balançant la manipulation... mais, à présent que nous avons été enlevés, c'est devenu le cadet de nos soucis. Et puis, on ne va pas se mentir : nous avons changé de statut. De suspects potentiels, nous voilà devenus des victimes. Nous sommes définitivement tous dans le même bain, mes chéris, alors je vous propose de nous serrer les coudes, de ne plus nous méfier les uns des autres et de ne pas chercher à établir une hiérarchie dans les délits passés, présents et à venir. On est OK ?

À n'en pas douter, le grand blond était moins stupide qu'il voulait le faire croire. Il marquait un point : après quelques secondes de réflexion, Maria, Gail et Raminder opinèrent.

Ravi d'avoir obtenu l'effet escompté, Brad tapa dans ses mains avec autorité.

— Il ne nous reste plus qu'un mystère à résoudre ! s'exclama-t-il. Quelqu'un peut me dire qui est notre hôte et quel jeu il joue dans cette partie dont nous ignorons les règles ?

Il s'était tourné vers l'Indien pour lui décocher un regard **incendiaire**. Une fois de plus, le Yawanara accepta le duel sans sourciller. Impassible, Djimon considérait Brad comme s'il pouvait voir à travers lui.

Décontenancé, le géant blond reporta son attention sur Florence.

— Et elle ? s'exclama-t-il. D'où sort-elle ? Pourquoi devrait-on gober son histoire ? Qu'est-ce qui nous prouve qu'elle ne nous mène pas en bateau ?

Parce qu'à bien y réfléchir... Ça ne vous étonne pas qu'elle s'entende si bien avec l'autre sauvage ?

## Chapitre 22

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
11 HEURES.

Le capitaine Esposito rongeait son frein. Il aurait aimé être sur le terrain, poursuivre son enquête, mener ses hommes... Au lieu de quoi, il devait suivre Radford dans ses déplacements. Il se faisait l'effet d'un chien soigneusement tenu en laisse et détestait cette sensation. S'il laissait la moindre opportunité à l'ex-agent, ce dernier aurait tôt fait de prendre le dossier en main et de le priver de toutes ses prérogatives. Et ça n'était pas le directeur adjoint qui lui viendrait en aide – comme tous les animaux politiques de cet acabit, Mantell se tenait retranché dans son bureau en attendant les résultats. Semblable à un crocodile feignant de somnoler près de la rive du fleuve, il guettait l'occasion de se faire valoir auprès de sa hiérarchie et peu lui importaient les méthodes employées.

Second motif de colère pour Esposito, l'ordre qui lui avait été donné de convoquer Joan Peabody dans les bureaux de la Sécurité intérieure. Le capitaine en éprouvait presque de la honte : la malheureuse était sans nouvelles de sa fille, elle était rongée par l'angoisse à l'idée que la gamine ait été enlevée avec les jurés disparus... et voilà qu'on allait la soumettre à un énième jeu de questions-réponses qui ne manquerait pas de l'épuiser moralement et physiquement. L'injustice était totale, Esposito en était révolté.

Le capitaine observa le visage de la femme assise devant lui. En dépit de ses traits tirés et de ses yeux ourlés de cernes violacés, Joan Peabody demeurait d'une grande beauté. Elle était comme absente, perdue dans de sombres pensées. Esposito en fut ému.

— Vous désirez quelque chose à boire ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

Elle battit des cils et leva la tête vers lui.

— Café ? Eau ? Soda ? insista-t-il.

— Le... les deux, si c'est possible, balbutia-t-elle. Une bouteille d'eau et un café.

— Vous trouverez des bouteilles d'eau au distributeur, au fond des bureaux, indiqua Radford. Ils n'ont plus de fontaine. Je m'occupe du café.

Il pointait du pouce le percolateur installé sur un plan de travail, dans un coin de la pièce. À l'évidence, la salle d'audition faisait régulièrement office de pièce de réunion où les agents s'accordaient une pause. En témoignaient les nombreuses chaises empilées les unes sur les autres dans un angle et les mugs métalliques qui s'accumulaient dans l'évier fixé à la paroi opposée.

Esposito hocha la tête. Il plongea la main dans une poche de son pantalon, vérifia qu'il disposait d'un peu de monnaie et sortit de la pièce. Il longea la grande salle qui bourdonnait de mille sons diffus et dut prendre son mal en patience une fois parvenu au distributeur, car de nombreux agents s'y pressaient en file indienne.

— Ça doit être l'heure du goûter, marmonna-t-il dans sa barbe. Les mômes ont faim...

De fait, les agents, jeunes pour la plupart, semblaient plus attirés par les barres de céréales ou chocolatées que par les bouteilles d'eau minérale. Esposito était tenaillé par l'envie de griller une cigarette. Il exhala un soupir résigné et prit sa place dans la queue.

Resté seul avec Joan Peabody, l'agent Radford entreprit de trouver un gobelet. Il ouvrit la porte du petit meuble qui cernait l'évier, grimaça en n'y trouvant rien d'autre que des éponges et des produits d'entretien, puis il jeta son dévolu sur les mugs sales. Il en saisit un qu'il lava et rinça avec soin, puis il l'essuya méticuleusement avec un torchon propre. Tout en le tenant avec la pièce de tissu, il le plaça sous le bec du percolateur.

— Espresso ? Lungo ?

— Un café long, s'il vous plaît. Sans sucre.

Radford pianota sur le tableau de l'**engin**, qui se mit à vibrer, puis il déposa la tasse devant Joan Peabody et acheva de s'essuyer les mains avec le torchon. Elle le remercia à voix basse et souffla à la surface du liquide brûlant. Elle but son café à petites gorgées.

Elle avait terminé quand Esposito revint enfin.

Le capitaine déposa la bouteille d'eau devant elle, puis il tira une chaise et s'installa de l'autre côté de la table.

— Pardon de vous embêter une fois de plus, madame Peabody, déclara-t-il comme à regret, mais nous devons procéder à une ultime vérification.

Elle prit la bouteille, la décapsula et avala une gorgée au goulot.

— J'ai déjà répondu à toutes vos questions, capitaine, se défendit-elle mollement.

— Nous le savons bien, madame Peabody, intervint Radford, mais il suffit parfois d'un détail insignifiant pour faire aboutir une enquête. Nous ne pouvons pas nous permettre de passer à côté de l'un de ces détails, au risque de ne jamais retrouver ni les ravisseurs, ni les otages.

Joan Peabody blêmit, sa lèvre inférieure fut agitée de tremblements. Radford semblait se délecter de son malheur, au point qu'Esposito le détesta encore plus à ce moment-là.

— Il y a quelques éléments que j'aimerai vous entendre me confirmer de vive voix, reprit Radford.

— Alors, allons-y, fit-elle avec résignation. Et finissons-en.

L'entretien dura une trentaine de minutes. Radford prenait des notes, sous le regard **scrutateur** d'Esposito. L'ex-agent s'interrompait parfois, ruminait, posait des questions qui lui permettaient de recouper des réponses, mais le capitaine n'était pas convaincu par la manœuvre. À l'évidence, Radford poursuivait un autre but, mais lequel ?

Quand il eut fini, l'ex-agent salua Joan.

— Merci pour votre coopération, madame Peabody. Nous vous tiendrons bien entendu au courant des avancées de l'enquête. Le capitaine Esposito peut vous raccompagner à votre hôtel, si vous le souhaitez.

— Merci, répondit-elle sans masquer son irritation. Je vais prendre un taxi, si vous le voulez bien. J'ai eu mon content d'interrogatoires et de représentants des forces de l'ordre pour aujourd'hui.

— Je vous demande seulement de rester joignable et disponible pendant les jours à venir, ajouta Radford, en affectant de ne pas relever le regard noir que lui lançait Esposito.

— Ne vous inquiétez pas, railla Joan Peabody. Je ne compte pas m'évanouir dans la nature. De votre côté...

Elle dévisagea soudain Radford et articula lentement :

— Faites ce qu'il faut pour retrouver ma fille.

Elle tourna les talons et quitta la salle d'audition, accompagnée par Esposito.

Dès qu'ils furent dans le couloir, Radford reprit le torchon. Il pinça un bord de la tasse de Joan Peabody, l'emporta et la déposa dans un sac en plastique qu'il remit à l'agent Lindbergh.

— Apportez ça aux gars du laboratoire, ordonna-t-il. Et entrez les empreintes dans la base de données. Je veux les résultats à la seconde où ils tombent.

— À vos ordres, répondit l'Asiatique.

À peine fut-il sorti que l'agent Lindbergh contactait le directeur adjoint pour l'avertir de la demande de l'ex-agent Radford et lui demander l'autorisation de procéder aux examens requis. Mantell accéda à la requête. Il attendait des résultats, quelles que fussent les méthodes employées pour les obtenir.

Radford retourna dans la salle d'audition. Il consulta son carnet, prit son portable, composa le numéro de McKenzie-Huang, puis se ravisa et remisa le smartphone dans sa poche.

# Chapitre 23

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
EN FIN DE MATINÉE.

Les otages avaient pris place sur les nattes et mangé les fruits offerts par Djimon. Ensuite, épuisés, ils avaient replongé dans un sommeil sans rêves.

Allongés sur leurs couches de fortune, ils dormaient tous les cinq profondément, la tête dans les bras ou **recroquevillés** en chien de fusil. Seul à rester éveillé, Djimon avait sorti de l'unique meuble de la pièce tout l'attirail nécessaire à une expédition. Après avoir obturé l'objectif de la caméra miniature qui filmait l'intérieur de l'abri, il s'avança vers Florence. Il l'équipa d'un harnais sans qu'elle se réveille, vérifia le bon agencement des fixations, puis se redressa et leva les bras pour faire basculer une trappe dissimulée dans le toit de l'étrange cabane.

Le ciel apparut alors, puis une corde, terminée par un mousqueton, descendit par l'ouverture. Djimon **arrima** le crochet au harnais de la jeune fille inconsciente, qu'il prit dans ses bras et souleva sans effort. Il s'assura qu'elle franchissait l'étroit passage sans heurts et la regarda s'envoler vers le ciel. Puis il referma la trappe et dégagea à nouveau l'objectif de la caméra, avant de disparaître par la porte coulissante.

Autour de la cabane en bois, les brumes du matin s'étaient accumulées, conférant au ponton des allures de radeau posé sur un nuage. Suspendue à la corde, Florence s'élevait toujours plus haut. Elle fut bientôt hors de vue.

## Chapitre 24

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023 11 H 35.

Contrairement à ses dires, Patrick Lockman n'était pas rentré chez lui.

Sitôt quittés les bureaux de la Sécurité intérieure, il avait rendu aux gardes du rez-de-chaussée la carte magnétique qui l'autorisait à circuler dans le bâtiment et à emprunter les ascenseurs. Il avait ensuite traversé la rue et s'était réfugié dans l'un des bars situés en face de l'entrée monumentale. De là, il pouvait surveiller les allées et venues en toute discrétion.

Encore sous le choc, il s'était installé sur une chaise haute et avait commandé un whisky. Il avait sifflé d'une traite le breuvage ambré, qui lui avait chauffé la gorge, sans pour autant lui remettre les idées en place : les hypothèses les plus folles tournoyaient encore dans son esprit, sans qu'il fût capable de les ordonner. Il avait jugé plus prudent de poursuivre avec un café.

Et un autre.

Et encore un autre.

Il n'eut pas le loisir d'achever son troisième expresso. Alors qu'il portait la tasse à ses lèvres, Joan Peabody quittait l'immeuble, seule. Comme électrisé par cette soudaine apparition, Lockman sauta à bas de son siège. Il cramponna la poignée de son attaché-case, jeta quelques billets sur le comptoir et sortit dans la rue, sans quitter des yeux la femme qui s'éloignait à pas rapides. Soucieux de n'être pas repéré, il demeura sur le trottoir opposé, à distance respectable. Bien lui en prit : Joan Peabody lançait de fréquents regards derrière elle, redoutant à l'évidence d'être suivie. Elle n'aperçut pas Lockman, même s'il fut forcé de traverser en déclenchant un furieux concert d'avertisseurs sonores, quand sa cible s'engouffra dans une bouche de métro.

Au pas de charge, Lockman dévala l'escalier. Il eut le temps de repérer Joan Peabody, comprit quelle direction elle prenait et passa les portillons automatiques. Il grimpa dans le même train, à un wagon d'écart, et surveilla la femme, qui descendit à PennStation. De là, Joan Peabody attendit sur le quai un train de banlieue qui partait pour le New Jersey. Patrick Lockman n'eut que quelques minutes pour prendre un billet pour le terminus, afin de pouvoir descendre quand bon lui semblerait. En remontant le train d'un pas tranquille, il finit par trouver Joan Peabody. Il prit place à deux rangées, dans son dos, tira une revue de sa mallette et feignit de s'y plonger.

Le train marqua l'arrêt dans une **banlieue verdoyante**, et Lockman se fit la réflexion qu'il ne sortait pas assez souvent de Manhattan depuis qu'il y avait élu domicile. On trouvait, à moins d'une heure de la Grosse Pomme, des havres de paix où il faisait bon vivre ou travailler.

Joan Peabody descendit du train, et Lockman attendit le dernier moment pour sauter sur le quai après qu'elle avait à nouveau lancé un regard derrière elle, scrutant les personnes descendues au même arrêt. Tranquillisée, elle quitta le quai et s'élança le long d'une rue bordée d'arbres soigneusement entretenus. Il se mit à courir, craignant de la perdre dans le dédale des allées, mais fut rassuré de la voir pénétrer dans un immeuble se dressant sur un terrain paysagé. L'un de ces mini-campus au gazon parfaitement entretenu, parsemé de buissons taillés avec maestria par des jardiniers experts.

Joan Peabody avait emprunté une entrée latérale. Lockman l'imita quelques secondes plus tard. Il la vit longer un corridor **interminable**, croiser des groupes d'étudiants qui ne s'étonnaient guère de sa présence en ces lieux. Elle finit par s'arrêter devant une porte, fouilla dans son sac et en extirpa un jeu de clefs. Elle ouvrit et disparut dans le bureau.

Lockman rejoignit l'entrée en question et découvrit sur la plaque de laiton gravée qui l'ornait : « Département d'entomologie/professeur Joan PEABODY ».

Une sonnerie retentit alors, et les étudiants se dispersèrent pour rejoindre les différentes salles de cours. Resté seul dans le couloir, Lockman relut la plaque. Il replia les doigts, s'apprêta à frapper, mais son geste se figea quand la porte s'ouvrit devant lui.

Joan Peabody le dévisagea. Ses yeux s'arrondirent sous l'effet de la stupeur. Elle vacilla l'espace d'un instant, puis se reprit et recula d'un pas.

— Entre, Patrick, articula-t-elle.

## Chapitre 25

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN, 13 HEURES.

Florence eut la stupéfaction de se réveiller sur un lit qui avançait au-dessus de la canopée en effleurant le tapis de feuillages. Elle eut l'étrange sensation de se trouver à bord d'un vaisseau étrangement silencieux, une version aérienne du *Nautilus*, et se retint de chercher un éventuel capitaine Nemo à la barre.

« Nemo sondait les abysses, lui rappela une voix dans sa tête. Ce navire-là semble plus intéressé par la surface et l'océan vert. »

Plus intriguée qu'apeurée, elle s'assit au bord de la couchette pour étudier le décor qui l'entourait. Elle se trouvait dans une véritable merveille de technologie : une nef ultra-moderne, suspendue à un gigantesque ballon, probablement gonflé à l'hélium. Le dirigeable aux dimensions de cathédrale se déplaçait sans bruit au-dessus des cimes verdoyantes, survolant la forêt primaire dont la brise matinale agitait doucement la surface. La jeune fille pouvait en juger en regardant à travers le plafond transparent de la pièce et d'une partie du plancher, offrant une vue plongeante sur les feuillages drus de la forêt.

Comme pour le sol, des pans monumentaux de plexiglas – ou d'une matière solide aussi transparente que du cristal – tenaient lieu de baies vitrées, offrant à la vue des passagers les nombreuses plantes exotiques cultivées à bord du vaisseau. Les cabines individuelles étaient réunies à l'arrière du bâtiment volant, Florence avait été installée dans l'une d'elles.

Quelque chose la tira soudain par la manche. Florence hoqueta de surprise en découvrant qu'un singe capucin jouait avec les sangles de son harnais. L'animal n'était pas agressif. Au contraire, il laissait entendre d'incessantes vocalises et semblait vouloir bavarder avec l'inconnue. Florence sourit au petit animal, qui accrocha son regard. La jeune femme se

souvent que les capucins étaient les seuls singes à accepter de regarder les humains dans les yeux<sup>1</sup>.

Le petit animal sauta à bas du lit et sembla l'inviter à le suivre en sautillant vers la coursive. Encore sonnée par les ultimes relents de drogue qui lui obscurcissaient l'esprit, Florence s'ébroua pour partir à la poursuite du singe, qui s'éloignait à petits bonds. En se levant, la jeune fille se débarrassa du harnais, qu'elle abandonna sur le sol de la cabine, et s'engagea dans le couloir, dont le sol était marqueté.

« Une coquetterie qui aurait plu à Nemo ! » songea-t-elle.

Elle poursuivit sa découverte du vaisseau et fut estomaquée par la splendeur de ce bateau des airs.

— Putain ! marmonna-t-elle. Je nage en plein univers *steampunk*... Je vais voir débarquer des mecs en haut-de-forme et godillots à boucle !

Autour d'elle, le spectacle laissait sans voix. La canopée, univers d'émeraude, s'étendait à l'infini. Une idée lui traversa soudain l'esprit, et la jeune fille sentit une main glacée lui étreindre le cœur.

— Papa ? s'entendit-elle appeler. Papa ? C'est toi ?

Mais personne ne lui répondit. Sa voix trouvait écho au long de la coursive. « Papa est mort, se rappela-t-elle. Si je le trouve ici... C'est que moi aussi je... » Florence n'eut pas le courage d'achever. Elle prit une profonde inspiration et lança des regards éperdus en toutes directions.

« C'est un cauchemar, se dit-elle pour tenter de se rassurer, je vais me réveiller dans la cabane, avec les autres. La chaleur fait naître des images, je n'ai plus l'habitude de ces températures, tout se mélange dans ma tête, ça ne peut être que ça. »

Elle progressait dans la petite coursive, mais n'y trouva pas âme qui vive. Elle pensa à nouveau à son père, avant de s'admonester en silence.

« Ne rêve pas ! *Il est mort*. Maman te l'a expliqué à plusieurs reprises. Ça n'est pas parce que tu te trouves dans ce mini-*Nautilus* que la réalité va bascul... »

Elle constata que le capucin était revenu jouer autour d'elle, en poussant de petits cris. Il semblait vouloir l'inviter à ouvrir une porte sur laquelle une plaque joliment gravée indiquait « Flora ».

La jeune fille en demeura pantelante.

Depuis combien d'années ne l'avait-on pas appelée par son véritable prénom ? Certes, elle n'avait pas changé beaucoup, sa mère avait eu soin de ne pas la brusquer, changeant Flora en Florence, afin d'éviter qu'elle se trahisse, mais qui pouvait le savoir ? Qui d'autre que...

Le cœur battant, elle fit lentement jouer la poignée de la porte et pénétra avec précaution dans une cabine de dimensions réduites, semblable à la chambre d'une petite fille. On y avait déposé des fleurs forestières magnifiques, dont les fragrances embaumait l'espace. Les parois étaient décorées de dessins et de peintures d'enfant. Flora fut comme happée par l'endroit. Les yeux écarquillés, elle détaillait chaque croquis. Elle se faisait l'effet de la jeune Alice, l'héroïne imaginée par Lewis Carroll, chutant dans le puits après s'être lancée à la poursuite du lapin blanc – n'avait-elle pas, elle aussi, suivi un animal au comportement étrange, qui l'avait menée jusqu'à un endroit où tout semblait plus petit, plus... *étrange* ?

Flora s'attarda devant une peinture malhabile et colorée, représentant une enfant aux cheveux blonds et deux adultes, placés dans la composition comme s'ils étaient les fruits d'un arbre énorme. L'artiste en herbe avait signé son œuvre : *Flora Icard, 4 years old.*

La jeune fille sentit que les larmes lui montaient aux yeux et dut se faire violence pour se détourner du tableau enfantin. Ce faisant, elle s'intéressa à un meuble finement sculpté qui occupait un angle de la cabine. Le graveur avait représenté de nombreux motifs entrelacés : des lianes, des oiseaux exotiques, des animaux de la forêt amazonienne.

Flora, sans réfléchir davantage, tendit la main et ouvrit la petite commode. Elle y découvrit des T-shirts, des pantalons et des sous-vêtements soigneusement pliés. Elle choisit un pantalon, qu'elle maintint devant elle – pour constater qu'il était exactement à sa taille. Elle sut avant même de le vérifier que les autres vêtements lui iraient eux aussi. Elle n'était cependant pas au bout de ses surprises : à l'opposé, sur un canapé, se trouvaient un grand album photo et une caisse de métal. La surface du coffre, aux **armatures** solides, était noircie et déformée.

En proie à des sentiments antagonistes – fallait-il s'enfuir à toutes jambes ou au contraire accepter de poursuivre l'exploration et l'immersion dans des souvenirs qui pouvaient se révéler extrêmement violents ou douloureux ?

« Si c'est un foutu rêve, tu finiras par te réveiller quand ça tournera mal ou que ce que tu verras te paraîtra insupportable, songea-t-elle. Et si c'est la

réalité, tu DOIS savoir et comprendre ce qui t'arrive. »

Elle décida de suivre son instinct, s'assit sur le canapé et ouvrit d'abord l'album, qu'elle parcourut brièvement.

Une fois de plus, son cœur bondit dans sa poitrine. Flora découvrit des photos en noir et blanc de ses parents, de ses deux frères. Les enfants jouaient avec un singe domestique. Ils posaient, tout sourire, devant une cabane dans la forêt. Flora lança un regard de biais vers le coffre, mais renonça à l'ouvrir, redoutant d'y faire une découverte macabre.

Résolue à connaître l'identité de son hôte, elle se releva, quitta la chambre et retrouva le capucin, qui repartit de plus belle dans la coursive.

Quand elle parvint enfin à l'extrême opposée du navire, elle hésita à ouvrir l'ultime porte.

Le singe poussa des cris d'encouragement et la jeune fille finit par pénétrer dans un poste de pilotage. Elle découvrit un homme de dos, posté devant un tableau de commandes. Il se tenait jambes écartées devant une baie vitrée et admirait le décor somptueux qui s'offrait à lui.

— Papa ?

Le cri avait jailli sans qu'elle fût en mesure de le contrôler. En réponse, l'homme pivota sur lui-même, révélant un visage monstrueux, qui semblait séparé en deux, comme fendu verticalement par un terrible coup de sabre. Flora en eut le souffle coupé : il y avait là deux personnes réunies en une seule silhouette, qui portaient sur elle un même regard.

Un demi-visage était d'une grande douceur, et son sourire était d'une absolue beauté... L'autre était le faciès d'un démon, une plaie abominable qui grimaçait. Elle dut lutter contre la répulsion qui s'emparait d'elle pour détailler la figure qui lui faisait face. Elle prit alors conscience que la part « démoniaque » était le fruit d'effroyables cicatrices. Sans doute une partie de sa joue, et peut-être de sa mâchoire, avait-elle été arrachée. Fort heureusement, la moitié effrayante était partiellement dissimulée par une espèce de masque de bois sculpté, semblable à l'une de ces divinités tribales indiennes. Le cœur de Flora se souleva quand elle découvrit que les blessures ne se limitaient pas au visage, mais descendaient le long du cou et disparaissaient sous la chemise de l'inconnu.

Elle se concentra sur les yeux de l'homme qui se tenait devant elle et y puisa des forces nouvelles. Les prunelles de « Nemo » étaient de véritables puits d'amour.

— Flora, murmura-t-il, ma fille...

Il ouvrit les bras. Sans plus réfléchir, elle courut se blottir contre lui. Ils restèrent un long moment silencieux, serrés l'un contre l'autre. Elle releva la tête et affronta la vision de ce visage ravagé. Elle tendit des doigts hésitants et effleura sa joue mutilée.

— Qu... Qu'est-ce qui est arrivé à..., bégaya-t-elle.

Il secoua la tête, pour balayer la question.

— Ça va ? demanda-t-il à son tour. J'ai très peur de ce que je vous ai fait subir. À toi. À Alicia.

— Ça va, le rassura-t-elle.

Mesurant sa détresse et sa souffrance, elle s'écarta de lui et le dévisagea sans ciller. Il lui retourna son regard, et ils demeurèrent ainsi, maladroits, embarrassés.

Flora lui décocha un merveilleux sourire.

— Je meurs de soif ! avoua-t-elle en tirant la langue dans une pitrerie qui amusa son père. Ton somnifère m'a totalement asséchée !

Il l'invita à le suivre jusqu'à un meuble d'où il tira deux verres, des glaçons et des boissons. Ils trinquèrent en laissant leurs yeux divaguer sur l'immensité de verdure qui les entourait.

Il glissa un bras autour des épaules de sa fille.

— Je suis heureux de t'avoir retrouvée, glissa-t-il. Et je suis soulagé de ne pas t'avoir terrifiée.

Elle sourit au reflet de son père dans la vitre devant elle.

— Tu ne m'effraies absolument pas, affirma-t-elle.

Puis elle s'adressa à la moitié de visage dissimulée :

— Mais je comprends pourquoi tu ne m'as pas envoyé de photo.

# Chapitre 26

ANTENNE DE RECHERCHE ENTOMOLOGIE, BANLIEUE  
DE MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN, 13 H 15.

Joan Peabody et Patrick Lockman se fixèrent sans un mot pendant une poignée de secondes, qui leur parurent durer une éternité. Aucun d'eux n'osait pourtant rompre le silence, de crainte de briser la magie de l'instant.

Lockman leva les mains et esquissa un geste vague, cherchant des mots qui refusaient de jaillir. N'y tenant plus, Joan Peabody le prit dans ses bras. Elle posa la tête contre son torse et fut secouée de sanglots. D'abord gêné, il l'enlaça à son tour et plongea le nez dans sa chevelure, s'enivrant de son contact et de son parfum. Longtemps ils restèrent, blottis l'un contre l'autre, submergés par l'émotion.

Patrick Lockman finit par s'écarter lentement. Il prit dans sa poche un mouchoir et essuya les larmes de Joan.

— Alors ? murmura-t-il. Comment dois-je t'appeler ? Joan... ou Alicia ?  
Elle rouvrit les paupières et plongea ses yeux dans ceux de Lockman.

— Patrick, fit-elle avec une voix raffermie, tu vas me penser folle, mais... *je crois que Will est toujours vivant.*

Il soutint son regard, imperturbable.

— Tu... Tu n'as pas l'air étonné ? balbutia-t-elle. Tu étais déjà au courant ? Tu as des informations ?

— Aucune info et aucune certitude. C'est juste que...

Il chercha à nouveau ses mots et finit par lâcher :

— Hier soir, j'ai joué aux échecs en réseau avec un anonyme. Homme ou femme, aucune idée – sur le Net, ce ne sont que des pseudos, mais mon adversaire a obtenu les blancs et il a fait un enchaînement de coups en ouverture que je n'avais pas vu depuis des années. Une ouverture que

personne ne joue, parce qu'elle ne rime à rien, à part pour William. Ses foutus enchaînements qui me rendaient dingue à chaque fois... Tu t'en souviens ?

À nouveau, elle eut la gorge serrée. Elle se souvenait parfaitement des deux hommes, vingt ans plus tôt.

*Ils portaient le cheveu long alors, et des tenues d'étudiants négligés. Ils vivaient tous les trois en colocation dans un petit appartement et se satisfaisaient de peu – deux chambres, une kitchenette et un salon envahi par des affaires jonchant le sol, un canapé hors d'âge, des fauteuils dépareillés et une table basse sur laquelle trônait un jeu d'échecs. Presque chaque fois qu'elle entrait dans la pièce, Alicia trouvait William et Patrick positionnés de part et d'autre de l'échiquier. Le front creusé d'une profonde ride, la lèvre inférieure parfois pincée entre le pouce et l'index, ils gardaient les yeux rivés sur les pièces et échafaudaient des stratégies complexes sans jamais se lasser.*

Alicia ferma les paupières. Les images et les sons **affluaient**, la ramenant en arrière.

— *Pas cette fichue ouverture !* s'écriait Patrick. *Tu me gonfles avec tes coups tordus !*

— *Tu sais pourquoi tu la détestes ?* ricana William en retour. *Parce qu'elle ne se trouve dans aucun de tes sacro-saints manuels d'échecs. Tes méthodes infaillibles de parfaits petits joueurs qui suivent le code, qui ne s'écartent du droit chemin sous aucun prétexte.*

— *Excuse-moi si je veux jouer aux échecs et pas faire n'importe quoi !*

— *Continue comme ça si tu veux jouer, Patrick. Mais si tu veux gagner... il va falloir apprendre à **improviser**. Et flirter avec autre chose que les manuels !*

— *Ferme-la un peu, tu veux ? J'ai besoin de me concentrer.*

— *Il est là, ton problème,* reprit William, goguenard. *Tu as besoin de te concentrer. Et tu as peur.*

— *Mais qu'est-ce que tu racontes ?* explosa Lockman. *Peur ? Peur de quoi ? De toi ? Me cherche pas, putain !*

— *De perdre,* acheva froidement William. *Voilà ce qui te paralyse.*

*Pressentant que le ton allait encore monter, Alicia se glissa à côté de lui et posa amoureusement un bras sur son épaule.*

— Will ! soupira-t-elle, faussement ennuyée. Ne sois pas si prétentieux. Et arrête de donner des leçons à tout le monde !

Lockman ne lui avait pas accordé le plus petit regard. Penché sur le champ de bataille, il avait effleuré une pièce, hésita, puis se ravisa et retira sa main. Conscient d'être épié par les deux autres, il émit un claquement de langue et daigna enfin relever le nez.

— Ah, te voilà, grinça-t-il. La question du jour est donc : avec lequel de nous deux vas-tu coucher ce soir ?

Alicia ne se départit pas de sa mine bienveillante et répondit, du tac au tac :

— Mais avec le gagnant, bien sûr !

Patrick accusa le choc. Il devina que son front s'empourprait et préféra reporter son attention sur l'échiquier.

Face à lui, William souriait, sûr de son fait.

Il déposa un baiser sonore sur les lèvres d'Alicia.

Alicia se détourna de Lockman. Elle se dirigea vers un petit meuble bas et en sortit une bouteille de whisky et des verres. Elle servit deux doses de scotch et se tourna vers lui.

— Viens, lui dit-elle en désignant de la pointe du menton un canapé usé qui occupait un angle du bureau. Assieds-toi.

Lockman prit place sur le divan de cuir, qui grinça sous son poids. Alicia lui tendit l'un des verres, ils trinquèrent et burent une gorgée en silence. Elle s'assit à son tour.

— Tu as l'air embêté, constata-t-elle non sans une pointe de tristesse. Autrefois, nous pouvions...

Il leva la main pour la faire taire.

Les souvenirs le submergeaient à son tour.

Alicia était allongée, seule sous les draps froissés. Dans son sommeil, elle cherchait de la main le contact de celui qui l'avait enlacée toute la nuit. Ses doigts ne rencontrèrent que le vide, et elle se tourna en soupirant. Sans doute rêvait-elle, mais de quoi ?

Patrick aurait payé cher pour pouvoir le dire. Il se tenait debout dans l'entrée de la chambre, vêtu de son seul caleçon. Levé aux aurores, il était allé chercher une bière dans le réfrigérateur et la sirotait au goulot, tout en

*détaillant la beauté endormie. Il s'attarda sur la crinière ébouriffée de la jeune femme, sur ses seins conquérants, sur l'une de ses jambes découverte, que rayaient les lamelles de soleil traversant les persiennes.*

*Il exhala un soupir interminable. Alicia avait vingt-cinq ans, et sa beauté était si lumineuse qu'elle l'aveuglait. Patrick dut se faire violence pour détacher les yeux de ce spectacle fascinant. D'un regard circulaire, il embrassa le salon semblable à une ville bombardée, les vêtements roulés en boule et jetés ici ou là, la poignée de pièces encore debout sur l'échiquier, les verres vides, les assiettes abandonnées à même le sol, les reliquats de repas, les bouteilles dont les cadavres avaient roulé sur le parquet.*

*Il prit soin de ne pas faire grincer la porte de la chambre et entra. Avec une infinie douceur, il s'allongea à côté d'Alicia, sans la toucher, de crainte de la réveiller. Pour rien au monde il n'aurait voulu mettre un terme à ce spectacle. Elle devina sa présence et se tourna vers lui en émettant un léger murmure qu'il trouva des plus charmants. Il retint son souffle, fut rassuré de constater qu'elle dormait toujours et posa à nouveau les yeux sur son visage. Il se savait amoureux, amoureux et triste. Il souffrait d'un amour total, inconditionnel, et était prêt à tout accepter, tout pardonner, pour peu qu'Alicia soit heureuse.*

— Tu veux entendre un secret ? souffla-t-il.

Elle sourit depuis ses rêves, dévoilant des dents éclatantes.

Alors Patrick prit son courage à deux mains et souffla à nouveau :

— Je voudrais un enfant de toi, Alicia.

*Il se mordit aussitôt les lèvres et pria pour qu'elle n'ouvre pas les yeux. Pourquoi avait-il agi de la sorte ? Pour qu'elle l'entende à travers les brumes du sommeil ? Pour que son inconscient enregistre la déclaration ? « Ou parce que tu n'as pas le courage de le lui dire en la regardant dans les yeux... », se morigéna-t-il.*

*Il allait se lever, quand un bourdonnement se fit soudain entendre. Il étouffa un juron et bondit sur ses pieds. Un énorme insecte, semblable à un scarabée de métal, était entré et survolait le lit. Patrick sauta, mains tendues. Il ne parvint pas à attraper l'intrus, qui s'éleva vers le plafond, où il se mit à tourner en ronflant de plus belle.*

— William ! s'exclama-t-il. Merde... C'est pas vrai !

*Cédant à un accès de colère, il se précipita hors de la chambre et trouva son ami assis sur un tabouret de la cuisine, le visage tourné vers l'écran de la télévision, sur lequel on pouvait voir Alicia éveillée en sursaut. La jeune femme cracha de colère. Elle tendit la main vers le sol, attrapa le manche d'une raquette de squash et tenta de frapper « l'insecte » d'un violent swing.*

*William libéra un rire de gorge. Il avait anticipé l'attaque et, pilotant le drone d'une manière experte, avait mis l'engin hors de portée.*

*Sur l'écran de la télé, le visage d'Alicia apparut en gros plan, tandis que William zoomait.*

— Will, t'es un monstre ! s'écria-t-elle.

*Il éclata de rire, déclenchant la réaction de Patrick, qui lui adressa des coups de poing à l'épaule et dans le dos. Des coups plus violents qu'amicaux, qui lui tirèrent des grognements de douleur. William lâcha la commande du drone. L'engin radiocommandé entama une vrille brutale, avant de heurter le sol de la chambre. William pivota sur lui-même, juste à temps pour amortir la charge de Patrick. Furieux, Lockman l'attrapa au col. Les deux jeunes hommes roulèrent au sol.*

— Vous allez arrêter, tous les deux ? fit Alicia.

*Elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte. Sublime dans sa nudité si naturelle, si évidente. Sa voix exprimait à la fois l'amusement et la consternation. Saisis par son apparition, ils bredouillèrent des excuses, toute velléité de bagarre évaporée.*

*Plus tard, Patrick et Alicia prirent ensemble leur petit déjeuner. Alicia avait posé sa tête sur son épaule. Ensemble, ils observaient William. Ce dernier, installé à l'autre extrémité de la table, achevait de démonter son « insecte » mécanique, séparant la caméra et le micro du dispositif de vol.*

— Regardez la taille de cet objectif ! s'enthousiasma-t-il. C'est incroyable, non ? D'ici dix à quinze ans, on aura réussi à les miniaturiser encore plus. On obtiendra des machines si petites qu'une fois en vol elles seront quasiment invisibles. Et la technique de navigation sera plus facile – même un gamin pourra les utiliser.

Lockman dévisagea Alicia en silence. Elle lut la détresse et les regrets dans ses yeux. Elle insista :

— Autrefois, nous...

— Autrefois, c'étaient des jeux, coupa sèchement Patrick. Des jeux d'enfants.

Elle fronça les sourcils, signifiant qu'elle ne comprenait pas la référence.

— Nous avons vieilli, développa-t-il. La vie a fait de nous des êtres différents, c'est ainsi. Nos buts, nos visions ne sont plus les mêmes aujourd'hui.

— Tu plaisantes ? s'étouffa-t-elle. Tu... Tu as tout oublié ? Tout effacé ?

— Certainement pas ! Justement, je n'ai rien oublié... mais cela fait des années maintenant que je me construis seul. *SEUL*, tu m'entends ? Et te revoir ne va pas effacer d'un coup de baguette magique tout ce que j'ai enduré.

Elle secoua la tête, désolée. Elle tendit la main, tenta de lui attraper le bras, mais Lockman recula, hors d'atteinte.

— Tu aurais pu venir avec nous...

— Ne m'entraîne pas sur ce terrain, s'il te plaît.

Le ton de Patrick avait été plus tranchant qu'il ne l'aurait voulu, mais les souvenirs s'imposaient à nouveau. Ils étaient toujours aussi présents... et toujours aussi cruels.

*Quelques années avaient passé. Les cheveux longs avaient disparu, laissant place à des coupes beaucoup plus courtes, presque militaires. Les joues des garçons étaient toujours envahies d'une barbe drue, mais taillée avec soin. William avait des allures d'explorateur aguerri, un concurrent sérieux d'Indiana Jones, prêt à affronter le monde et ses innombrables dangers.*

*Alicia, elle, avait les cheveux si longs que leur masse ondulée cascadaït jusque sur ses reins quand elle les lâchait. Elle les nouait souvent sur sa nuque en une espèce de chignon rapide et pratique. Patrick aimait cette coiffure, qui libérait le cou de la jeune femme et laissait visibles ses épaules aux attaches fines.*

*Il observait les deux autres, penchés sur la table où des cartes du monde se chevauchaient. Ainsi concentrés, Alicia et William se tenaient si près l'un de l'autre que leurs têtes s'effleuraiennt. Patrick en ressentait une certaine gêne – toujours la même douleur dans la poitrine, dont il n'avait jamais su se défaire...*

*Il était si absorbé par le tableau qu'il ne percevait de la voix de William qu'un brouhaha vide de sens.*

— ... mais la rivière est censée être navigable, si on peut trouver un guide local et éviter les chutes d'eau ici.

*Patrick s'arracha à sa contemplation, traversa la pièce et se laissa tomber dans l'un des fauteuils du salon, face à la table basse. Il reporta son attention sur l'échiquier, pour continuer la partie qu'il avait entamée en solo. Les échanges de William et Alicia le hantaien, et il éprouvait des difficultés à se concentrer. Il finit par renoncer à poursuivre et releva le nez :*

— Alors, combien de temps serez-vous partis ?

*Il éprouva une grande fierté à pouvoir lancer la question sur un ton badin, parfaitement détaché. Malgré le sang qui battait la chamade à ses tempes. La seule idée du départ imminent d'Alicia lui tenaillait le ventre, mais il ne pouvait l'avouer à ses compagnons.*

— Pas plus de six mois, répondit la jeune femme en lui décochant un sourire magnifique.

— Tu vas pouvoir en profiter ! renchérit William. Avec l'appartement pour toi tout seul, tu auras toute la place pour tes collections !

*Patrick s'efforça de leur retourner un sourire. D'un doigt, il renversa son roi noir et se leva.*

— Je vous laisse, déclara-t-il. J'ai du boulot.

*Il s'était isolé dans une arrière-salle du musée. Le travail répétitif et fastidieux qu'il s'imposait lui permettait de faire abstraction de la situation. Enfiler sa blouse réglementaire et cataloguer des objets, dans le silence des lieux, lui permettait d'oublier un moment que les deux personnes qui comptaient le plus dans son existence étaient sur le point de partir. Ils allaient disparaître au bout du monde pour accomplir le projet fou de William... qui emmenait la femme que Patrick aimait, qu'il avait toujours aimée.*

*Patrick s'interrompit. Les pensées parasites rôdaient dans son esprit, promptes à brouiller sa perception, à lui faire commettre des erreurs. Il lâcha un grognement en coléré, mais se reprit en devinant une présence dans son dos.*

*Il sut, avant même de se retourner, qu'Alicia était là. La jeune femme affectait de détailler les artefacts tribaux alignés sur les étagères, effleurant du bout des doigts les contours des supports. À l'évidence, elle n'osait affronter son regard.*

— Pourquoi tu ne viens pas avec nous ? finit-elle par articuler.

*Il allait répondre, quand on frappa à la porte. Un jeune préposé au service de distribution entra, poussant un chariot devant lui. Il tendit un paquet à Patrick, qui griffonna une signature sur le papier qu'on lui présentait. Le préposé repartit sans un mot, faisant grincer les roulettes fatiguées de son engin.*

*Trop heureux de disposer d'une diversion, Patrick feignit de se passionner pour le contenu du colis, qu'il déballa sans plus prêter attention à son interlocutrice. Mais Alicia n'était pas disposée à abandonner aussi facilement.*

— Tu m'entends ? relança-t-elle. Tu devrais venir avec nous ! Will dit qu'il y a des tribus, là-bas, qui n'ont jamais vu une femme ou un homme blanc ! Personne ne connaît leur art ! Tu pourrais rapporter des découvertes de premier ordre...

*Il ne l'écoutait plus : il s'était pris de passion pour son paquet, dont le contenu mystérieux avait été soigneusement enveloppé pour résister aux rigueurs des livraisons internationales.*

— Patrick ! supplia Alicia. Écoute-moi !

*Les épaules de Patrick s'affaissèrent. Il puisa dans ses ultimes forces pour faire face à la jeune femme et affronter son regard clair.*

— Je sais tout ça, articula-t-il. Mais je ne peux pas venir : j'attends l'arrivée de plusieurs pièces importantes ces prochaines semaines, je dois vraiment être là. Je me réjouis pour vous. William et toi passerez du bon temps. Et...

*Il regarda autour de lui les étagères encombrées, cherchant le mot juste. Elle en profita pour s'approcher et poser la main sur son avant-bras.*

— Je sais que tu es plus à l'aise ici ! murmura-t-elle.

*Il conserva le silence, priant pour qu'elle ne poursuive pas.*

— On t'aime Patrick. Pour la dernière fois : viens avec nous !

*Craignant de voir s'évaporer ses ultimes défenses, il ne répondit pas. Il acheva de déballer le colis, sortit une figurine de son emballage, la leva*

*dans le faisceau lumineux d'une lampe orientable et commença à la nettoyer avec un pinceau. Après quelques mouvements précis, il se tourna vers Alicia, pour lui faire partager son enthousiasme.*

— Tu as vu ? s'exclama-t-il. C'est une vraie merv...

*Mais Alicia n'était déjà plus là.*

Alicia avait sursauté. Elle se redressa, comme s'il lui avait brusquement manqué de respect.

— T'entraîner sur quel terrain ? se défendit-elle. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne fais pas semblant, murmura-t-il. Tu sais très bien de quoi je veux parler. Je ne te suivrai pas sur le chemin de l'abandon et de la culpabilité.

— De l'abandon ? s'offusqua-t-elle. Mais... tu déconnes ? Je ne suis responsable de rien, Patrick. C'est *toi* qui es parti !

Il étudia son visage en silence, s'attarda sur les fines rides qui soulignaient la commissure de ses lèvres, les coins de ses yeux magnifiques. Il la trouva, à cet instant, plus belle encore que dans ses souvenirs. Puis il secoua la tête et expira avec fatalisme :

— Non, Alicia. C'est toi.

Il se mordit l'intérieur des joues et s'empressa de corriger, d'une voix sourde :

— C'est vous.

Elle voulut le retenir, mais il la repoussa. Alicia baissa les yeux, elle se sentit terriblement coupable.

## Chapitre 27

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN, 13 H 15.

La lumière s'insinuait par les interstices des planches disjointes de la cabane. Elle dessinait dans la pénombre des lames dorées, autour desquelles dansaient des myriades de particules en suspension. Brad suait d'abondance, en proie à un cauchemar qui le mettait aux prises avec une araignée géante. Le monstre était de la taille d'un taureau de combat. Elle avait pris le grand blond dans sa toile, dont les fils, plus épais que des câbles d'acier, se resserraient si fort qu'il en suffoquait. Brad se redressa en ouvrant grand la bouche et les yeux, aspirant l'air comme si sa survie en dépendait. La tête lourde et les tempes douloureuses, il s'assit en grognant. Il s'ébouriffa les cheveux, se racla la gorge et dut lutter pour que ses yeux encore bouffis du sommeil médicamenteux distinguent les contours des corps qui l'entouraient.

Vacillant toujours entre rêve et réalité, il fut presque surpris de se trouver assis sur la natte végétale qu'il avait choisie. Un cliquetis accompagnait ses mouvements. Il passa la main sur son torse et libéra un coassement incrédule. Profitant de son sommeil, on lui avait passé un harnais d'alpiniste. Le matériel était sanglé dans les règles de l'art autour de sa poitrine, de sa taille et de son entrejambe.

Ses trois compagnons, encore inconscients, étaient eux aussi équipés.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? maugréa-t-il.

Avisant sa voisine la plus proche, le géant blond tendit une main. Il saisit Maria à l'épaule et la secoua fermement pour la réveiller. Plus loin, Gail grommelaît à son tour, peinant à s'extirper des profondeurs embrumées par les sédatifs. Elle lutta un instant et parvint enfin à s'asseoir sur sa natte. Tête lourde, elle émit des protestations étouffées et considéra Raminder qui ronflait, la tête dans ses bras repliés.

Elle prit conscience qu'un harnais l'emprisonnait et se secoua en vain pour s'en débarrasser.

— C'est quoi ? glapit-elle. Qui nous a mis ça ?

La réponse ne tarda pas : alerté par les cris, Djimon avait écarté la porte coulissante de la caisse de bois. Il était lui aussi équipé et attendait leur réveil.

Raminder ouvrit enfin les yeux. Brad s'était levé et se secouait de manière grotesque en tous sens.

— Enlève-moi ça ! s'époumonait-il en direction de Djimon. Tu m'entends, l'Indien ? Tu me vires ça, ou ça va mal tourner !

Gail et Maria n'étaient pas en reste. Elles tentaient d'ôter le dispositif sans y parvenir. Tout à leurs gesticulations, ils n'avaient pas noté la présence de longues cordes sur le sol. Brad s'emmêla les pieds dans l'une d'elles et s'effondra lourdement. Il n'eut pas la présence d'esprit d'amortir sa chute, et son front heurta le plancher. Il libéra une bordée de jurons tandis que des étoiles noires explosaient devant ses yeux. Gagnées par l'énervement, les filles continuaient de lutter.

En réponse à ces mouvements désordonnés, la plateforme s'était mise à tanguer au rythme de leurs ruades. Loin de se départir de son calme, Djimon choisit de quitter la pièce. Il leur tourna le dos sans un mot et disparut sur la terrasse.

La plateforme vacillait de plus belle. Ses oscillations gagnaient en amplitude. Des craquements sinistres se faisaient à présent entendre. Prenant soudain conscience du danger, Raminder leva les mains.

— Stop ! s'exclama-t-il. Tout le monde s'assoit ! Maintenant !

Sa voix grave avait couvert les protestations. Les filles se figèrent en ouvrant des yeux ronds. Le sikh tendit les mains en une tentative d'apaisement.

— Si vous continuez à vous agiter comme ça, haleta-t-il, vous allez faire céder les attaches de la terrasse. On a dû supprimer certaines d'entre elles, ce qui expliquerait que la structure est devenue aussi instable. Il faut garder notre calme, coûte que coûte. Nous sommes en équilibre au sommet d'un arbre, à plusieurs dizaines de mètres du sol. Nous ne survivrons pas à une chute de cette hauteur.

Elles comprirent qu'il n'exagérait pas et acceptèrent de s'asseoir dans la semi-pénombre de la pièce. Elles se tenaient par les bras et se posèrent face à face. Des gémissements de bois torturé s'élevaient de toutes parts, ponctués de sinistres grincements de cordages.

— Vous entendez ? renchérit le sikh. Les cordes sont à la limite. Elles ne produisaient aucun son quand nous étions sur la terrasse. Évitons les mouvements brusques, on va se diriger vers l'extérieur et voir si on peut encore utiliser le pont de singe.

N'écoutant pas les recommandations de Raminder, Brad s'était relevé d'un bond. Il tituba en direction de la porte coulissante.

— Assieds-toi ! supplia Maria. Tu vas tous nous tuer !

Mais le colosse, rendu furieux par sa chute ridicule, s'entêta jusqu'à l'ouverture. La cabine tanguait toujours plus. Manquant à nouveau de perdre l'équilibre, Brad s'appuya au cadre, passa la tête à l'extérieur et laissa fuser un cri de stupeur.

— Quoi ? interrogea Gail dans son dos.

— Vous n'allez pas le croire, bredouilla le colosse. Putaaaain ! C'est pas possible... L'autre salopard a filé. Il nous laisse crever ici !

Affolés, Raminder, Maria et Gail se levèrent avec précaution pour le rejoindre. La caisse de bois tanguait comme un esquif en haute mer. Raminder bascula soudain en avant et, emporté par son élan, percuta Brad. Ce dernier fut projeté à l'extérieur de la cabane. Il tenta de se rattraper au garde-fou, découvrit avec effroi qu'il n'était plus en place et poussa un cri étranglé en basculant dans le vide.

Horrifiés, les autres le virent disparaître, happé par les feuillages. Ils restèrent pétrifiés quelques secondes, le cerveau paralysé par l'horreur.

Un bruit sec, suivi d'un gémissement de douleur, les sortit de leur torpeur. Raminder battit des cils. Il découvrit, sur le sol, une corde tendue et la suivit des yeux. Une de ses extrémités était fixée au cercle d'acier planté au milieu du plancher, l'autre avait suivi Brad dans sa chute.

Le sikh s'allongea prudemment sur la terrasse et rampa jusqu'à la limite des planches. Il découvrit que Brad oscillait dans le vide à la manière d'un pendule de divination pris de folie. La corde était attachée à sa cheville, et il était fouetté par les branchages qui l'entouraient.

Luttant contre le vertige et la peur de s'écraser au sol, il n'osait plus se débattre et se contentait de lever les bras devant son visage pour éviter de se faire lacérer les joues ou crever les yeux.

— Remontez-moi, bordel ! gémissait-il. Ça fait un mal de chien...

— Il est vivant ! s'écria Raminder en reculant précipitamment.

Parvenu au seuil de la cabane, il s'assit, angra ses pieds sur le plancher, attrapa la corde et entreprit de la tirer pour hisser le géant.

— Bougez-vous ! supplia-t-il. Je ne vais jamais y arriver seul.

D'abord interdites, les filles vinrent à sa rescousse.

— On n'y arrivera jamais, gémit Maria. Il est trop lourd.

— Il faut que tu nous aides ! lança le sikh.

Brad s'accrocha à des branches voisines, passant de l'une à l'autre, pour soulager ses compagnons, qui parvinrent à le ramener sur la terrasse. Dès que Brad se fut rétabli sur la plateforme, Maria lâcha la corde et fila se réfugier au fond de la caisse, dans un réflexe animal. Elle se tenait tremblante, le dos calé contre la paroi opposée, priant pour que l'édifice ne s'effondre pas.

Brad se releva en grimaçant et marcha à son tour vers l'intérieur.

— Doucement ! ordonna Raminder. Évitons tous les mouvements brusques. Sinon, on va basculer.

Cette fois, Brad écouta la consigne. Il ralentit l'allure, se glissa dans la pièce, se posa avec souplesse sur le plancher et entreprit d'ôter la corde qui lui enserrait la cheville avant de masser sa peau endolorie.

— Tu es sûr de vouloir faire ça ? lui lança Maria.

— Ouais. Je n'aime pas être attaché.

— Parce que nous sommes prisonniers ? insista Maria. Pourtant Djimon n'est plus là. Nous sommes libres de nous en aller, non ?

— Nous sommes toujours captifs, c'est l'évidence, intervint Gail. Mais je pense que ces cordes sont là pour nous protéger. Vous avez tous noté que les barrières ont été démontées pendant notre sommeil. On a également défait une partie des arrimages qui assuraient l'équilibre de la structure. En échange, on nous a équipés de tout ce matériel, ajouta-t-elle en indiquant les filins qui reliaient chacun d'eux à l'anneau de sécurité central.

Maria sentit monter en elle une crise d'angoisse.

— Ce n'est pas possible ! gémit-elle. Il doit bien y avoir un moyen de sortir d'ici, de descendre jusqu'au sol... de retourner chez nous !

Elle fit mine de se diriger vers l'ouverture, mais Raminder l'interrompit d'un geste autoritaire.

— Tu peux y aller... mais doucement !

Maria acquiesça. Elle se mit à quatre pattes et se déplaça jusque sur la terrasse, au bord de laquelle elle s'assit en tailleur pour observer la canopée. La brume s'était enfin dissipée, et le regard portait loin sur l'océan de feuillages. La jeune femme secoua la tête.

— Je ne comprends pas ! Seigneur, pourquoi sommes-nous ici ? Je veux rentrer chez moi...

Brad se dirigea avec souplesse vers la porte, posa une main ferme contre la paroi pour assurer son équilibre et leva l'autre en porte-voix.

— Hé ! hurla-t-il à pleins poumons. T'es où, connard ? Tu nous as amenés là et t'es reparti, c'est ça ?

Sa voix puissante transperça les frondaisons drues. En réponse, un véritable tintamarre s'éleva de toutes parts. On distinguait des cris d'oiseaux – des aras, auxquels répondaient des toucans –, mais aussi des coassements de grenouilles, sans doute des *Hyla boans*, mêlés à des vocalises étranges, d'une puissance rare, aux effets stupéfiants. Un concert de hurlements rauques, comme jaillis de la gorge de monstres antédiluviens.

— C'ét... c'était quoi, ça ? bégaya Maria en pointant du doigt les feuillages d'où leur étaient parvenues les plaintes graves.

— Je crois qu'il s'agit de singes hurleurs, fit Gail depuis l'intérieur de la cabane. J'ai vu des vidéos. Leurs cris sont saisissants, la première fois qu'on les entend... Et ils peuvent faire BEAUCOUP<sup>1</sup> de bruit, si on les dérange trop.

Comprenant qu'il était le destinataire de cette mise en garde, Brad renifla en lançant un regard circulaire sur les frondaisons. Il fut incapable de localiser les singes et, de guerre lasse, retourna dans l'abri, où il fut rejoint par Maria.

Dehors, les primates protestaient toujours, prolongeant leur cacophonie assourdissante.

— Personne n'a noté une chose importante, déclara Raminder.

— Quoi, encore ? répliqua Brad, que les cris des hurleurs exaspéraient.

— La gamine... Florence. Elle n'est plus là.

— Merde..., coassa Gail. Elle... elle est partie, elle aussi.

— Ah ! pavoisa Brad en bombant le torse. Vous voyez ? Je savais bien qu'elle était de mèche avec l'Indien. Ils vous ont bien eu, avec leur numéro ! Quand je vous disais qu'il fallait se méfier d'elle !

Gail ne partageait pas son analyse.

— Ça ne tient pas debout. Pourquoi aurait-elle fait ça ? Elle n'a rien appris de spécial, elle n'a rien obtenu de nous.

— Peut-être que si nous pouvions juste nous rappeler la dernière chose qui s'est passée, avança timidement Maria, ça nous aiderait à comprendre.

Gail fronça les sourcils et se concentra.

— Oui, je me rappelle qu'une jeune fille est entrée dans le bar...

Elle secoua la tête et ajouta :

— C'est la dernière chose dont je me souviens. Ensuite, je me suis réveillée ici.

— C'est ça, intervint alors Raminder. Moi aussi, je l'ai vue s'asseoir au bar avec une enveloppe. Mais j'étais tranquille, dans un fauteuil confortable, avec un cocktail, et je n'y ai pas prêté attention. Je me suis remis à lire, et puis....

Il s'interrompit et ouvrit les bras dans un geste large pour désigner le décor qui les entourait.

— Les boissons, murmura Maria, le serveur nous apportait des boissons gratuites. J'ai trouvé ça un peu étrange.

— À ce moment-là, j'étais avec Sarah – jolie, mais pas futée –, et elle trouvait ça merveilleux...

— Elle parlait des boissons gratuites, bien entendu, ajouta Gail ironiquement, avant de poursuivre pour ne pas laisser le temps à Brad de réagir. On nous a drogués et enlevés. De plus, nous avons tous un point commun : celui d'avoir accepté de collaborer avec le dénommé Radford, pour soutenir la McKenzie Forest lors des délibérations du procès. C'est donc à un adversaire du groupe que nous avons affaire... Quelqu'un qui veut nous faire payer, comme il veut faire payer McKenzie-Huang.

Elle réfléchissait à voix haute et se pinça la base du nez, avant de s'exclamer :

— Mais, dans ce cas, pourquoi nous amener ici ? C'est ahurissant. Totalement illogique. Il suffisait de nous réunir dans une cave, à New York, ou encore de nous enfermer dans une baraque perdue du New Jersey. Pourquoi avoir pris autant de risques pour nous transporter aussi loin, aussi vite ?

Raminder s'éclaircit la gorge.

— C'est encore un point à élucider, fit-il remarquer.

— Comment ça ?

Il eut un pauvre sourire à l'attention de Gail et poursuivit :

— Tu as dit « aussi vite », mais nous ne savons absolument pas combien de temps s'est passé entre le moment où nos ravisseurs nous ont endormis... et le moment où nous nous sommes réveillés ici. Nous avons ouvert les yeux un matin, mais rien ne nous permet d'affirmer que nous n'avons dormi qu'une nuit. Qui peut dire la durée et l'effet de la drogue qu'on nous a administrée ?

Sa déclaration eut un effet dévastateur sur le moral de ses compagnons. Abasourdis, ils regardaient le plancher devant eux, en réfléchissant à leur situation... sans parvenir à formuler la moindre explication convenable.

Maria rompit le silence pesant de la cabane.

— Vous avez entendu ? souffla-t-elle.

— Quoi, encore ? fit Brad.

Elle leva un doigt en travers de ses lèvres.

— Chut ! ordonna-t-elle. Les animaux. Ils... *Ils changent de registre.*

Ils tendirent l'oreille, cherchant à isoler des cris ou des trilles, à juger d'éventuelles modifications. Les sons de la forêt semblaient monter en puissance, comme sous l'effet d'une chambre d'amplification. Ils se diversifiaient, dans une infinie variété de nuances. Certains, plus soutenus, enflaient ou diminuaient progressivement. D'autres, particulièrement aigus et soudains, sonnaient comme des échos venus de si loin qu'on ne pouvait être certains de leur provenance. La forêt s'exprimait, elle submergeait les intrus qui occupaient la cabane des cimes d'une multitude de sons, de chants et de cris, comme autant d'expressions de la nature. Avec la puissance et la complexité d'un orchestre symphonique.

Soudain, un bruit mat précédé d'un sifflement rageur fit sursauter les quatre captifs.

— Merde ! s'exclama Gail en désignant du doigt la flèche qui était passée au-dessus de leurs têtes avant de se ficher profondément dans la paroi opposée à la porte.

Maria plaqua une main sur ses lèvres pour retenir le cri de terreur qu'elle sentait monter dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que c'est encore que ces conn..., grogna Brad en se dirigeant vers l'entrée pour tenter de localiser le point d'où le projectile était parti.

Raminder s'était levé, lui aussi. Le sikh décrocha la flèche. Il découvrit qu'un message y était enroulé et le déplia. Front plissé, il lut à haute voix le texte qu'on y avait inscrit à la main :

— « Au nom de ses créatures et de son peuple, je vous souhaite la bienvenue dans la forêt. Cette forêt primaire et moi sommes des condamnés à mort en sursis. Vous seuls avez le pouvoir de nous juger et de nous acquitter... »

Brad revint sur ses pas et se pencha par-dessus l'épaule du sikh pour vérifier qu'il lisait bien le texte inscrit sur le parchemin.

— Putain de malade ! éructa-t-il. Mais tu es qui, nom de Dieu ?

Maria tremblait comme une feuille. Gail lui posa une main sur l'avant-bras pour tenter de la calmer.

— Inutile de nous affoler : on a tiré cette flèche pour nous envoyer le message, pas pour nous terroriser ou nous tuer. Raminder, tu as tout lu ? Il y a autre chose ?

Le sikh hocha la tête avant de reprendre sa lecture.

— « De l'aide va bientôt vous parvenir. D'ici là, prenez soin les uns des autres. Et surtout, conservez vos équipements, vous en aurez besoin. »

Maria s'était signée. Elle murmurait une prière. N'y tenant plus, Brad sortit sur la terrasse et adopta une posture bravache.

— Montrez-vous, putain ! rugit-il. Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce qu'il faut qu'on fasse pour partir de ce trou à rats ?

La symphonie de la forêt reprit de plus belle.

Ce fut la seule réponse qu'il obtint. Résigné, il finit par retourner auprès de ses compagnons.

La cabane des cimes était désespérément seule. Un radeau de naufragés, perdu au milieu de l'océan vert.

## Chapitre 28

ANTENNE DE RECHERCHE ENTOMOLOGIE, BANLIEUE  
DE MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN, 14 HEURES.

Un long, très long moment, ils étaient restés perdus dans leurs pensées. Et puis Patrick avait relevé la tête.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Elle s'éclaircit la gorge.

— Au début, c'était comme un rêve. Will n'avait jamais été aussi heureux. Nous avions eu des jumeaux, Élie et Kim, deux ans après la naissance de Flora. Il les initiait à la forêt. Il les emmenait avec lui, étudiait les plantes, prenait des notes, faisait des dessins d'après ses observations... Parfois, je les accompagnais.

Elle se souvenait parfaitement de cette fois où, alors que William dessinait une énorme feuille épiphyte en étudiant les créatures qui grouillaient dans le liquide retenu en son sein, Élie avait tendu la main.

— Non ! s'était écrié William. N'y touche pas !

*Alicia avait bondi, soulevant le petit avant que ses doigts n'atteignent une minuscule grenouille.*

— Ce sont des dendrobates, avait expliqué William, elles sont jolies, mais il ne faut pas s'y fier : certaines glandes de leur peau sécrètent un poison mortel. Les hommes de la forêt frottent les pointes de leurs flèches sur leur dos, pour être sûrs de tuer leurs proies à la chasse.

— Waow ! s'était écrié Kim. Trop cool !

— Est-ce qu'on peut les adopter, papa, s'il te plaît ? avait demandé Élie.

— Est-ce qu'on peut prendre ces fleurs pour que Flora les peigne ? avait renchéri Kim. Elle va adorer les couleurs !

Patrick attendait, silencieux. Alicia, les yeux dans le vague, lui livra ses souvenirs sans retenue aucune.

— On adorait la forêt, poursuivit-elle. On avait découvert tant d'espèces jusqu'alors inconnues de la science, Will était au paradis ! Imagine : il nous arrivait d'en identifier trois nouvelles dans une même journée ! J'aaidais souvent au dispensaire, les enfants apprenaient toute la journée. Ils étaient capables de reconnaître des jaguars, des papillons comme les divers morphos, des oiseaux... Will avait abandonné ses actions militantes après notre arrestation, il voulait se consacrer à ses recherches. Mais très vite, hélas, c'est devenu impossible d'ignorer les dégâts causés à la forêt et aux tribus.

Le souvenir lui revint, de ce jour funeste où son époux avait déambulé pendant des heures dans la forêt dévastée et était rentré à la maison, atterré. Autour de lui, des arbres géants avaient été abattus sans discernement. Il avait remonté la piste effroyable et était arrivé devant les restes fumants d'un village carbonisé. Attiré par le bruit du moteur, il avait levé les yeux vers le ciel et aperçu l'hélicoptère frappé du logo McKenzie Forest, qui effectuait des manœuvres circulaires pour vérifier que la besogne avait été correctement effectuée.

— Les gens ont été obligés de quitter leur terre, soupira Alicia. On ne leur a pas donné d'autre choix que de travailler pour McKenzie Forest ou mourir de faim. McKenzie-Huang et une centaine d'autres se partageant le bois, les troupeaux et le marché du soja comme une mafia, Will décida qu'il était temps de se rebeller.

Elle s'autorisa une rasade de scotch, avant de reprendre.

— Alors il est allé à la rencontre des tribus, des ouvriers. Il a parlé avec eux, il a su trouver les mots pour les convaincre. Il leur a expliqué la nécessité vitale de préserver leurs forêts. Il leur a dit qu'ils perdraient leur identité, leur patrimoine, leur histoire, le jour où les compagnies auraient tout rasé. Il leur a démontré que les industriels cherchaient à les éliminer, les uns après les autres, pour s'approprier des terres **ancestrales**. Il avait rencontré un dénommé Youssef, un écologiste convaincu, venu comme nous vivre dans la forêt pour trouver les moyens de la défendre. Youssef partageait les idées de William, lui aussi était prêt à agir. Ensemble, ils distribuaient de la nourriture dans les habitats vétustes. Ils étaient en contact avec un jeune médecin, officiant dans un dispensaire, qui soignait les

victimes des incendies de forêt – ces brasiers que les hommes de McKenzie Forest allumaient pour paniquer les populations et nettoyer les friches laissées après les coupes de bois, ou chasser des villageois des terrains convoités pour les futurs champs de colza.

Patrick acquiesçait. Il imaginait aisément la colère qui avait dû s'emparer de son ami devant de tels agissements.

— Will s'est pris au jeu, grimaça Alicia. Il ne mesurait plus les risques, il se mettait en danger. Même Youssef ne parvenait plus à le raisonner. Pour lui, c'était devenu une croisade. Il pensait vraiment, à lui seul, renverser un empire comme celui de McKenzie-Huang.

Un beau jour, il était revenu hilare d'un déplacement et avait voulu lui montrer des prises de vues réalisées à partir d'un drone miniature. Alicia, affolée, avait découvert qu'il s'était glissé en bordure d'une exploitation et avait manœuvré l'engin pour filmer le chantier exploité par les hommes de McKenzie Forest. En apercevant le drone, un garde s'était précipité dans son camion, avait attrapé un fusil et ouvert le feu sur le petit appareil. William, au lieu d'en rester là, avait pris un malin plaisir à faire descendre le drone pour zoomer sur le tireur. L'homme, rendu fou de rage par la provocation, avait tiré à nouveau, en vain.

Alicia avait vertement rabroué son époux, mais celui-ci lui avait assuré qu'il ne risquait rien et que personne ne l'avait vu manœuvrer...

— Avec Youssef, ils distribuaient des tracts et des affiches, ils agrafaient des posters sur les arbres des écoles pour toucher les populations les plus sédentaires. Partout, ils multipliaient les slogans en portugais et en dialecte local : « *Mantém suas forestas*<sup>1</sup> », « *Protege suas forestas*<sup>2</sup> ». Ils allèrent jusqu'à provoquer des mouvements de grève dans des dépôts de bois. Chaque jour, ils gagnaient de nouveaux soutiens. Et puis, des policiers sont intervenus.

— Des policiers ? répéta Lockman, interloqué.

— Oui. À l'issue d'un meeting, Will rentrait à la Land Rover quand deux flics lui ont clairement demandé de cesser ses activités, avant « d'avoir de gros problèmes ». Il était évident que McKenzie-Huang et consorts leur avaient graissé la patte, mais Will n'a pas voulu déposer les armes. Je lui ai dit qu'ils pouvaient l'arrêter, qu'ils n'hésiteraient pas à le faire si les grèves reprenaient, mais il a refusé de m'entendre. « La presse et la télé viendront des villes, m'a-t-il répondu. Si la police intervient, si des

gens sont blessés, si un universitaire américain est arrêté... Ça ne passera pas inaperçu. Les médias prendront le relais, et j'aurai atteint mon but. » J'ai eu beau lui dire qu'il était naïf, que les habitants des villes se fichaient de ce qui se passait dans la forêt, il n'a rien voulu savoir.

— Tu ne l'accompagnais plus ? Tu aurais pu éviter certains débordements !

— Il fallait s'occuper de Flora et des jumeaux. Will n'était plus là pour eux. Il était obnubilé par son combat au point d'en oublier l'essentiel. Les enfants ne faisaient pas de remarques, mais leur papa leur manquait terriblement. Un jour, il est parti pour une de ses réunions, et j'ai emmené les petits près d'une cascade en compagnie de Youssef, qui devait nous surveiller. C'était un endroit merveilleux, j'y dessinais des orchidées d'après modèle, Flora jouait avec un petit capucin que nous avions apprivoisé, les jumeaux se baignaient... Je ne les ai pas vus arriver.

— Qui ça ?

— Un groupe d'hommes, à pied, en tenue de camouflage. Ils sont apparus sur la berge. Ils portaient des armes lourdes et des machettes L'un d'eux, un tout jeune, s'est dirigé vers Flora avant que je puisse réagir. Elle a pris peur, elle a voulu s'enfuir, mais un autre mercenaire l'a attrapée. Une espèce de géant, au visage dévoré par sa barbe. Je me souviens que ma fille a hurlé de peur et que le type riait, riait à gorge déployée...

Alicia frissonna.

— J'ai appelé Youssef, mais il ne répondait plus. Et puis l'un des soldats a dit : « Nous avons un message pour votre mari. De la part de McKenzie. On ne veut pas de vous ici. » Le jeune a braqué son arme et a tiré une balle dans la tête de notre capucin. Les jumeaux et Flora ont hurlé et pleuré... Et le soldat a ajouté : « La prochaine fois, ce sera l'un de vos enfants. Vous dégagiez aujourd'hui. Demain, ce sera trop tard. Dites-le bien à votre mari : demain... CE SERA TROP TARD. » Le géant a reposé Flora sur le sol, et ils sont repartis. J'ai appelé Youssef, je l'ai cherché. Nous ne l'avons jamais revu.

Patrick déglutit avec peine, il commençait à mieux cerner les motivations de William... sans s'expliquer pour autant son terrible entêtement, aux conséquences atroces.

— Le soir, j'ai eu toutes les peines du monde à endormir les enfants. Flora surtout, qui avait vu la tête de son singe exploser. J'ai voulu parler à

Will, j'ai tenté de le raisonner. Je lui ai dit que les choses étaient très claires, que tout était foutu, qu'il était allé trop loin. Je lui ai rappelé que Youssef avait sans doute déjà payé le prix de toute cette folie, que c'était trop dangereux de rester, que je ne voulais pas risquer la vie de mes enfants...

Elle scandait ses mots, comme sous l'effet de la transe. Les souvenirs étaient si violents que les phrases jaillissaient en salves douloureuses.

Il passa un bras autour de ses épaules pour tenter de la réconforter.

— Je lui ai dit que la forêt paradisiaque, ce jardin d'Éden que nous avions imaginé, n'était plus qu'un rêve évanoui. Que ces hommes ne plaisantaient pas, qu'ils n'hésiteraient pas à s'en prendre à nos enfants. Il a dit : « On ne peut pas les laisser gagner si facilement », et j'ai cru devenir folle. Il parlait de la situation comme s'il s'agissait d'une de vos parties d'échecs, comme si c'était un jeu, avec des règles... Je l'ai laissé seul et j'ai fait les bagages, puis je l'ai prévenu que le lendemain je partirais avec les petits.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a regardée faire et il a murmuré : « Si je pars maintenant, la grève va échouer. » Il est resté assis sur une chaise, à l'extérieur de la maison. Au réveil, il est venu me voir et m'a dit : « Accorde-moi une heure ou deux. Je dois aller chercher une plante. Tu sais ? Celle dont je t'ai parlé. Ce sera mon dernier travail ici, ma dernière découverte. Je sais qu'elle est là, j'en suis certain. Je ne peux pas partir sans elle, ce serait un échec total, ce serait... insupportable. Prépare-toi avec les enfants et, dès que je serai revenu, nous partirons. » J'étais folle de joie. Je n'imaginais pas la suite...

Alicia demeura silencieuse un long moment, les yeux fixés sur les silhouettes des fantômes qui dansaient autour d'elle, puis elle prit une profonde inspiration et acheva :

— Quand j'ai entendu l'hélicoptère, il était trop tard. Le napalm embrasait tout, les flammes couraient autour de la maison. J'ai jeté Flora dans la voiture, j'ai voulu retourner chercher les jumeaux, mais une grenade est tombée entre eux et moi, et un mur de flammes s'est élevé. Je ne les voyais plus, je les ai appelés... mais ils ne m'ont pas répondu. J'étais folle d'angoisse, je ne savais plus quoi faire. Alors je leur ai crié de se cacher dans la maison, de se mettre à l'abri, d'attendre leur papa. Je leur ai dit que Will arrivait, qu'il serait bientôt là... Je criais pour essayer de couvrir les bruits de l'incendie. Flora hurlait de terreur. J'ai sauté au volant, j'ai mis le

contact et j'ai démarré. Des hommes sortaient des sous-bois, ils tiraient à vue sur les villageois, ils massacraient tout le monde, sans discernement. C'était abominable. L'hélicoptère tournait toujours, il larguait d'autres bombes. Le bruit était assourdissant, Flora et moi étions terrorisées. J'ai menti à ma fille, je lui ai dit que ses frères avaient pu s'enfuir, qu'ils s'étaient cachés dans les buissons, qu'ils attendaient leur père. J'inventais une histoire comme pour m'en persuader, mais...

Elle leva sur Patrick des yeux emplis de larmes.

— C'est moi qui ai dit à Élie et Kim de rentrer dans la maison. S'ils étaient restés à l'extérieur, ils seraient vivants aujourd'hui. Je les ai envoyés à la mort, Patrick !

Il secoua la tête.

— Tu ne pouvais pas savoir !

### **L'art du profit selon Cuscuta.**

Il existe 100 à 170 espèces de plantes parasites de ce genre. Si l'on se réfère aux travaux de l'Angiosperm Phylogeny Group, on sait pouvoir classer Cuscuta non plus uniquement comme le seul genre dans la famille des Cuscutaceae, mais aussi parmi les Convolvulacées.

Quelle est sa particularité et pourquoi pose-t-elle question ?

Tout « simplement » - j'emploie ce mot par dérision - parce que les cuscutes peuvent évaluer le contenu nutritionnel de leurs victimes avant de décider de les attaquer.

Comment procède-t-elle ?

Elle analyse les composants chimiques volatils présents dans l'air autour de son hôte. Une fois la plante-hôte atteinte, la cuscute s'enroule autour des tiges de sa victime et en analyse la composition. Si l'hôte contient des nutriments bénéfiques, la cuscute s'insère dans son système vasculaire. La racine finit par mourir.

La cuscute ne cesse de se développer, elle peut parasiter plusieurs plantes à la fois. Ce faisant, elle peut aussi participer à la transmission de pathogènes d'un individu à l'autre.

Dans les régions tropicales, la cuscute se développe jusqu'au sommet des arbres et arbustes. J'ai vu au Pakistan des acacias d'un jaune flamboyant... parce qu'ils étaient totalement recouverts par ce parasite.

Plus que d'exploitation des autres plantes, c'est de véritable vampirisme qu'il faut parler quand on aborde le sujet de la cuscute, et je ne peux m'empêcher d'établir le lien avec certains comportements humains. Ne sommes-nous pas à la fois au sommet de la chaîne alimentaire... et au summum d'une forme de parasitisme, tant nous exploitons sans vergogne la moindre ressource de notre planète ? Certains hommes ne sont-ils pas capables, sans le moindre remords, de s'attaquer à plusieurs victimes pour se nourrir de leur essence, de leur nature, de leur énergie, jusqu'à entraîner la mort de ceux dont ils exploitent la vie ?

Si la cuscute devait un jour s'humaniser, elle serait cousine de McKenzie-Huang, tant elle est prompte à exploiter toutes les ressources qui l'entourent, quitte à les pervertir ... ou à en détruire la source. Cuscuta est un vampire, et la nature ne produit pas que des êtres inoffensifs ou altruistes.

À bien y songer, la désolation ne serait donc pas l'apanage des seuls êtres humains.

*Et je ne sais s'il faut s'en réjouir...*

## Chapitre 29

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 9 JUIN, 14 HEURES.

Le botaniste réglait les caméras sur les écrans de contrôle. Il vérifia la qualité des images, sauvegarda les vidéos en haute définition et les transféra sur le serveur. Il eut une pensée émue pour Pablo, sans qui rien n'aurait été possible. Le **narcotrafiquant** avait joué les bons samaritains, en lui offrant les moyens humains et financiers de mener son action. Sans lui, sans ses hommes, sans le jet privé et les sommes fabuleuses injectées dans les divers projets sans jamais renâcler à la dépense... jamais le plan n'aurait pu être accompli de la sorte.

William sourit en se remémorant l'une de leurs premières discussions, dans la chambre qu'on avait mise à sa disposition, au cœur de l'hacienda, des années auparavant.

- *Comment vous appelez-vous ?* avait-il demandé au narco.
- *Pablo.*
- *Pablo comment ? Vous avez bien un nom ?*
- *Juste « Pablo ». Tu sais ? Comme Escobar... mais en mieux.*
- *En mieux ?*
- *Oui, et même beaucoup mieux puisque – jusqu'à preuve du contraire – je suis libre, moi, et toujours en vie !*

*Pablo avait éclaté de rire pour ponctuer sa dernière phrase. William avait souri, comprenant qu'il n'en saurait jamais davantage et que cela ne poserait aucun problème entre eux. Bien sûr, plus tard, bien plus tard, il en avait appris plus sur Pablo Suarez, mais il n'avait jamais voulu connaître que l'essentiel. Savoir son prénom, c'était déjà bien... Si c'était le vrai. Mais, après tout, quelle importance ?*

- *Comment dois-je vous appeler ?*
- *Quelle question...,* avait soupiré le narco.

- Vos hommes vous appellent « Don Pablo », me semble-t-il.
- On peut se tutoyer, maintenant, tu sais ?
- C'est noté. Comment je dois t'appeler ? Pablo ? Escobar ? « Comme Escobar » ?

*Le narcotrafiquant eut une mimique amusée. Nul n'osait s'adresser à lui avec une telle simplicité – ici, on frôlait la désinvolture – depuis des lustres. En d'autres temps, il s'en serait offusqué, et la punition serait tombée, féroce... mais cet homme au visage ravagé, dont les yeux exprimaient plus que du courage, avait quelque chose d'exceptionnel, Suarez le devinait.*

*Il libéra un petit rire de gorge.*

- Tu peux m'appeler comme tu veux, mon ami. Mais j'aime autant Pablo.

*L'homme aux deux visages hocha la tête.*

- Et toi, ajouta Escobar, comment veux-tu que je t'appelle ?
- J'aime bien « mon ami ». D'autant que tu connais mon véritable nom, je suppose.

*Tu supposes bien.*

*Le narcotrafiquant posa une main ferme sur l'épaule du botaniste et l'entraîna hors de la chambre.*

- Viens, dit-il, je veux que tu me parles de toi, de tes recherches.
- Il y a fort longtemps que je n'ai pas étudié, soupira William.
- Par manque de moyens, probablement. Tu ne peux pas continuer à creuser la terre avec tes doigts. Tu es un scientifique, un chercheur. Tu es l'un des meilleurs, mon ami. Il te faut un laboratoire, du matériel de pointe, des moyens.

*Sans doute, renifla le botaniste, mais un laboratoire coûte une fortune et...*

*L'argent n'est pas un problème, éluda Escobar. Tu peux me demander ce que tu veux.*

*Et, devant le regard incrédule de son interlocuteur, il reprit en détachant chaque syllabe :*

*Demande ce que tu veux, mon ami. Et tu l'auras.*

William sourit en direction des écrans de contrôle.

Suarez avait, depuis, tenu parole.

Le navire des cimes n'avait été que la première étape de leur extraordinaire collaboration.

# Chapitre 30

ANTENNE DE RECHERCHE ENTOMOLOGIE, BANLIEUE  
DE MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN, 14 H 15.

Patrick n'osait plus bouger. Alicia pleurait en silence, la tête **blottie** au creux de son épaule.

— Mais où étais-tu toutes ces années ? **murmura-t-il.**

— Quand j'ai compris que Will et les garçons n'avaient pas échappé au massacre, je suis partie avec Flora à l'autre bout du monde. J'étais terrifiée à l'idée que les hommes de McKenzie Forest veuillent nous réduire au silence, parce que nous avions été témoins de leurs meurtres.

— Des hommes de McKenzie-Huang ? Tu en es certaine ?

— Je l'ai vu, Patrick. C'était bien lui. Il était à bord de l'hélicoptère, il donnait les ordres. Ce type est un malade de la pire espèce, il est prêt à tout pour s'imposer.

— Il faut le dénoncer dans ce cas, quelqu'un doit l'arrêter. Les faits ne sont pas prescrits.

— C'était au Brésil, il y a plus de dix ans... Et ce serait sa parole contre la mienne. On m'accuserait de vouloir venger Will, de ne pas être impartiale. De plus... je ne veux pas mêler Flora à une nouvelle histoire.

— Où êtes-vous allées, la petite et toi ?

— J'ai obtenu un travail à l'université d'Aberdeen, en Écosse. Quelques années plus tard, nous sommes rentrées discrètement aux États-Unis. J'éprouvais le besoin de retrouver mes racines, mes repères d'enfance. Entre-temps, j'avais changé de spécialité. Et Alicia et Flora Longhi sont devenues Joan et Florence Peabody. J'ai trouvé ce travail comme entomologiste, et Flora s'est adaptée à la vie, ici.

Elle se souvint d'une anecdote qui lui porta un sourire aux lèvres.

— Quand nous sommes sorties de l'aéroport, elle a râlé pour que nous allions directement manger un hamburger. « Hé ! On est aux États-Unis, m'man ! *Hamfuckingburgers* ! » C'était la première fois qu'elle s'autorisait une grossièreté en ma présence.

Patrick fut heureux de la voir à nouveau sourire, il l'encouragea à poursuivre.

— Flora est une fille formidable. Elle se souvient de ses frères et de son père, mais n'a conservé aucune mémoire de l'incendie, Dieu merci. Aujourd'hui, c'est une jeune Américaine comme les autres, qui écoute du rap, du stoner ou du R&B. Elle suit des études d'art, elle est très douée en dessin. Elle me demande parfois de lui parler de Will, mais j'ai encore beaucoup de mal à lui expliquer nos choix et tout ce qui nous a menés à...

Elle s'interrompit de nouveau, brisée par l'émotion.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle.

— Tu aurais dû me faire savoir que tu étais encore en vie, souffla-t-il. Je vous ai pleurés, William et toi. Je me suis asséché pendant dix ans. Cela a fait de moi quelqu'un de différent.

Elle le dévisagea, sembla hésiter un moment et puis elle s'enhardit.

— Patrick, il y a quelque chose que tu dois savoir.

— Dis-moi...

Il fut interrompu par l'ouverture brutale de la porte du bureau, que des agents fédéraux venaient d'enfoncer. Des hommes en armes pénétrèrent dans la pièce.

Patrick bondit sur ses jambes.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'insurgea-t-il.

Devant lui, Radford levait les mains, pour présenter deux papiers officiels.

— J'ai ici un mandat d'arrestation pour Dr Joan Peabody, soupçonnée de complicité dans l'enlèvement de cinq personnes au Brooklyn Heights Hotel, la nuit du 8 juin.

L'un des agents présents avait obligé Alicia à se lever. Il lui passait une paire de menottes aux poignets. Elle était si stupéfaite qu'elle ne chercha même pas à résister.

— Vous êtes devenu dingue..., fit Patrick.

Le sourire de Radford s'étira davantage.

— Et j'ai ici un second mandat, pour des charges similaires contre vous, « docteur » Lockman.

Les hommes avaient posé des mains sur ses épaules. On ramena les bras de Patrick en arrière pour le menotter à son tour.

— Vous faites une erreur stupide, Radford, siffla-t-il.

— On verra ça, répliqua l'autre, un sourire au coin des lèvres.

# Chapitre 31

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, MERCREDI 7 JUIN, DANS L'APRÈS-MIDI.

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'ils étaient assis en cercle dans la cabane ? Impossible de le dire avec précision. On leur avait enlevé les portables et les montres. Ils ne disposaient d'aucun repère fiable.

Raminder, parfois, se levait et tentait d'estimer les heures passées depuis leur dernier réveil, en observant la course du soleil.

— Mais ça n'est qu'une vague idée, s'excusait-il auprès de ses compagnons. Je ne peux pas faire mieux...

Le temps leur semblait figé. Seules raisons de se réjouir : le calme était revenu dans la forêt, les singes hurleurs s'étaient éloignés et ne poussaient plus leurs terribles cris, et la plateforme s'était stabilisée. Elle n'adoptait plus les roulements d'un bateau ballotté par la houle, et les fixations autour du tronc porteur – que le sikh était allé inspecter, en se penchant au-dessus du vide, à la limite de la terrasse – semblaient encore assez nombreuses et solides pour éviter l'effondrement de la structure. À l'issue d'une de ses dernières sorties, Raminder réclama l'attention du petit groupe.

— On devrait peut-être essayer de descendre au sol, déclara-t-il. Une fois en bas, il nous suffirait de trouver le cours d'eau le plus proche, pour le suivre dans la direction du flot. C'est probablement la façon la plus sûre de retrouver la civilisation.

— *Une fois en bas ?* s'étouffa Brad. Tu penses vraiment qu'on peut descendre ces arbres comme un escalier ? Tu as vu la hauteur ? Quand je me suis cassé la gueule et que je me suis retrouvé suspendu par un pied, j'ai compris. Je sais ce que ça fait, tu peux me croire. La végétation est si épaisse qu'on ne pourra pas s'y frayer un chemin. Il faut une machette, ou une tronçonneuse pour tailler sa route ! On n'a aucune chance d'arriver en

bas indemne et encore moins de survivre au ras du sol, avec toutes les saloperies qui y vivent. Il faut l'admettre et arrêter de prendre nos désirs pour la réalité : on est coincés sur cette foutue terrasse !

Maria, le front empourpré, murmura d'une petite voix :

— J'ai envie de faire pipi !

— Tu crois qu'on en a quelque chose à foutre ? répliqua Brad sans même se retourner.

Gail effleura le bras de la jeune femme.

— Il y a un seau dans le coin, là-bas, lui fit-elle remarquer.

— Je ne vais pas me servir de ça devant tout le monde ! s'offusqua Maria. Je n'y arriverai jamais !

Gail lui adressa une mimique bienveillante.

— Je sais que ça n'est pas facile, mais on va tous devoir s'adapter à la situation.

Maria se leva, attrapa le seau, puis, après réflexion, se dirigea vers la porte, qu'elle fit coulisser. Elle jeta un regard méfiant à l'extérieur et tressaillit soudain en poussant un cri de terreur.

— Regardez ! fit-elle en désignant une silhouette perchée sur une branche, dans un arbre voisin.

Alertés, les trois autres l'avaient rejoints.

— Du calme, murmura Gail à l'oreille de la jeune femme. C'est Djimon.

— Ah, voilà enfin l'autre con ! grogna Brad à mi-voix.

Il leva le ton et lança en direction de l'Indien :

— C'est pas trop tôt !

Djimon demeura sans réaction. Il s'était changé pour l'occasion, adoptant une tenue de *ranger* – boots de marche, pantalon de toile à poches multiples, veste renforcée. Il portait à l'épaule un sac de grande taille.

— Bon ! ricana Brad. Qu'est-ce qu'on fait ? On tente le saut de l'ange et on te rejoint, ou c'est toi qui viens jusqu'ici ?

Imperturbable, l'Indien effectua une succession de bonds, passant d'une branche à l'autre, puis d'un arbre au suivant. Il s'empara d'une corde munie d'un grappin, la lança avec une habileté sidérante et s'y suspendit avant de s'élancer dans le vide. Il atteignit le tronc qui soutenait le radeau de bois. À mesure qu'il approchait, les captifs éprouvaient le besoin irrépressible de

poser des questions. Elles fusaient de tous côtés, dans le plus grand désordre. Chacun voulait obtenir des réponses, et le brouhaha se fit insupportable.

Djimon resta mutique, attendant que le calme revienne. Une fois rétabli sur la terrasse, il déposa son sac sur le plancher de bois. Il en tira des cordes, qu'il tendit aux quatre captifs. Méfiant, Brad refusa de prendre la sienne. Gail, Maria et Raminder conservaient la corde dans les mains, sans savoir ce qu'il convenait d'en faire.

Djimon fouilla à nouveau dans son sac. Il y prit d'abord quatre larges pantalons de toile, quatre vestes sportives découpées dans ce qui semblait être un tissu imperméable et munies d'une capuche, quatre paires de chaussures d'escalade, quatre sacs à dos de dimension réduite et cinq casques équipés d'une lampe frontale.

— On dirait des casques de mineurs, nota Gail.

— Oui, ça y ressemble, confirma Raminder.

— Sans blague ? ricana Brad. Et pourquoi il veut qu'on se déguise comme ça ? On va à la mine ? Après les hauteurs, les profondeurs de la forêt ?

Il allait poursuivre, quand Gail lui lança un regard qui le contraignit au silence.

— Je suppose qu'on va en avoir besoin, fit-elle à l'attention du géant blond. Le matériel t'a déjà sauvé la vie une fois, me semble-t-il. À ta place, je m'équiperais sans la ramener.

Ils firent comme Gail l'avait décrété, sans discuter davantage. Les filles retournèrent se changer dans la cabane et glissèrent leurs vêtements personnels dans les sacs à dos fournis par l'Indien. Maria portait cependant ses escarpins autour du cou, n'ayant pu se résoudre à les abandonner.

Devant l'air **réprobateur** de Raminder, elle lui montra les semelles rouge vif et expliqua :

— C'est un cadeau de mon mari. Elles ne tiennent pas dans le sac... et elles coûtent une véritable fortune. Je ne me pardonnerai pas de les perdre.

Djimon acheva la distribution du matériel. Il enfila le cinquième casque et en fixa la sangle. Puis il sourit à la cantonade et attendit que les quatre jurés l'imitent.

Maria considérait son casque avec circonspection.

— Je ne vais pas mettre ça, j'aurais l'air stupide.

— Personne ne va te regarder, ma chérie, lui fit gentiment remarquer Gail. Fais juste ce que Djimon nous demande. L'important, c'est de partir d'ici. Je suis certaine que, comme moi, tu rêves de retourner chez toi et de retrouver les tiens ? Alors, assez perdu de temps !

Elle l'aida à enfiler son casque et à en régler la courroie de sécurité.

Quand ils furent tous les quatre prêts, Djimon fixa leurs cordes aux harnais et leur montra, à gestes vifs et précis, comment se déplacer sans se bloquer ou s'empêtrer dans le dispositif de sécurité.

— Pourquoi a-t-on une lampe ? glissa Gail.

— Le sous-bois peut être vraiment sombre, expliqua Raminder. Par endroits, on se croirait au fond d'une grotte, ou en pleine nuit.

Ils furent bientôt tous les quatre prêts à suivre Djimon. Contre toute attente et en dépit de ses remontrances permanentes, Brad avait pris la tête du petit groupe, bien décidé à ne pas se laisser distancer par leur guide silencieux.

L'Indien regagna le tronc, leur indiqua la présence de points d'accrochage que les captifs n'avaient pas aperçus, y fixa l'un de ses mousquetons et sauta sur une branche, où il se rétablit. Il assura son équilibre, fit volte-face et invita d'un geste de la main les autres à le suivre.

Brad fut le premier à réagir.

— Bon, ben, quand faut y aller...

Le colosse eut tôt fait de rejoindre l'Indien.

— Allez-y ! s'exclama-t-il quand il fut au côté de Djimon. C'est vachement plus simple qu'on pourrait le croire !

Gail et Maria se regardèrent, peu convaincues.

— Je reste avec vous, leur murmura Raminder. Ne vous en faites pas, je vais vous aider, tout ira bien.

Il invita Gail à passer en premier. Elle soupira, consciente de la nécessité de montrer l'exemple à Maria. Elle s'avança donc vers l'abîme, étudia le parcours qu'il lui faudrait effectuer et prit une profonde inspiration.

## Chapitre 32

BUREAU DU FBI, MANHATTAN, MERCREDI 7 JUIN 2023,  
16 HEURES.

Le directeur adjoint Mantell écumait de rage.

— Radford ! explosa-t-il en ouvrant la porte qui communiquait avec l'*open space*. Dans mon bureau !

Radford arriva tranquillement. Il pénétra dans la pièce, referma avec soin derrière lui et adopta sa posture favorite – jambes légèrement écartées, mains jointes dans le dos et tête droite.

— À quoi vous jouez, bordel ? rugit Mantell. Vous arrêtez un de nos hommes ? Vous jouez les cow-boys sans me prévenir ? Il est loin, le temps du Far West, vous êtes au courant ?

— J'ai eu une intuition au sujet de Joan Peabody, monsieur. J'ai récupéré ses empreintes digitales sur un verre, au cours de notre entretien, et les ai confiées à l'agent Lindbergh pour étude. On a trouvé une correspondance dans la base de données que vous trouverez dans vos mails.

Mantell leva un sourcil.

À l'écran s'affichaient les empreintes digitales de Joan Peabody et l'inscription « *Match found* <sup>1</sup> » clignotait au-dessus d'une fenêtre dans laquelle le Dr Peabody apparaissait, beaucoup plus jeune.

— Comme vous pouvez le constater, monsieur, commenta Radford, le Dr Peabody s'appelait Alicia Longhi, dans une vie antérieure. Mais il y a plus intéressant. Alicia Longhi a participé avec son mari à la création de l'un des premiers groupes de pression écologistes, à l'origine de Greenspace. C'était une activiste, qui fut arrêtée par le passé – il y a un peu plus de vingt ans –, lors d'une manifestation devant les locaux de Steiner Chemicals, l'un des principaux fabricants de DDT, un pesticide largement critiqué pour ses effets destructeurs sur la vie sauvage et...

— Je sais ce qu'est le DDT, Radford ! coupa Mantell. Venez-en au fait. Radford eut un sourire victorieux.

— Et si l'on regarde de près ceux qui ont été arrêtés avec elle, lors de cette manifestation...

Mantell enfonça une touche de clavier et fit défiler des portraits.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il.

Sur l'écran, la photo de Patrick Lockman figurait parmi les prévenus.

— Eh oui, ricana Radford. L'agent Lockman. Comme c'est curieux, vous ne trouvez pas ?

Mantell réfléchit un moment, puis il trancha.

— Ça ne suffit pas pour arrêter Lockman. De plus, nous avons besoin de lui, de ses connaissances spécifiques. Vous avez peut-être tout foutu par terre, avec cet excès de zèle. Vous auriez dû me prévenir !

— Mais ...

— Lancez votre équipe à la recherche de renseignements. Je veux les pedigrees de tous ceux qui ont été arrêtés lors de cette manifestation et la liste de tous les activistes qui ont croisé la route de Joan Peabody – ou quel que soit son nom. Je m'occupe de Lockman.

— À vos ordres.

Radford prit congé sans rien ajouter.

Resté seul, le directeur adjoint réfléchit un long moment, puis il décrocha son téléphone.

— Amenez-moi Lockman, ordonna-t-il.

Patrick Lockman arriva, encadré par deux solides gaillards taciturnes. Mantell ordonna qu'on lui ôte ses menottes, avant de congédier les deux gardiens, qui se mirent en faction à l'entrée du bureau. La conversation fut brève. Mantell posait des questions précises, Lockman lui répondait les yeux dans les yeux. Le directeur adjoint étudiait les réactions de son interlocuteur, en cherchant à repérer le plus petit signe de trouble. Il était rompu à toutes les techniques d'interrogatoire et avait suffisamment étudié la PNL pour savoir si on lui mentait.

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil, un doigt en travers du menton, et considéra Lockman, toujours très droit devant lui.

— Vous êtes en train de me dire que vous n'avez eu aucun contact avec madame Longhi pendant quinze ans ? Jusqu'à ce que vous la voyiez escortée chez nous par l'agent Radford ?

— Oui, monsieur. Je ne nie pas que nous ayons été très proches. La vérité, c'est que nous partagions le même appartement, elle, William Icard et moi. Mais leur mariage a tout changé. Leur union... et leur départ en Amazonie. Si vous voulez mon avis, monsieur...

Mantell l'encouragea d'un geste à poursuivre.

— Alicia n'était pas au courant de ce projet d'enlèvement. J'en suis persuadé, monsieur. Elle ne savait même pas que son mari était encore vivant. C'était très clair, quand je lui en ai parlé à l'université – avant que nous soyons tous les deux arrêtés. C'est d'ailleurs regrettable que je n'aie pas eu l'occasion de poursuivre notre entretien suite à l'intervention de...

Mantell l'avait interrompu d'un geste.

— Abrégeons. J'ai sermonné l'agent Radford pour son excès de zèle. Revenons-en à vous. Qu'est-ce que je fais de vous ? Docteur ? Agent ? À vous de me dire, Lockman. Je vous fais confiance, je vous colle en cellule ou je vous renvoie à votre musée ?

Le directeur adjoint jouait avec le badge de Lockman. Il le fixait intensément du regard et attendait sa réponse.

— Je ferai ce que j'ai à faire, monsieur, mais je peux vous assurer que, si vous me donnez une chance, je pourrai vous aider à retrouver le Botaniste, répondit Lockman.

— Soit. Reprenez votre badge et ne me faites pas regretter mon choix. Nous sommes d'accord ?

— Oui, monsieur.

Lockman se leva et salua le directeur adjoint.

— Lockman ?

— Oui, monsieur ?

— Alicia Longhi alias Joan Peabody ne raconte rien à Radford. Elle lui tient tête, et nous n'en tirerons aucune information. À vous de jouer. Faites-la parler, elle doit bien avoir une idée de ce que ce foutu botaniste a en tête. Si vous avez la moindre influence sur elle... utilisez-la. Je veux des résultats et je les veux vite.

— À vos ordres. Mais, si vous le permettez...

- Quoi, encore ?
- Je dois encore vérifier quelque chose au sujet de la sarbacane.
- Alors allez-y ! s'impella Mantell. On a assez perdu de temps !

# Chapitre 33

BROOKLYN, MERCREDI 7 JUIN, AU SOIR.

Patrick Lockman était retourné chez lui pour s'enfermer dans son bureau et y étudier la sarbacane. Il levait de temps en temps le nez et coulait des regards aux cartes postales et aux photos accrochées au mur depuis des lustres. Des documents perdus au milieu des objets exotiques, côtoyés pendant si longtemps qu'il avait fini par oublier leur présence. Des témoignages, des photos qui prenaient aujourd'hui une importance cruciale. Des cartes postales envoyées jadis par William et Alicia.

Il dut fournir un terrible effort de volonté pour oublier leur présence et se concentrer sur la sarbacane. Il travaillait sous leurs regards rieurs, jeunes et amoureux pour l'éternité...

À l'aide d'une loupe, il étudia les motifs qui étaient gravés à sa surface. Depuis le début, il songeait à du texte, mais aussi à une carte. Il caressait les reliefs des motifs, essayait d'en percer le secret.

De guerre lasse, il déposa l'objet sur la vitre d'un scanner 3D – une merveille dont le musée avait bien voulu faire l'acquisition et qui avait été installée chez lui pour lui permettre de peaufiner certains examens. De sa main gantée de latex, il imprima à la sarbacane un mouvement tournant, afin d'en offrir toute la surface à l'objectif de l'appareil. Quand il eut terminé, il remisa la précieuse pièce à conviction dans son emballage plastique et attendit que le scanner délivre ses conclusions. Les processeurs analysaient les données pour restituer une modélisation 3D que Lockman pourrait ensuite modifier et imprimer à sa guise – obtenant ainsi, le cas échéant, une réplique en résine ou une vue sur le papier.

Quand l'appareil eut achevé sa besogne, Patrick opta pour une impression classique. Il réalisa des modifications successives et dut relancer plusieurs fois l'opération, mais il tint finalement en mains la confirmation de ce qu'il supposait : on n'avait pas laissé cette sarbacane sur les lieux de

l'enlèvement par mégarde. Elle n'était pas un indice, ou une clef pour les enquêteurs – Dieu merci, on n'était pas dans un de ces fichus romans à la Indiana Jones, dans lesquels des héros férus d'**ésotérisme** devaient trier des symboles **hermétiques** dans l'espoir de retrouver des trésors enfouis par les nazis !

La sarbacane, comme Patrick Lockman l'avait pressenti, était porteuse d'un message. Un message caché sur toute sa surface.

— William, c'est encore un de tes tours à la con ! murmura-t-il en étudiant le document. Tu n'as pas pu t'en empêcher...

Cela devenait évident après analyse du scanner : des fragments de cartes étaient répartis sur toute la longueur, ainsi que des inscriptions semblables à de la **sténographie**.

Il allumait son ordinateur pour effectuer des recherches à propos de la sténo, quand un message retentit, en provenance du site Chess Challenge.

Il accepta aussitôt l'invitation et cliqua sur la boîte d'échanges « Envoyer un message à votre adversaire ? » :

Êtes-vous William Icard ?

La réponse ne tarda pas.

William Icard n'existe plus.

Je suis le Botaniste.

Lockman lâcha un juron, avant de pianoter :

C'est quoi, cette arnaque ?

La nouvelle réponse s'afficha peu après.

Il n'y a pas d'arnaque.

William Icard a été assassiné dans un incendie de forêt !

La dernière réponse le stupéfia.

D'une certaine manière, oui, je suis mort.

Patrick se dépêcha d'écrire :

Tu es encore en train de jouer, William. Dis-moi au moins ce qui s'est réellement passé.

Mais son mystérieux correspondant s'était déconnecté.

## Chapitre 34

MANHATTAN, BUREAUX DU FBI, JEUDI 8 JUIN, 7 HEURES.

Les smartphones s'étaient animés en pleine nuit, et l'ordre était tombé : on réunirait la cellule de crise plus tôt. Les agents s'étaient donc présentés à 6 h 30 au bureau. Tout le monde était présent et impeccable, dossiers classés et laptops allumés devant soi, sur la table de réunion. Au bout siégeait le directeur adjoint. Seul Radford n'avait pas pris soin de se raser. Quant à Lockman, les profonds cernes sous ses yeux témoignaient d'une nuit courte – ou agitée.

— Le Dr Lockman pense avoir identifié le suspect, annonça Mantell. C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir. Il va nous en brosser le portrait, ce qui devrait nous donner à tous des pistes. Et des angles de réflexion, pour concevoir un plan d'action.

Lockman fit signe à l'agent Lindbergh, qui déclencha le rétroprojecteur. Tandis qu'il s'exprimait, des photos de William Icard s'affichaient sur l'écran géant. Elles le montraient jeune, seul ou avec sa femme, en compagnie de ses enfants...

— Voilà notre suspect, commença Lockman. Il s'appelle William Icard, et c'est un botaniste de formation. Il a été donné pour mort dans l'incendie d'un village yawanara, il y a un peu plus d'une dizaine d'années. Les rumeurs les plus diverses ont couru sur cette tragédie. On a parlé de la foudre s'abattant sur un toit végétal, on a évoqué la possibilité d'une attaque au lance-flammes... et puis on a songé à une **rivalité** entre tribus ou à une tentative de mettre le feu à une parcelle de terrain qui aurait **dégénéré** sous l'effet du vent. Je n'ai pas trouvé d'articles en lien avec cette période, ni avec cet incident, mis à part quelques entrefilets dans la presse.

Mantell, pressé d'en arriver à l'essentiel, l'invita de la main à abréger son préambule.

— Le William Icard que j'ai connu était un jeune étudiant brillant, mais peu orthodoxe. C'était un garçon charismatique... et complètement imprévisible. Il adorait jouer des tours, inventer des canulars et utilisait déjà la technologie. Il était capable de piloter un drone quand personne ne savait s'en servir et s'était plus d'une fois attiré les foudres des responsables de l'université. On avait coutume de dire à son propos qu'il obtiendrait un prix Nobel ou finirait en prison... ou qu'il finirait en prison avec un prix Nobel. Par-dessus tout, William Icard était fasciné par la nature, mais – et c'est inhabituel pour un spécialiste des sciences naturelles – c'était un véritable génie, et j'insiste sur ce mot ! Un génie en innovation technologique. Il était capable de concevoir ou d'améliorer le matériel dont il avait besoin pour ses recherches.

Mantell soupira, agacé. Il avait commandé un portrait du Botaniste, pas un discours à sa gloire... Il laissa pourtant Lockman poursuivre.

— Il a donc disparu, avec toute sa famille, il y a treize ans. William Icard et sa femme avaient trois enfants. Deux petits garçons, Kim et Élie, qu'on pense décédés pendant la tragédie, et une fille, Flora. D'après ce que nous savons, son épouse et sa fille ont échappé à l'incendie et ont quitté le pays. Elles sont revenues aux États-Unis, il y a cinq ans, sous un nom d'emprunt, avec de faux papiers. Alicia Longhi est alors devenue Joan Peabody et a exercé en tant que professeure dans une section de recherche en entomologie. Il se pourrait que William Icard ait survécu lui aussi à l'incendie. Il a été grièvement blessé, mais je reviendrai sur ce point. Sa femme pensait qu'il avait péri, et personne n'imaginait que notre homme était toujours en activité. Je ne peux que formuler des hypothèses sur ce qui lui est arrivé pendant la dernière décennie, mais j'ai établi un écheveau de théories que je tiens à votre disposition.

Il désignait un dossier posé sur la table.

Une fois encore, Mantell lui signifia d'en venir aux faits les plus marquants.

— En tant que professionnels, reprit Lockman, nous ne devons prendre en compte que les faits. Pourtant, dans ce dossier particulier, nous sommes confrontés à dix années au cours desquelles nous ne disposons d'aucun fait avéré et corroboré... Je me dois donc, pour vous permettre de cerner la personnalité du Botaniste, d'évoquer des mythes.

Autour de la table, les agents s'agitaient. Les mots employés par Lockman, tout « docteur » qu'il puisse être, n'appartaient pas à la terminologie en vigueur au Bureau. Il leva les mains pour réclamer le calme.

— Pendant ces dix dernières années, aucun fait ne peut être relié à William Icard. Même sa femme et sa fille pensaient qu'il était mort.

— Vous en êtes certain ? intervint Mantell.

— Affirmatif, monsieur. Comme je vous l'ai dit, je m'en suis entretenu avec Alicia Longhi. Je la connais suffisamment pour être certain qu'elle ne m'a pas menti.

— OK. Reprenez.

— Rappelez-vous bien : ce ne sont pas des faits, mais des mythes. Ils sont tous construits autour d'un homme blanc, horriblement défiguré, qui n'a pas peur de la mort. La mort ne veut pas de lui – peut-être pour le punir d'un crime terrible.

Certains agents ne masquaient pas leur incrédulité. Lucy Lindbergh affichait un rictus moqueur. On lui avait demandé de se lever aux aurores, après deux jours de travail acharné, pour écouter des légendes de croquemitaine, destinées à effrayer des enfants ? Le discours de Lockman était grotesque, et toute l'équipe semblait sur le point d'éclater de rire.

— Je sais que ça peut vous paraître **caricatural**, s'empressa-t-il d'ajouter en devinant les réactions de son auditoire, mais j'ai passé la nuit à réunir de très nombreuses sources et je les ai croisées. Ces histoires se racontent sous différentes formes, dans une douzaine de tribus sur une zone d'environ trois cents kilomètres carrés. Ce qui laisse penser que l'origine de ce mythe doit se déplacer depuis des années. J'insiste sur ce point : le mythe du sorcier blanc aux deux visages ne circule que depuis une dizaine d'années. Et il est véhiculé par des tribus qui n'ont que très peu de légendes communes.

Il fouilla dans son dossier et en extirpa des photocopies qu'il brandit en direction des agents **dubitatifs**.

— Voici un article plus récent, écrit par l'anthropologue américain James Pratchett à son retour de cette région. La parution date du mois dernier et montre un changement intéressant. Dans des histoires collectées il y a quatre ans, un étrange personnage, baptisé « demi-homme », apparaît. Il est vénéré pour sa connaissance des plantes et des médicaments. Lui aussi est décrit comme ignorant la peur, mais cette absence de peur face à la mort

n'est plus un signe de folie : c'est devenu un signe de pouvoir. Un pouvoir lié à une difformité faciale ou plutôt au masque sculpté qui la cache.

Sur l'écran, un masque tribal était apparu. Il montrait un visage stylisé, de forme allongée, dont une moitié verticale et sereine était peinte en noire et l'autre, grimaçante, peinte en blanc. D'autres photos, issues de divers magazines, vinrent étayer son propos.

— Dans certains récits, le sorcier blanc aurait passé un pacte avec la mort, lui offrant la moitié de son visage et de son corps en échange d'un pouvoir magique de guérison et de divination. Je pense qu'il est plus que probable que ces histoires ne soient autres que celle de William Icard, qui se fait maintenant appeler le Botaniste. Et je rappelle que William Icard a échappé à un incendie, il peut y avoir été grièvement brûlé et avoir perdu partiellement l'usage de certains membres.

Mantell effectua de grands gestes pour mettre un terme à l'exposé.

— On va s'arrêter là ! décréta-t-il. Il a pu tout aussi bien perdre l'usage d'une partie de son cerveau. Si ce dingue a besoin d'un agent en relations publiques, il n'a pas besoin d'aller chercher plus loin : le Dr Lockman est là !

Sa remarque mortifia Lockman et déclencha quelques ricanements dans l'assistance.

— Je sais que cela peut vous paraître dément, monsieur, se défendit-il, mais je pense avoir réuni de nombreuses pièces du puzzle. Je connais William Icard, je sais sa façon de penser, d'agir et...

— Et vous êtes en train de m'affirmer qu'un scientifique écolo ayant survécu à un incendie possède les moyens d'un complot planétaire et qu'il peut pirater les chaînes de télévision depuis son repaire en pleine jungle ? Vous mesurez à quel point votre discours est délirant, Lockman ?

De nouveaux rires étouffés se firent entendre, mais Lockman préféra revenir à l'attaque :

— Je n'ai jamais dit qu'il agissait seul, monsieur. Si William Icard est bien devenu, pour les tribus indiennes, une espèce de sorcier tout-puissant, il a très bien pu établir d'autres contacts et fédérer des forces autour de lui qui...

Mantell avait levé la main pour obtenir le silence. Il se pinça la base du nez et réfléchit quelques secondes.

— OK, capitula-t-il. On n'a pas d'autre piste, on va donc creuser dans cette direction.

— Merci, monsieur, balbutia Lockman.

— Mais soyons clairs, poursuivit le directeur adjoint, je me fous de savoir si ces « mythes » sont basés sur des faits réels ou le pur produit de l'imagination d'Indiens adeptes des plantes hallucinogènes. Je sais une chose et je vous la rappelle à tous – mais en particulier à vous, Lockman ! –, c'est que rien, RIEN ne justifie l'enlèvement d'un jury américain. Donc vous allez retourner au travail et me localiser ce malade. Nous recherchons William Icard, dit le Botaniste. Nous avons son identité probable, mais j'insiste sur ce point : rien, je dis bien RIEN ne doit filtrer à son propos dans la presse. Reçu ?

— Cinq sur cinq ! répondirent en chœur les agents en quittant la salle.

Mantell se retourna vers Lockman :

— Assez perdu de temps. On va en revenir aux fondamentaux. Vous allez interroger cette femme comme je vous ai demandé de le faire. Et cette fois, je veux des réponses précises et des pistes. Pas des mythes à la con.

— À vos ordres, monsieur.

## Chapitre 35

SPANISH HARLEM, APPARTEMENT DU CAPITAINE ESPOSITO, JEUDI  
8 JUIN, 8 HEURES.

Bruce Tompkins, le présentateur emblématique de *WCA News*, savourait l'instant. Les yeux braqués sur la caméra, il annonça :

— Madame, monsieur, *WCA News* dispose d'un scoop. Les images nous sont parvenues par mail, sans que nous puissions localiser leur source. Je vous laisse les découvrir.

À l'écran, un montage présentait les quatre jurés sur une structure de bois fixée au sommet de la canopée. L'un d'eux, un géant blond, basculait soudain dans le vide, et ses compagnons luttaient pour le remonter sur la plateforme. Puis ils refluaient tous vers la cabane dressée au centre de la structure.

Apparaissait alors la silhouette d'un homme en contrejour, et sa voix résonnait, nette et forte :

— Comme vous pouvez le voir, la sécurité de nos invités est assurée. Nous avons fait en sorte que leurs vies ne soient pas en danger, en dépit de leur ignorance totale des réalités de la forêt. Ils sont protégés. Ils sont encadrés. Ils sont surveillés. Nous vous donnerons régulièrement de leurs nouvelles. Restez vigilants. D'autres images vous parviendront bientôt.

L'écran redrevint noir un bref instant, respectant la dramaturgie des chaînes d'information.

Quand le présentateur réapparut, on devinait, aux étoiles dans ses yeux, qu'il jubilait intérieurement.

— Voici donc les images qui nous sont parvenues, reprit-il. Nous vous les livrons en l'état, mais il est bien entendu que nous allons les mettre à disposition des services de l'État afin que les enquêteurs puissent les analyser. Quelques questions, toutefois, nous viennent à l'esprit : si la

sécurité des otages semble effectivement assurée – même sommairement ! –, la structure sur laquelle ils se trouvent paraît peu fiable. Elle tangue au sommet des arbres, et on se prend à espérer que nos concitoyens ne devront pas y séjournier trop longtemps, avant de retrouver la terre ferme. Ensuite, on est en droit de se demander qui sera en charge du groupe. Enfin, on ne peut qu'espérer que chacun d'entre eux pourra bénéficier, le cas échéant, de l'assistance médicale nécessaire – n'oublions pas qu'ils se trouvent dans une forêt et qu'ils n'ont toujours pas été localisés par les autorités. Une seule chose est sûre : ils sont tous les quatre vivants. Toutes nos pensées vont à leurs familles et leurs proches. C'était Bruce Tompkins, pour *WCA News*. Restez avec nous, pour d'autres informations. Il est bien entendu que le direct reprendra ses droits si nous obtenons d'autres nouvelles des otages.

Le capitaine Esposito éteignit la télé, puis il écrasa furieusement sa cigarette dans le cendrier. Il étudia son écran d'ordinateur, considéra la tour aux reflets métalliques, dressée vers le ciel et surmontée de son arrogant logo McKenzie-Huang Corp. Esposito joua des maxillaires. Il ne décolérait pas. On lui avait supprimé son enquête, il devait se mettre à la disposition du FBI, travailler avec des types aussi peu fréquentables que ce Radford, dont on se demandait bien comment il pouvait encore voir droit de cité dans des bureaux fédéraux – n'était-il pas au service du groupe ? Par quel incroyable tour de passe-passe un employé de McKenzie pouvait-il participer à cette enquête ? Comment le directeur adjoint Mantell pouvait-il lui accorder sa confiance ? Être un ancien employé de la Compagnie ne justifiait pas tout...

Esposito n'était pas un adepte des théories complotistes, mais la situation le mettait de plus en plus mal à l'aise. Les constats qu'il effectuait depuis quelque temps ne plaident pas en faveur du milliardaire, c'était même tout le contraire. McKenzie-Huang semblait disposer ses pions comme un joueur d'échecs préparant une attaque sournoise, et le capitaine devinait qu'il y avait là matière à enquête.

Si l'on y réfléchissait bien, le milliardaire avait intérêt à voir les membres du jury disparaître, tout en faisant accuser une espèce de fantôme, retranché au bout du monde, dans un endroit où nul ne pourrait jamais aller vérifier son existence. Plus Esposito y songeait, et plus toutes ces coïncidences s'avéraient troublantes. Le plus perturbant était que ni Mantell, ni aucun des agents de son service n'avait cru bon de s'atteler au dossier. Au point que le

capitaine se sentait dans l'obligation de mener des investigations. Certes, il n'empiéterait pas sur les affaires en cours et donnerait son temps sans compter au directeur adjoint, mais il procéderait comme il l'avait toujours fait : en s'intéressant d'abord de loin à McKenzie-Huang, puis en s'en rapprochant toujours davantage. À bien y songer, les dossiers étaient comme des oignons : on pelait une couche d'abord, puis une seconde et on pouvait procéder ainsi jusqu'au cœur. Il suffisait de ne pas avoir peur des larmes et de s'armer de patience pour parvenir à ses fins.

À n'en pas douter, les accusations de ce fameux Botaniste étaient stupéfiantes, mais si elles s'avéraient fondées et n'étaient pas basées sur des montages vidéo ou des manipulations d'images, comme il en pullulait sur le Net, le milliardaire méritait plusieurs fois la prison à perpétuité !

N'y tenant plus, Esposito avait soudain pris sa décision : il n'aurait sans doute plus d'autres occasions de gérer un dossier de cette importance. La plupart des vieux flics du NYPD finissaient dans un placard doré, à se morfondre au sous-sol de leur *precinct* en classant des dossiers poussiéreux et en radotant sur le temps béni où ils couraient derrière les malfrats, l'arme au poing.

Esposito finirait en beauté, il en rêvait, et cette affaire lui offrait une occasion en or de briller une dernière fois. Ce dossier-là, aucun Mantell au monde ne le lui subtiliserait.

Le capitaine avait pris son téléphone. Après une brève recherche sur son ordinateur, il avait obtenu le numéro de la McKenzie-Huang Corp., à Manhattan. Il avait appelé, était tombé sur le standard, s'était présenté et avait demandé à parler au patron.

Il ne fut pas surpris qu'on lui passe maître Gavin, qu'il avait déjà rencontré. L'âme damnée du milliardaire, qui l'avait défendu à maintes reprises et sorti de situations **inextricables**. En entendant la voix doucereuse et le ton excessivement mielleux de l'avocat, Esposito eut la certitude d'avoir soulevé un lièvre.

L'avoué, d'ordinaire si arrogant, adoptait profil bas.

L'officier du NYPD exigea un rendez-vous. Il voulait parler à monsieur McKenzie-Huang et, pour obliger l'avocat à baisser la garde et à accepter une rencontre, glissa, perfide :

— C'est comme vous voulez, maître. Ça peut se passer de manière informelle dans vos bureaux... ou de manière beaucoup plus formelle, dans

les miens. J'ai cru comprendre que la publicité n'était pas bonne, ces derniers temps, dans les médias. Qu'en dites-vous ?

— C'est une menace, capitaine Esposito ?

— Plutôt une promesse, maître. On ne va pas se mentir : tout porte à penser que les seuls intérêts servis par la disparition des jurés sont ceux de votre boss. Alors faites savoir à monsieur McKenzie-Huang que je ne vais plus le lâcher et que je vais **creuser**, creuser encore. Je finirai bien par trouver pourquoi on a enlevé ces quatre jurés en particulier et...

— Vous délirez ! l'interrompit Gavin d'une voix de fausset. Ce sont des allégations intolérables. Je vous poursuivrai pour calomnie !

— Faites comme bon vous semble, maître. Mais faites bien comprendre à votre employeur que, s'il doit se présenter devant nous, ce sera moins confortable que dans sa tour – et que les médias apprécieront l'événement à sa juste valeur. Vous êtes passé maître dans l'art de la communication, je vous laisse évaluer les répercussions de vos choix.

Comme il fallait s'y attendre, Gavin avait cédé.

— Je vais consulter mon employeur, avait-il certifié. Laissez-moi quelques jours, et je vous rappelle pour vous donner la date et l'heure de l'entrevue.

L'avocat avait raccroché, visiblement furieux.

Esposito s'était réjoui de cette réaction. C'était du bluff, il n'avait pas la moindre piste, mais il devinait avoir frappé juste. Satisfait, le capitaine s'était offert un verre de très bon whisky, qu'il avait savouré en écoutant l'un de ses albums favoris de Steve Earle. Rien de tel que le chanteur révolutionnaire, originaire de Virginie, pour fêter une victoire annoncée sur un milliardaire !

Sur la platine, le disque tournait. Esposito leva le volume.

Les paroles de la chanson sonnaient comme un hymne.

*The Revolution Starts Now<sup>1</sup> !*

## Chapitre 36

MANHATTAN, BUREAUX DU FBI, SALLE D'INTERROGATOIRE, JEUDI  
8 JUIN, 8 HEURES.

Patrick Lockman s'interdit de jeter le moindre regard en direction de la glace sans tain qui occupait l'un des murs de la salle. Il supposait que Radford et Mantell se tenaient derrière, qu'ils épiaient avec le plus grand soin la façon dont il allait procéder. Il attrapa une chaise, la positionna face à Alicia, qui avait pris place de l'autre côté de la table et s'installa.

Il mit en marche le dispositif d'enregistrement et leva les yeux sur Alicia, qui le dévisageait avec appréhension.

Lockman récita, d'une voix neutre :

— Interview du Dr Joan Peabody, alias Alicia Longhi. (Il vérifia à sa montre.) Il est 8 heures, nous sommes le jeudi 8 juin. Interviewer, agent Patrick Lockman.

— « Agent » Patrick Lockman ? s'étrangla Alicia. Tu... tu travailles pour eux ? Tu es venue enquêter à l'université, tu voulais me faire parler, c'est ça ?

— Merci d'éviter le tutoiement, madame Longhi. Je vous rappelle que votre audition est commencée et que tout sera enregistré.

— C'est parfaitement dégueulasse ! cracha-t-elle. Nous étions tes amis, Patrick. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as tout oublié ?

Il choisit de ne pas répondre, défit un bouton de sa veste, en écarta un pan pour prendre un stylo dans sa poche intérieure. Alicia, médusée, découvrit un message agrafé sur sa doublure : « *Attention, il y a deux caméras* ».

Elle resta de marbre, se contentant d'un battement de cils.

— Première question : dois-je vous appeler docteur Peabody ou madame Longhi ?

Elle avait baissé la tête, fuyant son regard, et semblait perdue.

— Répondez, s'il vous plaît.

— Alicia Longhi. C'est mon nom.

— Un peu plus fort, je vous prie, insista Lockman. Nous sommes enregistrés.

Elle leva sur lui un visage blanc et articula :

— Je m'appelle Alicia Longhi.

— Bien. Madame Longhi, reprit Lockman, vous devez savoir que, depuis votre arrestation par l'agent Radford, de nombreux événements ont fait progresser l'enquête. Nos services ont de bonnes raisons de croire que votre mari, William Icard, est bien l'instigateur de l'enlèvement des quatre jurés – ainsi que du kidnapping de votre fille. William Icard s'est mis en scène sur le Net, créant une véritable frénésie médiatique. Nous ignorons encore son but réel – il prétend qu'il s'agit, je cite, « d'éveiller les consciences » –, mais nous finirons bien par le trouver. Une question s'impose : la totalité de l'opération a dû nécessiter d'énormes ressources financières ainsi que la collaboration d'une importante équipe de complices. Avez-vous une idée de la façon dont votre mari a pu obtenir de telles ressources ?

Alicia, tétonisée, se contentait de petits mouvements de tête pour exprimer son désaccord.

— Mais, je..., bafouilla-t-elle. Non, aucune. Et William est mort.

Lockman hocha lentement la tête. Il s'empara d'une tablette, entra un code et lança la lecture d'une vidéo en plein écran.

— Regardez attentivement ces images, madame Longhi. Écoutez la voix.

Alicia, tremblante d'émotion, se soumit au test.

— Ne pensez-vous pas qu'il peut s'agir de votre époux ?

Une larme roula sur la joue d'Alicia, qui baissa illico la tête pour ne pas se donner en spectacle.

— Oui, c'est possible.

— Mais vous pensiez qu'il était mort ?

— Oui.

— Pouvons-nous reprendre en considérant l'hypothèse que William Icard est bien vivant et qu'il dirige des opérations de grande envergure, dans un

but que nous ne sommes pas encore en mesure de définir, mais dont les méthodes s'apparentent à du terrorisme écologique ?

— William n'est pas un terroriste, se défendit-elle mollement.

— Je constate que vous en parlez au présent, madame Longhi.

Elle se mordit les lèvres.

Lockman ouvrit un dossier et en extirpa un document officiel.

— Voici un rapport que nous avons obtenu du gouvernement brésilien, qui stipule que William Icard, votre époux, est soupçonné de collaborer avec l'un des barons de la drogue en Amérique du Sud, un certain Pablo Suarez, qui aime qu'on le surnomme « Pablo ».

— Le gouvernement brésilien ? réagit Alicia. Celui de ce président qui a voulu faire adopter une loi ouvrant l'Amazonie à une exploitation minière ?

— Une exploitation *minière* ? répéta Lockman sans comprendre où elle voulait en venir.

— Oui, officiellement, les mines exploitées n'impactaient pas les tribus autochtones, mais en réalité les Indiens devaient peu à peu être expulsés de leurs territoires ancestraux, parce qu'ils ne sont pas légalement propriétaires des terres qu'ils occupent. « Légalement », vous vous rendez compte ? On est sérieux, là ? Ils sont là depuis l'origine des temps, bien avant la création du Brésil... Hélas, depuis toujours ce sont les conquérants qui édictent les lois et les vaincus et les colonisés qui sont les premiers soumis. C'est un véritable génocide qui se perpétue.

— Très beau **plaidoyer** ! coupa Lockman, qui pressentait qu'on s'agaçait de l'autre côté du miroir. Mais nous ne sommes là ni pour refaire le monde, ni pour discuter de géopolitique, et vous ne répondez pas à ma question, madame Longhi. Pouvez-vous nous parler des rapports établis entre votre époux et Pablo Suarez ?

— Non, je ne peux pas, murmura Alicia, que le ton tranchant de Lockman semblait avoir fortement impressionnée.

— Auriez-vous l'**obligeance** de parler plus fort ? insista-t-il en désignant le système d'enregistrement.

— Ce n'est pas possible ! s'emporta-t-elle soudain. C'est un tissu de conneries ! William n'a jamais rien eu à voir avec les stupéfiants. Si votre but est de salir sa mémoire, vous vous adressez à la mauvaise personne !

Lockman lança un regard vers la glace. Il décida de changer de tactique.

— Si votre mari est bien en vie, madame Longhi, il ne s'agit donc pas de « salir sa mémoire », mais d'établir la liste des crimes fédéraux dont il est responsable. Vous êtes la personne qui le connaît le mieux. Ne pensez-vous pas que par désespoir, en constatant la déforestation anarchique autour de lui, il aurait pu développer une forme de paranoïa ? Se sentir personnellement visé par les entreprises installées légalement en Amazonie ? Pouvons-nous raisonnablement imaginer qu'il aurait alors décidé d'utiliser tous les moyens, absolument TOUS les moyens, pour mettre un terme à ce qu'il considère comme une agression ?

— Je ne sais pas, fit Alicia. Je me souviens que, quand nous étions encore ensemble lui et moi, William était de plus en plus désespéré. Il était obnubilé par son combat contre la déforestation. Il pensait que c'était son devoir de sauver la forêt et ses habitants...

— Je veux que vous me racontiez tout ce que vous pouvez sur son état d'esprit à cette époque. De quelle manière envisageait-il de stopper la destruction des forêts ? Nous savons tous les deux que William Icard était – qu'il est toujours – une personne pleine de ressources.

Il observa une seconde de silence, dévisagea Alicia et ajouta en plongeant les yeux dans les siens :

— S'il vous plaît, aidez-nous. Songez que cela pourrait nous aider à retrouver Flora.

L'argument fit mouche. Alicia lutta contre l'émotion, elle se frotta les joues et baissa la tête.

— D'accord, capitula-t-elle. Je vais tout vous dire.

Derrière la glace sans tain, Mantell jubilait.

— Bien joué ! souffla-t-il. (Il se tourna vers Radford.) Apportez-lui les cartes, c'est maintenant que ça se décide.

Radford quitta la pièce.

Quelques instants plus tard, on frappait à la porte de la salle d'interrogatoire, et un agent se présenta avec plusieurs cartes géographiques qu'il déposa sur la table devant Lockman avant de repartir sans un mot.

— Pouvez-vous nous confirmer l'emplacement de la dernière habitation connue de votre mari en Amazonie ? demanda Patrick en dépliant une carte au 1/100 00.

Alicia étudia la carte, avant de tracer un cercle autour d'une région perdue du bassin amazonien. Lockman sélectionna une carte détaillée de la zone et la déplia devant elle.

Alicia s'enhardit. Elle se tourna vers la glace sans tain.

— Vous n'avez pas de carte de l'Amazonie sur vos ordinateurs ? Vous ignorez qu'on peut en télécharger et zoomer facilement sur n'importe quel point de la planète ?

— Considérez que c'est mon côté « old school », intervint sèchement Lockman pour reprendre la main. Si vous voulez bien...

Elle se tourna à nouveau vers lui et étudia la carte qu'il lui présentait. Elle pointa du doigt un point précis.

— Nous avons vécu à trois miles au-dessus de ce minuscule affluent, tout près d'un dispensaire médical. William connaissait tous les arbres à des kilomètres à la ronde, comme s'ils étaient ses enfants.

Derrière la vitre, Mantell jubilait. Le test avait fonctionné.

— Elle n'a pas menti ! se félicita-t-il. J'ai eu raison d'envoyer Lockman : Alicia Longhi collabore. On va peut-être enfin obtenir des renseignements valables...

— Encore une chose, fit Lockman en posant sur la table le dessin imprimé à partir de la sarbacane. Cela vous dit-il quelque chose ?

Fronçant les sourcils, Alicia s'empara du document. Elle le tourna en tous sens, étudiant les contours et les signes.

— Non, j'ai bien peur que non, déclara-t-elle en reposant la feuille.

Le regard qu'elle coula à Lockman démentait son propos. Il accusa réception d'un imperceptible mouvement de tête.

— Je suis désolée de vous demander cela, ajouta Alicia après un moment de silence, mais... puis-je aller aux toilettes ? C'est assez urgent. Désolée.

Lockman se pencha vers le dispositif qui tournait.

— Pause à... (Il consulta sa montre.) 8 h 14.

Il pressa une touche pour interrompre l'enregistrement. Il se leva et invita Alicia à le précéder. Quand elle passa devant lui, le dissimulant aux observateurs retranchés derrière la glace sans tain, il lui glissa un papier plié dans la poche. Il l'accompagna dans le couloir et l'escorta vers les toilettes.

— J'ai besoin d'une paire de ciseaux et de scotch, murmura-t-elle sans le regarder.

— Les toilettes du fond, fit-il sur le même ton.

Il s'arrêta devant l'entrée réservée aux femmes. Alicia fila vers la dernière cabine, s'y enferma et passa les mains autour de la cuvette et de la chasse d'eau. Elle dénicha une petite trousse et sourit en découvrant son contenu : papier, crayons, ciseaux, scotch, une liste de numéros de téléphone, l'adresse de Lockman, le nom d'un avocat ami... Un véritable kit de survie ! À cela s'ajoutait un mot de Patrick :

« William a sûrement tracé ce dessin en utilisant ses propres codes. Il veut qu'on le trouve avant les autres. À toi de jouer. »

Assise sur les toilettes, Alicia entreprit de découper la feuille que Lockman lui avait glissée dans la poche pour reconstituer le puzzle.

— C'est comme une arborescence, murmura-t-elle. Une représentation de la vie sur terre : territoire, classe, ordre, famille, gène, espèce. Si on place les symboles par ordre décroissant, tous les repères s'alignent et forment une carte, avec au centre... la lettre F.

Elle scotcha les morceaux dans le bon ordre pour reconstituer la carte ainsi obtenue, puis replia le tout et conserva le document au creux de sa main.

Lockman entendit la chasse des toilettes, puis le robinet et enfin le distributeur de serviettes en papier que l'on actionnait. Alicia le retrouva dans le couloir. Ils repartirent en sens inverse et croisèrent un groupe en grande discussion. Alicia mit à profit le brouhaha pour glisser à Lockman :

— Les signes sont des symboles scientifiques utilisés par William pour classer les espèces vivantes. J'ai reconstitué la carte.

— À ton avis ? C'est l'endroit où il se trouve ?

Elle acquiesça. Un policier en faction les surveillait tandis qu'ils approchaient de la salle d'audience. Il se tourna pour leur ouvrir, Alicia donna discrètement le document à Patrick.

Ils reprirent place et poursuivirent l'entretien. Lockman posa quelques questions, pour donner le change. Elle y répondit avec sérieux, jouant la comédie jusqu'au bout. Quand il mit un terme à l'entretien, elle se pencha vers lui.

— Promettez-moi de me ramener ma fille ! s'écria-t-elle.

Elle se tourna vers la glace et répéta sa demande.

Patrick s'était levé sans répondre, il se dirigea vers la porte et adressa un dernier regard à Alicia avant de sortir. Elle lut toute sa détermination dans ses yeux et lui en fut reconnaissante.

### **L'art de la guerre selon *Cecropia peltata*.**

Comme le fait si bien remarquer Francis Halle, *Cecropia peltata* appartient à la famille des orties, mais elle est très différente de ces orties que l'on trouve communément en Europe, par exemple. Cet arbuste offre à l'étude un exemple parfait des interactions entre êtres vivants. Rien de moins !

Chacun de nous le sait : si l'on caresse une ortie européenne, on ressentira une vive piqûre. Idem en entrant en contact avec *Cecropia*, mais pas pour les mêmes raisons. C'est un tout autre mécanisme de défense : l'arbre vit en symbiose avec des fourmis.

*Cecropia* attire les fourmis en mettant en place de faux œufs d'insectes. Des créations strictement végétales, mais qui ont la composition chimique d'œufs d'insectes. Ceurre (parfait) fait dans un premier temps venir à elle les fourmis appelées « *Azteca alfari* ». Puis, quand la colonie est là, *Cecropia* lui propose de s'installer en son sein.

Les fourmis peuvent creuser dans des « vertèbres » composant le tronc de la plante. Elles y trouvent des nutriments et des cavités comme refuge. *Cecropia* offre donc à la fois le gîte et le couvert aux fourmis aztèques, qui, en retour, assurent la mise en place de défense permanente de la plante-hôte. La colonie de fourmis, qui ne cesse de patrouiller sur l'arbuste, protège *Cecropia* contre tous ses prédateurs.

Les partenariats du vivant sont destinés à assurer la survie de tous. Il ne s'agit plus de compétition, ni de profit, mais bien d'échange et de partage des ressources. Si des micro-organismes tels que les amibes sont en compétition quand l'alimentation est abondante, ils se regroupent en colonie optimisant les ressources quand ces dernières viennent à manquer.

L'Humain devrait en tirer des leçons : quand les ressources se raréfient, la compétition réclame bien trop d'énergie. La coopération s'impose alors comme la plus sage des stratégies. Mais sommes-nous capables de coopérer pour le bien du plus grand nombre ?

## Chapitre 37

TOUR DE MCKENZIE-HUANG CORP., MANHATTAN, JEUDI 8 JUIN,  
9 HEURES.

Le milliardaire était d'un calme étrange qui n'augurait rien de bon. Il offrait un visage lisse, exempt de toute émotion. Face à lui, maître Gavin n'en menait pas large. Il avait composé le numéro de Radford et avait échangé quelques mots à voix basse avec lui. Ensuite, Gavin avait activé le haut-parleur de son smartphone et avait déposé l'appareil devant le milliardaire. Quelques secondes d'un silence pesant avaient suivi, auxquelles Radford avait choisi de mettre un terme.

— Je vous écoute, monsieur, avait-il annoncé d'une voix atone.

Maître Gavin avait frémi. Certes, Radford était encore dans les locaux du FBI, et son temps était compté. Certes, il devait être plus ou moins cerné par les agents du Bureau et devait redouter qu'on surprenne la conversation... Mais nul ne s'autorisait à faire montre d'insolence devant monsieur McKenzie-Huang !

Déjouant tous les pronostics, le milliardaire ne s'offusqua pas de l'attitude de Radford.

— Ce « capitaine Esposito » est un fouineur, commença-t-il d'une voix métallique. Il se rapproche dangereusement de nous, c'est très embêtant.

— J'ai cherché de mon côté, intervint maître Gavin. Rien à signaler. Il est doté d'un fort caractère et ne se laisse pas impressionner.

— Fâcheux, murmura McKenzie-Huang. Nous n'avons aucun moyen de lui faire lâcher prise ?

— Je n'en vois pas, convint l'avocat.

— Fâcheux, répéta le milliardaire, vraiment fâcheux. Radford ?

— Oui, monsieur ?

— Pourriez-vous régler la question ?

Radford observa un long moment de silence. Sans doute redoutait-il d'avoir saisi le but de la mission qu'on lui assignait.

— Radford ? s'impatienta McKenzie-Huang. Vous m'entendez ? Je vous ai posé une question !

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— J'entends par là que ce maudit flic a senti l'odeur du sang et qu'il a planté ses crocs dans notre mollet ! Il ne lâchera plus prise. La seule solution, quand on est confronté à une bête enragée... c'est de l'abattre.

Il avait parlé comme on évoque la pluie ou le beau temps.

Avec un calme glaçant.

Radford restait muet.

— Un problème ? s'enquit McKenzie-Huang. Je vous ai connu plus réactif. C'est votre... environnement actuel qui vous incommode ?

— C'est exactement cela, répondit soudain Radford. Le cadre n'est guère favorable.

— Or donc ?

— Je suggère que vous ajourniez ce dossier, car mon emploi du temps ne me permet pas de m'y consacrer pour l'heure.

McKenzie-Huang se redressa vivement. Il se força à respirer et revint à la charge, d'une voix toujours aussi posée et métallique :

— Vous refusez d'obéir à un ordre direct ?

— Je vous demande seulement de reconsidérer la question, monsieur. Il n'existe pas de problème sans solution. Celui-ci réclamera sans doute un peu de patience.

À la stupéfaction de maître Gavin, McKenzie-Huang ne s'emporta pas.

— Fort bien, fit-il. Vous pouvez disposer.

— Mes respects, monsieur, fit Radford avant de raccrocher.

McKenzie-Huang passa un doigt sur ses lèvres trop fines. Il avait décelé un tremblement dans la voix de son employé et s'interrogeait : était-ce de la colère... ou de la révolte ? Le milliardaire n'aurait su le dire. Il faudrait songer à lui rappeler les rôles de chacun – seul un homme commandait, les autres se contentaient de lui obéir aveuglément. Radford était un excellent

soldat, mais il pouvait se montrer fougueux au point d'oublier ce principe élémentaire.

McKenzie-Huang se désintéressa du smartphone, dont l'écran s'était éteint. Il fit pivoter son fauteuil pour contempler les toits de New York à travers la baie vitrée.

— Nous avons sûrement quelqu'un d'autre ?

— Oui, monsieur. Bien entendu.

— À qui pensez-vous ?

— À Fullmore, monsieur.

Les lèvres du milliardaire esquissèrent un sourire satisfait.

— Excellente suggestion, maître ! Appelez donc Fullmore et expliquez-lui notre problème. Je veux que la question soit réglée dans la journée.

L'avocat se leva, smartphone en main. Il composait un numéro. Sitôt parvenu dans le couloir, il eut son correspondant en ligne.

## Chapitre 38

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, JEUDI 8 JUIN, PEU AVANT MIDI.

William Icard avait pris place dans la principale salle de commande du dirigeable. Il s'était installé sur un siège en bois et faisait face à une série d'écrans – quatre de moyenne dimension et un cinquième beaucoup plus imposant. Plus loin, flanquant tout un mur de la salle, une longue table était couverte de microscopes, de feuilles et pétales épinglés sur du papier à dessin annoté, d'un filet à papillons de taille respectable, dont le manche télescopique était replié. On y trouvait également une boîte vitrée renfermant un magnifique *Morpho melenaus didius* – ce papillon bleu aux ailes iridescentes que l'on trouve en Amérique centrale et en Amérique latine, au cœur des forêts profondes –, des plantes en pots et pour finir une série de drones de toutes tailles, du plus miniaturisé au modèle géant que les spécialistes devaient assembler eux-mêmes.

De l'autre côté, une seconde table tenait lieu de « coin laboratoire ». On y trouvait tout l'arsenal des chimistes accomplis – pipettes, cornues, réchaud à gaz...

Flora était penchée au-dessus d'un meuble central, sur lequel son père avait déposé des fleurs fraîchement récoltées. Elle s'enivrait des fragrances inconnues, stupéfaite de découvrir des parfums aussi subtils.

Le singe capucin était assis sur l'épaule de William.

Il observait la jeune fille.

— C'est bientôt l'heure, annonça le Botaniste.

Flora s'approcha aussitôt et demeura debout à côté de son père. Ce dernier surveillait le plus grand des écrans, sur lequel défilait en continu le programme de Newsworld consacré au kidnapping des quatre jurés.

Les quatre autres écrans étaient toujours éteints.

De sa main gantée, William enfonça un bouton de sa console, et les quatre ordinateurs s'allumèrent simultanément. Sur les écrans, des images de forêt défilèrent, entremêlées de plans découvrant les quatre captifs et Djimon qui restait extrêmement mobile et discret.

— Ils ont quitté la plateforme ! s'exclama Flora.

— Oui, confirma son père. Djimon est allé les chercher. Il leur a fourni l'équipement nécessaire et il veille à leur sécurité.

— Mais ces images ? Comment tu les obtiens ?

— À leur insu. On a enregistré des images de votre arrivée, puis de leurs réactions sur la plateforme et dans la cabane des cimes à l'aide de caméras fixes, miniaturisées et cachées dans le décor. Pour obtenir des images de leurs déplacements, on a recours à d'autres caméras miniatures qu'ils ont embarquées sans le savoir.

— Elles sont placées où ?

— Dans la lampe frontale, qui sert à la fois d'éclairage et de prétexte. Ainsi, ils n'entendent rien du mécanisme, et nous pouvons suivre leurs découvertes. On regarde ce qu'ils regardent... et on partage en direct leurs points de vue.

— Waow ! s'enthousiasma la jeune fille. Ça promet.

Sur l'un des écrans, la main puissante de Brad écartait des branches devant l'objectif. Le colosse était en train de se frayer un passage dans un feuillage dru, trempé de pluie. Sur un autre écran, on pouvait le voir râler et essuyer son visage du revers de sa manche.

— OK, pas de doute, s'amusa Flora. C'est bien lui... J'espère que tu n'auras pas le son, parce qu'il faudra biper Brad en permanence !

Le Botaniste suivait depuis un moment la progression de chacun des jurés sur ses écrans. Il effectuait des réglages afin d'obtenir les images les plus claires et précises. Un clavier de contrôle lui permettait de mixer les différents plans, comme s'il avait pris place dans la régie d'un studio de télévision. Chaque fois qu'il le pouvait, il évitait ainsi d'avoir Djimon à l'image – limitant au maximum les apparitions de l'Indien pour préserver son anonymat et se concentrant sur les quatre jurés et leurs découvertes.

Toujours debout à côté de lui, Flora consulta l'horloge de l'un des ordinateurs.

— Papa, l'alerta-t-elle, il est bientôt midi. Tu es sûr que ça va aller ? Ils vont y arriver ?

Le Botaniste hocha la tête.

— Ne t'inquiète pas : Djimon garde un œil attentif sur eux. C'est le meilleur des guides, avec lui ils ne craignent rien. Bon, c'est l'heure de se connecter. Tu veux bien fermer les stores, ma chérie ?

Elle activa la commande, ce qui eut pour effet de réduire la luminosité dans le cockpit. Pendant ce temps, William Icard pianotait une série d'instructions sur son clavier.

Il se redressa et, d'un majeur ferme, enfonça la touche ENTER.

Sur l'écran le plus grand s'afficha alors le site Web de ForestGardener. Flora put découvrir une interface particulièrement soignée, à la présentation irréprochable. On avait à l'évidence fait appel aux talents de webdesigners qualifiés pour obtenir un tel résultat.

William sembla lire dans ses pensées :

— Il a fallu quelques mois pour arriver à ce degré de perfection, mais, dans la guerre que nous allons mener, aucun détail de communication ne peut être laissé au hasard.

— Ça a dû te coûter une fortune...

— Disons que je dispose de soutiens pour qui les finances ne sont pas un problème.

À l'écran, la silhouette du Botaniste s'affichait maintenant sur fond de canopée. L'image sembla soudain plonger vers les usagers, et la tête de William Icard, partiellement dans l'ombre, envahit la majeure partie de l'écran. Le jeu de lumière accentuait l'aspect dramatique de la mise en scène, tout en dissimulant la moitié effrayante de son visage.

Flora, en habituée des réseaux sociaux et d'Internet, jugea que l'effet était prompt à accrocher le visiteur.

La voix de son père se fit entendre :

— 5, 4, 3, 2, 1... Que le jeu commence !

Sur la console s'affichaient les différents fuseaux horaires.

Il était midi pile au méridien de Greenwich. Flora vit que l'heure des différentes capitales du monde était également affichée. Elle ne put s'empêcher de vérifier l'heure qu'il pouvait être à New York City.

## Chapitre 39

SPANISH HARLEM, APPARTEMENT DU CAPITAINE ESPOSITO, JEUDI  
8 JUIN, MIDI.

Depuis le matin, le capitaine Esposito manquait à l'appel. Il ne répondait pas au téléphone, malgré de nombreuses tentatives pour le joindre. Mantell était furieux.

— J'ai besoin de tout le monde ! tempêtait-il. Trouvez-le et dites-lui de ramener ses fesses au plus vite. Ses autres affaires attendront. Le Botaniste est notre priorité absolue.

Mantell savait que le policier vivait mal de s'être fait déposséder de l'enquête. Comme la plupart des flics américains, Esposito n'appréciait que modérément – c'était un doux euphémisme ! – la priorité systématique du Bureau dans le cadre de certaines affaires. Il était donc explicable, à défaut d'être excusable, de le voir traîner les pieds ou faire montre de réticence pour se mettre au service du directeur adjoint.

Radford s'était proposé. Il avait demandé l'adresse du capitaine et s'était mis en route pour Spanish Harlem, où Esposito occupait un appartement dans un immeuble anonyme, tout de briques assombries par des années de pollution. L'entrée était propre, les couloirs entretenus. On entendait, ici ou là, un éclat de voix, ou le bruit d'un téléviseur débitant les âneries d'un programme de téléachat à un volume indécent.

Radford s'était arrêté devant la porte de l'appartement du capitaine. Il avait tendu l'oreille, n'avait perçu aucun bruit. Méfiant, il avait renoncé à frapper ou à sonner. Il avait posé un genou au sol et s'était emparé d'un petit trousseau. Il ne lui fallut pas plus de trois minutes pour venir à bout de la serrure.

Les portes voisines, sur le palier, n'étaient pas percées de judas, et Radford, en montant l'escalier, s'était assuré qu'aucun système de

vidéosurveillance n'était installé. Il était donc certain de n'avoir pas été observé. Il lança un regard par-dessus son épaule, tendit à nouveau l'oreille pour vérifier qu'aucun visiteur ne montait ni ne descendait les marches, puis il dégaina son pistolet et entrouvrit la porte.

Il braqua son arme à droite, puis à gauche. D'un mouvement vif de la tête, il s'assura que personne n'était à l'affût, prêt à ouvrir le feu dès qu'il franchirait l'entrée de l'appartement.

Rien.

Radford pénétra à pas de loup dans le vestibule, il referma doucement la porte derrière lui et demeura immobile, le pistolet braqué devant lui, à hauteur des yeux. Il presserait la queue de détente de son arme au moindre mouvement suspect. L'appartement était plongé dans la pénombre. Les rideaux n'avaient pas été tirés. Une forte odeur de tabac et de whisky flottait dans l'air. L'ex-militaire avança prudemment un pied, puis l'autre. Sous ses chaussures, le parquet ne grinçait pas.

Radford longea un petit couloir, découvrant une à une les pièces d'un petit appartement fonctionnel, impeccablement entretenu par un officier de police méticuleux – voire **maniaque**. Une chambre ordonnée au lit fait au carré, une cuisine petite mais extrêmement bien aménagée. Au bout de la cuisine, de la lumière électrique de faible intensité dessinait les contours d'une porte. Radford s'en approcha avec précaution et retint son souffle. Il perçut le son étouffé d'une radio ou d'une télévision, réglée à bas volume. Une main fermement agrippée à la crosse de son pistolet, il tendit l'autre et tourna lentement la poignée. Il entrouvrit le passage et procéda comme il l'avait fait en pénétrant dans l'appartement, balayant les angles morts de la pièce avant de s'y aventurer.

Il découvrit un salon de taille modeste. Des rideaux occultaient les fenêtres. Seule la lueur blafarde d'un écran d'ordinateur portable, posé sur une table basse, éclairait les contours des meubles. Un petit poste de radio débitait les informations du jour. Les parfums de whisky et de tabac étaient plus forts, ici. Ainsi qu'une autre odeur, plus âcre, que Radford identifia aussitôt.

Au premier coup d'œil, il nota la présence de dossiers alignés sur la table. Le holster du policier était posé à côté des documents. Son arme de service y était toujours. Un verre de whisky à moitié plein et un cendrier débordant de mégots écrasés complétaient le tableau.

Esposito était assis dans l'unique fauteuil de la pièce.

Il fixait des yeux ronds sur l'intrus, et ses lèvres étaient entrouvertes sur un cri muet.

La moitié supérieure de son crâne manquait. Une balle de fort calibre l'avait arrachée, projetant sur le dossier du fauteuil et sur le mur derrière lui des lambeaux d'os et de cervelle réduite en bouillie.

Radford regagna son arme. L'odeur prégnante des humeurs et de la mort flottait partout dans le salon. Il renonça à allumer la lumière et à tirer les rideaux, afin de ne pas ajouter d'empreintes sur la scène de crime. Il s'empara de son smartphone et composa le numéro de l'agent Lindbergh.

— J'ai trouvé Esposito, fit-il.

À son ton, Lucy Lindbergh comprit que quelque chose de grave était arrivé. Quand Radford raccrocha, il se perdit dans ses pensées. Il en émergea un long moment plus tard, avec une certitude : sa décision était prise. *Et irréversible*.

Il chercha dans le répertoire de son cellulaire et composa un numéro qu'il n'avait pas appelé depuis des lustres.

— Salut ! fit-il quand le correspondant eut décroché. C'est Radford. Dis, je sais que ça fait un bail, mais j'ai besoin d'un contact et je suis certain que tu peux me le trouver. Tu ferais ça pour moi ? Tu es un frère !

Il expliqua à son correspondant de quoi il retournait et raccrocha.

Quelques minutes plus tard, on le rappelait, avec une réponse à sa question. Radford nota avec soin le renseignement et promit à son contact, après l'avoir remercié une nouvelle fois, de passer prendre un verre.

## Chapitre 40

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, JEUDI 8 JUIN, UN PEU APRÈS MIDI.

Les membres du jury progressaient de corde en corde, de liane en liane, oscillant parfois de droite et de gauche comme des singes ivres, avant de retrouver l'équilibre et de poursuivre leur parcours à travers la canopée. À leur grande surprise, ils avaient tous quatre trouvé leurs marques et procédaient maintenant avec des gestes affirmés. L'appréhension des débuts avait laissé place à une excitation grandissante et à un émerveillement de chaque instant, devant les découvertes fascinantes qu'ils faisaient.

Djimon allait en premier de cordée, guide bienveillant, attentif à toutes les difficultés. L'Indien sécurisait le parcours, il s'assurait que chacun pourrait le suivre dans les meilleures conditions. Il n'hésitait jamais à revenir en arrière, à aider les uns et les autres, à ajouter des mousquetons ou à les récupérer après le passage de ses protégés.

Tout avait été prévu pour cette expédition hors normes : les jurés disposaient de cordes neuves, ils empruntaient des ponts de liane sans **moisissure** aucune, des tyroliennes aux équipements impeccables, dépourvus de la plus petite trace d'oxydation. Djimon avait reconnu le parcours des heures durant. Il en connaissait le moindre caprice, l'avait effectué tant de fois qu'il aurait pu s'y déplacer les yeux fermés.

L'Indien avait installé tout le matériel nécessaire pour permettre aux jurés de se déplacer en **bordure** de canopée, à une hauteur équivalente à un immeuble de dix étages. C'était là, dans les cimes de cet océan d'émeraude, qu'ils découvraient les trésors suspendus de la forêt, les yeux écarquillés devant un fabuleux éventail de lumières hypnotiques, de couleurs fascinantes – et une inconcevable biodiversité.

Certes, par moments, les jurés étaient rattrapés par leurs craintes. Les mouvements se faisaient hésitants, la stabilité de l'un était chancelante, il alertait le groupe. On s'arrêtait alors, en équilibre précaire, mais Djimon

arrivait aussitôt. Le Yawanara s'empressait de démêler les cordes, de leur assurer le passage. Il les soutenait, leur prodiguait des conseils qu'ils ne comprenaient pas, mais qu'ils écoutaient avec tant d'attention que le ton employé par leur guide suffisait à les galvaniser. Alors, animée de forces nouvelles, la petite troupe repartait.

Maria éprouvait parfois des difficultés supplémentaires : ses escarpins pendus autour de son cou s'accrochaient aux branchages, comme si les arbres avaient décidé de les lui **subtiliser**. La jeune femme bataillait ferme, elle se démenait pour se dégager et devait redoubler d'efforts pour se maintenir à hauteur du groupe.

— Pourquoi ne les as-tu pas mis dans ton sac ? demanda Raminder qui se trouvait derrière elle après l'avoir aidée à se dégager.

— Je n'ai plus la place.

— Peut-être que tes vêtements ont moins de valeur sentimentale que tes chaussures ? hasarda-t-il, sans trop y croire.

Il décida de jouer le tout pour le tout et revint aussitôt à la charge, sans lui laisser le temps de répondre :

— Tu n'auras plus besoin ni de tes vêtements, ni de ces escarpins, si tu tombes à cause d'eux.

Elle réalisa le ridicule de son comportement et leva des yeux humides.

— Je suis désolée... Je... Je n'y arrive pas.

Il opina, l'air grave.

— Tu sais quoi ? fit-il en saisissant son propre sac et en y tassant ses affaires. Voilà ce qu'on va faire : je vais m'en charger.

— Mais ? Pourquoi ?

Il laissa entendre un rire malicieux.

— Parce que tu auras bientôt l'occasion de les mettre à nouveau, j'en suis certain. En revanche, si tu les gardes à ton cou, elles vont prendre la pluie et s'abîmer au contact de la sève des arbres, ce serait dommage. Regarde : j'ai largement la place pour tes chaussures de princesse. Alors confie-les-moi, je jure d'en prendre soin !

Elle bredouilla des remerciements et consentit à se séparer de ses précieux souliers, que le sikh remisa avec le plus grand soin dans son sac à dos avant de repasser la sangle autour de son épaule.

— Juré : je te les rends dès que nous aurons achevé ce parcours !

Ce fut au tour de Maria de libérer un rire malicieux.

Ils repartirent d'un même élan et ratrapèrent le reste du groupe.

Ils poursuivirent leurs déplacements pendant encore un long moment. Autour d'eux les chants étaient perpétuels, et ils furent sidérés de découvrir que les oiseaux de la forêt les accompagnaient. Loin de fuir les intrus, ils se posaient avec d'étranges cris – peut-être manifestaient-ils leur curiosité ? –, à quelques mètres de ces singes à l'accoutrement étrange.

Djimon ne manquait pas une occasion de désigner à ses compagnons les particularités du parcours. Ainsi, usant à bon escient des cordes qui reliaient des branches entre elles, ils passèrent auprès de magnifiques réseaux de lianes et de troncs couverts de fleurs ou d'épiphytes.<sup>1</sup>

Quand il jugea que les efforts soutenus méritaient récompense, Djimon invita le groupe à le suivre jusqu'au sommet d'un arbre émergeant. De là, ils dominaient l'immense tapis de chlorophylle et pouvaient laisser divaguer librement leurs regards tout en appréciant une pause bienvenue. Les muscles étaient endoloris, soumis à rude épreuve depuis le départ, et les quatre captifs redoutaient le moment où il leur faudrait reprendre les efforts en affrontant les inévitables courbatures.

Djimon fouilla dans son sac et distribua des gourdes d'eau ainsi que des rations, qu'ils mangèrent avec appétit.

— J'espère que, cette fois, la bouffe n'est pas droguée, persifla Brad en mâchant un sandwich copieusement garni. J'ai pas envie de me ramasser la gueule trente mètres plus bas parce que je me suis mis à ronfler en chemin...

Il eut beau la ponctuer d'un rire gras, sa plaisanterie ne séduisit personne. Au vrai, les trois autres étaient si affamés qu'ils abandonnèrent toute méfiance et se contentèrent de manger en appréciant chaque bouchée.

Quand ils eurent fini leur repas, Djimon arracha quelques feuilles de l'arbre sur lequel ils campaient et les mâcha, avant d'inviter ses compagnons à faire de même. Raminder fut le premier à tenter l'expérience, suivi par Gail, puis Maria. Brad, pour sa part, les surveillait en fronçant les sourcils.

De l'avis général, le goût était étrange, mais pas désagréable. Ils signifièrent à leur guide qu'ils avaient apprécié l'expérience. En réponse,

Djimon leur tendit d'autres feuilles, sorties de son sac, cette fois. Amusés, Maria, Gail et Raminder les mâchèrent l'une après l'autre, comparant les saveurs et s'amusant des différences.

Brad se faisait l'effet d'être devant des amateurs à une dégustation de vin. Il refusa cependant obstinément de goûter à la moindre plante.

— C'est bon, maugréa-t-il, j'ai déjà accepté d'avaler un de ces putains de sandwichs, je vais pas en plus me goinfrer de plantes sans savoir ce que c'est ! On n'est pas des ruminants, merde à la fin.

À l'issue de la dégustation, Djimon leva la main vers une branche plus haute et en décrocha une sphère métallique, qu'il tendit à Maria. Étonnée, la jeune femme la retourna en tous sens. L'Indien lui signifia d'en dévisser les deux hémisphères pour l'ouvrir, ce qu'elle fit avant d'en sortir un morceau de papier. Elle le déplia et entreprit de le lire à voix haute.

— « À mesure que vous avancez dans la forêt, prenez un moment pour découvrir l'écorce de chaque arbre que vous croisez. L'écorce est une peau vivante. C'est, peut-être, la source de remèdes qui pourraient sauver des vies et ne sont pas encore découverts. L'écorce est parfois douce comme la soie, parfois creusée, fissurée ou rugueuse. Elle peut également être aussi coupante qu'un rasoir. Et chacune est le résultat de dizaines de milliers d'années d'évolution... dont nous avons tous, forcément, des enseignements à tirer. »

Maria replia le papier, le remisa dans sa sphère, qu'elle referma. Elle était songeuse et esquissa un sourire espiègle en relevant le nez. Elle passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

— Avec tout ça, il doit bien exister une plante qui fasse aussi shampoing, non ?

# Chapitre 41

TOUR DE MCKENZIE-HUANG CORP., MANHATTAN, JEUDI 8 JUIN,  
12 H 15.

McKenzie-Huang n'avait pas envie de rire. Il gardait la bouche close, et ses dents produisaient un grincement sinistre. Sur la page d'accueil du site ForestGardener, de nombreux choix étaient disponibles sous forme d'onglets. Il suffisait de cliquer pour ouvrir de nouvelles fenêtres et lancer des vidéos préenregistrées, qui se superposaient aux images retransmises en direct par les jurés. Les onglets étaient tous baptisés – Timelaps, Animals, Napalm... Chacun était doté d'un cadran qui comptabilisait le nombre de vues et de connexions.

Comme il fallait s'y attendre, « Napalm » était l'un de ceux qui remportaient le plus vif succès. On y voyait clairement un hélicoptère porteur du logo McKenzie Forest arroser la forêt du puissant composant incendiaire. Sous les bombes larguées par l'appareil, la forêt se muait en enfer.

Pour accompagner les images insoutenables, la voix du Botaniste commentait :

— McKenzie Forest a expérimenté le napalm en Tasmanie, une île au sud de l'Australie. Là-bas, après avoir rasé tous les arbres, les hélicoptères détruisent les souches en larguant des grenades de napalm. Ensuite, le produit neurotoxique 1080 est dispersé au sol, dans de la nourriture, pour décimer tous les animaux. Ici, en Amazonie, McKenzie Forest veut couper le bois, le vendre et planter du soja. Le napalm est donc utilisé pour effrayer les villageois, les faire fuir et abandonner leurs terres.

Maître Gavin surveillait les réactions de son employeur. Le milliardaire, dont le visage était cramoisi, regardait fixement les écrans qui diffusaient les images. La voix du Botaniste poursuivait son implacable constat.

— Quand vous vous rendez compte que cette forêt primaire tropicale abrite plus de la moitié des espèces vivantes de la planète, vous comprenez qu'une telle volonté de destruction est inacceptable.

McKenzie-Huang tressaillit. Après les images du largage de napalm, des vues de mercenaires tirant sur des fermiers en fuite, avant de mettre le feu à leurs habitations et leurs champs, envahirent l'écran.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta le Botaniste, le coût humain est tragique. Ce village massacré par des mercenaires embauchés par le **consortium** McKenzie-Huang Corp. n'est qu'un exemple des exactions monstrueuses commises en son nom.

Le milliardaire éteignit les écrans avant de se tourner vers l'avocat.

— Et maintenant, ces images ? D'où sortent-elles ?

— Aucune idée, monsieur, je...

— Vous, vous, vous..., bégaya le milliardaire en singeant le ton plaintif de son avocat. Vous allez vous bouger le cul, Gavin !

— Oui, monsieur.

— Vous mesurez les dégâts ? Vous imaginez les pertes sèches, la chute de l'action en bourse, à la seule vue du napalm déversé sur des femmes et des enfants ? (Il se dandina en imitant une voix geignarde de dessin animé.) Sur d'adorables bébés singes périsant dans les flammes ? Ce fils de pute est en train de détruire la réputation de l'entreprise, avec de simples images de macaques de merde ! Et vous, pendant ce temps, vous faites quoi au juste ? Rappelez-moi pourquoi je vous paye ?

Maître Gavin, cherchant le moyen de retrouver une contenance, avait entrepris de nettoyer les verres de ses lunettes.

— Eh bien, je pourrais...

— Il n'y a pas de conditionnel, Gavin ! se mit à hurler McKenzie-Huang. Vous allez prendre la main sur les médias. Je veux *Fox News* et toutes les autres chaînes. Voilà le topo : ce connard de Botaniste n'est pas le sauveur de la forêt, c'est un dangereux écoterroriste. Vous allez en faire une menace. Une espèce d'ayatollah vert ! Un maniaque qui, s'il parvient à ses fins, mettra en danger le mode de vie made in USA. Si ce type obtient ce qu'il veut, plus aucun Américain ne pourra couper un arbre dans sa cour sans l'accord du gouvernement, vous voyez ce que je veux dire ? J'exige que le spectateur moyen prenne peur de ce gars, qu'il s'en méfie. Je veux qu'il le

considère comme le nouveau Satan. Je veux que Charles Manson, à côté de lui, fasse moins peur que Charles Ingalls ! C'est bien compris ?

L'avocat hochait la tête.

— Contactez les médias et débrouillez-vous pour changer l'histoire, poursuivait McKenzie. Trouvez des failles dans celle de cet enfoiré, avant qu'il ne soit trop tard ! Hurlez au montage vidéo, invoquez les fake news – rappelez-vous les discours de notre ex-président, ça n'est pas si compliqué et ça marche ! Alertez les Qanon et tous les mouvements complotistes que vous trouverez, et faites passer ce Botaniste pour un menteur, un vicieux manipulateur. Ça ne doit pas être sorcier, nom de Dieu !

## Chapitre 42

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, JEUDI  
8 JUIN, 12 H 30.

La retransmission terminée, William laissa tourner les ordinateurs afin de stocker les images filmées par les jurés sur les disques durs. Il expliqua à Flora qu'il lui faudrait effectuer un montage de morceaux choisis – il n'était pas question d'offrir un spectacle permanent aux internautes, mais de les alerter sur une situation d'extrême urgence... et de leur ouvrir les yeux sur un patrimoine mondial fabuleux, mis en danger par une poignée d'industriels à l'avidité sans limite.

— Il ne s'agit pas de faire un énième programme de téléréalité, tu comprends ? Pas question de filmer l'intimité des jurés, de la diffuser sur le Net. On est là pour transmettre leurs réactions, leurs émotions, ce qu'ils ressentent au contact de la forêt primaire... Le reste leur appartient.

Flora comprenait parfaitement. Elle le rassura à ce propos. Satisfait, William invita sa fille à visiter le vaisseau, qu'il avait baptisé *Forestius*.

La coque du navire des cimes était transparente, à l'identique de celle des bateaux qui proposent aux touristes de découvrir les fonds marins et les récifs tropicaux. La jeune fille se laissa tomber en tailleur et se perdit dans la contemplation fascinante de cette immensité de verdure, bercée par le bruissement des feuilles semblable au ressac des vagues sur le sable et le chuintement délicat de la proue frôlant les fleurs blanches d'un tapis d'orchidées.

William, à la voir ainsi **conquise**, fut à deux doigts de se laisser submerger par l'émotion.

— Le jury est loin d'ici ? demanda-t-elle soudain.

— Assez loin pour qu'aucun d'eux ne nous voie. Je veux que nos quatre invités vivent une véritable expérience de forêt tropicale, sans penser qu'un

hôtel flottant trop confortable se trouve juste à côté. Mais rassure-toi : nous sommes assez près pour pouvoir accrocher les signaux de leurs caméras et intervenir rapidement, en cas de besoin.

— Peut-être que je pourrais les rejoindre à un moment ?

Son enthousiasme était réjouissant. William sourit, mais secoua la tête dans la négative. Il lut aussitôt la déception dans le regard de sa fille et s'empessa d'expliquer :

— Tu feras bien mieux que cela ! Je te laisserai plusieurs jours seule, au milieu de la forêt. Tu verras, c'est tout simplement magique. La perception de chacun de tes sens se décuple, parce que la notion de danger, de **vulnérabilité** te rend plus alerte, plus attentive. Tu entends des sons à des dizaines de mètres, des signaux que tu n'aurais jamais perçus auparavant, parce que tu n'as jamais été en condition pour le faire. Tout ton être s'adapte, à mesure que tu fais corps avec la forêt. Petit à petit, tu retrouves des sens oubliés. Tu devines, sans te retourner, quel animal approche. Tu perçois même si sa démarche est agressive, curieuse ou intrusive. Tu développes un véritable sixième sens et retrouves enfin cette sensation originelle d'appartenance à la nature, cette sensation que l'on perd dans nos villes. À force de systématiquement glisser un tapis de béton entre nous et le monde, on étouffe nos instincts, on se déconnecte de la terre.

— J'ai hâte de vivre ça !

— Il faudra te préparer avant. Apprendre deux ou trois choses. Tout ça ne s'improvise pas. Mais j'ai moi aussi hâte de t'enseigner ce que j'ai appris.

William retourna aux commandes du vaisseau pour l'engager au-dessus d'une rivière. Lentement, il descendit, traversa un canyon d'arbres colossaux, caparaçonnés de mousses et de traînes de lianes. Escorté par ces sentinelles centenaires, le botaniste amena le *Forestius* à suivre les méandres.

— Première leçon, annonça-t-il, toujours s'assurer qu'on dispose de réserves d'eau. Et penser à en faire le plein régulièrement !

Il indiqua à sa fille où se trouvaient les seaux. Le *Forestius* flottait au-dessus de la rivière serpentant une vingtaine de mètres plus bas. Un système de poulies installées près d'une trappe permettait de libérer une corde lestée par une grosse ancre. Quand elle fut descendue, le vaisseau s'immobilisa. Flora, penchée au-dessus du vide, contemplait le courant, fascinée par les reflets de nombreux poissons dont les robes écaillées accrochaient les

rayons du soleil. Aux alentours, des myriades d'oiseaux, alarmés par l'apparition de ce géant des airs, prenaient leur envol dans un concert de cris perçants. Ils s'élevaient en tourbillonnant dans le ciel et leur ballet **majestueux** faisait battre le cœur de la jeune fille.

— Je me souviens..., murmura-t-elle.

Près de la rivière, l'ombre portée du vaisseau des cimes avait généré le même affolement. Des créatures dont Flora n'eut pas le temps d'identifier la nature avaient plongé dans l'eau pour nager hors de vue ou se réfugier sous un rocher protecteur.

Enfin, le silence revint dans la forêt.

Encouragée par son père, Flora fit descendre les seaux. L'eau était pure et fraîche.

Ensemble, ils arrosèrent les multiples plantes en pots, si nombreuses qu'elles conféraient au *Forestius* des allures de serre suspendue dans les airs.

## Chapitre 43

TOUR DE MCKENZIE-HUANG CORP., MANHATTAN, JEUDI 8 JUIN,  
12 H 45.

Le milliardaire occupait comme à son habitude le fauteuil de président, à l'extrême de la très longue table de réunion. Sur sa gauche, la baie vitrée lui offrait une vue imprenable de la Grosse Pomme, mais, une fois n'était pas coutume, il ne lui accordait aucune attention. McKenzie-Huang se focalisait sur sa droite, où tous les téléviseurs fixés aux murs de la salle diffusaient le programme de *WCA News*, consacré au procès et à l'action de celui que les médias avaient baptisé le « Botaniste » comme s'il se fût agi d'un nouveau super-héros supposé sauver la planète.

La chaîne, installée à Manhattan, faisait ses gros titres de la nouvelle apparition de ce fameux botaniste : sur toute la largeur de l'écran, derrière le journaliste vedette à la coiffure impeccable et aux dents éclatantes, les spectateurs pouvaient voir l'adresse du site Web de ForestGardener et, sur sa page d'accueil, l'image du Botaniste, en alternance avec celle des quatre jurés enlevés.

Maître Gavin était l'unique autre occupant de la salle de conférences. Assis au milieu de la grande table, à distance respectable de son richissime employeur, l'avocat d'affaires était si nerveux qu'il ne pouvait s'empêcher, sans même en avoir conscience, de faire tourner son fauteuil en lui imprimant de petits mouvements de droite et de gauche.

La voix de McKenzie-Huang, posée et presque doucereuse, le pétrifia soudain.

— Il faudra songer à investir dans cette chaîne pour en prendre le contrôle, maître. Je compte sur vous pour lancer des démarches en ce sens au plus tôt.

— Je m'en occupe au plus vite, bredouilla l'avoué, redoutant un des terribles éclats de rage dont son ombrageux patron était coutumier.

Mais, en dépit de la situation catastrophique – en termes de communication globale, comme en termes de répercussion sur l'image de sa société –, McKenzie-Huang ne tempêtait pas. Au contraire, il semblait passionné par le spectacle qui s'étalait sur les écrans.

Les images offertes par ForestGardener s'imposèrent un moment, effaçant le présentateur. Les prises de vues étaient **sublimes**, nul ne pouvait prétendre le contraire. Elles donnaient un point de vue unique sur la forêt primaire – une découverte plus proche, plus authentique, plus immersive... et addictive aussi.

McKenzie-Huang, en vieux crocodile des affaires, mesurait à quel point la manœuvre était habile. Offrir de tels extraits, avec une si haute définition, de la forêt primaire était un formidable coup de communication. Son ennemi était brillant. Il accrochait le grand public en lui proposant une approche différente, à mille lieues des habituels reportages. En prenant de la hauteur, il jouait la carte de l'originalité et happait le spectateur pour l'entraîner à sa suite dans un milieu rarement étudié... et encore moins visité par le commun des mortels.

La voix du présentateur, en *off*, plongeait le milliardaire dans un état qui lui permettait de contenir sa fureur.

— ... son propre site Web, à partir duquel chacun est libre de cliquer pour avoir accès à de très nombreuses vidéos en haute définition. On peut ainsi découvrir le sort des jurés kidnappés à leur hôtel de Manhattan. On ignore encore de quelle forêt tropicale il s'agit, et la police travaille toujours à la localisation de la zone dans laquelle les jurés sont retenus contre leur gré. Les premières indications données par la faune et la flore donnent à penser aux spécialistes qu'il s'agirait de la forêt amazonienne, soit un espace de plus de six millions et demi de kilomètres carrés. Comme on le comprend donc, il sera extrêmement délicat de retrouver les captifs, qui semblent toutefois, à en juger par les images dont nous disposons, bien traités et en bonne santé...

N'y tenant plus, d'une simple pression de l'index, le milliardaire saisit la télécommande et contraignit tous les écrans au silence.

— Je veux que vous appeler Radford, ordonna-t-il d'une voix qu'il parvenait à peine à maîtriser, tant la rage bouillonnait en lui. Dites-lui de

mettre tous les hommes nécessaires sur cette affaire. Il a carte blanche et tous les moyens qu'il jugera nécessaires. Je veux que vous trouviez ce foutu Botaniste et je veux qu'on me rapporte sa tête. Quel qu'en soit le prix, je veux la peau de ce salopard.

Il s'arrêta un instant et s'efforça de respirer lentement pour recouvrer un semblant de calme, puis il ajouta :

— Je veux également qu'on mette tous nos techniciens sur le coup, afin que dans les plus brefs délais le site ForestGardener soit piraté et que l'accès n'y soit plus possible, nulle part sur la planète. Il n'est pas question qu'un écoterroriste vienne me dicter sa loi.

Il agita ensuite la main pour congédier l'avocat, qui ne se fit pas prier, trop heureux d'échapper à la vindicte du milliardaire. Sitôt parvenu dans le couloir, maître Gavin décrocha son smartphone et composa le numéro de Radford, en priant pour que ce dernier obtienne les résultats escomptés, car, si tel n'était pas le cas...

## Chapitre 44

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, JEUDI 8 JUIN, 12 H 45.

Après le repas et la pause accordée par leur guide, les jurés avaient retrouvé des forces. Mus par l'envie d'en découvrir toujours plus sur le décor fabuleux qui les cernait, ils s'étaient remis en mouvement. L'ordre de marche demeurait le même – Djimon ouvrait la voie et vérifiait l'état du parcours pour en déjouer les éventuels dangers, puis venaient Brad, Gail, Maria et Raminder. Le sikh était toujours prévenant avec la jeune Hispanique, à qui il prodiguait sans les compter encouragements et conseils.

La première difficulté ne tarda pas : il fallait, pour rejoindre l'arbre suivant, non pas emprunter un pont de singe ou s'accrocher à un câble pré-installé et sécurisé à grand renfort de crochets et de mousquetons, mais s'agripper à une corde et s'élancer au-dessus du vide. Djimon leur montra les gestes, la manière de disposer ses pieds pour se suspendre sans effort et renforcer sa prise.

Brad observait les explications avec intérêt.

— Ouais, ça va être fun ! décréta-t-il en saisissant la corde pour passer le premier.

Les autres le considéraient avec circonspection. Gail signifia à Raminder qu'elle était fatiguée de ses démonstrations permanentes : le grand blond se conduisait soit comme un bravache insupportable, soit comme un gamin inconscient du danger. Ses réactions étaient imprévisibles... À moins qu'il ne leur réserve un nouveau tour à sa façon ?

Ils eurent la réponse dans les secondes qui suivirent.

Brad se lança dans le vide et trouva intelligent de pousser un cri semblable à celui de Tarzan. Il beuglait à se briser les cordes vocales, sans se soucier de déranger la faune des alentours, ni d'alerter d'éventuels prédateurs.

— Quel con, murmura Gail en notant du coin de l'œil la mine réprobatrice de leur guide.

Djimon, après s'être assuré que Brad s'était correctement rétabli sur l'arbre voisin et qu'il avait libéré la corde, jetait des regards scrutateurs vers les profondeurs de la forêt.

— À mon avis, glissa Gail à ses deux compagnons, on n'a pas intérêt à traîner. Brad a ameuté toutes les créatures à des kilomètres à la ronde, et je ne suis pas certaine que nous ayons envie de les croiser. Je vous attends de l'autre côté.

— Rassure-toi, fit Raminder, ce serait plutôt le contraire : quand un bruit insolite se fait entendre, les animaux ont plutôt tendance à fuir. Même les panthères et les autres prédateurs s'éloignent. C'est la première règle, pour la survie.

Gail acquiesça, sans être tout à fait convaincue. À son tour, elle franchit le vide. Elle fut accueillie par Brad, qui la saisit par la taille. Dès qu'elle eut trouvé un appui solide, elle se dégagea fermement, sans un mot pour l'homme, qui parut s'amuser de sa réaction.

Pour sa part, Maria hésitait encore. Elle avait attrapé la corde que lui tendait Djimon et considérait le vide devant elle. On ne distinguait pas le sol, quelque trente mètres plus bas.

— Je ne vais pas y arriver ! gémit-elle. Il doit bien y avoir un autre passage. Je... je vais y aller et je vous rejoindrai.

Raminder s'approcha d'elle. Il posa à son tour la main sur la corde et fit mine d'en tester la résistance.

— Bien sûr que tu vas y arriver, Maria. Tu es tout à fait capable. Cette corde est solide, elle ne te lâchera pas et, si tu veux, tu peux encore t'assurer davantage en accrochant ton mousqueton là. Tu poses tes mains ici, et la gravité fera le reste.

Il avait joint le geste à la parole et fixé le mousqueton.

— La gravité ? répéta Maria sans comprendre.

Raminder lui sourit.

— Laisse-toi faire. On se retrouve là-bas.

Il la poussa avec douceur en lui indiquant d'une main le but à atteindre. Elle suivit le geste des yeux, perdit l'équilibre et traversa le vide. Elle était si terrifiée qu'elle en resta sans voix et demeura tétonisée à l'arrivée, les

mains et les pieds serrés autour du câble. Sans l'intervention de Brad, qui l'attrapa elle aussi par les hanches, la jeune Hispanique repartait en arrière. D'un geste vif, le colosse défit le mousqueton. Il lui indiqua une fourche solide où elle pouvait s'asseoir. Maria bredouilla des remerciements et prit place, encore confuse.

Le reste ne fut qu'une formalité, Raminder et Djimon rattrapèrent leurs compagnons, et ils poursuivirent leur voyage à travers la cime des arbres.

Un bruit soudain, en provenance du sous-bois, les fit s'arrêter.

Maria allait poser une question, mais Djimon la contraignit au silence d'un geste rapide et autoritaire. Il se pencha et désigna un point. Les quatre jurés se penchèrent au-dessus du vide, plissant les paupières pour tenter de percer le rideau de ténèbres. Leurs yeux s'habituerent vite. Ils distinguaient à présent les buissons, les branches entremêlées. Un mouvement dans la végétation au ras du sol révéla la présence d'un gros animal.

— Magnifique, murmura Maria.

— Qu'est-ce que c'est ? intervint Brad.

— C'est un tapir, fit Raminder. On ne les voit jamais quand on marche dans la forêt. Mais, d'ici, on peut surprendre les déplacements des animaux qui vivent au sol.

Ils suivirent les mouvements de l'animal, qui fut bientôt englouti par les feuillages denses.

— En bas, reprit Raminder, c'est tout noir. Il faut considérer le sol comme le cimetière de la forêt. Les choses – faune comme flore – y tombent et pourrissent. Les plantes se contentent de germer dans ce tapis d'humus, mais leur vraie vie est ici. Tout en haut. Elles passent leur existence à rechercher la lumière.

Brad étudiait le sikh sans chercher à masquer son scepticisme. Il choisit de garder le silence, mais, à l'évidence, se demandait si Raminder possédait de réelles connaissances ou s'il improvisait une espèce de conte pour enfants.

Djimon mit un terme à ses réflexions en les invitant à repartir.

Le petit groupe marqua une autre pause devant une nouvelle difficulté de parcours, qui leur parut insurmontable de prime abord. Même Brad, d'ordinaire insensible au danger, fut si impressionné par la situation qu'il en

resta muet. Il considérait l'abîme devant lui et se frottait la nuque, désorienté.

— Merde alors, finit-il par grogner. Cette fois, ça me paraît vraiment coton. Tu es sûr que tu ne t'es pas planté, l'Indien ?

Devant eux, le vide entre deux arbres était trop large pour être traversé en se suspendant à une corde ou une liane. Aucune attache n'était visible, ni crochet apparent, ni câble... Les autres cherchaient dans le décor, sans parvenir à localiser une autre voie.

— Djimon ? fit Brad. Tu es sûr que...

Mais le guide ne répondait pas.

— Je te parle ! s'emporta le grand blond. Tu es sûr de...

Il s'interrompit en prenant conscience que Djimon avait disparu. Maria, Gail et Raminder avaient fait le même constat. Quand l'Indien s'était-il volatilisé ? Ils auraient été bien en peine de le dire. Sans prévenir, il les avait laissés là, accrochés à des branchages, face à un gouffre infranchissable.

— Ça n'est pas possible ! fit Gail. Ça ne lui ressemble pas, il n'a aucune raison de nous abandonner ici.

Elle scandait ses mots comme pour s'en persuader. Un bruit sourd se fit alors entendre. Les quatre jurés tournèrent la tête et découvrirent qu'une flèche venait de se ficher dans le tronc, au-dessus de leur tête. Un câble très fin y était attaché. Suivant des yeux le dispositif, ils avisèrent Djimon, sur l'arbre de l'autre côté du vide.

— Putain de macaque ! fit Brad entre ses dents. Comment il a fait ? Il vole ? Il se téléporte ?

L'Indien gesticulait en fixant Raminder des yeux. Le sikh plissa les paupières, étudia les mouvements et comprit que Djimon lui signifiait des instructions. Il accusa réception en agitant une main, pouce levé. Puis il s'empara du câble, constata qu'il était muni d'un crochet à son extrémité, le fit passer autour du tronc et l'y accrocha. Quand il eut terminé, il leva à nouveau le pouce à l'attention de Djimon. Ce dernier fouilla alors dans son sac à dos, en tira un crochet-poulie en acier, l'enclencha sur le câble et se lança dans le vide.

Il se balança tranquillement jusqu'à rejoindre la petite troupe, dans le seul chuintement des roulements à billes de la poulie. Raminder lui tendit la

main à l'arrivée et l'aida à se rétablir.

— Cette fois, décréta Maria, c'est sûr. Je n'y arriverai pas.

Djimon leur montra le fonctionnement de la poulie, avant de repartir pour les attendre à nouveau de l'autre côté. La poulie, animée par un petit moteur, revint seule jusqu'aux quatre jurés.

— Il a fait un aller-retour pour nous prouver que c'était sans danger, expliqua Raminder dans l'espoir que Maria l'entendrait.

Mais cette dernière était toujours tremblante, terrorisée par le vertige. Brad sourit et se positionna sous le câble, prêt pour le départ. Il attrapa la poignée d'une main ferme et tendit l'autre vers la jeune femme.

— Mets tes bras autour de mon cou, chérie, lui lança-t-il avec un sourire qui se voulait enjôleur. Et ne me lâche sous aucun prétexte ! Je t'emmène là-bas, si tu veux.

Maria ne parvenait pas à se décider. Pétrifiée, elle fixait le vide.

— Maria, intervint Gail, tu es certaine que tu ne veux pas le faire toute seule ?

Mais l'Hispanique ne l'écoutait plus. Cédant à une impulsion, elle passa ses bras autour du cou de Brad et ferma les yeux.

Poussant un nouveau cri guerrier, le colosse s'élança aussitôt et traversa l'espace entre les arbres, la jeune femme accrochée à lui.

Djimon les aida à débarquer sur l'arbre opposé. Gail et Raminder les rejoignirent sans souci. L'Indien les invita à une pause, afin que Maria reprenne ses esprits.

Ils s'installèrent sur des branches solides, et le Yawanara procéda à une nouvelle distribution de gourdes et de vivres. Quand elle se fut restaurée et calmée, Maria vit que le guide lui tendait un fruit à coque dure. Djimon lut l'incompréhension dans ses yeux, s'en amusa et fit les gestes de briser la coque, puis de se laver les cheveux.

Intriguée, Maria fit tourner le fruit entre ses doigts.

— Avec ça ? insista-t-elle. Vraiment ?

Djimon hocha la tête. Il prit un fruit identique, le brisa en deux d'un coup précis de sa machette, révélant une pâte épaisse qui entourait un amas de noyaux. L'Indien, après en avoir extrait la pulpe, la donna à Maria, qui lui offrit en échange son plus beau sourire.

— Merci ! J'ai compris. Merci beaucoup !

Elle récupéra la coque, y remit la pâte et emballa avec soin les fruits dans son sac à dos. Elle fut secouée d'un rire presque enfantin.

— Je crois que je vais ouvrir un Body Shop en rentrant... juste après avoir écrit mes mémoires !

Gail remarqua que Brad ne partageait visiblement pas la bonne humeur de ses compagnons.

— Il y a un problème ? lui glissa-t-elle à mi-voix.

— Ouais, répliqua-t-il avec des mines de conspirateur. Djimon se fout de nous depuis le début.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu l'as vu avec Maria ?

— Oui, comme tout le monde. Où est le problème ?

— Je croyais qu'il ne parlait pas notre langue...

Gail haussa les épaules.

— Ah ? Ça n'est que ça ? Écoute, Brad : Djimon ne parle pas l'anglais, ça ne signifie pas pour autant qu'il ne nous comprend pas. Tu me suis ?

Elle décida de mettre son comportement sur le compte de la jalousie – le colosse avait tenté de se rapprocher de Maria avec son numéro d'homme des bois, mais il redoutait la concurrence de celui qui faisait découvrir les trésors de la forêt à la jeune femme.

Gail ne se berçait pas d'illusions. Il faudrait rester sur ses gardes, car l'explication, si elle était plausible, ne la rassurait pas pour autant.

### **L'art de l'électricité selon les plantes vertes**

*Les plantes seraient-elles sources d'énergie ?*

*Une étude a été publiée dans la revue scientifique britannique Energy and Environmental Science. Le professeur Iftach Yacoby, directeur du laboratoire des énergies renouvelables de la faculté des sciences de la vie de l'Université de Tel-Aviv, l'a menée en collaboration avec le professeur Kevin Redding, de l'Université d'Arizona. Leurs travaux, relayés par l'AFP, tendent à démontrer que les plantes possèdent des capacités de production d'électricité. Elles constituerait donc une source d'énergie « propre », basée sur le processus de photosynthèse.*

*Je ne sais quoi penser, n'ayant pas pu assister à ces recherches et n'ayant ni le temps, ni le matériel nécessaire pour lancer de tels travaux. À en croire I. Yacoby, toutes les plantes vertes - feuilles, herbes ou algues - disposent de « panneaux solaires » qui leur permettraient de réceptionner l'énergie lumineuse pour la transformer en courant d'électrons. La difficulté réside en un « branchement » fiable - il ne suffit pas de disposer d'une batterie, encore faut-il trouver le moyen de s'y connecter pour récupérer l'énergie qu'elle renferme. Constater que la plante contient du courant est une chose, parvenir à extraire cette énergie en est une autre. Il fallait donc mettre au point une « nano-prise », et c'est l'étude d'une microalgue qui a permis d'y aboutir. À l'aide d'un bioréacteur, on est parvenu à injecter une enzyme qui fabrique de l'hydrogène dans cette microalgue. Cette dernière a alors développé des cellules contenant cette même enzyme, et les chercheurs ont conclu que la plante produisait de l'électricité.*

*Toujours selon le professeur Yacoby, cette découverte serait l'aube d'une nouvelle ère en agriculture. « L'agriculture qui, après avoir permis de nourrir des gens pendant des millénaires, va pouvoir être utilisée pour produire de l'énergie ».*

*Une énergie véritablement propre ? Je le souhaite de tout mon cœur, même si le chemin à parcourir est encore long.*

*À en croire Iftach Yacoby, des résultats probants et exploitables ne devraient pas être constatés avant 10 ou 20 ans. Ne nous reste plus qu'à prier que, d'ici là, nous ayons pu limiter les catastrophes résultant de quelques décennies de choix désastreux.*

*Il n'est pas interdit de rêver. Ne suis-je pas en train d'espérer mettre au point la panacée ?*

# Chapitre 45

MANHATTAN, BUREAUX DU FBI, JEUDI 8 JUIN, 12 H 45.

Le directeur adjoint, sitôt revenu de la conférence de presse, avait foncé droit en salle de crise sans répondre aux multiples sollicitations de ses collaborateurs. Soucieux de découvrir le résultat de son intervention, il avait pris place dans son fauteuil et fait allumer les écrans. L'équipe s'était jointe à lui dans le plus complet silence.

Les yeux rivés au moniteur principal, ils observaient Bruce Tompkins, le présentateur emblématique de *WCA News*.

— Flash info, et dernières nouvelles dans le terrible dossier des jurés kidnappés. Lors d'une conférence de presse, ce matin, le FBI a révélé le nom de l'homme soupçonné d'être à l'origine du délit le plus audacieux de l'histoire.

Derrière Tompkins, en surimpression, l'image de Mantell à côté d'un pupitre était apparue.

— Tout ce que je peux vous dire, énonçait le directeur adjoint, c'est que nous pensons avoir identifié l'homme qui se fait appeler le « Botaniste » et revendique l'enlèvement de quatre membres du jury dans le procès Greenspace contre MacKenzie Forest. Il s'agirait d'un dénommé William Icard, qui avait été déclaré mort, tout comme sa femme et ses enfants, dans un incendie accidentel survenu en forêt amazonienne il y a treize ans de cela.

Quelques photos des rares articles de presse consacrés à l'incendie et à la disparition de William se succédèrent à l'écran pour souligner le discours de Mantell.

— L'épouse de William Icard a été identifiée et placée en garde à vue. Elle vivait et travaillait aux États-Unis depuis cinq ans, sous une fausse identité. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'elle et sa fille Flora se

trouvaient dans le même hôtel que les jurés pour participer activement au délit. Madame Longhi a cependant accepté de collaborer avec nos services. C'est son témoignage qui a permis la rapide progression de notre enquête. Nous espérons déterminer sous peu le lieu où les otages sont retenus. Nous ferons tout pour les ramener sains et saufs... et pour arrêter leur ravisseur. C'est tout ce que je peux dire pour le moment.

Une salve de questions avait ponctué sa déclaration, mais Mantell avait tourné les talons.

— Voilà ce que l'on sait à ce stade de l'enquête, reprit Bruce Tompkins. Il est bien évident que...

Le directeur adjoint avait coupé le son de la retransmission.

— Ça va, commenta-t-il. Ils n'ont pas effectué de montage, c'est l'essentiel. Du neuf, de votre côté ? Où est le capitaine Esposito ?

— Je souhaiterais vous en parler, répondit l'agent Lindbergh.

Avisant son visage livide, Mantell fronça les sourcils.

— Un problème ?

— L'agent Radford s'est rendu à son domicile, commença Lucy Lindbergh d'une voix blême. Il a retrouvé le capitaine Esposito. Mort.

— Quoi ? s'étouffa Mantell. Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— On a envoyé une équipe de scientifiques sur les lieux, Radford ne devrait plus tarder, on en saura plus à ce moment-là.

Le directeur adjoint se frotta nerveusement la nuque. La mort d'Esposito avait-elle un lien avec les enlèvements ? Ou bien s'agissait-il d'un meurtre crapuleux, comme il y en avait régulièrement partout à New York ?

— Rappelez-moi où habitait le capitaine...

— Spanish Harlem, monsieur.

— Mmmmh.

Mantell songea qu'un officier de police du NYPD pouvait, au fil des années, créer de solides inimitiés. Un homme au caractère aussi affirmé que le capitaine Esposito s'était forgé une réputation, et un malfrat avait peut-être éprouvé le besoin de lui faire payer ses remarquables états de service... Il secoua la tête. Inutile de se perdre en conjectures stériles. Les gars de l'identité judiciaire rentreraient bientôt, et on pourrait faire le point.

— Envoyez tous les hommes nécessaires sur place, ordonna-t-il. Ne lésinez pas sur les moyens. Pas question de laisser la mort d'un des nôtres impunie.

— À vos ordres, monsieur.

— Mais... agent Lindbergh ?

— Oui, monsieur ?

— Choisissez avec soin les éléments à qui vous confiez l'enquête et insistez pour qu'ils agissent avec la plus grande discrétion.

— Je ne comprends pas, monsieur. Discréction ? Il s'agit du meurtre d'un officier de police...

— Justement. Cela tombe au plus mauvais moment. Si cela s'ébru~~ite~~ et que la presse s'en empare, nous allons devoir faire face à un déferlement de suppositions. Pas question de perdre du temps avec des journalistes. Je veux que les responsables payent, mais je veux également qu'on retrouve au plus vite les otages et qu'on les libère. Exécution !

— À vos ordres ! fit Lindbergh avant de quitter la pièce.

Mantell se frotta le menton. Il avait été à deux doigts de perdre le contrôle, lui dont la réputation d'animal à sang froid n'était plus à faire. Mais aucun flic digne de ce nom ne pouvait rester insensible face à la mort d'un représentant de la loi.

— D'autres questions ? lâcha-t-il à la cantonade pour se redonner une contenance.

Un des agents leva la main.

— Je vous écoute, fit Mantell.

— Nous savons maintenant dans quelle région Icard se trouve, monsieur. Pourquoi n'y allons-nous pas dès maintenant pour le capturer ?

— Nous avons toutes les autorisations nécessaires pour rejoindre le *John F. Kennedy* dans le Pacifique, mais nous ne pouvons pas entrer en territoire brésilien sans la coopération du gouvernement. Nous comptons sur le département d'État et le Pentagone, qui ont entamé les négociations avec le gouvernement brésilien, mais vous savez à quel point les relations sont tendues... Quels que soient les résultats, c'est à la Maison-Blanche de prendre la décision. Pendant ce temps... nous devons préparer une série de scénarios, afin d'envisager toutes les possibilités quand le moment sera venu de passer à l'action. De plus, nous devons faire équipe avec des

homme de l'Agence, sinon il ne sera pas possible d'intervenir<sup>1</sup>. C'est la raison pour laquelle je veux tout verrouiller en amont.

Un agent venait de raccrocher la ligne intérieure.

— Monsieur ?

— Oui ! Qu'il y a-t-il encore ?

— C'était le département d'État. Nous avons le feu vert.

Mantell émit un grognement. Tout s'accélérerait. On n'aurait pas le temps de monter une opération dans les règles de l'art...

## Chapitre 46

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, JEUDI  
8 JUIN, 13 HÈURES.

Flora et William Icard passaient en revue les images transmises par les caméras frontales des jurés. Toutes les prises de vues étaient stockées sur des disques durs accessibles via le serveur informatique du *Forestius*.

D'autres plans – panoramiques, cette fois – offraient des vues sublimes de la forêt. Des caméras indépendantes, fixées sur des émergents ou dissimulées par le houppier d'un grand arbre, avaient enregistré le passage de la petite troupe sur un pont de lianes. On pouvait admirer, comme eux, une rivière serpentant en contrebas, et l'image était si nette que l'on s'extasiait devant la variété fabuleuse des plantes à l'entour. De même, des caméras cernaient les bivouacs, afin de permettre des travellings somptueux, passant des jurés allongés dans leurs hamacs au coucher de soleil sur l'horizon, tandis que s'élevaient les sons de la forêt<sup>1</sup>.

Le botaniste, en quelques clics, sélectionna des séquences particulières. Il privilégia le balancement dans les arbres, la dégustation de feuilles au sommet de l'émergent et quelques autres passages significatifs. Il intercala des séquences qui suivaient les jurés dans leurs déplacements et des images de la forêt. Il prit soin de toujours mettre les aventuriers à l'honneur, évitant les plans qui les montraient grimaçants ou apeurés.

— Je ne veux les ridiculiser sous aucun prétexte, expliqua-t-il. Ils vivent une expérience éprouvante, ils sont soumis à des émotions très fortes, parfois violentes... Ils ont besoin d'un peu de temps pour digérer un grand nombre d'informations. Ils seront bientôt prêts.

Il vérifia la définition des images, avant de les mettre en ligne sur le site ForestGardener.

— D'ici peu, commenta-t-il, on pourra également transmettre les images en *live*.

— Tu ne préfères pas toutes les éditer ? questionna Flora. Ce serait plus prudent, non ?

— Au contraire : moins nous sélectionnerons les plans, plus le message sera fort. Le public a l'habitude des montages, il est gavé de téléréalité depuis des décennies. Il a appris à lire les images et il est capable de discerner ce qui est juste, ce qui est vrai, et ce qui est **outrancier**. L'héritage que je veux transmettre n'a pas besoin d'explication ni d'effets spéciaux. Il suffit d'ouvrir ses yeux.

— Et son cœur.

Ému par sa remarque, William observa Flora. Assise à côté de lui, sa fille avait posé les mains sur le clavier. Elle pianotait des ordres et transmettait d'autres extraits au site.

— Super, ton interface ! le félicita-t-elle. Facile d'accès, très intuitive.

— Tu pourras te charger du programme ?

— Avec plaisir !

— Les *live* aussi ? insista-t-il. Tu en es sûre ?

— Papa, oui, papa ! répliqua-t-elle en parodiant un salut militaire qui lui tira un nouveau sourire.

Flora travaillait avec passion. Il en éprouva une immense fierté. Elle releva soudain le nez.

— J'aurais aimé que maman soit là, avec nous.

William acquiesça en silence.

— On pourrait peut-être l'appeler, non ?

— Impossible, grimaça-t-il. Elle est surveillée en permanence. Si le FBI constate que nous la contactons, elle sera arrêtée pour complicité.

Il vit passer un nuage sombre dans les yeux de sa fille.

— Dès que ce sera possible, tu l'appelleras.

— OK.

Flora se remit aussitôt à la tâche.

Son refus de s'apitoyer sur son sort força l'admiration de William.

## Chapitre 47

TOUR DE MCKENZIE-HUANG CORP., MANHATTAN, JEUDI 8 JUIN,  
15 HEURES.

Des manifestants silencieux s'étaient regroupés au pied du siège social de la compagnie. Ils arboraient tous des masques imitant le visage du botaniste – fendus verticalement, une moitié blanche, une moitié sombre. Certains agitaient des pancartes sur lesquelles s'étalaient des slogans tels que « THE BOTANIST IS RIGHT, SAVE OUR FORESTS<sup>1</sup> ! »

Sur le trottoir, en face de l'entrée de la tour, ils avaient installé une table, sous un grand panneau indiquant « BOTANIST DEFENSE FUND - PLEASE GIVE GENEROUSLY<sup>2</sup>. » Des passants s'arrêtaient pour donner quelques pièces, qui un billet.

McKenzie-Huang affichait une moue méprisante. Relayées par l'un des écrans de contrôle, les caméras de surveillance placées autour du bâtiment balayaient inlassablement la foule, dont les rangs ne cessaient d'augmenter.

— Vous avez vu ? lança-t-il par-dessus son épaule. Ils se prennent pour les Anonymous. Ils ont fabriqué un masque et pensent sans doute qu'ils vont nous impressionner en le portant.

— Oui, monsieur. On voit ce masque dans la plupart des manifestations.

— Nombreuses ?

— Les manifestations ? Oui. Dans toutes les grandes villes des États-Unis et la plupart des métropoles mondiales.

— Ils ne comprennent pas que c'est un combat d'arrière-garde, soupira McKenzie-Huang. Ils ont déjà perdu, mais ils ne le savent pas...

Dans son dos, l'avocat se garda bien de répondre. Depuis quelque temps, le milliardaire répétait à l'envi des sentences de ce type, comme s'il s'était agi de mantras. Il ne servait donc à rien d'alimenter la logorrhée.

Un signal sonore retentit.

McKenzie-Huang se détourna de la vitre et pressa une touche de son interphone.

— Oui ?

— Un certain Dr Lockman demande à vous voir, fit la voix de Saoirse.

— Et alors ? Dites-lui que je ne suis pas disponible.

— Monsieur ?

McKenzie-Huang leva un sourcil. Il n'était pas dans les habitudes de sa secrétaire d'insister – sauf quand elle jugeait que le jeu en valait la chandelle.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Le Dr Lockman affirme qu'il peut vous livrer le botaniste.

D'abord désarçonné par ce qu'il venait d'entendre, le milliardaire se reprit vite.

— Envoyez-le-moi ! ordonna-t-il.

Il adressa un sourire de squale à son avocat.

— Voilà qui s'annonce passionnant, maître ! se réjouit-il.

Trente minutes plus tard, Patrick Lockman quittait la tour, une élégante mallette à la main. Il traversa la rue, longea le trottoir et, en passant au niveau de la table des manifestants, y abandonna son chargement avant de s'éloigner à grandes enjambées. L'homme responsable des dons était en grande discussion avec un sympathisant. Avisant la mallette, il s'en approcha avec **circonspection**, puis se décida à l'ouvrir. Il manqua de défaillir en découvrant les liasses de billets verts qu'elle contenait.

Bouche bée, il considéra la silhouette du mystérieux donateur qui s'éloignait rapidement avant de disparaître, happé par la foule.

De son côté, McKenzie-Huang avait repris place dans son fauteuil de direction, le téléphone à l'oreille.

— Radford ?

— Oui, monsieur.

— Un certain Lockman est venu nous rendre visite.

— Patrick Lockman ?

— Je vois que vous le remettez. Vous pouvez m'en dire plus ?

— C'est un spécialiste des arts tribaux, qui travaille sous couverture au Museum, pour le compte du Bureau. Un scientifique, pas un homme de terrain.

— Il a affirmé pouvoir nous débarrasser du botaniste...

— Possible. Il dispose des éléments nécessaires, mais en aura-t-il le cran ou les moyens ?

— Ne vous inquiétez pas pour les moyens, grasseya le milliardaire. Tout est sous contrôle. En revanche...

— Oui, monsieur ?

— Ce Lockman, insista McKenzie-Huang, on peut lui faire confiance ?

— C'est un peu tard, monsieur, intervint Gavin. Nous lui avons déjà remis une fort jolie somme...

McKenzie balaya la remarque d'un geste méprisant.

— Qu'en dites-vous ? reprit-il en coulant un regard noir à son avocat, pour lui intimer le silence.

— Je ne fais confiance à personne, monsieur, répondit Radford. Mais je sais une chose : Patrick Lockman n'a aucune raison de sauver la peau du botaniste. Il est toujours amoureux de sa femme, Alicia Longhi. Se débarrasser de William Icard lui laisserait la voie libre. Je dirais que c'est sa principale motivation. Je ne crois pas que vous pourriez l'acheter, même avec une forte somme.

McKenzie grimaça. Il fut heureux de n'avoir pas placé la discussion sur haut-parleur – Gavin se serait réjoui de cette information.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il sait où est le botaniste ?

— Le FBI a localisé William Icard. Les drones et les satellites ont pris le relais. Le botaniste se trouve à bord d'un dirigeable flottant au-dessus de la forêt. Les services de surveillance ne le lâchent plus. Nous ignorons en revanche sa destination... et nous ne savons toujours pas où se trouvent les membres du jury.

— Ils ne sont pas avec lui, dans son ballon ?

— Non, monsieur. (Il soupira, avant de rappeler une information élémentaire à son employeur.) Vous pouvez les voir en direct sur le site ForestGardener. Ils effectuent cet incroyable parcours à travers la canopée et sont suivis en permanence par un réseau de caméras, à la manière d'un de ces *reality shows* de merde, dont le grand public raffole. Les images sont

retransmises via le Net et sur la plupart des journaux télévisés. Ils ont des millions de spectateurs dans le monde. On ne sait toujours pas précisément où ils sont, mais, à mon avis, ils sont en route pour un rendez-vous avec Icard et son ballon, dans un endroit que Lockman et Alicia Longhi auront pu localiser.

— Comment Lockman a-t-il procédé ? Il est en possession de renseignements que le Bureau n'a pas pu obtenir ?

— J'étais dans le couloir quand ils sont retournés en salle d'interrogatoire. La femme lui a glissé un papier, que Lockman n'a pas daigné montrer aux enquêteurs. Je suis certain que c'est de cela qu'il s'agit.

— OK, conclut McKenzie-Huang. Quand vous serez sur site, retrouvez Lockman et ne le lâchez plus. S'il atteint le botaniste avant les agents du FBI, je veux que vous soyez juste derrière lui. Et cette fois... il faudra faire le nécessaire, sans état d'âme. Suis-je clair ?

— Parfaitement clair, monsieur, lâcha Radford d'une voix rogue.

McKenzie-Huang raccrocha. Il s'accorda quelques secondes de répit puis lança à maître Gavin :

— Je n'ai plus confiance en Radford. J'ai peur qu'il n'aille pas au bout. Contactez Fullmore, expliquez-lui la situation et prévenez-le que, le cas échéant, il n'aura pas un contrat à honorer, mais deux.

— Fort bien, monsieur.

— Et... Gavin ?

— Oui, monsieur ?

— Ne lésinez pas sur les honoraires. **Je veux du travail soigné.** Et des résultats à la hauteur de mes attentes.

## Chapitre 48

MANHATTAN, BUREAUX DU FBI, JEUDI 8 JUIN, 14 HEURES.

Radford avait fait son rapport à Mantell.

— À votre avis ? avait demandé le directeur adjoint quand il eut achevé son compte rendu. Qui est responsable ?

— Aucune idée, mentit Radford. Une seule chose est sûre : c'est un professionnel. La porte était fermée à clé, et j'ai dû crocheter la serrure pour entrer.

— *Vous avez crocheté la serrure* ? coassa Mantell. Mais vous vous rendez compte de...

— J'ai fait au mieux, écourta Radford. Et au plus rapide. Il me semblait que le temps nous était compté, monsieur.

— Hélas, soupira Mantell. Suivez-moi, on réunit tout le monde.

Les deux hommes se tinrent côte à côte devant les agents réunis en salle de crise. Le directeur adjoint toussa dans son poing avant de prendre la parole.

— Comme vous l'avez sans doute appris, le capitaine Esposito a été assassiné à son domicile. Les hommes de la police scientifique sont sur les lieux et conduisent l'enquête. C'est une course contre la montre que nous menons. Nos ennemis sont prêts à tout, et nous allons devoir leur montrer que nous sommes déterminés à répliquer. Nous devrons frapper vite. Et fort, TRÈS fort.

Autour de lui, des murmures s'étaient élevés. Les agents opinaiient, résolus à **venger la mort du policier**. Mantell leva les mains pour les ramener au calme.

— Nous ne devons sous aucun prétexte nous laisser guider par nos émotions. Rien ne nous permet d'affirmer que le décès du capitaine Esposito est en lien avec l'affaire des enlèvements. J'attends de chacun

d'entre vous qu'il agisse avec sang-froid et professionnalisme. Est-ce bien clair ?

Son équipe acquiesça en silence.

— C'est le dernier briefing. Il nous reste moins de vingt-quatre heures pour nous préparer et intégrer les hommes de l'Agence. Nous décollerons à bord d'un avion de la CIA demain après-midi, pour nous poser en pleine nuit sur un aéroport privé. L'armée brésilienne nous viendra en aide avec des hélicos qui nous déposeront sur site. Je n'insisterai jamais trop sur le fait que la réputation du Bureau repose sur une réussite totale de la mission. Qu'appellera-t-on une mission réussie ? D'abord, il faudra libérer les otages et les ramener indemnes. C'est notre priorité ABSOLUE. Ensuite, dans la mesure du possible, il faudra capturer « le Botaniste ». William Icard est dangereux. C'est un extrémiste qu'il faut donc empêcher de nuire dans les plus brefs délais.

Mantell se tourna vers Lockman, avant de poursuivre.

— Il se peut que certains d'entre vous éprouvent du respect ou de la considération pour cet homme et ses motivations. Vous devez impérativement les mettre de côté. Ne vous méprenez pas : ce que propose William Icard au monde, c'est une nouvelle forme de chaos. Nous devons, coûte que coûte, mettre un terme à tout ça, MAINTENANT. Avant que d'autres groupuscules de tordus commettent des actes terroristes pour lutter contre le réchauffement climatique, l'**acidification** des océans, la pollution, la pauvreté mondiale et Dieu sait quoi encore. Arrêtez William Icard vivant, si vous le pouvez. Mais surtout...

Il dévisagea un à un les agents qui se tenaient devant lui et conclut :

— ... ne le laissez pas s'échapper. Il n'est pas question de lui accorder la moindre chance d'intervenir sur les réseaux sociaux et de nous tourner en ridicule. Ce serait une catastrophe. Je ne veux pas que ce bureau soit responsable de la création d'un martyr écolo, c'est compris ?

Des murmures **approbateurs** lui firent écho.

— Parfait, acheva Mantell. Allez préparer votre matériel, nous rejoignons l'aéroport demain matin.

Les agents quittèrent la salle.

Mantell appela Lockman avant qu'il parte et lui posa une main sur l'épaule.

— Désolé, docteur, mais vous n'êtes pas du voyage. Vous comprenez pourquoi ?

— Oui, monsieur.

— Cela dit, j'ai une proposition à vous faire.

— Je vous écoute, monsieur.

— Vous êtes certain qu'Alicia Longhi n'est pas la complice de son époux ?

— Affirmatif, monsieur. À 200 %.

— Vous seriez prêt à vous porter garant pour elle ?

— Sans la moindre hésitation, monsieur.

— Dans ce cas, je vais la faire libérer. Nous partons dans quelques heures, et d'ici deux jours, tout sera réglé. Autant ne pas laisser une innocente croupir en cellule, surtout si elle a accepté de collaborer. Mais je compte sur vous pour qu'elle ne fasse pas de bêtise. Si tel n'est pas le cas, elle finira ses jours derrière les barreaux, je m'en assurerai. Nous sommes au clair, Lockman ?

— **Affirmatif.** Merci pour elle, monsieur.

Patrick salua le directeur adjoint et prit congé.

## Chapitre 49

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, JEUDI 8 JUIN, 15 HEURES.

Après une longue progression qui avait soumis les corps à des efforts soutenus, Djimon avait proposé une nouvelle halte. Les quatre jurés avaient bu goulûment. Ils avaient massé leurs muscles endoloris et enchaîné quelques mouvements d'**assouplissement**.

Plus que les difficultés physiques, les membres de la petite troupe retenaient surtout l'émerveillement permanent, les sensations ressenties tout au long de leur périple. Chaque nouveau pas à travers la canopée semblait les mener vers de nouvelles découvertes fabuleuses.

Djimon leur avait indiqué une plante étonnante, semblable à un jardin miniature suspendu. Gail et Maria se penchaient au-dessus, pour en examiner l'intérieur. Parmi toutes les formes de vie, elles notèrent la présence d'une minuscule grenouille hyalinée<sup>1</sup>, brillante comme une émeraude.

Brad, pour sa part, était comme hypnotisé par les déplacements d'un bataillon de fourmis-soldats. Travailleuses inlassables, elles transportaient des matériaux de construction, montant et descendant le tronc sans jamais s'interrompre.

D'un geste, Djimon l'invita à le suivre. Il lui montra d'autres fourmis, aux corps semblables à des armures médiévales hérissées de pointes et aux têtes larges et aplatis. L'Indien écarta les bras et fit mine de s'envoler.

— Je ne pige pas, avoua Brad.

Raminder s'était approché. Il se pencha au-dessus des fourmis. Djimon en saisit une délicatement et pointa le sol, loin au-dessous. Il lâcha la fourmi, qui, au lieu de tourbillonner dans le vide, se mit à planer dans les airs. Elle se dirigea vers le tronc et s'y agrippa de nouveau, sous les regards ébahis des deux hommes.

— Merde alors ! coassa Brad. La bestiole est capable de faire du parapente !

— Je suppose que, sans cette capacité<sup>2</sup>, chaque fourmi tombant de l'arbre serait incapable de remonter jusqu'ici...

Maria se redressa et pointa du doigt des plantes aux racines suspendues. Elles étaient nombreuses, accrochées le long des arbres.

— C'est normal que leurs racines pendent comme ça ? Elles n'ont pas besoin de s'enfoncer en terre, ou dans les troncs de leurs supports ?

— Peut-être qu'elles peuvent boire l'eau de l'air ? avança Brad.

Raminder, qui avait pris de la hauteur, repéra un éclair dans les feuillages. Intrigué, il se dirigea vers la source lumineuse, écarta les branchages et trouva une petite sphère d'argent, qu'il dévissa pour en tirer une feuille de papier pliée. Il l'ouvrit, alerta ses compagnons et entreprit la lecture à voix haute :

— Cette plante est une épiphyte. Cela signifie qu'elle peut trouver tous les nutriments dont elle a besoin dans l'air et la pluie. Elle utilise un arbre-hôte pour s'y fixer. Les plus connues des épiphytes sont les orchidées.

— Waow..., murmura Maria. Magnifique !

— Viens contre moi, poupée ! lui lança Brad avec un rire gras. Ces bras sont faits pour te protéger, c'est ÇA qui est magnifique !

Maria releva le nez, agita la main, doigts ouverts, et se débrouilla pour que son alliance brille dans la lumière du soleil.

— Désolée ! lui répondit-elle avec un sourire. Mais c'est non. Définitivement, non.

Le grand blond se renfrogna.

Raminder nota le sourire teinté d'ironie qui étirait les lèvres de Gail.

Il espéra que le colosse blond ne s'en aperçoive pas.

# Chapitre 50

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, JEUDI 8 JUIN, EN FIN D'APRÈS-MIDI.

La nuit arriverait bientôt et le petit groupe progressait plus lentement sous le soleil déclinant. La lumière rasante ajoutait encore à la magie du décor. Djimon entraîna les quatre jurés, au bord de l'épuisement, jusqu'à un arbre énorme, aux branches duquel ils découvrirent avec un immense soulagement cinq hamacs suspendus. Accrochés au-dessus des couchages, des sacs contenant de la nourriture et des gourdes attendaient les aventuriers des frondaisons.

— On dirait des fruits, se réjouit Maria en mimant la cueillette de l'un des récipients. C'est beau.

Raminder acquiesça. Dans la lumière du soir, les gourdes luisaient comme des joyaux. Le sikh inspecta l'arbre et trouva, comme il s'y attendait, une nouvelle sphère argentée. Brad lui grilla la politesse : il monta la décrocher et la tendit à Gail. La jeune femme ne fit aucun commentaire. Elle ouvrit la bille métallique et lut le texte qui s'y trouvait.

— « Bienvenue dans ce figuier, l'un des plus grands du secteur. Considérez-le comme un vaste buffet à ciel ouvert, en pleine forêt tropicale ! Vous pourrez le constater : de nombreux animaux viennent manger ses fruits nuit et jour – singes, toucans, perroquets, chauves-souris... Et au petit matin, vous devriez même voir s'approcher des singes hurleurs. Gardez votre calme et profitez du spectacle ! »

— Tu parles ! soupira Brad. Le seul endroit où j'ai envie de revoir ces gueulards, c'est dans un zoo !

Gail le toisa en montrant la feuille dépliée :

— Tu permets que je termine, ou tu as encore des considérations hautement philosophiques à partager ?

Avisant son regard **furibond**, il renonça à répondre et l'invita à poursuivre, d'un geste qui exprimait toute la mauvaise grâce du monde.

— « On a découvert de très nombreuses espèces de figuiers, mais voici comment se construit la vie de celui qu'on appelle le figuier étrangleur : la distribution des graines est assurée par ces animaux frugivores, qui les sèment en hauteur, où elles germent. On pourrait croire que cette plante pousse à contresens des autres, étendant ses racines vers le sol et descendant le long des hôtes supports, mais, en réalité, les racines du figuier étrangleur s'étendent vers le haut ET vers le bas. Ainsi, l'arbre peut s'ancrer en terre tout en puisant toujours ses nutriments aériens. Ces grands figuiers étouffent les arbres qu'ils **enserrent** et sur lesquels ils s'appuient. Quand l'hôte meurt, il pourrit, puis s'effondre. Il ne reste plus que de magnifiques cathédrales, faites des racines géantes des figuiers, assez solides pour le maintenir dressé et pour permettre à des hommes de grimper à l'intérieur de ce cylindre végétal, où se trouvait l'arbre support. »

— C'est fabuleux..., commenta Maria tout en laissant courir ses yeux sur les puissants entrelacs végétaux qui leur offraient refuge.

Ils mangèrent en silence, tandis qu'autour d'eux les chauves-souris entamaient leur ballet silencieux. Elles étaient des dizaines, virevoltant entre les branchages sans jamais les heurter.

Djimon s'affairait à réaliser un baume. Un peu plus tôt dans l'après-midi, Maria s'était plainte de coupures au contact d'écorces particulièrement rugueuses. En chemin, l'Indien avait collecté diverses plantes, des morceaux d'écorce et de bois. À l'aide d'un couteau, il avait raclé un peu de sève et confectionnait une mixture qu'il étala sur les plaies superficielles de la jeune femme. Tout en agissant, il commentait dans sa langue. Maria n'en saisissait pas un mot, mais le ton de Djimon était très doux. Elle se laissa faire, et ses douleurs furent vite apaisées. Elle le remercia d'un sourire qu'il lui retourna avant de s'éloigner du petit groupe pour se poster sur une branche haute.

Gail avait pris place dans son hamac. Repue et désaltérée, elle se laissait doucement bercer et somnolait, mains croisées sur le ventre.

— Je me demande si quelqu'un, chez nous, sait où nous nous trouvons, fit-elle à haute voix.

Elle n'attendait pas spécialement de réponse, mais sa question trouva écho chez Maria.

— Ils doivent nous chercher, non ? On nous a enlevés à New York, les médias nous surveillaient... Ça a dû faire un sacré bruit, cette histoire !

— Oui, admit Gail. Tu as probablement raison.

— Ils ne vont pas tarder à nous trouver, intervint Brad. C'est juste une question d'heures. Les USA n'abandonnent jamais leurs citoyens, tout le monde sait ça. Les ravisseurs seront retrouvés et punis.

— Ça va être compliqué, glissa Raminder.

— Ah ouais ? fit Brad sur un ton rogue. Et pourquoi ?

— La forêt amazonienne est gigantesque. Je m'étais renseigné avant le procès et je me souviens avoir vu que sa superficie était, selon les sources, de 5,5 millions à 6,7 millions de kilomètres carrés. Vous imaginez ce que ça représente ? Ajoutons à cela qu'elle s'étend sur neuf pays. Imaginez que nous soyons au Brésil : c'est plus de 3 millions de kilomètres carrés de forêt primaire, au milieu desquels il faudrait retrouver quatre minuscules jurés. Autant chercher quatre grains de sable particuliers sur une plage.

— Faut pas déconner, râla Brad. Aujourd'hui, on a les moyens technologiques nécessaires pour localiser n'importe quoi.

— Comment ? coupa le sikh. Sans nos portables, la géolocalisation est impossible. Nos ravisseurs ont même pu les entraîner sur une fausse piste en les déposant ailleurs pour gagner du temps.

— Nan ! s'entêta Brad. Je suis certain que ça va pas traîner. J'en mettrais ma main au feu ! Réfléchissez, putain : la CIA est partout. Nos gars ont leurs drones dans le ciel, toutes sortes de trucs technologiques, genre « *Star fucking Wars* », avec lesquels ils voient tout. Partout. Oh ! Vous avez peut-être besoin qu'on vous rafraîchisse la mémoire, mais on a même retrouvé Ben Laden au fin fond du trou du cul du monde !

— J'espère que tu as raison, soupira Maria, mais la forêt est si grande...

Raminder les écoutait, en gardant le silence. Il se leva sans un mot, jeta un œil vers Djimon, vit que l'Indien scrutait le ciel et décida d'entreprendre l'escalade du figuier pour le rejoindre. Il prit place non loin de lui.

**Le soleil venait de se coucher, et la première étoile était apparue dans un ciel pas encore dévoré par les ténèbres.**

Raminder fronça les sourcils.

— C'est étrange, fit-il. Ça ne peut pas être Vénus, elle est trop basse et l'étoile du Berger ne bouge pas.

Il observa le phénomène un moment sans parvenir à se l'expliquer, puis, rompu de fatigue, il redescendit et s'installa dans son hamac.

Maria ne trouvait pas le sommeil. Elle jouait avec un petit carnet pris dans son sac à dos.

— Pourquoi crois-tu qu'on nous les a donnés ? demanda Raminder.

— Je ne sais pas, mais, apparemment, nous en avons tous un. Ainsi que de quoi écrire et dessiner.

Brad fouilla dans son sac.

— Ah ouais, s'écria-t-il. Moi aussi, j'en ai un. Mais ça ne sert à rien, juste des pages blanches, qu'est-ce que tu veux qu'on y écrive ? Nos pensées du jour ? Le compte rendu de nos acrobaties derrière un Indien quasi muet ? Ça va faire un bouquin passionnant, les gars, on va en vendre des millions d'exemplaires !

Il fut sur le point de jeter son exemplaire et retint son geste *in extremis*.

— Tout bien réfléchi... Ça peut toujours servir de papier cul.

Il ponctua ce qu'il considérait comme un trait d'esprit d'un rire appuyé et ne nota ni le soupir excédé de Gail, ni l'échange de regards **consternés** de Raminder et Maria.

Ils eurent tous la surprise de constater que la nuit tombait ici tout d'un coup. D'un instant à l'autre, ils furent engloutis dans un océan de noirceur, et Maria, toujours allongée dans son hamac, décida d'écrire dans son carnet, à la lumière de la lampe de son casque.

Djimon, redescendu de son point d'observation, fit le tour du bivouac pour s'assurer que tout le monde allait bien. Il ausculta rapidement les plaies de Maria, hocha la tête avec satisfaction et régla le faisceau lumineux de sa lampe. Il alla jusqu'à passer un petit chiffon sur l'appareil.

# Chapitre 51

NEW YORK CITY, QUEENS, APPARTEMENT DE LA FAMILLE  
MARTINEZ, JEUDI 8 JUIN, 20 HEURES.

Enrico Javier Martinez et sa fille Juliet étaient assis au bord du lit de la fillette. Le père avait sur les genoux un *laptop*, sur l'écran duquel s'affichait le site de ForestGardener. La page était scindée en plusieurs fenêtres. Deux d'entre elles montraient en plan fixe les frondaisons de la forêt plongée dans la nuit, on devinait, par intermittence, les vols gracieux de chauves-souris. Une troisième était plongée dans le noir. Sur la quatrième, on découvrait en gros plan un carnet et des mains de femme – la gauche maintenait les pages ouvertes, la droite écrivait à l'aide d'un crayon gras.

— On dirait les mains de maman ! s'exclama la petite Juliet.

Son père retenait sa respiration. Il se mordit les lèvres, pour se contraindre au silence, redoutant plus que tout de faire naître de faux espoirs chez la petite. Il cliqua sur la fenêtre, qui envahit tout l'écran.

L'image, d'abord un peu floue, devint nette, puis redevint floue. La caméra semblait avoir des difficultés à faire le point. Enrico songea d'abord à un problème de transmission, mais constata que les plans fixes de la forêt, eux, étaient d'une netteté irréprochable.

Le visage d'un Indien casqué apparut furtivement, puis quelque chose passa sur l'écran Un chiffon ? Un doigt ? Enrico n'aurait su le dire, puis tout redevint parfaitement net.

Les mains et le carnet réapparurent, et le crayon reprit sa course sur le papier.

— C'est elle ! s'exclama Juliet. C'est maman !

Son père acquiesça, la gorge serrée.

— Tu as raison : je reconnaissais son alliance.

Le crayon écrivait, en lettres rondes.

*« Juliet, ma chérie... Maman pense tout le temps à toi et à papa. Vous me manquez tellement ! J'aimerais vous avoir ici, avec moi. J'aimerais partager tout ça avec vous deux. Nous sommes quatre, perdus au milieu de la forêt, une forêt grande comme un pays, un très grand pays. Nous suivons un guide qui parle si peu qu'au début on le croyait muet. Il y a tant à dire, à faire, à ressentir. Jamais je n'aurais imaginé cette émotion, ces sensations. Même nos sentiments sont plus forts, plus sincères aussi. Il y a eu de l'incompréhension, de la colère, de la révolte... mais à présent, si incroyable que cela puisse paraître, je me sens apaisée au contact des arbres et je me demande ce que demain nous réserve et quelles merveilles nous allons encore découvrir. J'ai hâte de vous retrouver pour vous raconter tout cela et je n'ai qu'un regret : ne pas pouvoir prendre de photos avec mon smartphone, pour vous rapporter des souvenirs. À présent, je vais dormir un peu, mais je vous écrirai tous les jours, c'est promis. Nous lirons toutes ces lettres ensemble, quand je serai rentrée à la maison et que je vous aurai retrouvés. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous aime. Maman »*

Enrico eut la présence d'esprit de faire une capture d'écran.

Bien lui en prit : Juliet éprouva le besoin de relire la lettre.

Une fois, puis deux.

Et une troisième...

Enrico n'eut pas le cœur de l'en empêcher.

## Chapitre 52

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, ENTRE CRÉPUSCULE ET AUBE...

Le lieutenant leva un sourcil intrigué :

— Une dette, boss ? Envers le gringo ?

— Bien entendu, *cabrōn* ! s'exclama Suarez. Tu as oublié ce que cet homme a fait pour moi ?

— Non, patron ! Je n'ai pas oublié. Qui le pourrait ?

— Encore heureux ! cria Pablo. Le botaniste a sauvé mon fils. Il l'a ramené d'entre les morts, et nul autre que lui ne l'aurait pu. Alors, j'ai ramené sa fille à mon tour et j'ai réglé ma dette.

— Vous l'aviez déjà payée depuis longtemps, intervint le lieutenant. Vous lui avez offert le dirigeable, tout le matériel dont il avait besoin. Vous avez mis une partie des hommes à sa disposition, vous avez installé un réseau de surveillance électronique dans tout le périm...

— Je sais ce que j'ai fait, imbécile ! trancha Suarez. Tu crois vraiment que j'ai besoin qu'on me rappelle mes largesses ?

Il dévisagea à nouveau son homme de main, finit par hausser les épaules et ouvrit une boîte à cigares. Il en extirpa un Cohiba de taille respectable, qu'il huma avec délice. Ces havanes étaient préparés spécialement pour lui, il en raffolait. Il utilisa un trancheur en or, débarrassa d'un claquement le cigare de son extrémité, puis il le fit tourner entre ses doigts pour vérifier la netteté de la coupe. Satisfait, il embrasa une allumette, qu'il promena le long du tube marron tandis que le parfum si particulier des feuilles de tabac brun se répandait dans l'air. Quand il jugea le moment venu, il glissa le havane entre ses lèvres, l'alluma et en tira une longue bouffée, qu'il recracha vers le plafond.

— Je n'ai rien offert au botaniste, affirma-t-il en suivant du regard la colonne de fumée qui montait en dansant vers le ciel. J'ai placé mon argent

et j'attends maintenant le retour sur investissement.

— Avec des plantes ? risqua le lieutenant. Il fait des recherches sur la dope ? Une nouvelle forme d'herbe ? Une variété transgénique qui permettra de doubler la concurrence ? Une nouvelle variété de coca qui nous permettra une plus grande production, ou de meilleurs résultats ?

— Bien mieux que ça ! ricana Pablo. Il a trouvé *LE* remède.

— Le *remède* ? Mais... contre quoi ?

— Le remède contre toutes les addictions ! s'esclaffa Pablo en écartant les bras dans une posture de triomphe. Et ça n'est pas les autres narcos que nous allons doubler en commercialisant sa découverte, mais bien mieux que ça. Il faut voir grand, de nos jours, *cabrōn* : continuer la guéguerre avec les gangs concurrents n'a qu'un intérêt limité. Aujourd'hui, les fortunes ne sont pas dans ce secteur d'activité. Il y a beaucoup plus rentable et bien moins risqué.

— Plus rentable que la drogue ? s'étouffa le lieutenant, qui se crut, un instant, victime d'une plaisanterie.

Le sourire carnassier d'Escobar s'était fait matois.

— Tu as déjà entendu parler de l'iboga, Miguel ?

Le lieutenant se raidit. Le patron employait son prénom pour s'adresser à lui, l'heure était grave. À regret, il secoua le menton.

— Non, avoua-t-il.

Mieux valait ne pas mentir, son employeur ne tolérait le mensonge sous aucune forme.

Pablo excusa l'ignorance de son subalterne d'un geste clément.

— L'iboga est une plante d'Afrique, consentit-il à expliquer, dont l'une des particularités est qu'elle permettrait de lutter contre la quasi-totalité des addictions.

— Un palliatif naturel ? murmura le lieutenant soudain passionné par la démonstration de son supérieur. Et personne n'a songé à l'exploiter ?

— Au contraire ! s'esclaffa le narcotrafiquant. Les laboratoires pharmaceutiques se sont dépêchés d'étouffer les rapports concernant cette plante miracle. Imagine un peu les pertes colossales qu'ils enregistreraient, si on mettait sur le marché un produit naturel, facile à cultiver et vendu pour pas grand-chose...

Il observa un instant de silence, invitant d'un mouvement du menton son lieutenant à conclure. Miguel saisit au vol l'occasion de prouver qu'il ne perdait aucune miette des explications.

— Alors qu'ils ont le monopole de toutes les formes d'opiacés et de soins palliatifs connus !

Satisfait, Pablo s'octroya une nouvelle bouffée de tabac brun.

— Exact. Or, voilà que mon ami le botaniste a découvert une plante dont il soupçonnait l'existence depuis des années, une plante qu'il est le seul à avoir identifiée et qu'il étudie en ce moment même, pour en tirer la substantifique moelle et l'exploiter au mieux de ses possibilités. Une plante possédant les caractéristiques thérapeutiques de l'iboga, mais avec des pouvoirs bien plus puissants et des résultats proprement ahurissants. Une plante rarissime, que l'on ne trouve qu'au cœur de la forêt amazonienne, mais que ce démon de botaniste sera bientôt capable de cultiver à grande échelle et dont il va extraire la molécule qui peut mettre au chômage les plus grands laboratoires de la planète.

Miguel leva un sourcil intrigué :

— C'est génial, patron, mais il faudrait déposer le brevet et...

— Tu penses peut-être que je t'ai attendu pour le faire, *pendejo* ? ricana Suarez. Nous serons les seuls à pouvoir utiliser ce produit pendant quelques années et nous aurons de quoi mettre à genoux tous les labos de la planète. Nous allons dépasser ces laboratoires pharmaceutiques qui se *goinfrent* depuis des décennies en vendant des produits palliatifs supposés lutter contre la dépendance de NOS clients – la méthadone et autres opioïdes analgésiques. Dès lors, ça n'est plus en millions de dollars qu'il faudra savoir compter, mais EN MILLIARDS.

Il se pencha vers son interlocuteur et répéta lentement, en détachant chaque syllabe avec délectation :

— En milliards, Miguel, tu m'entends ? En sacrés foutus putains de MILLIARDS de dollars !

Miguel battit des cils comme pour mieux intégrer l'information. Il vacillait. L'attitude de son lieutenant eut le don d'amuser « comme Escobar », qui lui adressa une claqué complice sur l'épaule.

— Tu comprends, maintenant, pourquoi je te parle de retour sur investissement ? Somme toute, le laboratoire volant du botaniste ne m'aura

rien coûté. Ça n'est plus un empire que nous construisons à partir d'ici. Nous aurons bientôt de quoi régner sur une partie du monde – et ça n'est pas une vue de l'esprit, crois-moi. As-tu une idée du nombre de crétins qui sont dépendants d'une drogue, de nos jours ? De l'alcool ? De la cigarette ? Du crack, de l'héroïne, de la coke ou de l'herbe ? Laissons crever ceux qui ne veulent pas se redresser, mais offrons à tous les autres un remède efficace et indolore. Tu imagines le marché ?

Des myriades d'étoiles s'étaient allumées dans les prunelles de Miguel.

— Oui, balbutia-t-il. Oui, patron, je l'imagine. C'est... C'est fabuleux.

Pablo libéra un rire d'ogre.

— Voilà ! Exactement ! Tu as le mot juste, *mijo* ! C'est fabuleux. Nos concurrents vont se déchaîner, ils vont chercher de nouveaux clients... et nous en fournir toujours davantage ! Plus il y aura de drogués, plus nous aurons de la demande. Et le plus fabuleux, c'est que le botaniste a accepté de travailler pour moi et pour moi seul. Grâce à son talent, le monde sera bientôt à mes pieds.

Il téta avec avidité son cigare et exhala un épais rond de fumée qui s'éleva lentement vers le plafond.

— D'ici là, conclut-il, je te confie la plus importante des missions.

— À vos ordres, chef ! se raidit Miguel.

— Veille sur le botaniste comme sur ce qui t'est le plus cher.

L'homme salua d'un bref mouvement de tête, puis il tourna les talons. Il rejoignit son véhicule, composa un numéro sur le clavier de son cellulaire et, sitôt que son correspondant décrocha, égrena la liste de ses hommes les plus sûrs, avant de conclure :

— Dis-leur de s'équiper pour la jungle et de se tenir prêts. J'arrive.

## Chapitre 53

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, VENDREDI 9 JUIN, PEU AVANT  
L'AUBE.

Le hameau était encore ensommeillé. Les habitants dormaient paisiblement. Deux bâtiments se détachaient entre les cabanes : une petite église en bois et un dispensaire, à la façade toujours éclairée, comme un phare dans les ténèbres.

La tourmente s'abattit soudain, avec une brutalité inouïe.

Il y eut d'abord les cris des hommes, les crosses de leurs armes contre les portes des cabanes, puis les ordres qui claquaient plus violemment que des coups de fouet. Enfants, femmes, hommes furent tirés de leur lit et poussés hors des habitations. On les regroupa comme des bêtes. Les petits pleuraient, appelaient au secours, les adultes se pressaient les uns contre les autres, encore bouffis de sommeil, partagés entre la peur qui leur rongeait le ventre et l'hébétude du moment.

Tout cela était trop soudain, trop fulgurant.

C'était inconcevable...

Irréel.

Le bruit de l'hélicoptère, couvrant les plaintes, leur fit lever la tête. Ils **étouffèrent** des cris de désespoir quand l'appareil largua ses bombes incendiaires sur les terres cultivées, projetant des vagues de napalm jusque dans les sous-bois. Les miliciens, pour s'assurer que les malheureux ne tenteraient pas d'éteindre l'incendie, tiraient des rafales en l'air. Les gueules de leurs mitrailleuses crachaient de longs jets de flammes, qui montaient droit vers le ciel, dans un fracas de fin du monde. Terrorisés, les gamins hurlaient, mains plaquées sur les oreilles.

Déjà, le brasier s'approchait des cabanes, dont il léchait goulûment les façades fragiles. Un père de famille, avec un cri de détresse, voulut courir

vers sa maison. Il fut tabassé par les mercenaires, qui l'abandonnèrent ensuite au sol, inconscient.

Le leader des **miliciens** releva le nez. Avisant la petite église et le dispensaire, il donna l'ordre de marcher vers ce dernier.

## Chapitre 54

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, VENDREDI  
9 JUIN.

Tandis qu'à l'horizon le ciel s'embrasait à peine et se striait des premières flèches de feu du soleil, William Icard avait arrimé la pointe du vaisseau flottant à un mât spécialement installé à cet effet. La flèche métallique jaillissait droit au-dessus de la canopée. Il avait effectué une manœuvre délicate pour glisser autour la boucle rigide fixée à l'avant de l'enveloppe du navire des cimes. Confiant les commandes à Flora, le botaniste avait ensuite quitté la cabine pour déployer une échelle, qu'il attacha solidement à un émergent – ainsi, il évitait que le dirigeable, libéré du poids de ses occupants, ne se positionne à la verticale, rendant impossible tout retour à bord. Il avait aussitôt invité Flora à le rejoindre.

— Il faut faire vite, lui glissa-t-il comme elle prenait pied à ses côtés. Je ne dois pas laisser le *Forestius* sans personne aux commandes, c'est de la folie. Un aérostier chevronné serait furieux de me voir faire cette erreur de débutant. On ne quitte pas son navire, sauf s'il est parqué dans un hangar.

— Pourquoi ? Il est attaché, non ?

— On n'est jamais à l'abri d'un coup de vent. Suis-moi, j'ai deux ou trois choses à te montrer.

Ils progressèrent sous le navire, sur un grand filet tendu à la surface de la canopée. C'était une immense toile, grande comme deux terrains de tennis, sur laquelle Flora avançait en ayant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants.

— C'est... flippant ! avoua-t-elle tandis que le filet réagissait sous ses talons.

— Ne t'en fais pas, s'amusa son père. Tu ne risques rien.

Il s'arrêta soudain, s'accroupit et invita la jeune fille à venir observer une branche chargée de fleurs au délicat dessin. Les pétales en étaient encore recroquevillés. Ensemble, William et Flora les recouvrirent de sphères de verre transparentes. Des bulles fines et régulières, d'une trentaine de centimètres de diamètre.

— À quoi ça sert ? s'enquit la jeune fille.

William lui montra la ligne d'horizon, où l'on devinait que bientôt le soleil se montrerait, aveuglant.

— C'est le moment idéal, expliqua-t-il, quand l'aube se lève, ces fleurs s'ouvrent et donnent leurs meilleurs effluves. C'est à ce moment précis qu'il faut saisir les **fragrances**, si l'on veut capturer l'arôme du parfum.

— Ces bulles sont des outils de parfumeur ? Mais... je croyais que tout se faisait en labo, aujourd'hui, avec des essences...

— Disons que j'ai ma méthode, fit William avec un demi-sourire. Et que je considère ceux-là comme les plus beaux outils de la profession. D'ailleurs, les grands parfumeurs passent systématiquement par cette phase-là.

Ils attendirent patiemment que le soleil se lève et que ses premiers rayons leur réchauffent le visage et les membres. Très vite, la chaleur s'imposa, et les premiers filets de brume transpercèrent la surface de la canopée. Comme le botaniste l'avait annoncé, les fleurs s'ouvraient, magnifiques, s'offrant à la caresse du soleil.

— Je crois que c'est bon, décida William. On peut remonter.

Il scella les bulles de verre et les emporta vers le vaisseau.

— C'étaient les seules qui te manquaient ? lança Flora tout en s'amusant encore sur le filet, derrière lui.

— Oui, je crois. Je ne sais pas encore quel sera le meilleur dosage – toutes mes notes ont été réduites en cendres autrefois, dans l'incendie, mais une chose est sûre : j'ai besoin de ces fleurs. À chaque nouvelle étape, tu testeras le parfum et tu me diras ce que tu en penses.

— OK. Et quand il sera au point, je le ramènerai à mam...

Elle s'interrompit en se mordant les lèvres.

Penaude, elle étudia le visage de son père, craignant d'avoir commis une terrible bévue.

— Je...

Il lui indiqua d'un simple geste de la main qu'il ne lui en tenait pas rigueur. Flora s'enhardit :

— Ce parfum, de toute façon... Tu voulais le créer pour elle, non ?

Le botaniste ne répondit pas. Flora étudiait la moitié intacte de son visage. Elle y lut une intense émotion. Et, sans pouvoir l'expliquer, elle en fut soulagée.

# Chapitre 55

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, VENDREDI 9 JUIN, PEU APRÈS  
LE LEVER DU SOLEIL.

Sœur Hélène œuvrait depuis des lustres dans la forêt. Elle était arrivée, voilà trente ans, au Brésil et s'était consacrée à aider les Indiens. Elle travaillait au dispensaire sans compter les heures et entretenait l'église, que visitait parfois le *Padre João*, qui officiait sur toute la région.

Elle avait passé la nuit à surveiller et réconforter une très jeune femme enceinte, qui ne tarderait plus à accoucher et angoissait à l'approche de ce premier enfant. Quand les cris avaient éclaté et que les premières détonations avaient retenti, la future mère avait convulsé de terreur. Elle s'était mise à hurler, et sœur Hélène avait dû intervenir avec toute sa bienveillance pour la calmer. On savait que les miliciens étaient très actifs depuis quelques mois dans la région et l'on redoutait qu'ils viennent jusqu'ici, mais on avait fini par penser naïvement qu'un si petit hameau ne les intéresserait pas, qu'ils oublieraient ce coin perdu et laisseraient ses habitants en paix.

La porte s'était ouverte sous la poussée d'un des habitants du village qui suppliait pour qu'on lui vienne en aide. L'homme portait dans ses bras un enfant en bas âge qui souffrait de terribles brûlures. Le père expliquait que l'hélicoptère avait lancé des grenades incendiaires et que le feu était partout. Le gamin avait été aspergé, il était inconscient – ce qui, dans son malheur, était souhaitable : il échappait pour un temps à l'**abominable souffrance**.

Le médecin, un homme qui aurait dû prendre sa retraite depuis des années, mais ne pouvait se résoudre à abandonner son poste et les habitants qui avaient tant besoin de son aide, s'était aussitôt mis au travail pour tenter de soulager l'enfant et réparer ce qui pouvait l'être.

Un bruit de verre brisé les avait interrompus. Sœur Hélène avait aussitôt pris la main de la future mère dans la sienne et l'avait aidée à se lever. Un

milicien venait de jeter un cocktail Molotov. Le projectile avait fracassé une vitre, avant d'exploser sur le sol. Les flammes embrasaient une partie du dispensaire. Elles couraient sur une rangée de sièges, enflammant la paille des assises, dévorant les piètements. Elles léchaient déjà la paroi et montaient à l'assaut de l'armoire renfermant la réserve de médicaments.

Sœur Hélène guida la jeune femme affolée et la fit sortir par l'arrière du dispensaire. Elle la mena vers l'église. Le médecin arrivait sur leurs pas. Il portait le petit garçon toujours inconscient. Ils pénétrèrent dans la petite bâtie, dont sœur Hélène ferma aussitôt la porte.

La religieuse tomba à genoux. Elle pria avec ferveur pour le salut de leurs âmes et la survie des villageois, emmenés comme du bétail par les mercenaires.

## Chapitre 56

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, VENDREDI 9 JUIN, DE L'AUBE  
AU SOIR.

Maria dérivait en lisière de sommeil, consciente de n'être pas réveillée et luttant pour ouvrir les yeux – sans y parvenir. Réalité ou rêve ? Elle marchait dans son salon, une tasse de café à la main. Elle discutait avec son mari, souriait en entendant les protestations véhémentes de sa fille refusant de s'habiller pour aller à l'école, puis le parquet se mit à osciller sous ses pieds, comme agité par une houle soudaine...

La jeune femme ouvrit grand les yeux, vit les branches du figuier étrangleur au-dessus d'elle, se souvint de l'endroit où elle se trouvait et se redressa en sursaut.

— *Santa Madre di...,* s'écria-t-elle.

Une main se plaqua sur sa bouche pour la **contraindre** au silence. Maria émit un gémissement de protestation. Elle se détendit en entendant la voix de Raminder à son oreille.

— Chut ! Plus un mot, plus un bruit.

Du doigt, le sikh pointait un arbre voisin. Gail et Brad, déjà réveillés, regardaient attentivement dans la même direction. Maria n'eut pas de mal à localiser le groupe de singes installé dans un autre figuier tout proche. Les primates mangeaient calmement les fruits gorgés de jus, observant avec méfiance les intrus et leur bivouac.

— Vous avez vu ? se crut obligé de demander Brad à voix basse. On a des visiteurs.

— Techniquement, rectifia Gail sur le même registre, il me semble évident que NOUS sommes les visiteurs.

Maria ne parlait pas, elle admirait le spectacle et tentait d'en graver chaque détail dans sa mémoire.

Gail semblait elle aussi très impressionnée par ce qu'elle voyait.

Brad, goûtant fort peu l'intérêt des femmes du groupe pour les nouveaux venus, émit un soupir las.

— Putain de macaques gueulards, maugréa-t-il. Ils vont nous suivre encore longtemps ?

— S'il te plaît, Brad, demanda Maria, arrête ça. C'est idiot. En plus, tu risques de déclencher leur colère. Ils vont se mettre à crier...

— Eh ben, je gueulerai plus fort !

Exaspérée, Gail intervint à son tour :

— Tu sais quoi, Brad ? Je ne ferai pas de comparaisons. Elles ne seraient pas à ton avantage !

Le grand blond se renfrogna.

Les singes, perturbés par l'attitude du petit groupe, disparurent dans les feuillages.

— Tu vois ? Tu les as fait fuir, persifla Gail.

— Probablement parce que la comparaison n'était finalement pas à *leur* avantage, se crut-il obligé de répondre.

Il se tourna illlico vers les deux autres :

— Pensez-vous vraiment que nous descendons d'eux ?

— Pas exactement, fit Raminder en secouant la tête. Mais nous avons un ancêtre commun.

— Mon prêtre dit que ce n'est pas vrai, glissa Maria. Il affirme que Dieu nous a tous créés tels que nous sommes.

Gail coula un regard de biais à Brad et articula, sans pitié :

— Si c'est le cas, il devrait parfois avoir honte du résultat.

Soucieux d'éviter que la discussionne ne s'envenime, Raminder s'empressa d'ajouter :

— La théorie de l'évolution est tout de même basée sur de très fortes présomptions. Les chiffres sont implacables : nous partageons 98,5 % de notre ADN avec les chimpanzés.

— Ben voyons ! s'esclaffa Brad. Quelqu'un m'a dit aussi que nous partageons 60 % de notre ADN avec les bananes. On devrait donc être jaunes et courbés, non ? À part les vieux Chinetoques de Manhattan et les

Viets qu'on a laissés dans leurs rizières, après le passage de l'agent orange, je n'en vois pas beaucoup, des cousins des bananes...

Il tourna les talons et s'éloigna, persuadé d'avoir eu le dernier mot.

Dans son dos, Maria était abasourdie.

— Mais pourquoi il dit des choses pareilles ? murmura-t-elle.

— Parce qu'il est con, répondit Gail en réunissant ses affaires dans son sac à dos. Très, très con. Le constat est triste, mais il faut savoir affronter la vérité : il est beau, mais con.

Sa sentence prononcée, elle se redressa et les invita à l'imiter.

— Ne traînons pas, je crois que notre guide nous attend.

Maria et Raminder se rééquipèrent en hâte.

Ensemble, ils reprirent la route derrière Djimon, abandonnant les hamacs suspendus au figuier étrangleur.

Après quelques heures de progression, en suivant une ligne de vie sans doute installée là par Djimon à leur intention, ils marquèrent une pause sur un arbre aux branches puissantes. L'Indien indiqua du doigt une sphère argentée, suspendue au-dessus d'eux. Une fois de plus, Raminder se dévoua. Le sikh effectua l'escalade et récupéra la bille de métal, qu'il ouvrit pour y trouver, non pas un carré de papier plié, mais plusieurs.

Il entreprit la lecture du message.

Rompus au cérémonial, les autres écoutaient avec attention.

— « Mesdames, messieurs, chers membres du jury, voici quelques dessins pour vous. Ils vous présentent trois espèces, que vous trouverez sur cet arbre, également présent en Afrique, et qui n'ont pas encore été répertoriées par la science. Ramassez quelques feuilles, ramassez les fruits. Et n'hésitez pas à emporter des graines, car certains arbres en fleurs offrent en même temps leurs fruits et leurs graines ! Réunissez-les dans vos sacs à dos et ramenez-les chez vous. Elles pourront vous être fort utiles : j'ai découvert, au fil de mes recherches, que les mandrills<sup>1</sup> mâchent ces feuilles quand ils souffrent de la fièvre. Elles sont sans doute la source de nouveaux traitements naturels. »

Raminder leur présenta les dessins, qu'ils étudièrent avant de se lancer dans la cueillette. Maria ramassait avec application des feuilles, qu'elle lissait avant de les remiser dans son sac.

— Ça va, railla Brad. Faut pas déconner ! C'est pas non plus des reliques. On parle juste de quelques feuilles, quoi...

Il n'obtint aucune réponse. Sans se concerter, les trois autres jurés avaient décidé de ne pas relever sa nouvelle provocation.

Raminder reprit sa lecture :

— « Vous êtes sur un *Sextonia rubra*, autrefois appelé *Ocotea rubra*. Ce grand arbre est connu en Guyane sous le nom de grignon franc. Certaines de ses molécules, découvertes dans son duramen – le cœur du tronc, partie imputrescible qui ne comporte plus de tissus vivants –, seront bientôt utilisées pour mettre au point un insecticide naturel. »

Quand vint le soir, les quatre jurés exténués atteignirent un nouveau bivouac, à l'issue d'un long périple qui leur avait permis de nombreuses découvertes. Comme la veille, des hamacs et du ravitaillement les attendaient.

— Je suis tellement fatiguée ! gémit Maria en délassant ses chaussures pour se masser la plante des pieds. Je ne vais pas tenir longtemps à ce rythme.

Brad, épuisé lui aussi, s'était assis dans un hamac. Bras posés sur les genoux, il se balançait, songeur.

— Bon, alors, où on va comme ça, hein ? Ça fait deux jours qu'on crapahute dans la jungle, à jouer les Rambo collectionneurs de pâquerettes. C'est quoi, au juste, ce que cherche ce mec ? Et combien de temps ça va continuer ?

Raminder ne l'écoutait pas. Le nez levé, il scrutait le ciel assombri, dans lequel la mystérieuse étoile du soir était apparue, plein ouest. Il lui sembla qu'elle était beaucoup plus grande que la veille et toujours brillante au soleil.

Elle disparut à l'horizon.

— Tu l'as vue, toi aussi ? glissa-t-il à Gail qui s'était approchée.

— Oui. Qu'est-ce que c'est ? Un de ces drones dont Brad parlait ?

— Je ne crois pas. Un dirigeable, plutôt. Ou un hélicoptère. Un appareil capable d'effectuer un vol stationnaire, assez longtemps pour que la lumière du soleil se reflète sur le cockpit et qu'à cette distance on puisse le confondre avec une étoile.

Allongée dans son hamac, Maria n'avait pas pris la peine de manger. Elle avait bu un peu et aussitôt sorti son carnet pour écrire à sa fille. Djimon, d'un coup d'œil, vérifia que sa lampe frontale était toujours active, il se garda bien d'approcher.

Comme la veille, les mains apparurent en gros plan sur le site de ForestGardener. Et les internautes purent suivre la course du crayon qui traçait ses lettres rondes.

*« Juliet, ma chérie, je suis épuisée, j'ai mal partout, mais j'ai vraiment besoin de t'écrire ce soir. D'abord parce que je te l'ai promis, ensuite parce que j'ai réfléchi à notre situation aujourd'hui et que je suis persuadée qu'on ne nous veut aucun mal. Je suis même certaine qu'on nous libérera un jour ou l'autre, et que nous nous retrouverons bientôt, papa, toi et moi. Cette journée a été physiquement très dure, mais merveilleuse sur de nombreux points. Hélas, je suis si fatiguée que je ne vais pas t'écrire longtemps. Embrasse fort ton papa pour moi. Je vous écrirai à nouveau demain, c'est promis. Doux rêves, mon ange ! Ta maman qui t'aime. »*

Gail, pour sa part, était proche du désespoir. Le corps couvert de sueur, elle enrageait à l'idée de ne disposer daucun moyen de se débarrasser du voile âcre qui poissait sa peau. Tournant à la manière d'un derviche, elle s'exclama :

— Je donnerais n'importe quoi – n'importe quoi, vous m'entendez ! – pour une douche !

Elle levait le visage, paupières closes, et fut stupéfaite quand une grosse goutte s'écrasa sur sa joue. Gail écarquilla les yeux et explosa de rire.

Le ciel s'ouvrit brusquement, pour délivrer une pluie abondante, torrentielle, sous laquelle les quatre jurés eurent un bonheur non feint à se laver. L'eau les délassait, emportait avec elle la crasse, les douleurs musculaires, les courbatures et la sueur. Elle leur redonnait un sentiment de légèreté et de liberté.

Maria et Gail, les bras grands ouverts, s'offraient sans retenue à ce déluge providentiel. Quand enfin la pluie cessa, elles riaient encore et se regardaient, hébétées, tandis que de leurs vêtements trempés s'échappaient des fumerolles vaporeuses.

Ravis, les jurés burent et partagèrent le repas suspendu aux branches dans des sacs étanches, prévus pour résister à la pluie et aux éventuelles bêtes attirées par ce festin providentiel. Quand ils eurent terminé, Maria

s'allongea dans son hamac. Rattrapée par la fatigue, elle ferma les yeux et s'endormit, son carnet pressé contre la poitrine. Brad ne tarda pas à l'imiter. Le colosse avait perdu de sa superbe. Le corps perclus de courbatures, il avait de la peine à se tenir droit et se mit vite à ronfler. Djimon, comme à son habitude, dormait dans le plus complet silence.

Quand ils furent certains de n'être plus surveillés, Gail et Raminder firent l'effort de gravir quelques branches et étudièrent le ciel, en direction de l'ouest. La *chose* flottait au loin, reflétant les ultimes rayons du soleil couchant qui perçaient l'épaisse couche de nuages ventrus. L'orage s'éloignait mollement. Raminder posa une main en visière et tenta d'identifier l'appareil, mais il n'en distingua qu'une espèce de boule irisée, en suspension dans le vide. Il dut finalement renoncer : l'objet volant était encore trop loin pour qu'on en analyse clairement la forme.

- Ça se rapproche, constata-t-il cependant.
- À ton avis ? souffla Gail. Il nous recherche ? Il est à notre poursuite ?
- Aucune idée, murmura le sikh dans un soupir.

## Chapitre 57

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, VENDREDI  
9 JUIN, AU SOIR.

En prévision de l'orage, William avait amarré le *Forestius* à un émergent. Ainsi, le vaisseau pourrait suivre les courants du vent en pivotant autour de son axe, sans pour autant être emporté à des kilomètres de là. La pluie ricochait sur l'enveloppe du dirigeable, dans un claquement de mitraille. Son bruit imitait celui de milliers d'ongles tapant nerveusement sur une planche de bois. Insensible au déluge qui s'abattait sur la forêt, William Icard était installé face aux paillasses de son laboratoire. Il manipulait des fleurs, sous le regard concentré de sa fille. Flora, admirative, étudiait chacun de ses gestes. Elle notait la façon dont il les attrapait, les faisait tourner. Elle enregistrait les techniques différentes selon qu'il s'emparait de fleurs, de pétales, de feuilles, de fioles de liquide...

— Tu es la prochaine, Flora, dit-il à brûle-pourpoint sans interrompre la manipulation en cours.

— La prochaine ? répéta-t-elle.

— Oui, ma grande. Si tu en as vraiment envie, je peux t'apprendre la forêt. Je peux te transmettre tout ce que je sais, tout ce que j'ai appris. Les hommes des sous-bois qui m'ont transmis leur savoir vont mourir, leur culture va disparaître... Te rends-tu compte de ce que cela signifie ?

— Ils ne laissent aucune trace ? C'est ça ?

— C'est exactement cela. Ces tribus ne pratiquent depuis toujours que la transmission orale. Il n'y a rien d'écrit, aucune archive. Quelques Indiens ont fondé ici et là des centres de savoirs ancestraux, mais il n'y a rien dans toute cette immense région, sur des millions d'hectares. Ma mission est donc de transmettre ce véritable trésor, et tu peux en être l'héritière. Mais il faut que ce soit ton choix et pas la volonté de qui que ce soit d'autre.

Flora baissa le nez et son visage s'assombrit.

— Quelque chose te chagrine, ma grande ? s'inquiéta William.

— Pourquoi moi, papa ?

Il allait s'exprimer, mais elle ne lui en laissa pas l'occasion :

— Et pourquoi pas m'man ?

Cette fois, il ne trouva rien à répondre.

Plus tard, quand l'orage se fut éloigné, le botaniste prépara un repas simple : quelques légumes en salade, du fromage, un pain compact – une boule très cuite, pleine de graines étranges au goût prononcé, que Flora renifla d'abord avec méfiance, mais qui s'avéra délicieux –, des fruits juteux à souhait...

Ils s'étaient installés face à face, de part et d'autre d'une petite table, et mangeaient de bon appétit en discutant. Flora s'assombrit soudain.

— J'ai une question, papa.

— Grave ? plaisanta-t-il en feignant de s'inquiéter.

— Je ne sais pas. Importante pour moi, en tout cas.

— Je t'écoute.

— Tu m'as dit hier soir que tu étais vraiment heureux avec les habitants de la forêt, pendant toutes ces années d'exil. Alors, pourquoi es-tu parti ? Tu les as laissés...

Elle s'interrompit avant de prononcer « eux aussi », mais cette précaution oratoire ne parvint pas à duper son père. William Icard ferma les yeux et plongea dans ses souvenirs.

— Je vais tout te dire, Flora. Parce que tu le mérites, parce que j'en ai assez de porter ça... et que tu as le droit de savoir la vérité.

— Pourquoi tu es parti, papa ?

— Je croyais que vous étiez mortes, ta mère et toi, répondit-il d'une voix sourde. Je n'ai pas choisi, ma chérie, je te le jure, un jour on a fait le choix pour moi.

Il se prit la tête entre les mains et ferma les yeux. Les souvenirs affluaient... Et ils étaient douloureux. Il commença à raconter.

*Le premier souvenir, sans doute l'un des plus cruels, c'était cette souffrance effroyable, toujours vivace en dépit des années, qu'il avait ressentie quand Kim était mort dans ses bras. William se souvenait*

*parfaitement de la sauvagerie avec laquelle une main invisible lui avait broyé la gorge et le cœur, quand il avait découvert le corps carbonisé d'Élie, son jumeau. Il se remémorait son terrible sentiment d'impuissance en ne retrouvant pas Alicia et Flora. Le doute qui s'était insinué l'avait longtemps hanté : étaient-elles mortes dans l'incendie ? Avaient-elles été abattues par les mercenaires ? Avaient-elles pu atteindre la voiture et fuir cet enfer ?*

*William ressentait encore cette formidable culpabilité qui l'avait jeté au sol, avec ce sentiment ignoble d'avoir tout gâché, tout raté, d'avoir condamné les siens à une mort horrible... Il se souvenait de ce sentiment de détestation, de dégoût, qui s'était emparé de lui, au point de lui porter la bile au bord des lèvres. Le botaniste en avait acquis la certitude : il avait entraîné sa femme et ses enfants au plus profond de l'horreur, par pur orgueil, par entêtement, parce que William Icard ne renonçait pas, parce que rien ni personne ne pouvait le faire dévier du chemin qu'il s'était tracé, parce qu'en préservant coûte que coûte la nature il croyait pouvoir sauver l'humanité...*

*William s'était haï, méprisé. Il avait éprouvé le besoin de s'effacer, parce qu'il ne méritait plus de vivre, parce qu'il était coupable et qu'il devait payer.*

*Parce qu'il n'était plus rien sans les siens.*

*Alors, il avait chargé le fusil et il avait tiré.*

*La balle avait traversé une partie de sa mâchoire, de sa joue, de sa pommette, emportant tout dans une abominable bourrasque d'os et de chair. William était tombé et avait lâché prise, attendant la mort. Il avait espéré le repos, l'oubli. L'espace d'un instant, il avait prié pour retrouver les siens, dans l'au-delà.*

*Il n'avait pas senti les mains qui l'avaient brièvement ausculté.*

*Il n'avait pas entendu les voix des guerriers sidérés de le trouver encore en vie, dans un état si grave, ni leurs commentaires à propos de ce visage effrayant, qui ne pouvait pas appartenir à un être humain, mais plutôt à un monstre qu'il valait peut-être mieux éliminer.*

*Il n'avait pas perçu les palabres, puis la prise de décision – tous les êtres vivants méritaient d'être sauvés.*

*Il ne s'était pas rendu compte qu'on le déposait sur un brancard de fortune, qu'on le transportait à travers la forêt, sur des sentiers invisibles,*

*qu'on l'allongeait ensuite sur une natte végétale, qu'on appliquait sur ses plaies des plantes dont il n'avait pas connaissance, des mixtures capables d'apaiser la douleur et de faciliter la régénération des tissus.*

*De tout cela, il ne conservait pas la mémoire, hormis ce que les Indiens lui avaient raconté, quand il était revenu du pays des morts.*

*Il avait longtemps erré entre vie et trépas, divaguant dans un pays gris, sans formes ni reliefs, sans sons, sans rien ni personne. Un pays d'ombres et de brouillard, un pays de froid et de chaud, où l'on suait à grosses gouttes, où l'on grelottait, où l'on frissonnait, où l'on souffrait en permanence. Où l'on n'entendait rien d'autre que ses propres gémissements, quand la douleur ou la peur s'éveillaient pour le tenailler.*

*Il n'avait pas remarqué qu'on appliquait chaque jour des plantes sur ses blessures, qu'on lui faisait avaler des décoctions, que petit à petit les plaies se refermaient, que des bourrelets cicatriciels les suturaient.*

*Et puis, un jour, une lueur dans le brouillard était apparue. Ténue, d'abord. Lointaine, inaccessible. William avait serré les poings et avait marché vers la lumière. Il s'était battu pour la rejoindre, avec entêtement. Et sa volonté s'affirmait à mesure qu'il progressait.*

*Il avait tourné le dos aux limbes pour rejoindre le monde des vivants et avait ouvert les yeux, pour découvrir une tribu d'Indiens qui n'avaient jamais, avant de le croiser, établi de contact avec un étranger à la forêt. Des êtres heureux d'avoir ramené à la vie un humain, des hommes qui étaient prêts à l'aimer malgré le profond dégoût et la crainte que son physique repoussant leur inspirait – n'était-il pas gigantesque, recouvert de la peau blafarde de certains cadavres et affublé d'un double visage ?*

*Des jours, des semaines, des mois durant, William s'était reconstruit à leur contact, apprenant auprès de leurs soignants, partageant avec eux ses connaissances. Il avait d'abord dissimulé la moitié morte de son visage à l'aide d'un masque végétal, puis avait adopté le masque de bois sombre, sculpté à son intention par les Indiens.*

*Le personnage de ce démon – un être mi-homme, mi-dieu, jailli de nulle part, un sorcier qui connaissait si bien les plantes et leurs secrets – était né !*

*À travers la forêt, les tribus communiquaient, échangeaient à son propos. Sa renommée allait grandissante, courant sur les sentiers, vibrant à travers les feuillages, grimpant comme les lianes jusqu'à la canopée. Elle se*

*répandait par les cours d'eau, elle flottait dans le vent, elle chantait aux oreilles de tous les habitants. On disait que même les animaux avaient conscience de sa présence et qu'ils le vénéraient...*

*William avait longtemps vécu avec cette tribu. Il avait appris leur langue, leurs coutumes. Et puis, un jour, le chef du clan l'avait invité à partir, pour retrouver les siens.*

*Il n'était pas chassé, il n'était pas banni : il aurait toujours sa place dans la tribu nomade, mais il devait retrouver les siens, c'était l'une des lois immuables de l'univers. On allait à la découverte de l'autre, mais jamais on ne devait oublier ses racines, qu'elles fussent terrestres ou célestes.*

*Une fois de plus, William avait traversé la forêt.*

*Il avait rencontré de nombreuses autres tribus nomades, ainsi qu'une multitude de hameaux et de villages. Chaque fois, il avait posé son sac, avait aidé ceux qui en avaient besoin. On avait accueilli le sorcier dont tout le monde parlait, loué ses fabuleux pouvoirs, sa connaissance infinie. William avait soigné les malades, avait participé aux cultures. Il avait prodigué de nombreux conseils pour améliorer la vie de chacun, il avait partagé son savoir sans compter.*

*Un jour, il avait croisé le chemin d'un groupe de Yawanaras et s'était installé parmi eux. Il avait sympathisé avec un dénommé Djimon – un Indien peu causant, d'une loyauté et d'un courage hors normes.*

*Avec lui, William était revenu sur les lieux du drame, il avait retrouvé la tombe de ses fils et s'y était recueilli. Surmontant la douleur, il avait voulu réunir sa famille et s'était lancé à la recherche des restes de Flora et Alicia. Pendant des heures, William et Djimon avaient sondé le terrain et retourné des reliquats macabres. Des corps, il ne restait presque plus rien – des chaussures, des ossements, quelques bijoux susceptibles d'identifier les défunt. Ils avaient offert une sépulture sommaire à chacun. Ils devaient gratter l'humus, ôter des tapis de feuilles pour révéler des ossements ou les silhouettes goudronneuses de victimes carbonisées, semblables à des momies abandonnées dans la forêt. William redoutait, à chaque découverte funeste, de trouver deux silhouettes enlacées ou se tenant par la main. C'était ainsi qu'il les imaginait : Alicia et Flora, ensemble, inséparables...*

*William s'était souvenu de la voiture qu'utilisait sa femme. Le véhicule ne figurait pas parmi les épaves brûlées ou dévorées par la rouille. Il s'interdit d'entretenir l'espoir de les retrouver vivantes, mais il voulait*

*savoir. Il avait donc suivi Djimon, dont les capacités de chasseur étaient exceptionnelles.*

*Au terme d'une longue traque, ils avaient retrouvé le véhicule, accidenté, dans une rivière. Alicia devait conduire trop vite pour échapper aux tueurs. La voiture avait piqué tout droit et s'était enfoncée dans les flots. Elle avait terminé sa course folle, encastrée entre les rochers. On n'en voyait dépasser que les roues et le pare-chocs arrière, dans le moutonnement des courants.*

*Djimon avait plongé, mais il était catégorique : aucun corps ne se trouvait dans l'habitacle. Hélas, les possibilités de périr dans un tel accident étaient nombreuses. Noyade, crocodiles, piranhas... On ne retrouverait pas les corps.*

*La boucle était bouclée.*

*William avait acquis la certitude d'avoir perdu tous les siens, il devait sans tarder entamer le deuil et accepter la terrible vérité.*

*Un moment, il fut sur le point de céder, d'abandonner le combat, de se laisser mourir pour rejoindre les siens... mais la pulsion de vie fut la plus forte, et il finit par se relever. Il décida de se consacrer aux autres, à tous les autres. Et, en priorité, à ceux qui peuplaient cette forêt primaire.*

*Il s'était donc installé dans le village des Yawanaras, qui mirent une petite maison à sa disposition. Les Indiens ne vivaient pas coupés du monde. Ils se rendirent aux dispensaires, aux villages les plus proches, et procédèrent aux achats nécessaires. William disposa rapidement d'un matériel sommaire mais fiable, qui lui permit de reprendre ses travaux. Les recherches progressaient vite. Le botaniste croisait ses connaissances antérieures avec les découvertes qu'il avait pu faire au contact des tribus rencontrées au cours de son errance.*

*Il n'hésitait pas, chaque fois que le besoin s'en faisait sentir, à se rendre dans un autre hameau ou auprès d'une tribu nomade, pour y prodiguer ses soins. William pouvait couvrir de très longues distances à pied, dormant dans la forêt, dont il avait appris les secrets et les dangers.*

*Chaque fois qu'il restait au village de Djimon, il reprenait ses expériences et développait ses cultures. Il aidait les Yawanaras comme il le pouvait, participant aux travaux de la communauté. Il avait retrouvé goût à l'existence, dans ce village caché au cœur de la forêt.*

*C'est là qu'on l'avait retrouvé.*

William n'avait oublié aucun des détails de cet instant.

*Il était assis autour d'un feu, en compagnie d'un groupe d'Indiens. Il portait les mêmes vêtements qu'eux et rien ne le distinguait des Yawanaras – mis à part, pour peu qu'on y prête attention, la coloration moins sombre de sa peau... et le masque qui dissimulait la moitié de son visage. Ils discutaient et plaisantaient, tout à la joie de partager ce moment, quand un groupe d'hommes armés avaient jailli de toutes parts pour les encercler.*

*Le chef du commando s'était approché et avait tourné autour du petit groupe. Sitôt qu'il eut identifié William, il donna des ordres, et ses hommes se saisirent du sorcier aux deux visages.*

*William, redoutant que les brutes ne fassent usage de leurs armes contre les siens, n'opposa aucune résistance. Il fut conduit jusqu'à un véhicule, au pied duquel on le menotta avant de l'asseoir sur le plateau. Des gardes armés l'entourèrent, et le pick-up partit en trombe. Le chauffeur, visiblement rompu à ce délicat exercice, lançait son bolide à vive allure sans se préoccuper des caprices du terrain. William était ballotté en tous sens, déclenchant l'hilarité de ses gardiens.*

*La piste étroite se mua en chemin de terre, puis déboucha dans une petite clairière au centre de laquelle un quad attendait. On installa William à l'arrière sans prendre soin de lui ôter ses menottes, et le pilote mit aussitôt la poignée en coin. William lutta pour ne pas basculer dans le vide. Il serrait les dents et faisait son possible pour rester au contact du conducteur. Le quad fila à travers la forêt dans un bruit assourdissant.*

*Après ce qui lui avait semblé des heures, ils arrivèrent enfin à hauteur d'un blockhaus de béton, qui se dressait devant de hautes grilles métalliques. Stupéfait par cette soudaine apparition, William découvrit l'existence d'une gigantesque propriété, installée au sein de la forêt et protégée comme un site militaire. Sur un chemin de ronde et dans des jardins magnifiques, des gardes armés, fusil d'assaut automatique en bandoulière, patrouillaient dans leur uniforme noir. Les coupes de leurs vêtements, élégantes et fonctionnelles, indiquaient qu'il ne s'agissait ni de militaires gouvernementaux, ni d'un groupe hétéroclite de mercenaires, mais bien d'une véritable armée privée, qui agissait avec le professionnalisme de soldats de métier.*

*Le pilote avait ralenti devant l'entrée. William distingua plusieurs tireurs en position, qui pointaient leurs fusils de précision sur l'équipage. Le*

*conducteur du quad, après avoir échangé des saluts avec les hommes en faction, avait considérablement ralenti l'allure pour pénétrer dans le domaine. Il arrêta sa machine et coupa le contact aux marches d'une propriété luxueuse, inimaginable en un tel lieu : on avait construit une sublime hacienda dans l'un des endroits les plus inaccessibles du monde...*

*William en fut estomaqué. C'est à peine s'il prit conscience qu'on lui ôtait ses menottes et qu'on l'entraînait à l'intérieur. Il eut, avant de disparaître dans la bâtie, le temps d'entapercevoir un vaste espace damassé, sur lequel était posé un appareil fuselé, semblable aux plus récents modèles d'hélicoptère de l'armée.*

*On le fit emprunter un dédale de couloirs, puis descendre en sous-sol. Là, il découvrit un grand espace médicalisé, aux sol et murs carrelés de blanc, éclairé par de puissants néons.*

*Un lit d'hôpital, cerné de nombreux moniteurs de dernière génération et de déambulateurs auxquels des poches de liquide étaient suspendues, se trouvait au centre de la pièce. Debout sur un côté, une infirmière s'affairait. On poussa William sans ménagement, d'une violente bourrade dans le dos qui lui tira une plainte douloureuse.*

*Il marcha vers le lit et vit un garçonnet, à qui il donna sept ou huit ans. Le gamin était souffrant – son teint cireux, ses paupières ourlées de sombre et sa respiration sifflante en attestait. Le petit fermait les yeux, mais ne paraissait pas dormir pour autant – sa mine crispée trahissait une souffrance perpétuelle.*

*De l'autre côté du lit, face à l'infirmière, un homme d'une cinquantaine d'années était assis dans un fauteuil et tenait la main de l'enfant.*

*— Il est arrivé, Don Pablo, fit l'un des gardes dans le dos de William.*

*L'homme se leva aussitôt, contourna le lit et serra la main d'Icard dans une poigne ferme et franche. Sitôt fait, il aboya des ordres en espagnol, et ses acolytes refluèrent précipitamment vers le couloir.*

*Don Pablo reporta son attention sur William. Il semblait ne prêter aucune importance ni au masque, ni aux terribles cicatrices qui en jaillissaient pour filer vers le cou et le front du botaniste. William lui en sut gré : tous ceux qu'il rencontrait pour la première fois étaient impressionnés, ou mal à l'aise. Certains vivaient si mal cette vision d'horreur qu'ils ne parvenaient même pas à le regarder dans les yeux.*

*Le dénommé Pablo n'éprouvait pas cette répulsion. Au contraire, il lui offrit un regard direct et un salut de la tête, pour réclamer la clémence de son invité.*

— *Je vous prie de pardonner à mes hommes leur manque de manières. Ce sont d'excellents soldats, mais la plupart n'ont aucune éducation. Je leur avais demandé de se comporter avec civilité, mais « tout bois n'est pas bon à faire des flèches ». C'est bien ce que dit le proverbe, non ?*

*William demeura sur ses gardes. Il attendait la suite et, pour que « Don Pablo » dévoile son intention, le botaniste reporta son attention vers l'enfant, dont la respiration était à présent couverte par des râles. Il marcha vers les moniteurs et regarda les différents témoins lumineux, qui oscillaient dans les extrêmes.*

— *C'est mon fils, déclara Don Pablo dans son dos. Les médecins disent qu'il n'y a plus rien à faire, mais je me refuse à y croire. Vous avez des enfants ?*

— *J'en avais, lâcha le botaniste d'une voix rauque.*

— *Désolé, fit Pablo. J'ignorais que...*

*William chassa un insecte imaginaire.*

— *Puisque vous savez que perdre un enfant est la plus terrible malédiction de nos existences, tant elle va à rebours de l'ordre naturel des choses, vous comprenez que je ne puisse m'y résoudre sans avoir tout tenté.*

— *Je le comprends parfaitement, assura William en se retournant pour plonger ses yeux dans ceux de Don Pablo. Maintenant, dites-moi ce que je fais ici.*

— *J'ai interrogé des sorciers indiens, dans l'espoir que l'un d'entre eux connaisse un remède au mal qui est en train d'emporter mon fils, lâcha le maître des lieux.*

*Sa voix s'était faite grondement. Il luttait pour contenir son émotion.*

— *Aucun de ces shamans ne s'est montré capable, mais tous se sont accordés sur un point : l'homme au demi-visage, lui, saurait ce qu'il convenait de faire. L'homme au demi-visage connaîtrait un remède magique, transmis par le peuple indien le plus secret de la forêt. L'homme au demi-visage n'était-il pas lui-même revenu d'entre les morts ?*

*William ne le quittait plus des yeux. Il mesura la détresse de cet homme que tous, autour de lui, devaient craindre au plus haut point. Il entendit la*

*sincérité de son propos. Et, par-dessus tout, il n'entendit pas de menace, mais une véritable prière.*

— *Dites-moi ce que vous voulez en échange, reprit l'homme. Vous pouvez tout me demander, absolument TOUT, mais sauvez mon fils. Je vous en supplie.*

*William s'approcha du petit garçon. Sur un geste de Don Pablo, l'infirmière s'écarta pour le laisser libre d'agir. Le botaniste souleva les paupières de l'enfant. Il examina le blanc de ses yeux et l'ausculta rapidement. Puis il posa quelques brèves questions à la nurse, qui répondit de son mieux. Il exigea ensuite de voir les urines du garçonnet. On lui présenta le pistolet urinoir qu'il venait d'utiliser. William étudia le liquide sombre. Il dévissa le bouchon, renifla et hocha la tête.*

— *Je ne suis pas médecin, fit-il en guise de préambule.*

— *Je sais, coupa son interlocuteur. Les médecins ont diagnostiqué une espèce d'empoisonnement, un mal qui le ronge à la manière du tétanos. Ils ne peuvent rien faire. Aucun remède moderne ne peut plus le sauver, c'est pourquoi j'ai désespérément besoin de quelqu'un comme vous.*

— *Je ne suis pas certain de mon diagnostic, prévint le botaniste, mais si cet enfant souffre de ce que je crois, il me faut une plante rare – et il me la faut vite.*

*Don Pablo appela d'un ton sec. Aussitôt trois miliciens pénétrèrent dans la salle et le saluèrent. Pablo leur donna des ordres en espagnol, avant d'ajouter à l'attention de William :*

— *Mes hommes vont vous accompagner. Ils feront tout ce que vous leur ordonnerez de faire. C'est mieux pour mon fils et mieux pour vous, si vous obtenez cette plante au plus vite. D'ici là, Elena va prendre soin de lui.*

— *À vos ordres, Don Pablo, répondit l'infirmière.*

*William nota mentalement les noms de chacun et suivit ses trois gardes armés. Ils empruntèrent deux quads et filèrent à travers la forêt en suivant les directions qu'il leur indiquait.*

*Ils abandonnèrent les deux véhicules quand la végétation fut si dense que seuls les déplacements à pied étaient encore possibles. William bougeait vite, si vite à travers la forêt qu'il semblait se fondre en elle et que ses trois gardes peinaient à le suivre. Des heures, il chercha, le nez rivé vers le sol. Et puis il poussa un cri de triomphe, se précipita sur un petit buisson*

*insignifiant et entreprit la cueillette d'une poignée de feuilles qu'il lissa avec méticulosité avant de les placer dans sa besace.*

*Son précieux chargement à l'épaule, il retrouva ses gardes et repartit en leur compagnie vers les quads. Une mauvaise surprise les y attendait : alors que les hommes sortaient de la forêt pour enfourcher leurs motos tout-terrain, un pick-up transportant une demi-douzaine d'hommes en treillis apparut sur la piste et s'arrêta à leur hauteur.*

*Les trois gardes saisirent leurs armes automatiques et en actionnèrent les culasses, un doigt sur la queue de détente. En face, les nouveaux arrivants pointaient eux aussi leurs fusils d'assaut. Ordres et contrordres fusaiient de part et d'autre, dans l'incompréhension la plus totale – les uns s'exprimaient en portugais, les autres en espagnol –, et l'on risquait à tout moment de basculer dans le chaos le plus total. Les mufles d'acier se braquaient alternativement sur les visages des uns et des autres, prêts à libérer leurs nuées de frelons mortels.*

*William n'était pas armé. Il ne représentait aucune menace, et les militaires ne prêtèrent pas garde à sa présence. Il fit un pas en arrière, puis un autre... Il retrouva vite le couvert de la forêt et y disparut comme un plongeur gagnant les profondeurs de l'océan, hors de portée de la lumière du soleil.*

## Chapitre 58

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, UN PETIT AÉRODROME MILITAIRE,  
VENDREDI 9 JUIN EN PLEINE NUIT.

L'avion transportant l'équipe de Mantell atterrit sur la piste balisée sommairement par des lampes électriques. Le pilote, en virtuose, parvint à effectuer la manœuvre sur un espace de taille réduite, cerné par des arbres plus hauts que des immeubles de dix étages. Il plongea son avion dans cette faille végétale et l'arrêta à l'extrême limite du tarmac.

Sitôt l'appareil immobilisé, le directeur adjoint répartit ses équipes.

— Les Brésiliens doivent mettre des hélicos à notre disposition, expliqua-t-il. On attend qu'ils arrivent et on fonce. Vous avez entré les coordonnées dans vos GPS ?

Ils confirmèrent tous qu'ils étaient prêts.

— Parfait, ajouta Mantell. Radford, vous prenez deux hommes avec vous et vous foncez avec une jeep.

— En voiture ? intervint Lucy Lindbergh, les mains sur son fusil d'assaut. Mais pourquoi ne pas attendre les *choppers*<sup>1</sup> ?

— Parce qu'on n'est pas certains qu'ils arrivent dans les temps, soupira Mantell. Les Brésiliens n'apprécient pas qu'on vienne faire régner l'ordre dans leur foutue forêt, ils sont capables de nous mettre des bâtons dans les roues. On ne va pas prendre ce risque : Radford y sera quasiment en même temps que nous, s'il part maintenant. Les hélicos ne doivent arriver qu'au petit matin, et nous n'avons aucune idée du plan de vol. Nous sommes dépendants d'eux... et s'ils décident de nous jouer un sale tour, Radford sera sur place. Il pourra s'occuper de William Icard. Après tout, notre homme est botaniste, pas membre d'une troupe d'élite. À trois, nos gars devraient donc s'en sortir sans trop de problèmes.

L'agent Lindbergh leva deux doigts pour toucher le rebord de son casque et retourna auprès de la troupe.

— Ne traînez pas, Radford, fit encore Mantell.

— À vos ordres, monsieur. Minelli. Cooper. Avec moi.

Deux hommes de la CIA, équipés du même uniforme de marines que l'agent Lindbergh, se présentèrent. Radford prit place avec eux dans une jeep et démarra sans attendre.

Minelli faisait office de copilote, il consultait en permanence son GPS et annonçait les éventuels caprices du parcours. Cooper, à l'arrière, conservait son arme en mains, prêt à toute éventualité.

Le bolide filait sur la piste, laissant dans son sillage un nuage de poussière pourpre.

Ils roulèrent un long moment, puis Radford ordonna une pause. Ils burent, et Radford s'isola pour se soulager dans les broussailles. Dans la poche supérieure de sa vareuse, son téléphone vibra. Il identifia le numéro, émit un grognement agacé et décrocha.

— Oui ?

— J'ai monsieur Mackenzie-Huang pour vous, fit maître Gavin.

— Vous avez bientôt rattrapé les jurés ? demanda le milliardaire sans préambule. Nous les avons vus à l'image, ils s'approchent beaucoup trop du dirigeable.

— Non, monsieur. Les hélicoptères prévus à l'arrivée n'étaient pas encore là. Je me dirige vers eux par la route et je serai sur site demain dans la matinée. Avec un peu de chance, je pourrai prendre position sur site aux premières heures du jour. De toute façon, ils sont invisibles dans la canopée et...

— Radford, bordel ! s'emporta McKenzie-Huang d'une voix de fausset. Vous devez à tout prix les empêcher d'atteindre le dirigeable !

Radford retint un soupir. Il se rhabilla, maintenant le téléphone entre son oreille et son épaulé relevée.

— Et comment suis-je censé faire ça, monsieur ? Nous savons qu'ils sont proches des coordonnées de la carte que je vous ai envoyée, mais, dans la canopée, ils sont totalement invisibles.

— Débrouillez-vous, Radford ! Prenez des initiatives. Et ne me décevez pas, je n'ai pas l'intention de tout faire moi-même !

— Ce ne sera pas utile, monsieur. (Un silence.) Monsieur ?

McKenzie-Huang, furieux, avait raccroché.

Radford rejoignit la jeep et repartit à un train d'enfer.

Ils avaient roulé pendant plus d'une heure, quand une silhouette apparut dans les faisceaux des phares. Radford pila, et la jeep effectua un dérapage sur la piste avant de se stabiliser devant un gamin d'une dizaine d'années, vêtu d'un treillis et pointant une kalachnikov devant lui. Il était si petit qu'il éprouvait les plus grandes difficultés à maintenir l'arme en joue.

— Qu'est-ce qu'on fait ? murmura Cooper en resserrant les doigts sur la crosse de son arme. Je le crame ?

— Déconne pas ! fit Minelli. Regarde-le, c'est juste un môme. Il crève de trouille, il va nous laisser passer.

— Du calme, ajouta Radford sur le même ton. Baisse ton arme, Cooper. (Il leva les mains en signe de reddition.) *Le gamin n'est pas seul.*

À peine avait-il parlé qu'une demi-douzaine d'hommes sortirent des sous-bois, de part et d'autre de la piste. Ils braquaient leurs armes sur les trois Américains.

— Déconne pas, Cooper, reprit Minelli. On n'a pas une chance.

La mort dans l'âme, Cooper déposa son fusil-mitrailleur et leva les mains. On les débarrassa de leurs armes. Ils furent menottés et entassés à l'arrière de leur jeep puis conduits jusqu'à une clairière. Un petit baraquement y était dressé, dans lequel on les poussa sans ménagement. Ils se retrouvèrent enfermés dans une pièce vide, en pleine nuit, au milieu de nulle part.

— C'est la merde, siffla Minelli. Pas eu le temps d'appeler pour signaler que...

Il s'interrompit. Un des hommes en treillis était apparu, une puissante lampe torche à la main. Il était flanqué de deux gardes, qui pointaient leurs kalachnikovs sur les prisonniers. Il braqua sa lampe dans les yeux des Américains. Aveuglé, Cooper protesta. Il eut aussitôt droit à un violent coup de crosse dans le foie et tomba à genoux, foudroyé par la douleur.

— Fumiers ! se révolta Minelli en s'avançant pour faire écran devant son coéquipier.

Il ne vit pas arriver un autre coup de crosse, administré par le second garde. Touché à la tempe, il s'effondra en lâchant une plainte rauque.

— Toi ! décréta le soldat à la lampe, en plantant la lumière dans les yeux de Radford. Tu sors !

Il fut traîné à l'extérieur, sous les yeux de Cooper. Ce dernier entendit des coups, puis des cris et enfin une rafale de fusil-mitrailleur.

Brève. Juste avant le silence.

Résigné, Cooper serra les dents.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qui se passe ? bredouilla Minelli en revenant à lui.

— Je crois qu'ils ont descendu Radford.

Un bruit de jeep se fit entendre. Cooper se remit sur pied, puis se jeta contre la porte, mais elle était bloquée.

— Laissez-nous sortir ! beugla-t-il. Nous sommes des soldats américains ! Vous allez payer pour ça !

Un ricanement se fit entendre, de l'autre côté de la porte.

— Vous m'avez entendu ? lâcha Cooper en redoublant de fureur. Libérez-nous, nous sommes en mission pour le gouvernement américain !

— Tu fermes ta gueule, Yankee ! s'esclaffa une voix de l'autre côté. On va envoyer la photo de la tête de ton ami à ton gouvernement, et ils vont payer pour vous retrouver. Ils vont envoyer beaucoup de dollars US ! Sinon...

Des rires gras s'élevèrent, tandis que la voix achevait :

— ... tes amis recevront deux autres photos !

Cooper interrogea Minelli du regard. Ce dernier lui signifia de ne pas répondre. Ils n'étaient à l'évidence pas en position de négocier.

Le chef des soldats conduisait à tombeau ouvert sur la piste. La jeep des Américains était puissante, c'était un véritable plaisir. L'homme connaissait si bien le parcours, qu'il aurait pu l'effectuer les yeux fermés. Il alternait courbes et lignes droites sans lever le pied, dans un rugissement de moteur et le concert des graviers soulevés par les roues, qui partaient en mitraille dans les fougères et les buissons bordant le parcours.

Sur la place passager, Radford avait allumé une cigarette.

Il avait récupéré ses armes et surveillait le chemin.

— Ça faisait combien de temps ? demanda-t-il en exhalant une colonne de fumée qui ondula comme une bannière dans le vent.

— Depuis les forces spéciales ? Un bail ! Je dirais... presque dix ans.

— Ça file, admit Radford.

— Alors, Rad' ? Qu'est-ce qui t'amène ici, au juste ?

— Le business, comme d'habitude.

L'autre n'insista pas. Si Radford ne voulait pas entrer dans les détails, c'est qu'il avait ses raisons.

— Tu as besoin d'autre chose ? demanda le chauffeur.

— Non, et je t'en dois une sérieuse, pour tout ça.

— À charge de revanche, *compadre* ! Ne t'en fais pas.

— Je veux juste te demander un dernier truc.

— Oui ?

— Tu feras attention aux deux gars, Cooper et Minelli ? Ils ont des grandes gueules, mais ce sont de braves types.

— Pas de problème. On les relâchera sur le chemin, demain en fin de matinée, comme convenu.

Le pilote reporta son attention sur la voie. Radford révisait le parcours, un œil sur le GPS. À cette allure, il serait sur site en fin de matinée.

Parfaitement dans les temps.

# Chapitre 59

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, UN PETIT AÉROPORT PRIVÉ,  
VENDREDI 9 JUIN, EN PLEINE NUIT.

Lockman avait été déposé sur une piste privée, en plein cœur de la forêt. Il avait cru mourir une première fois quand le jet avait piqué vers les arbres avant de redresser son nez à l'ultime instant... Puis une seconde fois, quand les roues avaient touché la piste cahoteuse et que l'appareil avait rebondi comme s'il allait partir en toupie, pour finir sa course folle en s'écrasant contre les arbres gigantesques qui dressaient leur **infranchissable** barrière de part et d'autre de la voie. Sidéré d'être encore en vie au terme de cet **atterrissage** impossible, il avait quitté l'avion affrété par McKenzie-Huang et avait été accueilli par des hommes armés, qui l'avaient équipé des pieds à la tête. On lui avait fourni une tenue adaptée à la jungle – un pantalon et une veste de toile sombre aux poches multiples, une gourde d'eau, un holster avec un pistolet automatique et des chargeurs supplémentaires, un fusil-mitrailleur, une lampe torche, un poignard et une paire de lunettes semblables à des lunettes de plongée, qui pouvaient s'avérer fort utiles en cas de vent ou de pluie. Ainsi caparaçonné, il se faisait l'effet d'un scarabée pataud et redoutait de s'enfoncer dans le sol s'il restait trop longtemps statique. Il se demanda non sans inquiétude s'il pourrait transporter ce lourd attirail jusqu'au bout... et si un tel arsenal était vraiment nécessaire.

Mais ses hôtes semblaient en être persuadés ; il décida donc de leur accorder sa confiance. On lui avait également mis à sa disposition, sur ordre du milliardaire, un chauffeur parlant anglais et une voiture tout-terrain. Lockman avait pris place à bord, et ils étaient partis sans plus attendre, en direction de la zone où le botaniste faisait dériver son dirigeable.

Juste avant l'aube, à la sortie d'un virage à angle droit, ils avaient failli renverser une jeune femme qui marchait sur le bord de la route. Le chauffeur, dans un réflexe digne d'un pilote de rallye, avait réussi à éviter le

drame. Le véhicule, parti en dérapage, s'était arrêté juste à temps pour ne pas se renverser sur le bas-côté de la piste.

Lockman avait soufflé de soulagement, et la jeune femme s'était approchée en pleurant. Elle portait dans les bras un bébé effroyablement maigre et le présentait en psalmodiant des phrases auxquelles Lockman ne comprenait rien.

— Le bébé a besoin de médicaments, traduisit le chauffeur.

— Je n'ai rien de tout ça, bredouilla Patrick. Et je suis pressé.

— Le docteur est en bas de la route, on ne va pas passer très loin, fit le chauffeur en remettant le contact.

Lockman, à contrecœur, fit signe à la jeune femme de monter à l'arrière du véhicule. Elle répéta ce qu'il lui sembla être des remerciements.

La voiture repartait déjà à l'assaut de la route.

# Chapitre 60

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, VENDREDI  
9 JUIN, EN PLEINE NUIT.

Flora, le menton posé sur ses mains croisées, buvait chacun des mots de son père, fascinée par son histoire. Ils avaient fini de manger depuis un moment, et le botaniste avait réuni les assiettes vides et les couverts devant lui. Il poursuivait son récit.

— Mais ces types ? intervint Flora. Ils sortaient d'où ?

— Il s'agissait de mercenaires employés par McKenzie Forest. McKenzie-Huang avait soudoyé le cartel de la drogue, mais les relations entre les deux groupes étaient chaotiques.

— *Le cartel* ? s'étrangla Flora. Sérieux ?

— Oui. Don Pablo Suarez est un narcotrafiquant colombien. Il a beaucoup de concurrence dans son pays. Il a échappé à plusieurs tentatives d'assassinat. Le jour où il s'est marié, il a eu la brillante idée de s'exiler dans la forêt amazonienne. Il y a installé ses plantations, ses laboratoires... et son armée privée. De là, il peut diriger un véritable empire sans jamais être retrouvé, ni par les autorités brésiliennes, ni par les services de la DEA<sup>1</sup>, ni par la police colombienne ou les autres narcos. Pour lui, la forêt primaire était comme une antichambre du paradis... jusqu'à ce que son fils contracte cette maladie.

— Et donc, tu as réussi à leur fausser compagnie pendant qu'ils se menaçaient les uns et les autres.

— Oui.

— Et ensuite ? Tu es parti ? Tu les as laissés se débrouiller entre eux ?

William interrogea sa fille du regard.

— À ton avis ?

*Au terme d'un long parcours à travers la forêt, William avait retrouvé le domaine de Suarez. Mains levées, il avait décliné son identité, avait répété l'urgence de son intervention tandis que les visées laser des tireurs d'élite généraient le ballet d'insectes rouge vif sur sa chemise.*

*On l'avait conduit jusqu'au gigantesque bureau de Don Pablo, où un étrange spectacle l'attendait.*

*Suarez ne décolérait pas depuis que ses trois hommes étaient rentrés sans le botaniste. Les militaires, livides, imploraient son pardon, arguant du fait que les hommes de McKenzie Forest étaient intervenus, qu'ils n'avaient pas pu réagir... mais Don Pablo écumait de rage.*

*Il avait saisi un pistolet de fort calibre à la crosse nacrée, frappée de ses initiales, et l'agitait en tous sens, hésitant sur la conduite à tenir. Fallait-il lancer ses troupes à la recherche du fugitif ? Ou bien y renoncer et exécuter ces trois incapables, en leur logeant une balle dans la tête pour l'exemple ?*

*Il allait rugir un nouveau tombereau d'insultes à l'encontre des trois hommes au garde-à-vous quand un milicien s'éclaircit la gorge pour signaler sa présence.*

— Quoi, encore ? s'époumona Suarez en faisant volte-face.

*Il fut comme frappé de stupéfaction en découvrant William, sac à l'épaule.*

— Il faut faire vite, annonça celui-ci en marchant droit vers le sous-sol. Prévenez Elena et dites-lui que j'ai besoin d'elle. Il me faudra des cornues, des casseroles, de l'eau, un réchaud...

*Il poursuivait son énumération en se dirigeant à grandes enjambées vers la salle médicalisée.*

*Quand l'infirmière l'eut rejoint, William prit la direction des opérations, et Elena agit en assistante dévouée, avec une efficacité rare.*

*Rongé par l'inquiétude, le père s'était effondré sur son fauteuil et assistait, médusé, à chacune des étapes. Il n'osait prononcer le moindre mot, de crainte de briser la magie qui semblait régner depuis peu dans la pièce.*

*Au soir, Don Pablo et une partie de sa famille – sa femme, ses parents et quelques frères et sœurs – savourèrent un excellent repas, arrosé de grands vins spécialement importés de France, de ces fameux premiers crus dont le narcotrafiquant raffolait. À la droite du seigneur de ce domaine, on avait*

*installé le botaniste. Ce dernier avait eu droit à une douche salvatrice, dans des appartements climatisés, mis à sa disposition. On lui avait fait apporter des vêtements occidentaux à sa taille. Il était rasé de frais, et un coiffeur expert avait été chargé de lui rendre apparence humaine. Ainsi, William Icard avait retrouvé une part de sa splendeur d'antan. Seul son masque et ses terribles cicatrices rappelaient son odyssée.*

— Vous mangez à peine, mon ami ? s'inquiéta le narcotraiquant. Ça n'est pas à votre goût ? Vous voulez peut-être que je vous fasse préparer autre chose ?

*William secoua la tête.*

— Non, Don Pablo. Tout cela est délicieux, je vous en remercie. La forêt m'a appris la frugalité.

*Suarez éclata d'un rire d'ogre.*

— Ha, ha, ha ! Ne vous en faites pas pour cela : la cuisine de Maria, notre cheffe, va vite vous remplumer. On ne peut pas bien travailler l'estomac vide.

— Travailler ? répéta William sans cacher sa défiance.

— J'ai de grands projets pour vous, avoua l'homme en remplissant leurs verres respectifs. Mais nous en parlerons après une bonne nuit de sommeil.

*Dans les verres de cristal, le grand cru avait des reflets de sang.*

*Quelques jours plus tard, Pablito, le fils de Suarez, jouait joyeusement avec un petit chiot dans le jardin paysagé de l'hacienda, sous les yeux énamourés de sa mère et de sa grand-mère.*

*À l'écart, le narcotraiquant discutait avec le botaniste.*

— Vous me dites que vous ne pouvez pas les empêcher de détruire les arbres, parce que les enjeux sont colossaux et que personne ne peut rivaliser avec les consortiums qui investissent dans les palmiers à huile ou le soja ? Pour combattre les vendeurs, il faut empêcher les gens d'acheter ce qu'on leur propose !

— Ce serait la solution, admit William avec un sourire amer. Mais les gens n'ont pas de réelle conscience écologique. Ils oublient vite la forêt ou ses habitants, quand ils ouvrent un pot de pâte à tartiner. Les vies d'étrangers vivant à des milliers de kilomètres ne pèsent rien face à une dose d'huile sucrée...

— Alors apprenez-leur ce qui est juste ! Vous êtes un homme instruit, monsieur Icard. Vous m'avez déjà enseigné, en quelques jours, de nombreuses choses que j'ignorais, des choses merveilleuses. Expliquez-leur, en Europe, en Amérique, au Japon.

Il s'interrompit et leva son verre en direction du botaniste.

— Voilà ce que nous allons faire : dites-moi seulement de quoi vous avez besoin pour mener à bien votre combat. Vous listez, je fournis. Vous me comprenez ?

William vacilla. Il observa Suarez, dubitatif. Quel intérêt le narcotrafiquant avait-il dans cette démarche ? On ne devenait pas chef d'un gigantesque trafic de drogue par altruisme.

— Je devine que vous formulez des réserves, s'amusa Don Pablo. Et c'est une preuve d'intelligence. Seul un crétin accepterait une telle proposition sans discuter. Je vous observe depuis que je vous ai vu pour la première fois, William – je peux vous appeler William ?

Il n'attendit pas l'autorisation et poursuivit :

— Vous pensez que je ne peux pas deviner vos pensées ? Je vais vous faire une confidence : on n'arrive pas là où j'en suis sans être soi-même un peu sorcier. Faites-moi au moins l'honneur de ne pas me réduire à la caricature du narcotrafiquant colportée par les romans et le cinéma. Et n'allez pas vous imaginer que, parce que je vends de la drogue – et que je fais parfois tuer des gens –, je ne me soucie pas de mon pays ou du bien-être de certaines populations. Savez-vous que j'ai palabré avec les tribus indiennes voisines, pour obtenir un terrain dont je pourrais exploiter la surface à ma guise et que nous avons trouvé un accord ?

— Un accord à la McKenzie Forest ? railla le botaniste. Obtenu à coups de fusils-mitrailleurs et de napalm auprès d'Indiens pacifiques, par un narcotrafiquant qui participe lui aussi de la déforestation en développant des plantations de coca<sup>2</sup> ?

Le regard de son vis-à-vis se fit intense. Suarez secoua la tête lentement, pour exprimer sa déception.

— Vous voyez ? Toujours cette image réductrice. Figurez-vous que l'accord a été conclu très vite et que chacun y a trouvé son intérêt. Les Indiens ont obtenu la construction de plusieurs dispensaires, dont j'assure à mes frais l'approvisionnement en médicaments. Idem, tous les soignants

*sont grassement payés et remplacés quand ils expriment le besoin de repartir. J'ai fait installer des bâtiments, des écoles, et mes voisins savent tous que si le besoin s'en faisait sentir, ils pourraient obtenir tous les transports d'urgence – bateau, camion, hélicoptère.*

*William écoutait sans piper mot. Le ton de son interlocuteur était clair, comme son regard. Suarez ne mentait pas. Le botaniste opina, sans parvenir à accepter la proposition.*

*— Ne me dites pas que vous ne touchez pas à « l'argent sale » ? ajouta Don Pablo en désespoir de cause.*

*— Je vous rassure, lâcha William avec un ricanement sec, aucun argent n'est sale, quand il s'agit de mener la guerre à McKenzie-Huang et consorts. Tous les moyens sont bons, mais...*

*Il s'interrompit et fronça les sourcils.*

*— Qu'est-ce qui vous retient encore ? s'agaça l'autre, que les réticences de son interlocuteur épuaient.*

*— J'ai une idée précise de ce qu'il me faudrait, avoua le botaniste, mais cela pourrait être cher. TRÈS cher.*

*— Ça veut dire quoi, « très cher » ? s'esclaffa le narcotraiquant. Ça n'existe pas, « très cher » ! En tout cas... pas pour moi !*

*Le soir même, ils se serrèrent la main.*

*Ce qui, pour le narcotraiquant, équivalait à un contrat.*

Flora s'était raidie. Elle hocha la tête lentement. William ne quittait pas sa fille des yeux, craignant de déceler de la colère ou du mépris dans son regard.

*— L'argent de la drogue, fit-elle, songeuse. Tout ça, c'est de l'argent sale ?*

Elle avait tourné sur elle-même en désignant le décor qui l'entourait. Il détesta les petites rides qui ourlaient les lèvres de sa fille, en une esquisse de grimace.

*— En grande partie, admit-il. Je t'ai promis de ne pas mentir, mais il faut que tu comprennes une chose : sans l'argent de la drogue, rien n'aurait été possible.*

— Je ne comprends pas, s'entêta Flora. Pour lutter contre la déforestation, tu fais appel à l'un de ceux qui en sont responsables ? Les narcos font pousser du haschich, de la coca, de l'opium, et toutes ces saloperies réclament de la place. Il faut donc en faire, en détruisant la forêt !

— C'est une question de balance, se défendit William. Un équilibre fragile entre ce que tu acceptes de sacrifier et ce que tu gagnes en échange. Certains acteurs, qui se posent en défenseurs de l'environnement, vont aux conférences des Nations unies en jet privé, sans que personne trouve à y redire, parce que leur seule présence permet de sensibiliser des milliers de personnes, susceptibles de changer leur mode de consommation. Et puis... j'ai des projets, dont je te parlerai plus tard.

Avisant le regard soupçonneux de sa fille, il s'empressa de changer de sujet :

— Don Pablo dispose de vastes réseaux de communication cryptés sur trois continents, de sorte que son organisation a toujours un temps d'avance sur le gouvernement brésilien et les diverses agences de répression – y compris la DEA, qui ne parvient pas à l'attaquer en dépit des sommes pharaoniques allouées pour la localisation de son domaine. Suis-moi, tu vas comprendre.

Ils se dirigèrent jusqu'au poste de contrôle et observèrent les images des jurés qui défilaient sur les écrans.

— Une partie des images que nous collectons ici circulent via un serveur situé dans le domaine de l'hacienda, non loin. D'autres nous parviennent de Mexico et d'autres encore du Kazakhstan. Elles sont enregistrées dans leur banque de données, pour y être archivées. Les serveurs se trouvent dans des pays où la loi autorise de telles transactions – des paradis fiscaux, où Don Pablo possède des comptes qu'il fait fructifier en permanence. Les ingénieurs qui travaillent pour lui sont formels : ils sont intouchables. Ils vont même plus loin, en prenant régulièrement la main sur le système informatique du gouvernement local. Ils affirment être parvenus à hacker la DEA. Quant à l'armée de McKenzie-Huang, il sait pouvoir l'anéantir d'un claquement de doigts.

— Un claquement de doigts ? frissonna Flora. C'est Thanos, ton gars !

— Qui ça ?

— Laisse tomber, j'avais oublié que tu n'avais pas foutu les pieds dans un cinéma depuis des années. Promis : je te raconterai, quand ce sera mon

tour.

— En revanche, un doute persiste.

— Lequel ?

— En cas de conflit, la milice de Pablo ne fera qu'une bouchée des mercenaires de McKenzie Forest, mais comment réagira-t-elle, quand les forces américaines seront là ?

— Tu crois vraiment que les hommes de l'Oncle Sam vont débarquer ? pouffa sa fille. On est au Brésil, papa ! Ils n'ont pas le droit d'intervenir, jamais le gouvernement ne les autorisera à...

— J'ai fait enlever des Américains, intervint le botaniste. C'est une chose qu'aucun gouvernant US n'a jamais tolérée. Je ne sais ni où, ni quand, mais les soldats viendront et ce jour-là... je suis certain que je serai seul.

— Et moi, je suis certaine que ce ne sera pas le cas.

Elle se blottit contre lui et ajouta :

— Je serai là, avec toi.

À ces mots, William ne put retenir un sourire attendri, reconnaissant... Et d'une profonde tristesse.

# Chapitre 61

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, AÉRODROME PRIVÉ DE MCKENZIE  
FOREST, VENDREDI 9 JUIN, EN PLEINE NUIT.

Le jet privé s'était posé en pleine nuit sur la piste jalonnée de photophores. Deux hélicoptères attendaient. Les techniciens avaient fait le plein, et les réserves de munitions étaient au maximum.

Fullmore descendit du jet, adressa un signe bref aux miliciens venus l'accueillir et les suivit en direction de la casemate qui leur tenait lieu de quartier général. Les hommes, autour de lui, riaient et plaisantaient avec insouciance. Persuadés de leur toute-puissance, de la terreur qu'ils inspiraient aux natifs qui peuplaient la forêt.

En les détaillant du coin de l'œil, Fullmore fronça les narines. Il n'avait que mépris pour eux. Ces mercenaires de seconde zone ne lui inspiraient pas plus de compassion que des moustiques tourbillonnant autour de lui – il se savait capable de les saisir au vol et de les écraser entre ses doigts.

Il pénétra dans le bâtiment et sans tarder enfila sa combinaison de pilote. Il posa le casque et les gants sur la table, à côté du téléphone, et attendit, sans prononcer un mot. Aucun des autres n'osa lui adresser la parole. Fullmore avait des allures de crotale.

Quand, enfin, le téléphone sonna, il décrocha. McKenzie-Huang était en ligne.

- Monsieur ?
- J'ai les coordonnées du **dirigeable**.
- Je vous écoute.

Fullmore nota avec soin les indications sur un carnet.

— Et s'il y a encore des Indiens dans la zone ? demanda-t-il. Je retarde le largage ?

— Je n'en ai rien à foutre ! ricana le milliardaire. Vous pouvez les frire en même temps que ce foutu botaniste. La seule chose qui importe, c'est qu'on n'entende plus jamais parler de cet écoterroriste.

— Et les jurés ? Je ne peux pas affirmer qu'ils auront atteint le dirigeable ou au contraire qu'ils seront hors zone. S'ils sont pris dans les...

— Je vous le répète, Fullmore : vous larguez le napalm et vous vous assurez que le botaniste y passe. Le reste n'a aucun intérêt. Ça vous pose un problème ?

— Aucun, monsieur.

— Dans ce cas, préparez-vous.

— À vos ordres, monsieur.

— Et... Fullmore ?

— Monsieur ?

— Essayez de rattraper Radford et surveillez-le. Il est censé régler le compte du botaniste, mais, s'il flanche, vous savez ce que vous avez à faire.

— Bien sûr, monsieur. Vous pouvez compter sur moi.

Quand le milliardaire raccrocha, Fullmore souriait.

## Chapitre 62

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, TÔT DANS LA MATINÉE.

Une pluie torrentielle s'abattait sur la forêt. Un ciel bas et lourd, envahi par une armée d'ombres obèses et tourmentées, semblait décidé à noyer les humains accrochés aux branchages sous un véritable déluge. Ballottés par le vent, aveuglés par l'eau qui leur ruisselait sur le visage, les quatre jurés bataillaient ferme, luttant pied à pied pour progresser à travers les feuillages dégoulinants sans perdre de vue Djimon qui ouvrait la voie. À travers le rideau de pluie, l'Indien ne leur apparaissait plus que comme une silhouette furtive, qui menaçait de disparaître à tout instant.

Sous leurs pieds, le bois se dérobait. Sous leurs doigts, les branchages étaient tantôt poisseux, tantôt si glissants qu'ils devaient les serrer de toutes leurs forces pour parvenir à s'y maintenir en équilibre sous les frondaisons.

Soudain, Brad lâcha un cri de détresse.

Gail, affolée, le vit plonger dans le vide. Sous ses yeux, le grand blond fut avalé par les branchages. Elle perçut une première plainte, puis une seconde. Le colosse avait heurté deux branches, coup sur coup, avant de s'arrêter net. Gail sentit que la ligne de vie à laquelle ils étaient tous assurés s'était mise à vibrer. Surprise, elle perdit pied et dut s'arc-bouter pour ne pas tomber à son tour. Elle glapit de terreur et appela à l'aide. Raminder et Maria se portèrent aussitôt à son secours.

Ils parvinrent, au prix d'efforts redoublés, à halter le géant, qui bredouilla des remerciements. Brad était livide. Il souffrait d'une cheville et d'une épaule. Il n'avait pu amortir sa chute et les branches l'avaient frappé violemment.

— Tu penses que c'est cassé ? interrogea le sikh. Tu veux qu'on regarde ?

— Non, haleta Brad, je crois que ça ira. Où est Djimon ? Il va être temps de nous arrêter et de trouver un abri, avant la catastrophe...

Il fut interrompu par un cri de terreur.

Maria avait tressailli comme sous l'effet d'une décharge électrique. Cédant à une véritable crise d'hystérie, elle recula sans prendre garde et heurta Raminder, qu'elle manqua de faire chuter. Ce dernier fut retenu par Gail. Agrippés les uns aux autres, ils vacillaient.

— On se calme ! décréta Gail. Sinon, on va tous finir fracassés en bas. (Elle se tourna vers Maria, l'air sévère.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un serpent ! gémit Maria en désignant un énorme reptile enroulé autour d'une branche voisine. J'ai mis la main dessus !

L'animal, un boa canin<sup>1</sup> fâché d'avoir été dérangé, déployait ses anneaux et s'éloignait déjà. Sous ses écailles, sa musculature impressionnante roulait. Elle produisait à la surface de sa peau une série de mouvements hypnotiques.

Maria le suivit des yeux en frissonnant.

— Vous croyez qu'il est venimeux ?

Elle avait ouvert la main, doigts écartés, et inspectait sa peau à la recherche de traces éventuelles de morsure.

— S'il t'avait planté ses crocs, la douleur serait terrible, expliqua Raminder. De plus, ce sont souvent les petits serpents qui sont mortels. Ces gros modèles n'ont pas besoin de venin. Si je ne me trompe pas, c'est un boa. Un serpent arboricole, qui peut mordre assez méchamment, mais qui n'est pas venimeux. Lui et ses congénères dorment le jour dans les branchages et chassent la nuit. Ils sont très calmes et affectueux : ce qu'ils préfèrent... c'est te serrer et te câliner. À mort !

Le sikh mimait une danse ridicule, bras serrés autour de sa poitrine. Il espérait faire rire ses compagnons pour détendre l'atmosphère... Son échec n'en fut que plus cuisant.

## Chapitre 63

MANHATTAN, BUREAU DE MCKENZIE CORP., SAMEDI 10 JUIN,  
6 H 30.

Maître Gavin et son employeur suivaient les images retransmises en direct sur le site ForestGardener. Sur toutes les fenêtres de la page d'accueil, on pouvait admirer le dirigeable qui dérivait lentement dans la brise. Le *Forestius* rayonnait dans les premières lueurs de l'aube. Les jurés, fascinés, braquaient tous leurs caméras dans sa direction. Sans même en avoir conscience, ils offraient une vue du vaisseau sous des angles différents, démultipliant la magie de l'instant.

— C'est une catastrophe..., murmura l'avocat.

— Plaît-il ? siffla McKenzie-Huang.

— Mais, monsieur, compte tenu de ce que les jurés peuvent observer, ils sont tout près du vaisseau. Ils l'auront probablement rejoint au cours de la matinée.

— Et alors ? fit le milliardaire, qui ne comprenait pas où Gavin voulait en venir.

Ce dernier soupira.

— S'ils parviennent à monter à bord avant que nous intervenions, il deviendra impossible d'éliminer le botaniste... À moins que vous ne vouliez que son assassinat soit montré en direct, dans le monde entier, par leurs webcams !

— Où est Radford ? s'étrangla McKenzie-Huang. Qu'est-ce qu'il fout ? Il devrait déjà être au pied de ce dirigeable ! Appelez-le. Maintenant.

— J'ai essayé, monsieur. Impossible de le joindre, il ne décroche pas.

— Eh bien, réessayez, nom de Dieu !

Les jurés s'approchaient inexorablement du vaisseau des cimes.

Pendant ce temps, accroché à son cellulaire, Gavin composait le numéro de Radford.

— Laissez tomber ! aboya soudain McKenzie-Huang. Oubliez Radford et appelez Fullmore et la base.

— Monsieur ? blêmit Gavin. Vous êtes certain de...

— Dites-leur d'envoyer le premier hélico et d'effectuer quelques passages, avec un scanner thermique. Nous saurons de quoi il retourne.

— Mais, monsieur, ça ne changera rien : les jurés sont trop près de...

— C'est un ordre ! rugit McKenzie-Huang, au bord de la crise de nerfs. Exécution !

— Comme vous voudrez, monsieur.

Gavin s'exécuta. Amer, il se demanda si le milliardaire avait pris la mesure de ce qui se jouait sous ses yeux. Les images du site étaient reprises à l'envi par tous les médias de la planète. De Times Square à Picadilly Circus, en passant par la plus petite brasserie européenne, ou le plus grand restaurant d'Asie, des plateaux de télévision aux chambres d'étudiants, les jurés étaient partout.

Et avec eux, les images fabuleuses de la forêt menacée.

Ça n'était plus une course contre la montre, qu'il fallait remporter, mais bien une bataille d'opinion. Le phénomène ne cesserait plus de prendre de l'ampleur. L'opinion mondiale pouvait, à tout moment, basculer en faveur du botaniste, condamnant ce faisant toutes les institutions qui assuraient jusqu'alors l'ordre mondial.

Ce foutu activiste était peut-être sur le point de l'emporter...

Le signal de la sonnerie mit un terme à sa rêverie.

— Fullmore ? Ici Gavin.

## Chapitre 64

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, TÔT DANS  
LA MATINÉE.

La pluie avait cessé aussi soudainement qu'elle s'était abattue sur la forêt. Au-dessus de la canopée encore gorgée d'eau, les nuages disparaissaient peu à peu, en une longue théorie filant vers l'horizon. Les éclairs déchiraient encore le ciel, mais le tonnerre qui roulait en réponse tardait de plus en plus – preuve que le cœur de l'orage s'éloignait.

Le petit groupe n'avait pas attendu pour dresser un campement de fortune. Maria, qui semblait à bout de forces, s'allongea sur le seul hamac disponible, que Djimon avait dressé pour elle en hâte. Il lui proposa à boire et à manger, mais elle déclina, incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Tu devrais te forcer à manger, lui glissa Gail. Et boire davantage ; si tes forces t'abandonnent, tu cours de gros risques.

Maria ne prit pas la peine de répondre. Les yeux dans le vague, son carnet fermé, posé en travers de sa poitrine, elle plongea vite dans un état d'hébétude avancée.

Les autres se lavaient, essoraient leurs vêtements détrempés, vidaient leurs sacs à dos, étalaient des linges et se préparaient pour repartir. Comme à son habitude, Raminder grimpa sur les hauteurs de l'arbre-hôte et observa le ciel. Il ne tarda pas à repérer la « boule » lumineuse et, cette fois, put observer à loisir un impressionnant dirigeable, supportant une cabine profilée comme un navire.

— Un vrai bateau, murmura-t-il. Un bateau des cimes...

— Magnifique, confirma Gail qui l'avait rejoint à son poste d'observation.

La lumière rasante du soleil levant, qui évitait l'ultime couche de nuages épars, venait accrocher à la coque du *Forestius* une éblouissante pellicule

d'or fin.

Le sikh leva sa main en visière et plissa les paupières.

— Ça se rapproche. C'est tout près. J'ai l'impression qu'on pourrait presque le toucher en tendant la main...

— Oui, fit Gail. Tu crois que c'est vers ce dirigeable que nous mène Djimon ou bien c'est lui qui nous suit ?

— Aucune idée. Sans doute un peu des deux. Quoi qu'il en soit, nous l'aurons bientôt rejoint.

Ils redescendirent de leur perchoir et trouvèrent Brad penché au-dessus de Maria.

— Elle est brûlante, leur annonça-t-il. Et j'ai l'impression qu'elle délire.

Inquiète, Gail posa une main sur le front de Maria et constata qu'elle était la proie d'une très forte fièvre. Maria tremblait, ses dents s'entrechoquaient. Elle libérait des bribes de phrases sans suite.

Raminder échangea un regard avec Brad. Les deux hommes se savaient épuisés, leurs vêtements encore trempés par la pluie ne sécheraient pas de sitôt.

— On a du pot de ne pas être dans le même état, lâcha le colosse.

Pour une fois, le sikh partageait son avis.

— Tu te sens capable de la porter ? avança-t-il.

— Non. De toute façon, elle n'est pas en état : si on la déplace maintenant, on risque d'aggraver son état. Elle a besoin de repos.

— Et de soins, intervint Gail, lugubre.

Raminder acquiesça, mâchoires et poings serrés.

# Chapitre 65

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, DOMAINE DE PABLO SUAREZ,  
SAMEDI 10 JUIN, TÔT DANS LA MATINÉE.

Les sentinelles patrouillaient sans un mot, attentives aux bruissements de la nature. Seuls les chants des oiseaux et quelques crissements d'insectes étaient perceptibles.

Quand soudain, le silence se fit.

L'un des hommes grima au sommet du blockhaus qui interdisait l'accès au domaine de Pablo Suarez. Il s'empara de jumelles et balaya les alentours, s'attendant à tout instant à voir foncer un véhicule sur la piste.

Le vacarme assourdissant vint du ciel.

L'homme libéra un chapelet de jurons et leva son arme.

Il n'eut pas le temps d'ouvrir le feu. Il entrevit un hélicoptère de type militaire, qui filait au ras de la canopée vers une destination inconnue.

Le garde attrapa le talkie-walkie accroché à sa ceinture et alerta immédiatement le quartier général.

# Chapitre 66

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, TÔT DANS LA MATINÉE.

Alerté par les services de surveillance de Pablo, le botaniste avait eu tout juste le temps de manœuvrer son dirigeable. Il avait fait descendre le *Forestius* au ras des feuillages et s'était glissé entre de grands arbres, sous une immense bâche de camouflage installée de longue date à cet effet.

— Nous disposons de nombreux endroits comme celui-ci, expliqua-t-il pendant la manœuvre. Pablo avait pensé à tout. Tu trouveras la carte qui les indique sur le disque dur principal.

Une fois le vaisseau arrimé, il s'était précipité à l'extérieur pour rejoindre une petite plateforme cachée dans les cimes. Il avait vérifié que la caméra reliée par wifi était bien en état de marche et que ses batteries solaires étaient correctement chargées.

Il avait ensuite regagné l'habitacle, d'où il pouvait à loisir piloter son objectif, pour varier les plans et enregistrer toutes les images qu'il jugeait nécessaires.

La canopée était agitée en tous sens par le souffle violent des pales du rotor. Le puissant hélicoptère **patrouillait**, avec à son bord des employés de McKenzie Forest. Ces derniers, sur ordre de leur employeur, avaient déclenché les scanners thermiques et filaient vers des coordonnées qu'on leur avait communiquées dans les minutes qui avaient précédé leur départ. L'appareil volait bas, imprimant aux feuillages les mouvements des vagues déchaînées de l'océan.

— Je ne comprends pas, fit le pilote. On doit scanner cette zone, mais il n'y a rien, ici.

— Les ordres viennent de McKenzie-Huang en personne, fit l'autre en haussant les épaules. On ne discute pas : on fait le boulot et on se tire, avant de se faire allumer par les missiles de Suarez.

— Tu es sûr des coordonnées ?

— Affirmatif.

— OK, tu enregistres, tu transmets, et on décroche.

L'hélicoptère effectua plusieurs passages, quadrillant la zone, puis il repartit dans un vrombissement de tonnerre.

— Tu as réussi à les cadrer ? demanda William.

— Impeccable ! se félicita Flora. Regarde sur la deux : j'ai même un plan avec le *Forestius* et l'hélico.

— Parfait ! Tu enregistres les vidéos, et on les transmet sur les serveurs de Don Pablo, **en prévision des prochaines actions militaires**.

Flora s'exécuta. En quelques ordres sur son clavier, elle sauvegarda les films et vérifia leur qualité, avant de les compresser et de les transférer.

— C'était qui, ces gars ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Des hommes de McKenzie Forest. J'ai eu droit aussi à des patrouilles de militaires brésiliens.

— Des Brésiliens ?

— Oui. La dernière fois, c'était juste avant que tu me rejoignes à bord. Le président espérait sans doute trouver les otages et les libérer. L'enjeu politique est pour lui d'une importance cruciale : il est en délicatesse avec de nombreux gouvernants, que ses récentes déclarations et prises de position ont pour le moins froissés. Je pense qu'il parie sur le lénifiant effet d'une annonce de ce type. À bien y réfléchir, quoi de mieux pour redorer un blason aussi terni que le sien ? S'il y parvenait, il se présenterait comme l'un des champions de la lutte antiterroriste.

— Terroriste ? Sérieux ?

— Pour des gens comme le président brésilien, les écologistes sont des terroristes.

Flora acheva sa besogne et enfonça la touche *Enter* du clavier.

— C'est fait ! On bouge bientôt ?

— On attend encore un peu. Ils sont bien capables d'effectuer un nouveau passage. Si on leur laisse assez de temps pour griller du carburant, ils devront retourner à leur base. En attendant, profitons de cet endroit. Qu'en dis-tu ?

— Tu ne veux pas qu'on mette ça en ligne ? lui demanda Flora.

— Surtout pas ! Il leur suffirait de croiser les images et le plan de vol de l'hélicoptère pour nous repérer. On va classer ces photos comme autant de preuves dans le dossier à charge contre les deux.

— Les deux ? répéta la jeune fille. Mais ce sont les hommes de McKenzie Forest, là, pas des Brésiliens...

— Et à ton avis, qui leur vend les terres et leur donne l'autorisation d'utiliser les gaz et le napalm, avant de planter leurs cultures ?

Flora soupira. Elle eut une mimique désolée.

— J'oublie toujours qu'il y a d'autres enjeux.

— Dans le monde, reprit William, 15,8 millions d'hectares de forêt tropicale disparaissent chaque année. Soit quarante terrains de football de forêt détruits PAR MINUTE. Tu mesures l'étendue de la catastrophe ?

— Mais j'ai cru voir que le président brésilien avait déclaré vouloir sauver la forêt, qu'il allait lutter contre la déforestation !

Le botaniste libéra un rire aigre.

— Il a dit ça aux médias en avril dernier, j'ai lu les articles, comme tout le monde – mais peut-être avec plus d'attention. Ce que les journalistes n'ont pas relevé, c'est que, dans le courant du même mois, quasiment cinq cent quatre-vingts kilomètres carrés ont été déboisés en Amazonie brésilienne.

Elle hocha la tête, partagée entre la révolte et la consternation.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour y mettre un terme ?

— Réveiller les consciences. C'est l'unique but de toutes ces actions.

Flora acquiesça avec conviction.

Côte à côte devant les écrans de contrôle, William Icard et sa fille observaient les images transmises en direct par les caméras miniaturisées.

— Ça va mal tourner si on n'intervient pas, murmura la jeune fille.

Le botaniste était d'humeur sombre. Il étudiait les réactions de Maria, qu'on pouvait suivre sur trois des quatre écrans, ses compagnons étant tous autour de la malade. Djimon se tenait à l'écart, l'air soucieux.

— Tu m'entends, papa ? s'enhardit Flora. Il faut bouger et trouver le moyen de la soigner. Regarde-les, ils ne font rien, ils sont perdus. S'ils paniquent, ils vont la laisser mourir et si elle meurt... C'est la fin de l'aventure. Aux yeux du monde entier, tu seras un assassin.

William restait toujours concentré sur les images, guettant un signe, un symptôme identifiable.

— Bon Dieu ! s'emporta Flora. Si tu n'y vas pas, c'est moi qui descends. Je vais couper la retransmission. Si les internautes la voient grelotter de fièvre, ils vont finir par détester la forêt, la rendre responsable de toutes les maladies, de tous les maux de la terre. C'est ça, que tu veux ?

Le botaniste finit par hocher la tête, après un long silence.

— Tu as raison, ma grande. Si Maria meurt, j'aurais échoué. Nous aurons fait tout ça pour rien.

Il tendit le bras, et le singe capucin s'y agrippa aussitôt, pour venir se percher sur son épaule.

— Coupe la retransmission, ordonna-t-il à contrecœur. Je vais descendre. Toi, tu veilles à ce que les images soient correctement enregistrées, tu veux bien ?

Elle hocha la tête sans le quitter des yeux, tandis qu'il remplissait une besace de matériel et s'équipait pour quitter le navire.

Les images de Maria ravagée par la fièvre s'étalaient sur trois écrans.

Le quatrième montrait la végétation.

En plan **désespérément** fixe.

## Chapitre 67

NEW YORK CITY, QUEENS, APPARTEMENT DE LA FAMILLE  
MARTINEZ, 6 H 45.

Enrico et Juliet Martinez suivaient le site ForestGardener. Depuis la disparition de sa mère, la petite dormait mal, elle suppliait son père d'allumer l'écran de son ordinateur. Celui-ci s'exécutait dès son réveil. Il préparait le petit-déjeuner de sa fille, l'obligeait à s'alimenter, puis la prenait sur ses genoux et, ensemble, ils suivaient les diffusions du site orchestré par le botaniste.

Ils avaient donc assisté à l'accident de Brad, avaient encouragé Maria et ses compagnons pendant qu'ils tiraient sur la corde pour ramener le géant à leur hauteur. Ils avaient soufflé avec eux, transpiré avec eux... Comme des milliers d'internautes, ils avaient eu l'impression de voyager à travers la canopée et s'étaient crus avec les quatre membres du petit groupe à la poursuite de leur guide. Ils s'étaient félicités de voir enfin les nuages s'éloigner et le ciel se dégager. Ils avaient souri en les voyant se laver, essorer leur linge.

Juliet avait froncé les sourcils, déçue que sa mère ne participe pas au repas et qu'elle aille se coucher si tôt.

— Tu crois qu'elle va nous écrire ? avait-elle demandé.

— Je l'espère de tout mon cœur, ma chérie, avait répondu son père.

Mais les bras de Maria étaient restés croisés sur le carnet.

Et puis ils s'étaient ouverts, le carnet avait glissé... et la poitrine s'était soulevée. Lentement d'abord, et de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Brad s'était approché. On pouvait voir la jeune Hispanique depuis sa caméra.

— Qu'est-ce qu'elle a, maman ? avait gémi Juliet.

Cette fois, son père n'avait rien répondu.

Une fenêtre, puis deux, puis trois montraient Maria, les yeux fermés, les joues brûlantes. Elle proférait des mots vides de sens, respirait avec difficulté, parlait à nouveau, mais aucun son n'était retransmis sur le site.

Les mains de ses compagnons l'auscultèrent. Puis disparurent.

— Elle est malade, maman ?

— Non, ma chérie, ne t'en fais pas. Ça doit être un jeu, tu sais, une épreuve, comme dans les émissions à la télé. Elle doit faire semblant de dormir pendant que les autres essaient de l'en empêcher.

Enrico se mordit l'intérieur des joues, incapable de continuer. Rongé par l'inquiétude, il espérait de toutes ses forces que sa fille se contente du mensonge qu'il avait improvisé. Elle s'était recroquevillée contre son père. Ce dernier ne parvenait pas à bouger. Ses yeux étaient rivés sur l'écran où, à l'évidence, sa femme était victime d'une terrible fièvre. Elle délirait.

— Accroche-toi, mon amour, murmura-t-il. On a besoin de toi, la petite et moi...

Une première fenêtre s'éteignit. Puis une seconde.

Et il n'y eut plus que la page d'accueil.

# Chapitre 68

MANHATTAN, BUREAU DE MCKENZIE CORP. DANS LA MATINÉE.

Les images transmises sur le *laptop* ne laissaient aucun doute : le dirigeable s'était glissé dans la canopée. S'il était invisible aux observateurs extérieurs, il n'avait pu échapper aux caméras thermiques, dont le verdict était sans appel – il n'y avait que trois présences à bord du dirigeable. Deux humains et probablement un animal de petite taille, chien ou chat, qui se déplaçait fréquemment à travers le vaisseau, si l'on se fiait aux spectres **infrarouges**.

— Il est à bord de son foutu laboratoire volant ! se réjouit McKenzie-Huang. C'est le moment.

— Mais, monsieur..., tenta d'intervenir son avocat. Les jurés font marche vers le ballon, ils se retrouveront bientôt à son bord.

— C'est maintenant qu'il faut frapper ! rugit le milliardaire. Qu'on leur envoie un missile ou qu'on arraïsonne cet appareil, je me fous de la méthode, mais j'exige des résultats ! Je veux qu'on élimine tous ses occupants – homme, femme, enfant, animal de compagnie... Je ne veux pas un survivant. Tout ce qui respire dans ce ballon doit crever. C'est clair ?

Sous l'effet de l'excitation, il s'exprimait avec une voix de fausset.

— Appelez Fullmore ! se mit-il à hurler à travers la pièce. Donnez-lui l'ordre de détruire cette **saloperie de navire** !

— Radford et ses hommes vont intervenir, ils seront dans le périmètre, objecta encore l'avoué. Si vous bombardez la zone à ce moment-là, ils...

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! le coupa sèchement McKenzie-Huang. Oubliez votre argumentaire, maître, nous ne sommes pas au tribunal. Alors vous cessez immédiatement votre plaidoirie ridicule et vous faites ce pour quoi je vous paye : vous prenez votre téléphone et vous contactez Fullmore. Il saura agir au mieux. Je ne veux plus une trace de ce

navire, de son équipement et de ses occupants. Je ne veux plus que des cendres.

## Chapitre 69

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, DANS  
LA MATINÉE.

William vérifia qu'il n'oubliait rien. D'un rapide coup d'œil, il lista les fioles qu'il avait sélectionnées. Juste avant de quitter l'habitacle du *Forestius*, il se retourna vers Flora.

— Tu restes ici. Surtout, vérifie régulièrement ce que donnent les caméras et, en cas de pépin, tu peux me joindre avec ça. (Il agita un talkie-walkie, et elle opina.) Il faut que j'aille l'aider si nous voulons pouvoir continuer à retransmettre les images. Merci pour tout, ma chérie.

Il allait sortir, puis se ravisa et prit sa fille dans ses bras.

— Je veux que tu saches une chose, lui souffla-t-il à l'oreille. Quelle que soit la façon dont tout ça va se terminer, je ne regretterai jamais de t'avoir retrouvée, ma merveille. Ta mère doit être si fière de toi ! Si quelque chose m'arrive, dis-lui bien que je l'ai toujours aimée.

— Tu le lui diras toi-même, papa.

— Promets-le-moi, s'il te plaît.

— Mais tu n'as jamais cherché à la revoir !

— C'est vrai... et je m'en veux terriblement. Quand j'ai découvert que vous étiez toujours vivantes, j'ai été ravagé par la culpabilité et la douleur chaque fois que je pensais à elle, à toi. Je ne veux pas qu'elle me pardonne, je ne le mérite pas. Je me détesterais encore plus si elle le faisait.

Flora chancela, et il dut la soutenir. La jeune fille était redevenue, l'espace d'un instant, l'enfant de cinq ans qui avait perdu son père dans des circonstances **abominables**.

— Papa, gémit-elle, jure-moi que tu vas revenir. Je ne veux pas que tu me quittes, je ne veux pas que tu disparaisses une fois de plus. Je ne veux pas te perdre !

William lança un regard en direction des consoles de contrôle, il y aperçut le visage de Maria, dont l'état semblait se dégrader à mesure que passaient les minutes. Il se concentra sur sa mission, bredouilla un au revoir maladroit et quitta le vaisseau.

Flora demeura seule, interdite. Elle considérait l'écoutille que William avait refermée derrière lui comme s'il allait revenir sur ses pas, comme s'il allait changer d'avis...

Dans son dos, le capucin avait senti la douleur de la jeune fille.

Il partit se cacher sous une vieille couverture.

Maria était inconsciente. Elle demeurait étendue dans son hamac, sans aucune réaction, tandis que Gail s'évertuait à lui passer des linges humides sur le front et à glisser de temps en temps un peu d'eau entre ses lèvres. Sa respiration sifflante était de plus en plus faible.

— Tiens le coup, ma belle, murmurait Gail. Accroche-toi, on va s'en sortir. Tu vas revoir ton mari et ta fille, je te le promets.

Brad et Raminder, silencieux, observaient la scène avec la terrible sensation d'être inutiles. Djimon, de son côté, avait réuni quelques plantes pour préparer une **décoction** sur son réchaud. Il s'apprêtait à la faire boire à la malade, quand il suspendit son geste et releva le nez.

Un bruit soudain, dans les branchages, avait attiré son attention.

— Quoi ? fit Brad en regardant dans la même direction. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu as vu ?

Djimon souriait à présent. Il libéra un sifflement imitant celui de certains oiseaux de la canopée et attendit. Le même son ne tarda pas à lui parvenir en retour, depuis les frondaisons. Djimon s'adressa alors aux jurés, dans sa langue.

— On pige pas, mec ! lui opposa Brad. Laisse tomber.

L'Indien ne se découragea pas pour autant. À gestes nerveux, il leur décrivit un objet volant, venu de loin, qui se rapprochait. Raminder fut le premier à comprendre, il traduisit la pantomime à Gail et Brad.

Djimon leva une main pour masquer la moitié de son visage, puis il pressa un index en travers de sa bouche et eut un geste exprimant le calme. À nouveau, Raminder comprit partiellement les consignes :

— Apparemment, quelqu'un arrive, mais il faut qu'on reste calme.

— On verra bien, répliqua Brad. Si ce mec ou cette nana est capable de soigner Maria, ça ira. Dans le cas contraire, je lui pète la gueule. J'en ai plein le cul de cette histoire. Quelqu'un doit payer, et c'est moi qui présenterai l'addition.

Quand le botaniste sortit de l'ombre et qu'il se présenta dans le faisceau des lampes frontales, il perçut le frisson d'horreur qui saisissait les trois jurés.

— Putain de merde ! s'exclama Brad. Mais c'est quoi, ça ?

William ne prit pas la peine de lui répondre. Il passa sous le nez du géant blond sans même lui adresser un regard et piqua droit sur Maria. Il s'empara de sa besace, en tira une fiole dont il dévissa le bouchon. Il affronta les regards inquiets de Gail et Raminder, leur offrit un pâle sourire et versa quelques gouttes de liquide entre les lèvres de la jeune Hispanique.

Raminder voulut parler, mais le botaniste lui intima le silence d'un geste qui ne souffrait pas la contestation.

— Plus tard, décréta-t-il. Pour l'instant, l'urgence, c'est de soigner Maria.

Le sikh acquiesça. William s'était assis au pied du hamac, il consultait un petit réveil. Après un moment, il se releva et administra une nouvelle dose de son remède à Maria.

Mus à la fois par une irrépressible curiosité et une crainte instinctive, les jurés s'étaient rapprochés. Fascinés, ils étudiaient le visage du visiteur qui, sous la lueur des lampes frontales, semblait constitué de vieux parchemins... ou sculpté dans une roche ancienne, à la manière des divinités impies des tribus disparues.

Brad s'éclaircit la gorge. Le botaniste leva les yeux vers lui et attendit la question.

— C'est... c'est vous qui nous avez amenés ici, pas vrai ?

— Oui. Je vous ai fait venir.

N'y tenant plus, Gail intervint à son tour :

— Vous nous devez une explication.

Elle avait pris soin de ne pas éléver la voix, pour respecter le repos de Maria. William lui en sut gré.

— Dites-nous pourquoi vous faites tout ça, insista-t-elle.

À ses côtés, Brad et Raminder approuvaient.

Le botaniste, après réflexion, hocha la tête.

— Installez-vous et reposez-vous, conseilla-t-il. Vous aurez besoin de vos forces tout à l'heure. Je n'ai pas l'intention de repartir sans vous. Je vais surveiller Maria et, dès qu'elle ira mieux, je vous en donne ma parole, je répondrai à toutes vos questions...

— Commence donc par répondre à celle-là ! grogna Brad.

William soutint le regard de défi que lui lançait le colosse. Ce dernier lut la détermination dans ses yeux.

— J'ai autre chose à faire, pour le moment, reprit-il. Vous pouvez attendre encore quelques heures, non ? Je m'occupe d'elle.

Gail se dirigea vers le tronc, contre lequel elle s'adossa avant de se laisser glisser en position assise. Depuis son poste d'observation improvisé, elle étudia en silence l'homme au visage mutilé. Malgré les terribles cicatrices qui rongeaient sa peau et le masque tribal qui lui conférait l'apparence d'un démon, il dégageait une force et une sérénité peu communes.

— J'ai votre parole ? murmura-t-elle.

— Vous l'avez, répondit-il sans quitter Maria des yeux. Dans une heure, deux peut-être, je vous expliquerai pourquoi cette forêt tropicale est si importante pour moi, pour vous... et pour nous tous.

# Chapitre 70

FORÊT AMAZONIENNE, UN PETIT AÉRODROME MILITAIRE, SAMEDI  
10 JUIN, 8 H 30.

Mantell avait réuni les membres de son équipe dans une salle de briefing pour leur donner les dernières instructions. Dans la pièce, la tension était palpable, les agents piaffaien d'impatience après de trop longues heures d'attente – on allait enfin passer à l'action !

Les trois hélicoptères promis par le gouvernement brésilien étaient enfin arrivés, et l'on aurait tôt fait de rejoindre le navire du botaniste. Les trois pilotes discutaient à voix basse, penchés au-dessus d'une carte satellite de la forêt, avec des mines consternées.

Redoutant un coup **tordu**, le directeur adjoint s'approcha avec un traducteur.

— Il y a un problème ? s'enquit-il.

L'un des pilotes se mit à parler de façon saccadée, il gesticulait en montrant la carte, frappant une zone d'un doigt nerveux.

— Oui, finit par lâcher le traducteur. On a un problème, monsieur : la zone indiquée est officiellement la propriété d'un général à la retraite. En réalité... c'est le QG de l'un des cartels les plus puissants au Brésil.

— Merde..., grogna Mantell. Le fameux Suarez !

— Lui-même.

— Et alors ? Où est le problème ?

— Les pilotes sont formels : le cartel dispose de batteries antiaériennes, qu'il n'hésite pas à utiliser. Ils refusent donc de voler à moins de quinze kilomètres du domaine.

— Soit. On y va. Assez perdu de temps.

— C'est là qu'est le problème, fit le traducteur en grimaçant.

— Quoi, encore ? s'emporta Mantell.

— Le dirigeable... Il est arrimé en vol stationnaire à cinq kilomètres au nord du domaine des narcos.

Il réfléchit quelques instants et prit sa décision.

— OK. *Plan B* !

Il annonça aux pilotes qu'on retarderait le décollage. Les trois hommes parurent réellement soulagés. Puis il décrocha son cellulaire et composa le numéro de Radford.

# Chapitre 71

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, DÉBUT  
DE MATINÉE.

Radford avait pris la tête d'un groupe de miliciens de McKenzie Forest pour traverser une clairière. Il donnait des ordres brefs. Ils seraient bientôt quasiment au pied du vaisseau des cimes. Les hommes prendraient alors position sur le site, pour le sécuriser, tandis qu'il monterait à bord pour s'occuper du botaniste.

Il pouvait apercevoir la silhouette dansante du *Forestius* dans les rayons du soleil enfin délivré des nuages. Force lui était d'admettre que le spectacle était à couper le souffle.

Son téléphone portable sonna soudain.

Radford vit s'afficher le nom de son correspondant et décrocha.

— Monsieur ?

— Dites-moi que vous êtes bientôt sur site ! lui lança directement Mantell, d'une voix qui trahissait l'énerverment et la lassitude.

— C'est le cas, confirma Radford.

— Minelli et Cooper sont avec vous ? Tout va bien ?

— Affirmatif, mentit Radford.

Il croisa les doigts pour que le directeur adjoint ne demande pas à parler à l'un ou l'autre. Soucieux d'éviter cette situation délicate, il décida de prendre les devants.

— Il y a un problème, monsieur ?

— On a été retenus, avoua Mantell d'une voix blême. Ça pourrait durer, et vous risquez fort de devoir agir à trois. C'est OK pour vous ? Tous nos espoirs reposent sur vous, mon vieux.

Radford souriait aux anges. Il se contrôla pour ne pas laisser entendre sa jubilation.

— L'équipe est au complet et prête à intervenir, monsieur. Vous pouvez compter sur nous.

— Bien reçu, confirma Mantell. À vous de jouer !

Radford raccrocha. Il allait pousser un cri de victoire, quand son téléphone sonna à nouveau.

— Radford, fit McKenzie-Huang, quelles sont les nouvelles ?

Le mercenaire fronça les sourcils, méfiant.

— Nous sommes en position pour intercepter les jurés, monsieur. Quand ce sera fait, j'irai présenter mes salutations au botaniste.

McKenzie-Huang lâcha un ricanement cynique.

— Surtout, ordonna-t-il, mettez les formes avec les jurés. N'oubliez pas qu'ils sont équipés de ces foutues caméras et que les images sont retransmises en direct.

— Oui, monsieur. Autre chos...

Radford s'interrompit et regarda son téléphone avec une moue écœurée. Une fois de plus, McKenzie-Huang lui avait raccroché au nez.

**L'art de l'esquive selon *Boquila trifoliolata*.**

Je relisais il y a peu l'étude que Current Biology publia en 2014 à son propos.

Cette liane est un genre monotypique de plante à fleurs, de la famille des Lardizabalaceae. Elle est originaire du Chili (où on l'appelle voquicillo, voqui blanco...) et de l'Argentine.

*Boquila trifoliolata* pousse en s'enroulant autour des plantes-hôtes. Le « miracle » qui la caractérise, c'est que cette liane est capable d'imiter les feuilles de l'hôte sur lequel elle s'accroche. Plus stupéfiant encore, *Boquila* peut adopter, au fil de sa progression, plusieurs aspects différents, dans un phénomène appelé polymorphisme mimétique.

Quand je parle « d'imitation », il ne s'agit pas de caricature grossière : *Boquila trifoliolata* adopte la forme, la taille, la couleur, la texture des feuilles de son hôte. Elle les duplique.

Son comportement d'imitation a été découvert par les chercheurs Ernesto Gianoli et Fernando Carrasco-Urra. On ne connaît pas encore le mécanisme naturel pour expliquer le pouvoir de cette liane. Gianoli avance deux hypothèses qu'il me faudra étudier avec soin.

La liane s'évertue à grimper pour échapper aux herbivores terrestres. Elle adopte ensuite le mimétisme pour échapper aux herbivores foliaires. Contrairement à d'autres plantes capables d'imitation, *Boquila trifoliolata* n'est pas un parasite de ses hôtes. Elle n'a pas non plus besoin d'établir de contact physique pour leur correspondre.

Plus impressionnant encore, elle est capable de multiples transformations sur la même tige, en tenant compte du feuillage environnant.

S'adapter, faire profil bas, accepter les autres et les imiter au besoin, tout cela dans le but ultime d'échapper aux ténèbres pour trouver la lumière...

Merveilleuse parabole ! Hélas, combien d'entre nous sont capables d'une telle prouesse ?

Je reste persuadé que tous les hommes peuvent changer, que nous avons tous le droit à l'erreur, au pardon.

Je ne verserai pas pour autant dans l'angélisme : de même que certaines plantes parasites n'œuvreront jamais que pour leur seul profit, certains êtres humains ne comprendront jamais l'altruisme et l'intérêt général. Que cela ne nous empêche pas de toujours viser à l'élévation.

Nous devons tous nous lever, nous arracher à la terre, quitter les sous-bois et monter encore toujours. Nous élever, chaque jour davantage.

*Jusqu'à traverser la canopée et nous offrir à la lumière.*

## Chapitre 72

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN, DANS  
LA MATINÉE.

Raminder, les paupières closes, s'était isolé pour prier avec ferveur. Brad effectuait des exercices d'assouplissement et d'étirement pour dénouer ses muscles endoloris par les efforts répétés des derniers jours. Il lançait de fréquents regards en direction du stupéfiant personnage, dont le visage ravagé était dissimulé par un masque.

— Putain de monstre, maugréa-t-il entre ses dents. Comment peut-on lui faire confiance ? C'est un freak, un vrai dingo...

Gail s'était dirigée vers le hamac de Maria. Elle avait posé la main sur le front de la jeune femme, avait constaté qu'elle n'avait plus de fièvre et lancé un regard reconnaissant au botaniste. Ce dernier se tenait assis, bras appuyés sur ses genoux repliés, dos contre le tronc de l'arbre-hôte. Gail vint prendre place à côté de lui. Elle vit qu'il avait les traits tirés et les yeux rougis, mais il avait tenu bon et veillé sur Maria avec toute l'attention nécessaire.

— Merci, murmura-t-elle.

Il conserva le silence, mais esquissa un demi-sourire sans la regarder, pour ne pas lui imposer le spectacle de son visage ravagé.

Quand Raminder et Brad s'approchèrent à leur tour, il se leva.

— Maria est encore malade, mais elle est tirée d'affaire, annonça-t-il. Maintenant suivez-moi, je vais tenir parole. Mais avant cela... j'ai deux ou trois choses à vous montrer.

Il les guida dans les hauteurs de l'arbre, s'arrêta devant un petit buisson et en cueillit une feuille, qu'il tourna lentement en tous sens pour la leur présenter.

— J'aimerais que vous vous intéressiez à ce buisson. Observez les feuilles, cherchez dans les moindres détails.

Brad renifla avec méfiance, mais Raminder et Gail s'exécutèrent, curieux de découvrir de quoi il retournait.

— Vous voyez ? commenta William dans leur dos. Touchez les feuilles, les branches. Laissez vos doigts explorer et comprendre.

Il s'accroupit auprès de Raminder.

— Là, indiqua-t-il. Et là-dessous, aussi. Vous sentez ?

Raminder acquiesça.

— C'est... incroyable, admit-il. De quoi s'agit-il au juste ? D'insectes qui se réfugient là ?

William souriait.

— Certaines plantes ont trouvé le moyen d'échapper aux parasites. Certains d'entre eux, les larves de papillons par exemple, sont de redoutables prédateurs. Pour éviter leurs attaques, ces plantes sécrètent sous la surface de leurs feuilles des **imitations** parfaites des œufs de ces papillons prédateurs. Ainsi, les papillons qui voudraient s'y installer découvrent que la place est déjà occupée et s'en vont pondre ailleurs.

Très impressionnée par la démonstration, Gail avait soulevé une feuille et l'étudiait avec émerveillement.

— C'est fascinant, s'enthousiasma-t-elle.

— Oui, murmura William. La forêt est l'écrin d'innombrables merveilles de l'évolution. Elle est devenue la source d'inspiration de nombreux ingénieurs en biomimétique. Je ne peux pas me résoudre à la voir disparaître. C'est pour cela que je vous ai amenés ici et j'espère que vous me comprenez... et qu'un jour vous voudrez bien me pardonner.

Ils redescendirent auprès de Maria, qui dormait toujours. Au passage, Raminder cueillit des branches d'orchidées qu'il réunit en une gerbe somptueuse. Il déposa son bouquet dans le hamac de la jeune Hispanique. Gail lui signifia son soutien d'une mimique complice.

Djimon avait préparé du thé. Il leur distribua des tasses de métal, emplies du liquide fumant et des biscuits qu'il avait sortis de son sac. Ils mangèrent en silence, tout en surveillant Maria, dont la respiration était régulière et sereine.

Seul Brad ne goûtait pas à ce moment de calme. Il surveillait le botaniste, redoutant une traîtrise. « Il va essayer de nous la faire à l'envers, se répétait-il. Avec son pote l'Indien, ils nous prennent pour des débiles... mais au premier mouvement suspect, je leur tombe dessus et je les massacre. »

Ils n'avaient pas fini de manger quand ils furent surpris de voir Maria s'asseoir dans son hamac. La jeune femme peinait à retrouver ses esprits, comme au sortir d'un **cauchemar** particulièrement **prégnant**.

— Que... qu'est-ce qui m'est arrivé ? bredouilla-t-elle. On est où, là ?

Elle dévisageait ses compagnons avec incrédulité et découvrit soudain la présence du botaniste. Elle sursauta violemment et émit un râle paniqué.

Gail avait bondi sur ses pieds. Raminder s'était levé également. Ensemble, ils s'approchèrent de la jeune femme et lui sourirent en parlant à voix douce.

— Du calme, ma belle, chuchotait Gail. Tout va bien se passer. C'est l'homme qui t'a sauvée, il t'a donné les remèdes nécessaires. Il va tout nous expliquer.

— Qui... qui êtes-vous ? lâcha Maria sans parvenir à détacher les yeux de l'homme au visage monstrueux.

— Mon nom ne vous dira rien, répondit calmement William. Je vis ici, dans la forêt primaire, et j'essaye de la défendre contre ceux qui cherchent à la détruire pour exploiter les terres.

Sa voix était ferme, son regard clair. Maria se détendit. Elle détourna les yeux des abominables cicatrices.

— Est-ce qu'il y a quelque chose à manger ? demanda-t-elle soudain.

Le botaniste éclata de rire.

— Voilà bien une preuve que vous êtes proche de la guérison ! s'amusa-t-il.

Gail se pencha sur le hamac et prit Maria dans ses bras.

— Je suis heureuse de te retrouver. Tu nous as fait tellement peur...

Djimon arrivait, une tasse de thé à la main. Il l'offrit à Maria, qui souffla à la surface du liquide brûlant avant de le boire à petites gorgées.

— Voilà, l'encouragea William. À petites doses, en prenant son temps.

Djimon lui offrit également des biscuits et des fruits. Quand elle eut terminé, ils l'aiderent à s'équiper, et William prit la tête de la petite troupe.

— Je vais vous montrer maintenant quelque chose de merveilleux, annonça-t-il.

— Tu n'avais pas des explications à nous fournir ? coupa brusquement Brad, en se moquant éperdument du regard assassin que lui coulait Gail.

Le botaniste leva un doigt en direction du ciel. Il leur désigna le *Forestius*, qui flottait dans les airs, à bonne distance.

— Vous aurez toutes les réponses à bord de mon vaisseau, assura-t-il. Mais, avant cela, j'espère pouvoir vous faire découvrir un autre petit miracle de la nature.

Il souriait, mais l'inquiétude était là, qui rongeait son esprit. Il gardait en tête le récent passage de l'hélicoptère de McKenzie Forest et pressentait que des troupes au sol interviendraient sous peu dans le périmètre. Certes, les hommes de Suarez s'interposeraient, mais ils ne pourraient pas retenir tous les assaillants. Il convenait donc d'agir vite et de mener ses hôtes à bord du *Forestius*, où ils pourraient tous témoigner de leurs expériences, face aux caméras.

— Suivez-moi ! fit-il en tournant les talons, avant d'ajouter *in petto* : S'ils nous en laissent le temps.

Le petit groupe se mit en marche.

# Chapitre 73

AÉROPORT PRIVÉ DE MCKENZIE FOREST, BRÉSIL, SAMEDI  
10 JUIN.

L'hélicoptère de reconnaissance de McKenzie Forest était toujours en vol stationnaire. Au sol, un autre appareil attendait, rotor tournant, porte coulissante ouverte.

Fullmore quitta la casemate et enfila son casque. Il rejoignit le soldat dans l'habitacle et connecta son système de communication. La voix du pilote lui parvint, claire et nette.

— Prêt à décoller, monsieur.

— OK, fit Fullmore en lui donnant les coordonnées de leur destination. Le napalm est chargé ?

— Oui, monsieur.

Au signal, l'appareil bondit dans les airs et mit le cap vers le dirigeable.

Fullmore se réjouissait de cette mission. Il suivait la progression de l'appareil sur l'écran de son GPS. L'insecte de métal filait au ras de la canopée, il serait bientôt en vue du ballon et pourrait déclencher le feu de l'enfer. Désireux de profiter pleinement de ce moment, il coupa son téléphone et le rangea avec soin dans une poche de sa veste. Sous l'appareil, la végétation était agitée de frissons.

Fixant le sol avec attention, Fullmore tentait de percer le rideau d'émeraude de la canopée. Il aurait apprécié de pouvoir faire d'une pierre deux coups, en pulvérisant à la fois les jurés et le dirigeable... Hélas, il lui était impossible de les repérer, à travers cette végétation si dense. Il lui sembla apercevoir quelqu'un suspendu dans les frondaisons, à proximité du dirigeable, mais l'apparition fut si furtive qu'il n'en aurait pas juré. Les branches dansaient sous le souffle tempétueux des pales de rotor.

Il se demanda, l'espace d'un instant, où se trouvaient Radford et les autres miliciens de McKenzie. Étaient-ils regroupés là-dessous, ignorant la menace qui fondait sur eux ? Ou bien en retard, Radford traînant les pieds à la seule idée de devoir exécuter la sale besogne exigée par leur employeur ?

Fullmore secoua la tête. Quand on éprouvait les premiers remords, il fallait raccrocher. Ce boulot n'était pas pour les faibles, les pisso-froid, les lâches. Il était réservé à une élite. Et Radford n'en faisait plus partie.

S'il devait l'abattre, Fullmore avait conscience de lui rendre service. Le cas échéant, son employeur ne pourrait pas lui en tenir rigueur : n'avait-il pas répété à plusieurs reprises que la seule chose qui lui importait, c'était le trépas du botaniste ?

L'exécuteur se surprit à espérer que ce soit le cas. En attendant, il devait exécuter les ordres. Visage fermé, il appuya sur la commande de largage. Les bidons de napalm se détachèrent et partirent en tourbillonnant sur eux-mêmes vers la canopée. Ils ricochèrent sur les premières branches, puis explosèrent en aspergeant à l'entour leur chargement.

Les premières flammes montèrent vers le ciel, libérant des colonnes de fumée aussi noires que la nuit. Aussitôt, le pilote entama une remontée fulgurante, pour échapper au brasier qui se frayait un chemin à travers les branchages.

Fullmore lui en voulut de le priver ainsi d'une partie du spectacle. Il exigea de faire plusieurs tours, avant que l'appareil le dépose au sol pour qu'il puisse achever sa besogne.

## Chapitre 74

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Le dirigeable n'était plus qu'à une centaine de mètres. Les jurés se réjouissaient déjà de rejoindre le navire des cimes, quand le vacarme assourdissant d'un hélicoptère avait fait courir un frisson glacial sur leurs nuques. Autour d'eux, les branchages volaient en tous sens, menaçant de les jeter dans le vide à chacun de leurs pas.

— Vite ! avait hurlé William. Nous devons grimper à bord du *Forestius*. Nous y serons à l'abri.

Les jurés s'étaient lancés après lui, dans une déambulation hallucinée au cœur de la végétation luxuriante. Bouche ouverte, respirant à grand-peine, ils se jetèrent dans la bataille, luttant pour suivre le rythme du botaniste, qui ouvrait la marche. William donnait de brèves indications, élevant la voix ou pointant une direction, sans jamais ralentir l'allure. L'imminence du danger leur donnait des forces nouvelles, insoupçonnées, et ils maintenaient la cadence malgré les courbatures, malgré l'épuisement physique et psychologique, malgré leurs poumons transpercés par des tisonniers chauffés à blanc.

Le botaniste s'était engagé sur un long pont de cordes courant de branche en branche. Ils l'avaient suivi, sans hésitation. Ils plongeaient dans les feuillages, suivant la pente naturelle du pont de singe, puis remontaient vers une nouvelle attache. Ils émergeaient alors des frondaisons quelques pas plus loin, pour apercevoir le *Forestius* qui flottait au ras de la canopée, et ils replongeaient à nouveau au milieu des branchages épais, qui s'agrippaient à eux comme autant de petits démons désireux de les immobiliser.

— Où est l'hélicoptère ? interrogea Gail en se tournant de part et d'autre. Je ne le vois pas !

Autour d'elle, les branches étaient secouées en tous sens, les feuillages bruissaient, des fleurs se détachaient et partaient vers les profondeurs en amorçant des vrilles **interminables**.

— Il est bientôt sur nous, certifia Raminder qui avait identifié le grondement caractéristique du moteur.

L'ancien soldat de l'armée indienne retrouvait ses réflexes.

— C'est un appareil militaire, ajouta-t-il. Deux solutions : soit il vient pour nous avec à son bord des médecins et quelques gars pour assurer notre sécurité, soit c'est un hélicoptère d'assaut. Et dans cette éventualité, nous sauver est la dernière de ses **préoccupations**.

Gail hocha la tête et serra les mâchoires à s'en briser les dents. Si tel était le cas, les soldats venaient pour le botaniste. Quelle que soit leur nationalité, ils n'avaient pas l'intention de parlementer.

— Il faut accélérer ! décréta William. Sinon, ils seront au vaisseau avant nous, et nous ne pourrons plus rien faire pour...

Un bruit sourd l'interrompit. Suivi d'un formidable ronflement.

Le botaniste, livide, fit volte-face.

Il connaissait ce bruit, il ne le connaissait que trop bien : c'était celui de l'incendie, de la nature qui gémit et se tord de douleur sous le souffle de forge d'un brasier allumé chimiquement, pour causer un maximum de dégâts. Il n'oublierait jamais le son particulier du napalm, cette essence gélifiée conçue pour coller aux personnes comme aux objets, avant de s'enflammer pour les réduire en cendres. Il chassa les images abominables qui s'imposaient à son esprit, s'efforça au calme et pivota sur lui-même, pour embrasser le décor d'un regard circulaire.

Sur le côté, il eut le temps d'apercevoir l'ouverture d'une clairière, comme une cheminée naturelle, une trouée dans les feuillages. La canopée, à une vingtaine de mètres derrière le petit groupe, fut agitée de remous. Sa surface, un merveilleux éventail de couleurs du vert profond au céladon, fut comme prise de convulsions. Elle roussit, s'assombrit, laissa passer des myriades d'étincelles et de brandons qui montaient en tourbillonnant dans les airs... et elle se déchira soudain, libérant un rideau de flammes qui se dressèrent pour laper le ciel.

Une vague de chaleur leur gifla le visage.

Maria hurla de terreur.

— Le feu ! s'exclama-t-elle. Il va nous dévorer !

Elle se signa nerveusement, incapable de bouger. Les yeux écarquillés, elle considérait le brasier qui approchait inexorablement.

— On n'arrivera pas au *Forestius* par la canopée, jugea William, les flammes vont courir plus vite que nous. On descend et on rejoint la terre.

— Quoi ? s'exclama Brad. C'est de la folie !

Le botaniste ne lui accorda pas un regard.

— Restez groupés, conseilla-t-il. Suivez-moi !

Il emprunta un autre chemin sécurisé par des cordages et les mena jusqu'à l'intérieur d'un fabuleux tube de lianes.

— Là ! indiqua-t-il. Descendez jusqu'en bas et restez ensemble.

— Hey ! sursauta Raminder. C'est un étrangleur !

— On n'a pas le temps de s'extasier ! le rabroua Gail. Aide-moi à soutenir Maria. Elle ne va pas y arriver seule.

La jeune Hispanique était en état de choc. Elle lançait de fréquents regards en direction de l'incendie qui ravageait la forêt, dévorant tout sur son passage. Raminder se rapprocha de Gail. Il posa une main ferme sur l'épaule de Maria et lui glissa quelques mots apaisants à l'oreille.

Le botaniste s'engagea le premier. Accroché aux racines, suspendu à une liane ou en équilibre sur un nœud végétal, il prodiguait de précieux conseils, indiquant les prises les plus sûres et s'assurant tout au long de la descente que les membres du petit groupe ne rencontraient pas de difficultés majeures, susceptibles de ralentir leur progression... ou de les faire chuter au risque de s'écraser sur le sol.

Brad se débrouillait fort bien, de même que Gail.

Raminder et Djimonaidaient Maria.

Ils passaient des plantes grimpantes aux lianes, dans une fuite éperdue pour échapper à l'incendie, tantôt glissant, tantôt s'accrochant à une branche. Autour du figuier-étrangleur, une fumée épaisse, âcre et suffocante se développait en brume mortelle. Les flammes vrombissaient juste derrière, gagnant du terrain à chaque seconde.

Maria était comme tétanisée. Elle s'était crispée contre une épaisse racine et demeurait immobile.

— Ferme les yeux ! ordonna Raminder. Et laisse-nous faire. Tu as confiance en nous, Maria ? Tu sais que tu peux compter sur nous ?

Elle se contenta de hocher la tête, trop effrayée pour répondre.

Paupières closes, elle se laissa porter par Djimon et Raminder, qui unirent leurs harnais à l'aide de mousquetons pour enlacer la jeune femme et sécuriser sa descente.

Ils avaient presque atteint le sol quand William devina la silhouette de son vaisseau au milieu des tornades de fumée que les arbres à l'agonie vomissaient vers le ciel. Il comprit, aux mouvements saccadés du navire, que l'incendie l'avait atteint. Le feu dévorait la cabine du *Forestius*. Si les flammes atteignaient le dirigeable, l'enveloppe s'embraserait en quelques secondes. Le ballon n'exploserait pas – l'hélium qui le remplissait était un gaz neutre, qui ne s'enflammerait pas –, mais il tomberait lourdement et la nacelle s'accrocherait dans les branchages... ou s'écraserait sur le sol, au terme d'une chute terrible.

Le botaniste songea à sa fille, et son cœur manqua des battements.

— Venez les aider pour Maria ! clama-t-il à l'intention de Brad. Ils ont besoin de vous. MAINTENANT ! Mon vaisseau est en feu. Je dois y aller.

William s'apprêtait à dévaler le figuier, quand Djimon émit un sifflement dans son dos.

— Il faut que j'aille sauver Flora ! s'époumona William pour couvrir les grondements du brasier. Ma fille est seule à bord du *Forestius*, elle ne s'en sortira pas.

Juste avant de plonger vers le sol, il aperçut, à travers la brume de cendres, une équipe de mercenaires conduite par un homme à la haute stature, vêtu de noir.

William ajouta, en dialecte indien :

— Djimon, couvre-moi ! Fais ce que tu peux pour les ralentir. Ils sont venus pour moi. Trouve une diversion.

Les hommes en armes disposaient de masques à gaz et de combinaisons de protection. Ils progressaient par bonds à travers les rideaux de flammes. Ils seraient d'un instant à l'autre au pied du figuier géant et prendraient sans doute les otages en charge, perdant de précieuses minutes que William comptait mettre à profit pour les distancer.

Parvenu au cœur de l'arbre épiphyte, après une longue glissade qu'il contrôla de bout en bout, le botaniste se glissa entre deux racines disjointes et roula sur le sol. Il plongea aussitôt dans un buisson pour se soustraire aux regards de ses poursuivants. Sitôt atteint le couvert des buissons, il s'empara de son talkie-walkie et appela sa fille. Il cracha de dépit en constatant que l'appareil n'émettait qu'un bourdonnement indistinct.

— Flora..., balbutia-t-il. Réponds !

Peine perdue.

Il lança un regard scrutateur par-dessus son épaule, n'aperçut aucun de ses adversaires et prit ses jambes à son cou. Il courait à travers les branches basses, sans se soucier des feuillages qui le lacéraient. Il n'avait qu'une idée en tête : monter à bord du *Forestius*, retrouver sa fille et la sortir de cet enfer qui se refermerait bientôt sur elle.

Il savait où trouver une échelle de cordes – il disposerait avec elle d'un accès au *Forestius*. Si les dieux de la forêt étaient de son côté, il atteindrait le vaisseau des cimes avant ses poursuivants.

# Chapitre 75

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, NUIT DU VENDREDI 9 ET MATINÉE  
DU SAMEDI 10 JUIN.

Lockman, son chauffeur et leur passagère roulaient dans la nuit vers le dispensaire. Ils aperçurent soudain les ruines du hameau, d'où s'élevaient des colonnes de fumée. La jeune femme libéra une plainte lugubre, comprenant que tous ses espoirs étaient réduits à néant.

La voiture s'arrêta à l'entrée de ce qu'il restait des habitations – des carcasses noircies, dévorées par les flammes, des cabanes dont il ne subsistait plus que des squelettes sombres, d'où se détachaient des pluies d'étincelles au gré des coups de vent.

Un vieil homme, en blouse d'une saleté repoussante, déambulait au milieu des décombres calcinés. Une lampe torche à la main, il fouillait de la pointe de sa chaussure les ruines fumantes, dans l'espoir de récupérer une éventuelle boîte de médicaments ayant réchappé à l'incendie. Il leva vers eux un visage épuisé et ne prononça pas un mot quand le chauffeur le salua.

— Nom de Dieu..., balbutia Lockman. Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?  
— Les miliciens, traduisit le chauffeur, des hommes de *McKenzie Forest*.  
— *McKenzie Forest* ? s'étrangla Lockman, avant de se mordre la langue, pour ne pas se trahir davantage.

— Ils font le travail pour lequel on les paye, éluda le chauffeur. D'abord, ils proposent de l'emploi. Ensuite, ils proposent de l'argent. Et quand ça ne suffit pas... ils font ça. *McKenzie* paye bien, mais il faut lui obéir, sans poser de questions. Jamais.

Lockman, horrifié, ne savait plus où donner de la tête. Il tira de sa poche une copie de la carte reconstituée par Alicia et la montra au médecin.

— Tu peux traduire pour moi ? demanda-t-il au chauffeur. Je dois me rendre là, avant l'aube. C'est très important.

Le médecin le dévisagea, stupéfait par la requête de Lockman. Il se demanda quel homme pouvait rester de marbre face à la détresse et au malheur qui l'entouraient de la sorte. Il renonça à comprendre, haussa brièvement les épaules et prit la carte. Il l'examina un instant, puis lâcha quelques mots.

— Il dit qu'on ferait mieux d'aller dans l'église, fit le chauffeur après un rapide échange.

Lockman remercia le médecin. Il lui montra la jeune femme.

— Son bébé a besoin de vous.

Le vieil homme eut un geste rempli de désespoir. Il ouvrit les mains et tourna sur lui-même pour désigner les ruines encore fumantes du dispensaire.

Lockman et son chauffeur suivirent le médecin jusqu'à l'église. La bâtie, de taille modeste, était éclairée par des lampes à kéroïne disposées sur le sol. Des victimes de terribles brûlures étaient allongées près de l'autel. On avait étendu des couvertures, pour délimiter des lits de fortune. Des plaintes rauques s'élevaient. Des gémissements diffus leur faisaient écho dans la pénombre.

Le docteur disparut au fond de la bâtie, la carte à la main.

Un garçonnet pleurait toutes les larmes de son corps. Son père tentait en vain de le bercer.

— Il parle du feu du ciel, traduisit le chauffeur quand l'homme s'adressa aux nouveaux venus.

Et, devant le mouvement d'incompréhension de Lockman, il développa :

— Les miliciens de McKenzie Forest, quand les villageois résistent ou qu'ils mettent trop de temps à partir, ils prennent les hélicoptères et ils larguent des bombes.

— Des bombes... incendiaires ? bégaya Patrick. Du napalm ? Et on ne peut rien faire ?

— Bien sûr que si ! fit une voix dans son dos.

Patrick fit volte-face. Il découvrit une religieuse d'un âge certain, au regard clair et déterminé. Elle portait une robe-chasuble grise, et sa chevelure blanche était retenue par un voile assorti. Elle brandit la carte que lui avait remise le médecin et ajouta :

— On peut et ON DOIT les combattre !

La religieuse s'était brièvement présentée. « Sœur Hélène », avait-elle dit avant de les inviter à la suivre. Elle demanda au chauffeur s'il acceptait de leur venir en aide en attendant son retour. Confus, l'homme accepta la mission qu'elle lui confiait.

Sœur Hélène entraîna ensuite Lockman à la suivre vers la rivière.

— Où va-t-on ? demanda Patrick.

— Je t'emmène retrouver William Icard, fit la religieuse à la grande surprise de Patrick. Si Dieu nous y autorise... et que les esprits de la forêt sont avec nous.

Patrick fut profondément perturbé. Il n'avait pas prononcé le nom du botaniste et cette religieuse...

Elle sembla lire en lui comme dans un livre.

— Le botaniste m'avait prévenue que tu pourrais venir. Il faut nous dépêcher. Tout n'est pas encore perdu, docteur Lockman !

Ils prirent place dans un petit bateau à fond plat, équipé d'un moteur que la nonne démarra avec aisance, avant de guider l'embarcation d'une main experte.

— Assieds-toi à l'avant, avait-elle simplement dit. Tu m'aideras à équilibrer la barque.

Elle n'avait plus parlé ensuite, se contentant de diriger son bateau. Patrick, installé à la proue, surprenait parfois la fuite éperdue de petits animaux, d'oiseaux nocturnes installés au bord de la rivière et dérangés par leur passage furtif. Sœur Hélène, habituée des manœuvres, évitait sans difficulté les pièges qui se présentaient au fil de l'eau – troncs d'arbres tombés et dérivant dans le courant, blocs de lianes, îlots compacts de nénuphars...

La nuit était encore noire quand la religieuse déclara dans le dos de son passager :

— Tiens-toi prêt. Nous y sommes presque.

La lumière de l'aube, dans un somptueux camaïeu de rouge orangé, avait embrasé la surface de la rivière quand sœur Hélène vira pour placer sa

barque bord à bord avec une petite jetée instable.

— Fais attention ! prévint-elle. On peut facilement tomber, et les courants sont traîtres par ici.

Patrick leva le nez vers une structure qui semblait attirer les rayons du soleil. Il découvrit la formidable silhouette du *Forestius*, flottant au-dessus de la canopée.

— Celui que tu es venu chercher devrait se trouver à bord, déclara sœur Hélène. Il t'attend depuis longtemps.

Lockman vacilla devant le tableau qui s'offrait à lui. Le vaisseau des cimes était gigantesque. Sa coque brillait de mille feux. Il survolait les lieux, à quelques dizaines de mètres de la rivière.

La religieuse, après avoir amarré son bateau, se rétablit avec une agilité remarquable sur le ponton. Elle accompagna son passager jusqu'aux rochers qui bordaient la rivière.

Elle allait lui parler, quand un roulement de tonnerre la contraignit au silence. Abasourdis par le bruit du moteur jailli de nulle part, ils levèrent le nez pour apercevoir un hélicoptère de combat passer à vive allure et entamer un premier cercle autour du dirigeable.

Sœur Hélène serra la main de Lockman dans la sienne.

— Il faut que tu te dépêches ! s'écria-t-elle.

L'hélicoptère, à l'issue de son mouvement circulaire, avait entrepris de lâcher sa pluie de napalm. Les bombes incendiaires se déversaient sur la forêt à une centaine de mètres de la rivière.

— Que Dieu soit avec vous ! lança la religieuse en libérant la main de Patrick.

Elle se signa et le regarda s'éloigner. Lockman se retourna une dernière fois, lui adressa un signe reconnaissant et s'enfonça dans le sous-bois. Là-bas, droit devant lui, il pouvait entendre le chant de mort du brasier dévorant les arbres.

## Chapitre 76

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Radford suffoquait sous son masque à gaz. La chaleur était abominable. Il passa le revers de l'un de ses gants sur les verres des lunettes pour les débarrasser des particules de suie qui s'y étaient agglutinées. Il avait l'impression de regarder **à travers des bries de nuit**... ou de progresser dans un océan de bitume. Il aperçut, à un jet de pierre, des ombres diffuses qui se tenaient, au sein des racines d'un figuier étrangleur. D'autres étaient encore suspendues à la structure végétale, tentant maladroitement d'atteindre le sol en évitant une chute dramatique.

— Ce n'est pas possible ! s'étouffa-t-il.

Il leva son arme et mit les silhouettes en joue avant d'avancer à bonds successifs. Quand il les identifia, l'indignation et la rage firent monter un jet de bile dans sa gorge. Il pressa la touche de son matériel de communication.

— Ce sont eux ! hurla-t-il. Ce sont les jurés. Interdiction d'ouvrir le feu. Je répète : interdiction FORMELLE d'ouvrir le feu !

Autour de lui, les miliciens se déployaient en arc-de-cercle, braquant leurs armes automatiques en direction des otages, qui levaient les mains en signe de reddition.

— C'est bien eux ! tempêtais Radford. Putain de merde ! Ils devaient être de l'autre côté du feu, pas ici ! Ils ont failli les griller !

Le chef de section lui certifia qu'il ignorait tout des manœuvres et des ordres donnés aux appareils d'intervention et de soutien.

Radford comprit alors ce qui s'était passé. Il changea de canal.

— Radford à section 2 ! beugla-t-il dans son micro. Rappliquez avec le camion et sécurisez les **otages**. Surtout, empêchez-les de se diriger vers le ballon. Je répète : ne laissez aucun otage rejoindre le ballon. Over.

Accélérant le pas pour distancer ses hommes, il fila droit vers les buissons et plongea dans les ténèbres de la forêt. Là, il arracha son masque et prit une profonde respiration. L'air était gorgé d'humidité, la chaleur plus supportable. Il plissa les paupières, s'accorda un instant pour acclimater ses yeux à la pénombre et s'orienta : le vaisseau des cimes se trouvait dans cette direction.

*Et Radford avait une mission à accomplir.*

Il s'élança au pas de charge, arme haute. Dans sa poche, son téléphone se mit à vibrer, mais il ne décrocha pas.

À nouveau, la vibration se fit sentir.

Puis une troisième fois.

« Fumier de Gavin ! » songea Radford. Les choix de son employeur, qui n'avait pas hésité à condamner les otages pour éliminer son ennemi, le révoltaient. Il imaginait déjà les justifications mielleuses de l'avocat, lui expliquant qu'ils n'avaient pas trouvé d'autre solution et que le lâcher de bombes incendiaires était nécessaire.

Quand le smartphone trembla pour la quatrième fois, Radford hésita entre répondre à son correspondant et fracasser l'appareil contre le tronc le plus proche. Il regarda s'afficher le numéro de l'avocat du milliardaire et, n'y tenant plus, il décrocha. Sans pour autant cesser de courir à travers les sous-bois.

— J'espère pour vous que c'est important ! aboya-t-il.

Il fut surpris, en lieu et place de la voix doucereuse de l'avoué, d'entendre celle de McKenzie-Huang.

— Vous l'avez retrouvé ? demanda simplement le milliardaire.

Son obsession était proprement stupéfiante. Rien ni personne ne saurait l'empêcher d'obtenir la tête de l'homme qui avait osé le défier.

— Mais je ne peux pas vous parler pour le moment, nom de Dieu de merde ! Vous nous rendez compte de la situation ? Vous avez failli nous griller.

— Vous l'avez retrouvé ? répéta McKenzie d'une voix qui déraillait. Vous avez eu ce fumier ? C'est pour ça que je vous paye, Radford !

— Je vous rendrai compte quand ce sera terminé.

— Je veux des nouvelles en temps réel ! glapit le milliardaire. On n'a plus aucune image, ces salopards ont coupé les retransmissions. Je veux

savoir où cette ordure de botaniste se cache et je veux voir et entendre le moment où il recevra une balle dans la tête, vous m'entendez ?

— Haut et clair. *Over.*

Radford raccrocha, laissant McKenzie-Huang hurler de frustration à l'autre bout de la ligne. Il remisa son smartphone dans une poche de son uniforme et mit son arme en joue pour balayer les alentours. Des animaux passaient en grognant de terreur, chassés par l'incendie.

Radford redoutait d'être surpris par la fuite d'un prédateur, qui n'hésiterait pas un instant à faire usage de ses griffes ou de ses dents pour éliminer l'obstacle qui se dressait sur le passage.

Il s'orienta de nouveau et reprit sa course.

## Chapitre 77

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, SAMEDI  
10 JUIN.

Flora retenait ses larmes. L'arrière de la nacelle était la proie des flammes. Touchée par une projection de napalm, la coque s'était partiellement embrasée. Elle avait d'abord résisté, et Flora avait vidé un extincteur sur la zone, sans parvenir à éteindre l'incendie. Elle avait dû refluer le long de la coursive pour échapper à la fournaise. Dans sa fuite précipitée, elle avait heurté une paroi. Son talkie-walkie s'était détaché de sa ceinture, avant de se fracasser sur le sol.

— Merde ! avait glapi la jeune femme. Papa... Je... Je suis désolée.

Elle n'avait plus aucun moyen de joindre son père, mais ne se questionna pas davantage : les flammes avides progressaient, dans un ronflement assourdissant.

Flora avait fait le bon choix : quelques minutes à peine après son départ, l'un des caissons d'hélium avait explosé, envoyant voler en toutes directions des éclats d'acier tordus plus coupants que des lames de rasoir. L'appétit du feu était décuplé, il dévorait à présent l'arrière de l'habitacle, il était remonté jusqu'à la cabine et l'aurait bientôt réduite à l'état d'amas charbonneux. Le *Forestius* tanguait, ballotté comme une feuille morte dans la brise. Il perdait peu à peu de l'altitude et s'enfonçait déjà à travers la canopée.

Flora savait que le vaisseau des cimes était condamné, qu'elle ne parviendrait pas à le conduire hors de portée de ses assaillants. Elle avait donc décidé de finir en beauté et de connecter toutes les caméras possibles, afin d'envoyer au monde tous les témoignages disponibles. Le drame qui se jouait sous ses pieds devait être suivi par d'innombrables témoins. Ainsi, on

était en droit d'espérer que les assassins ne demeureraient pas impunis et que les véritables coupables – les commanditaires de toutes ces exactions, où qu'ils se cachent – finiraient bien par payer.

Flora pianotait sur le clavier principal, sans se soucier des vagues de chaleur qui s'engouffraient dans les coursives et venaient souffler tels des foyers de forge dans son dos, comme pour la pousser à abandonner le navire. La jeune fille se refusait à fuir, elle tentait par intermittence de corriger le vol hasardeux du *Forestius*, avant de surveiller les écrans. Ses vidéos partaient simultanément sur les serveurs mis à disposition par Suarez et sur les pages dédiées de ForestGardener. À en croire les statistiques qui s'affichaient en temps réel, ils étaient déjà des centaines de milliers de spectateurs à assister au terrible spectacle.

Les vidéos étaient partagées partout dans le monde. Ils seraient bientôt des millions à les visionner. La jeune fille regarda fixement la caméra posée devant elle. Très émue, elle prit une profonde inspiration, s'empara d'un micro et lança la diffusion *live*. Son visage apparut dans l'une des fenêtres ouvertes sur la page d'accueil de ForestGardener. Le capucin sauta sur son épaule, descendit, revint. Affolée, la petite bête ne savait quelle attitude adopter et lançait de déchirants cris de détresse.

— Je ne sais pas si vous m'entendez..., commença Flora, la gorge serrée. Mais je dois intervenir maintenant, pour que tout le monde sache ce qui se passe et comprenne les images qui sont retransmises en direct.

Elle dut s'arrêter quelques secondes, crut un moment que les larmes allaient rouler sur ses joues, mais se reprit et poursuivit, d'une voix rauque :

— Des hommes sont venus. Ils ont lancé des bombes de napalm. La forêt est en flammes. Même le dirigeable dans lequel je me trouve est en feu, et je ne sais pas combien de temps je pourrai vous parler et retransmettre ces images.

Les caméras de bord étaient elles aussi en marche, témoignant de la situation dramatique du *Forestius*. Les internautes pouvaient voir l'incendie ravageant le couloir, pénétrant dans les cabines, faisant exploser sols et plafonds...

— Plus que tout, continua Flora, ils sont sans doute en train d'essayer de tuer mon père.

Cette fois, l'émotion fut si forte qu'elle ne parvint pas à retenir ses sanglots. Elle passa une main sur son visage et bredouilla des excuses.

— Mon père n'est pas le fou qui vous a été présenté par les médias. Ce qu'il a essayé de faire, c'est...

Les images de la jeune fille en pleurs, de son vaisseau en flammes et des jurés bataillant dans un nuage de particules noires en suspension dans l'air brûlant s'affichaient sur les écrans, partagées partout dans le monde.

**L'art de l'individualité et du groupe - hypothèse de Francis Hallé.**

Une hypothèse passionnante : celle de l'arbre coloniaire, établie à la suite d'expériences réalisées par Roelof A. A. Oldeman.

La majorité des arbres - à l'exception des palmiers ou des araucarias - ne seraient pas des individus solitaires, mais appartiendraient à une colonie.

On doit donc considérer les bourgeons comme des individus reliés entre eux, à la façon des polypes d'un récif corallien. La réitération, ou capacité à se multiplier végétativement, prouve la divisibilité de l'arbre (le phénomène se traduit par la production de rejets, spontanés ou traumatiques). Or l'individu, par définition, n'est pas divisible. De plus, Francis Hallé s'étonne d'observer sur certains arbres des racines sur les unités réitérées, c'est-à-dire des racines au sein même des branches.

Ajoutons à cela une découverte révolutionnaire : certains arbres - notamment en forêt tropicale - ont des branches qui ont chacune un ADN différent. Comment l'expliquer ? Sinon par le fait que, étant immobiles, ils ont besoin de plusieurs possibilités d'évolution ou de réaction pour s'adapter aux conditions climatiques changeantes.

Francis Hallé a aussi étudié la « timidité » de certains arbres (fagacées, pins), un phénomène d'allélopathie tout aussi étonnant. Le terme vient de l'anglais crown shyness, inventé en Australie, où ce phénomène a été étudié dès les années 1960. En effet, la litière des pins australiens inhibe totalement la germination des plantes de sous-bois.

La fente de timidité se manifeste ainsi : les branches maîtresses ou les racines de certains arbres ne s'entremêlent pas quand elles se rapprochent les unes des autres et décrivent une « fente de timidité », c'est-à-dire qu'elles maintiennent une distance entre elles. Ce phénomène se traduit aussi entre les cimes des arbres. On peut ainsi observer une fente de timidité entre différents arbres de la même espèce, peut-être liée à un échange de gaz.

Respecter un espace vital nécessaire à chacun et réguler son expansion ? Les arbres sont capables de le faire. Accepter de réfléchir et d'agir non plus en individus, mais bien au sein d'un groupe, comme une composante individuelle au service de ce groupe ? Idem. Encore un exemple - majeur ! - de bonne conduite. À méditer.

*D'urgence !*

## Chapitre 78

MANHATTAN, TIMES SQUARE / TOKYO, SHINJUKU / SIDNEY,  
OPÉRA / LONDRES, PICADILLY CIRCUS... SAMEDI 10 JUIN,  
EN DUPLEX DE LA FORêt AMAZONIENNE.

Les écrans géants des grandes métropoles avaient été envahis par les images de ForestGardener. Une fois de plus, les hackers de Suarez avaient réalisé des prouesses.

Au centre de toutes les fenêtres, le visage de Flora focalisait l'attention des spectateurs, et sa voix s'élevait, couvrant les autres retransmissions. Un système de traduction automatique sous-titrail les propos de la jeune fille, les mots défilaient au bas des images, offrant la possibilité à chacun de saisir au mieux la teneur de son message.

— Ce qu'il a essayé de faire, c'est de protéger les plus belles forêts du monde, celles sans lesquelles la planète ne sera bientôt plus qu'un immense désert.

Des centaines de milliers d'internautes de tous âges, seuls ou réunis dans des chambres d'étudiants, dans des salons, dans des parcs, dans des bars, suivaient sa déclaration sur leurs tablettes, sur leurs *laptops*, sur leurs smartphones... Partout on l'écoutait, on découvrait avec sidération les images de ce dirigeable dévoré par les flammes, de cette jeune fille en larmes, très digne, qui tentait au mépris du danger d'expliquer les raisons du combat entrepris par le mystérieux botaniste.

— Mais personne n'entendait son message. Depuis des années, il lutte de toutes ses forces pour sauver la forêt primaire, mais aucun dirigeant ne l'a écouté. Alors, il n'a plus eu le choix. Il a mis sur pied cette opération de communication, il a profité de l'opportunité du procès contre McKenzie Forest, il a enlevé des jurés et leur a offert l'opportunité de témoigner, de vous faire parvenir ces images, ces reportages *in vivo* de tout ce que la forêt

offre de plus beau, de ces trésors que nous devrions tous partager... mais que nous abandonnons, par bêtise, par ignorance, par lâcheté ou fainéantise, aux mains de gens sans scrupules qui la détruisent pour leur seul profit. Il savait, au fond de lui, que ce serait une mission suicide, mais il n'a pas reculé.

Dans les grandes cités, la foule se réunissait, de plus en plus compacte, au pied des écrans géants qui diffusaient les images. Au carrefour de Shibuya, à Tokyo, il était devenu impossible de traverser : la circulation était arrêtée et l'endroit envahi par des milliers de spectateurs, touristes ou Japonais, qui levaient les yeux vers l'écran gigantesque, de la taille d'un terrain de basket, qui affichait les vidéos en haute définition.

— Mon père est poursuivi par des assassins, haletait Flora. Des hommes payés pour le faire taire, pour l'empêcher de mener son combat. Parce qu'il a toujours cru qu'on pouvait changer les choses, inverser le cours de l'Histoire. Parce qu'il est resté persuadé, jusqu'à ce jour, qu'il est encore temps de faire quelque chose pour sauver la forêt primaire, pour sauver la planète et pour NOUS sauver. Alors, à présent que des exécuteurs le traquent comme une bête sauvage, c'est à VOUS de poursuivre le combat...

Quelque part dans la banlieue de Manhattan, la tête dans les mains, Alicia Longhi sanglotait elle aussi.

Les images de sa fille, sur l'écran de son ordinateur, lui étaient insupportables.

## Chapitre 80

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Brad avait été le premier à sauter pour franchir les derniers mètres qui le séparaient de la terre ferme. Il avait effectué un parfait roulé-boulé et s'était aussitôt rétabli sur ses jambes, avec la souplesse d'un chat. Ouvrant grand les bras, il avait encouragé Gail à bondir à son tour. Trop heureuse de fuir les hauteurs – les flammes gagnaient en puissance à mesure qu'elles s'approchaient de l'air libre –, elle s'était exécutée. Il l'avait réceptionnée avec des gestes de gymnaste confirmé, en amortissant sa chute et en plaçant une main en parade derrière sa nuque.

Ils étaient restés côte à côte et attendaient de venir en aide aux autres, qui éprouvaient de grandes difficultés. Toujours très faible, Maria oscillait au bord de la syncope. Les yeux fermés, elle s'abandonnait aux bras de ses compagnons. Malgré leur bonne condition physique, Raminder et Djimon étaient à bout de forces. Les yeux emplis de larmes, les joues en feu, ils ne parvenaient plus à s'oxygener dans la fournaise et étaient victimes de violentes quintes de toux, qui les cassaient en deux et menaçaient de les faire dévisser. Ils s'accrochaient aux lianes, pour éviter la chute fatale.

Quand ils furent à trois mètres au-dessus du sol, Brad décida que le moment était venu.

—Sautez maintenant ! ordonna-t-il. Le sol est meuble, c'est plein de mousse, de bois en putréfaction.

Maria avait rouvert les yeux, mais elle secouait la tête.

— Je ne vais pas y arriver, geignit-elle.

— Nous sommes là, ma belle ! renchérit Gail. Je t'assure que ça va bien se passer. Nous te réceptionnerons.

Elle parlait haut et fort, d'une voix ferme, et paraissait si sûre d'elle que Maria murmura :

— Je vais essayer.

Djimon et Raminder libérèrent les mousquetons qui les reliaient les uns aux autres. La jeune femme croisa les bras sur sa poitrine, ferma les yeux et fit un pas en avant. Elle chuta à pic et poussa un gémissement en touchant le sol. Brad et Gail l'avaient retenue, et elle en fut la première surprise. Elle bredouilla quelques mots reconnaissants.

Raminder avait sauté à son tour. Il s'était effondré sur le sol, les bras en croix et crachant de plus belle, la gorge et les poumons encrassés par toutes les cendres inhalées.

Djimon, avant de quitter son point d'appui, étudia les alentours. Il vit que les flammes ne seraient bientôt plus qu'à quelques mètres de l'abri naturel offert par le figuier étrangleur. Il s'assura que William n'était plus en vue et devina les silhouettes des soldats, en partie dissimulées par le brouillard de cendres. Il lâcha prise et, au terme d'un bond prodigieux, roula sur la terre meuble avant de se glisser entre les énormes racines qui soutenaient la cathédrale végétale.

— C'est fini, répétait Gail à l'oreille de Maria pour la calmer. Là, voilà, respire... On y est arrivés.

Autour du petit groupe, brandons et morceaux de végétation calcinée tourbillonnaient. La visibilité était réduite à néant, on ne distinguait plus que des formes floues, des ombres... Maria tressaillit en avisant un masque à gaz surgi de nulle part, et le mufle d'acier d'un fusil d'assaut pointé sur son visage.

## Chapitre 81

NEW YORK CITY, QUEENS, APPARTEMENT DE LA FAMILLE  
MARTINEZ, SAMEDI 10 JUIN, EN DUPLEX DE LA FORÊT  
AMAZONIENNE.

Le cri avait jailli, perçant. Enrico Martinez serra Juliet contre lui.

— Du calme, ma chérie, maman va bien. Les soldats ne sont pas là pour lui faire du mal, ils sont venus la sauver.

La fillette avait placé les mains devant ses yeux, quand le visage masqué d'un militaire, braquant son arme face à la caméra, était apparu en gros plan sur la fenêtre consacrée à sa mère.

— Il visait maman ! pleurnicha la petite. Il avait son fusil tourné vers elle !

— C'est parce qu'il ne voit pas grand-chose, avec toute cette fumée, ma chérie. Je suis certain qu'il a reconnu ta maman. Tu sais, avec ce site et les images qui y passent depuis l'enlèvement, tout le monde la connaît...

Juliet hocha la tête, sans être totalement convaincue. Depuis quelques minutes, elle se blottissait entre les bras de son père, car le spectacle proposé sur la page de ForestGardener était effrayant. Maria, surtout, en était le personnage principal, tant ses compagnons prenaient soin d'elle, la filmant sans même en avoir conscience avec leurs caméras miniatures.

— Tu me promets qu'il ne va rien lui arriver ? murmura la petite.

— Je te le promets, fit Enrico en lui posant tendrement une main sur les cheveux. Maman sera bientôt de retour, ma chérie. Ne t'en fais pas.

Sur l'écran, les soldats étaient toujours plus nombreux. Les masques à gaz conféraient aux arrivants des allures de golems, de créatures jaillies des cendres. Enrico, le cœur lourd, assistait à leur **déploiement** autour du figuier

**étrangleur**. À l'arrière-plan, un camion approchait au ralenti, phares allumés pour transpercer le brouillard de **suie**.

Les nouveaux **conquistadors** prenaient position.

## Chapitre 82

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Sitôt descendu de l'hélicoptère posé dans une clairière, Fullmore avait rejoint la section. D'un coup d'œil, il prit la mesure de la situation : le camion s'était approché au plus près des flammes, en direction d'un énorme figuier étrangleur, d'où l'on exfiltrait les **otages**. Il n'y avait pas trace du botaniste.

Le mercenaire enclencha une fréquence de communication. Il alluma le micro qui équipait son casque.

— Monsieur ?

— Oui ? éructa McKenzie-Huang, visiblement au comble de la rage.

— Je suis sur site, on a retrouvé les otages. Aucune trace de...

— Je sais, le coupa sèchement le milliardaire. Il a dû filer vers son foutu dirigeable. Radford est à sa poursuite. Tâchez de le rattraper. Et assurez-vous que le travail est fait et... *BIEN* fait. Au besoin, *achevez toute la besogne*. Vous m'avez bien compris ?

— Comptez sur moi, monsieur.

— Et... Fullmore ?

— Oui, monsieur ?

— Débarrassez-moi tous ces imbéciles des caméras qu'ils transportent. Il doit s'agir d'appareils légers, de type Gopro, fixés à leurs **harnais** ou suspendus autour de leurs coux.

— Ils transmettent toujours, monsieur ?

— Oui. Je peux même vous voir à l'écran.

Fullmore **retint** un **juron**.

— Je m'en occupe, monsieur.

Il coupa la transmission et piqua droit vers le petit groupe, en suivant le camion qui ouvrait la voie, tous feux allumés. Ne disposant pas de masque à gaz, il fut heureux d'avoir chaussé ses lunettes et relevé le col-cheminée de son vêtement de combat. Autour de lui, les particules en suspension dansaient dans l'air en dessinant des courbes folles, au gré des courants de chaleur.

Les quatre jurés étaient **cernés** par des soldats. Ils toussaient, crachaient, pleuraient, étouffés et aveuglés.

— Par ici, les encouragea Fullmore en effectuant de grands gestes pour désigner le véhicule blindé. Montez à bord, avant que le malade qui vous a kidnappés fasse tout exploser.

Gail fut la première à réagir.

— Tout exploser ? s'écria-t-elle en **foudroyant** son interlocuteur du regard. Mais c'est tout le contraire : il veut protéger la forêt, et ce sont des gens comme vous qui la détruisent. Regardez autour de vous ! Qui a lancé ces bombes incendiaires ? **QUI** ?

Fullmore fut **désarçonné** par sa réaction. Il allait répondre, mais s'interrompit **soudain** et pressa deux doigts contre sa tempe, pour rétablir la connexion.

— Oui, monsieur ?

— Faites-la **taire** ! rugit McKenzie-Huang dans l'oreillette du militaire. N'établissez plus le moindre contact vocal avec les otages et collez-les immédiatement dans le véhicule. Et débarrassez-vous des caméras dont ils disposent !

Fullmore **fronça** les sourcils. Des caméras ? Quelles caméras ? Les jurés ne portaient rien d'autres que leurs harnais et leurs casques d'**alpinistes**... Il allait donner l'ordre de les débarrasser de leur matériel, quand Brad surprit tout le monde. D'un violent coup de pied, il frappa l'un des soldats au milieu du dos. L'homme fut projeté contre son camarade. Les deux mercenaires roulèrent à terre. Brad ne s'arrêta pas là, il se baissa et, à la manière d'un receveur de football américain, fila droit vers un troisième soldat, qu'il percuta à hauteur de la poitrine. Ils s'**effondrèrent** au sol, soulevant un nuage de cendres.

— Foutez le camp ! hurla-t-il. Maintenant !

Raminder réagit aussitôt. Il attrapa la main de Gail et l'entraîna vers les bois, à l'opposé de l'incendie, en direction du *Forestius*.

Fullmore arma son fusil d'assaut.

— Ne tirez sous aucun prétexte ! fit la voix hystérique de McKenzie-Huang dans son oreillette. Ces salopards continuent de filmer, tout est retransmis en direct. Et cette fois, on a le son ! Enlevez-leur ces caméras en priorité, vous m'entendez ? Ensuite, vous ferez comme bon vous semble.

Fullmore abaissa son arme en crachant de rage.

Noyés dans le nuage de particules, le sikh et la femme noire s'évanouissaient entre les buissons. Ses hommes se relevaient, désorientés dans la brume de suie. La confusion régnait au sein des troupes. Fullmore s'aperçut soudain que l'un des mercenaires restait à terre, toujours inconscient au pied du figuier. Il partit au pas de course dans sa direction et constata qu'il n'avait plus son fusil d'assaut.

— Préparez-vous ! s'exclama-t-il. Hostiles dans le secteur ! Deux hommes avec moi. Les autres, vous prenez en charge les otages.

Comme en écho, le fracas d'une arme automatique couvrit ses cris. Les militaires, rompus à ces situations de combat, s'étaient jetés au sol ou avaient posé un genou à terre. Ils répliquèrent au jugé, tirant devant eux dans l'espoir de faucher l'assaillant invisible.

— Cessez le feu, nom de Dieu ! s'époumona Fullmore.

Les mercenaires obéirent. Ils attendirent la salve suivante pour localiser la provenance du tir – quelque part, du côté de l'incendie. Le tireur isolé, masqué par le mur de flammes et les tourbillons de fumée, les avait pris pour cible. Dès qu'il eut fait feu à nouveau, les mercenaires mirent leurs armes en joue et ripostèrent, balayant la zone pour la couvrir. Leurs armes vomissaient des torrents de feu, dans une tornade assourdissante. Les balles feulaient, déchirant la végétation, brisant les branches basses avant de se planter dans les troncs, dans une explosion d'écorce. Sans se laisser impressionner par leur assaillant invisible, les hommes progressaient en se couvrant les uns les autres. Ils avançaient à tour de rôle et auraient tôt fait de cerner l'ennemi.

Dans la forêt, à quelques dizaines de mètres du combat, Raminder releva la tête. Adossé à un énorme tronc, Gail appuyée contre lui, le sikh tendait l'oreille.

— Djimon ! fit-il d'une voix sourde. C'est lui, ça ne peut être que lui. Il les entraîne à l'opposé du *Forestius*, il veut les éloigner du botaniste.

— Et nous ? fit Gail. Qu'est-ce qu'on fait ? Brad, Maria ? On ne peut pas les laisser avec ces...

— On n'a pas le choix ! trancha Raminder. On essaie de rejoindre le vaisseau. Il faut retrouver le botaniste. Si on n'y parvient pas avant eux, ils vont l'exécuter comme un chien.

Il serra la main de Gail dans la sienne et entraîna la jeune femme à sa suite. Les deux fugitifs n'avaient pas parcouru dix mètres à travers la végétation que des tirs explosèrent dans leur dos. Les branches basses d'un buisson, sur leur droite, furent déchiquetées par les insectes d'acier brûlant.

Gail poussa un cri de terreur, mais ne ralentit pas l'allure.

— Stop ! aboya une voix dans leur dos.

Raminder agrippa davantage la main de Gail, pour la forcer à changer fréquemment de direction. Un nouveau tir de semonce partit dans leur dos, fracassant un tronc. Sur leur gauche, cette fois. Les balles se fichaient dans l'écorce en creusant d'effroyables galeries.

— Stop ! répéta la voix.

Raminder se plaqua contre Gail pour faire écran de son corps. Il la força à plonger dans un buisson touffu et se mit aussitôt à ramper sur les coudes, tandis que d'autres projectiles se plantaient dans le sol en soulevant des mottes de terre.

— Dans cette direction ! souffla-t-il. Viens, il ne faut pas rester, ils vont être là d'un instant à l'...

La voix de Fullmore avait retenti, quelque part dans la forêt.

— Cessez le feu ! Rattrapez-les et arrachez leurs casques et leur matériel, privez-les de ces putains de caméras et éteignez-les !

Gail **tressaillit**.

— Des *caméras* ? répéta-t-elle, à bout de souffle.

Elle défit la sangle de son casque, l'ôta et le retourna pour l'étudier. Il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour apercevoir la petite cellule dissimulée dans la lampe frontale.

— Des caméras, sur nos casques ! haleta-t-elle.

Raminder ne répondait pas. Le sikh s'était traîné jusqu'à un arbre, contre lequel il s'était adossé. Il était livide, étrangement silencieux. Il avait les jambes allongées devant lui et passait une main dans son dos. Il la ramena poisseuse de sang.

— Raminder ! s'écria Gail en maintenant son casque devant elle.

Elle se leva, courut jusqu'à son compagnon et constata avec effroi que son vêtement était couvert de sang. Le sikh était sévèrement touché.

— Attends, souffla Gail. Je vais te faire un point de compression. Je...

Il leva la main et l'agita pour le lui interdire.

— Va-t'en ! murmura-t-il. Ils vont arriver et tu n'auras plus le t...

Sa tête roula sur sa poitrine, et il sombra dans l'inconscience.

Gail l'appela à plusieurs reprises, elle tenta de le secourir, sans obtenir de réaction. Alors, plutôt que de s'enfuir, elle retourna son casque, le leva à hauteur de son visage et fixa le minuscule objectif.

— Je ne sais pas si vous m'entendez, ni si vous me voyez, mais si c'est le cas, vous devez savoir que des soldats sont arrivés. Ils ne sont pas là pour nous sauver, ILS SONT VENUS POUR TUER LE BOTANISTE, celui qui nous a fait venir, celui qui a organisé tout ça pour nous ouvrir les yeux, pour VOUS ouvrir les yeux. La preuve de ce que j'avance, c'est que le botaniste a sauvé Maria la nuit dernière, alors que les soldats nous poursuivaient et qu'ils nous tirent dessus, comme si nous étions du gibier. En ce moment même, ils tentent d'éliminer Djimon, notre guide. Et d'autres ont essayé de nous tuer.

Elle fit pivoter son casque et visa Raminder, toujours inconscient.

— Voilà ce qu'ils ont fait, continuait Gail d'une voix éraillée. Ils ont ouvert le feu, et Raminder m'a sauvé la vie. Il s'est sacrifié en se jetant sur moi et maintenant il...

Un mercenaire écarta soudain les branchages. Il plongea sur Gail et batailla pour arracher le casque que la jeune femme avait une dernière fois retourné. Elle s'époumonait en direction de la lampe frontale :

— S'il vous plaît, soutenez le botaniste ! Exprimez-vous ! Faites-vous entendre ! Exigez qu'ils ne tuent pas cet homme, c'est lui qui a raison. On doit sauver ces forêts, elles sont les nôtres, elles sont les vôtres et elles sont merveilleuses, elles...

Le soldat avait fini par lui arracher le casque des mains. Il repoussa Gail sans ménagement et fracassa la lampe frontale contre un arbre. La jeune femme s'était effondrée sur le sol avec un cri de détresse. D'une ultime ruade, elle parvint à se redresser et saisit le visage de Raminder entre ses mains.

— Et s'ils tuent le botaniste, reprenez le flambeau ! supplia-t-elle.

Le soldat lui décocha un violent coup entre les omoplates. Quand la douleur explosa dans son dos et sa tête, Gail s'affaissa sur le sol, le nez dans les bruyères, plus molle qu'une poupée de chiffons.

À moins de cinquante mètres de là, de l'autre côté de la muraille de feu, Djimon bondissait d'un arbre à l'autre, l'arme serrée contre la poitrine. Il ouvrirait le feu, puis changeait au plus vite d'abri pour tromper la vigilance de ses poursuivants, mais l'étau se resserrait **implacablement**.

Un homme le localisa, se redressa et s'élança à la poursuite du Yawanara, qui amorça un slalom hasardeux entre les troncs partiellement calcinés et les buissons en feu. Le soldat, sûr de son fait, gagnait du terrain. Parvenu auprès d'un tronc large, Djimon effectua subitement un pas de côté. Entraîné dans sa course, partiellement aveuglé par les lunettes de son masque à gaz, son poursuivant ne vit pas la manœuvre. Il continua sa course et tomba au fond d'une fosse profonde, dissimulée sous un filet recouvert de feuilles mortes.

## Chapitre 83

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DU *FORESTIUS*, SAMEDI  
10 JUIN.

Au terme d'une course effrénée à travers le sous-bois, William avait retrouvé l'échelle de corde qu'il avait déployée pour quitter le *Forestius* et rejoindre les jurés. Il la gravit au plus vite. Au-dessus de sa tête, il pouvait entendre les craquements sinistres du brasier. Le *Forestius* gémissait sous la morsure des flammes. Il était, à l'image de son propriétaire, déjà à moitié dévoré et vacillait dans la tempête de feu.

L'échelle menait à une écoutille, située à l'avant du bâtiment, tout près du poste de commande. William grimaça de douleur en franchissant les derniers mètres qui le séparaient de son vaisseau. L'air était brûlant, et il avait la sensation de traverser l'un des cercles de l'enfer.

— Flora ! appela-t-il sitôt qu'il se fut rétabli à bord.

Elle apparut devant lui, tremblante d'émotion.

— Papa ! J'ai cru que... qu'ils t'avaient...

Il la serra contre lui.

— Vite, va chercher la petite caisse en fer qui se trouve sous mon bureau. Ramasse les souvenirs qui te tombent sous la main, mets tout à l'intérieur. On doit partir. C'est terminé. Il faut faire vite, le *Forestius* ne tiendra plus longtemps...

Elle fit comme il le lui avait demandé, procédant avec un calme qu'il trouva admirable. Flora était concentrée, ses gestes étaient précis, ses mains ne tremblaient pas. Elle prit le coffre, l'ouvrit, découvrit avec un pincement au cœur qu'il contenait des carnets et des photos déjà anciens, elle le déposa sur un bureau et entreprit de choisir en hâte quelques objets significatifs qu'elle souhaitait emporter.

William, resté seul devant les écrans de contrôle, assistait au terrible spectacle délivré par les jurés.

Brad et Maria étaient cernés par des soldats aux visages dissimulés par des masques à gaz. On distinguait parfois des regards hallucinés, des armes braquées. On pouvait entendre des ordres brefs couvrant partiellement les bruits de l'incendie. Sur la caméra de Maria, on vit soudain Brad défier l'un de ses geôliers. Le grand blond se rua vers son tourmenteur, qui évita sa charge et le frappa d'un féroce coup de crosse derrière la nuque.

La fenêtre qui lui était consacrée effectua un vertigineux travelling, au cours duquel on vit des frondaisons en feu, des troncs d'arbres, une mare de cendres et puis plus rien que le noir. Une main apparut en gros plan sur la fenêtre de Maria, la caméra effectua un mouvement brusque, on aperçut la jeune femme, les yeux écarquillés. On entendit son cri de protestation, et l'appareil fila à son tour vers les cendres. L'écran se fit noir.

Comme celui de Raminder.

Et celui de Gail.

N'y tenant plus, le botaniste se détourna de ce triste tableau. Il ouvrit un placard, y prit un casque identique à ceux des jurés, l'enfila et s'équipa également d'une petite caméra à main. Il retourna vers les écrans, vérifia que les deux caméras étaient fonctionnelles et que leur signal passait à l'image. Alors il s'avança, caméra au poing, pour filmer sous plusieurs angles l'**agonie** de son navire.

## Chapitre 84

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Lockman étouffa un cri de victoire. Il s'était dirigé à l'instinct, redoutant à tout instant d'être rattrapé par l'incendie, mais il s'était entêté, certain que William avait prévu un moyen de quitter son navire en cas d'urgence ou d'y remonter en toute discréction. Il ne s'était pas trompé : l'échelle pendait dans le vide, partiellement masquée par un formidable émergent. À n'en pas douter, le *Forestius* était solidement amarré au sommet de ce géant de la forêt.

Lockman avait hoché la tête et s'était lancé dans l'ascension en serrant les dents. « Tu ne changeras jamais, William, songea-t-il. Tu emploies toujours les mêmes tactiques et tu reproduis les mêmes schémas. Nous allons bientôt nous retrouver, mon vieil ami. »

Il suffoquait dans l'air si chaud qu'il semblait constitué de couches superposées, agitées comme la houle par grand vent. Lockman se concentra sur son but. Il pensa de toutes ses forces à Alicia, à la promesse qu'il lui avait faite, et poursuivit l'escalade dans la fournaise. Au-dessus de lui, le vaisseau des cimes perdrait bientôt son ultime bataille, consumé par le feu insatiable.

Il se rétablit sur une branche maîtresse, la suivit pour se placer sous une **écoutille** située à l'avant de l'appareil. Il ouvrit le passage et se glissa à l'intérieur de la cabine. Il dégaina son pistolet automatique, s'orienta rapidement et atteignit une cabine de commande, dans laquelle il identifia au premier coup d'œil la silhouette casquée qui lui tournait le dos. William tenait une petite caméra et filmait le poste de commandement, les plans de travail, les serres, dont certaines explosaient déjà sous la chaleur abominable. Le travail d'une vie ne serait bientôt plus qu'une poignée de cendres emportées par la tourmente...

Patrick Lockman se ressaisit. Il était là pour libérer Flora, le moment n'était pas à la nostalgie.

— William ! aboya-t-il en levant son arme.

Contre toute attente, le botaniste ne **sursauta** pas.

Il n'était pas surpris – il avait aperçu le reflet de Lockman dans l'un des écrans et le surveillait depuis son arrivée, tout en poursuivant sa tâche.

— Salut Patrick, répondit-il d'une voix forte sans cesser de filmer le vaisseau qui se tordait de douleur sous les flammes, dans un tonnerre de craquements déchirants, ponctués d'explosions soudaines. Je t'attendais, vieux frère. Je savais qu'un jour ou l'autre tu me retrouverais, mais je ne pensais pas que ce serait avec une arme à la main.

« Comme il fallait s'y attendre, songea Lockman. Nous en sommes à la culpabilisation, mais ça ne prend plus depuis longtemps. »

— Je suis là pour Flora, William. Tu dois la relâcher. Je vais l'emmener loin d'ici, loin de toi et de ta folie.

Cette fois, le botaniste se retourna et fit face à son interlocuteur, qui frémît en découvrant son visage ravagé. Le masque de William avait partiellement éclaté, quelques morceaux en étaient tombés, révélant les abominables brûlures qui flétrissaient sa peau torturée, constellée de cicatrices violacées. Un témoignage des souffrances inhumaines endurées par son ancien ami. Patrick, instinctivement, resserra la prise sur la crosse de son arme.

— Flora est libre, affirma William. Je ne la retiens pas contre son gré. C'est elle qui a décidé de rester avec moi et de m'aider.

Tout en parlant, le botaniste avait aperçu un mouvement furtif dans le dos de Lockman. Il marqua une pause, feignit de chercher ses mots et esquissa un discret mouvement de tête, semblable à une approbation.

— Où est-elle, dans ce cas ? reprit son vis-à-vis. J'ai fait une promesse à Alicia, je lui ai juré de lui ramener sa fille. Je vais le faire, pour...

Il n'acheva pas.

Une petite fléchette venait de se planter à l'arrière de son cou. Il leva une main tremblante, attrapa le projectile et le considéra avec incrédulité.

— Du curare ? balbutia-t-il.

— Oui, soupira le botaniste. Tu as une minute, avant que tous tes muscles se paralysent<sup>1</sup>. Choisis, Patrick : il te reste encore le temps de tirer au moins

une balle...

Mais Lockman ne bougeait déjà plus. Les doigts crispés sur son arme, il écarquillait les yeux, en proie à une lutte terrible pour résister à l'engourdissement qui le gagnait. Le poison courait dans ses veines, au rythme des pulsations de son cœur affolé.

Il émit une plainte étouffée et bascula sur le côté. Il se lança dans une tentative désespérée pour se retenir à une étagère, puis s'écroula au sol, dans une posture improbable, privé de tout contrôle.

Flora se tenait derrière lui, une sarbacane à la main.

William s'était rué sur l'homme inconscient. Il le redressa pour s'assurer qu'il respirait sans effort et l'ausculta brièvement.

— C'était mon meilleur ami, commenta-t-il.

— Mais..., s'insurgea Flora, il braquait son arme sur toi !

— C'est plus compliqué que ça, ma chérie. Je ne crois pas qu'il m'aurait tué, mais tu as bien fait.

Il écarta les doigts de Patrick Lockman et lui prit le pistolet, qu'il replaça dans son holster.

— Cours chercher l'antidote, lança-t-il à sa fille. Le flacon bleu, dans le tiroir en métal du labo. Dépêche-toi !

Flora ne bougeait pas. Elle fouillait sa poche et en sortit un kit de **seringue**, qu'elle lui tendit.

— Je l'avais pris. Au cas où...

William souleva les paupières de Patrick, releva l'une de ses manches et lui injecta la dose de néostigmine.

— On accélère, décréta-t-il ensuite. Il n'y a plus une seconde à perdre.

Il retourna aux placards de la salle de commande et y récupéra deux extincteurs. Il en confia un à Flora et dégoupilla le sien.

— Tu t'occupes de la coursive, fit-il, moi du labo et de l'accès aux serres. Le but n'est pas d'éteindre les flammes, on n'y arrivera pas, mais de les ralentir au maximum. Tu as compris ? Tu vides tout ton **extincteur** et tu reviens ici dès que c'est terminé.

— Mais... Pour quoi faire ?

— On ne peut pas emmener Patrick, lâcha-t-il par-dessus son épaule. Si les flammes ralentissent leur avancée, les hommes qui sont là pour

m'éliminer auront le temps d'arriver. Ils le prendront en charge. Fais vite !

Flora marcha prudemment dans la coursive, au bout de laquelle une porte résistait encore à l'incendie, qu'elle entendait hurler de rage de l'autre côté. Elle actionna son extincteur et recouvrit de mousse le passage, le sol et le plafond. Elle reculait à mesure que la pellicule chimique s'agrippait aux surfaces. Quand l'extincteur hoqueta et se tut, elle l'abandonna et revint en courant sur ses pas.

— On y va, ordonna son père.

Il avait glissé le petit coffre de métal dans un sac à dos. Il tendit un casque identique au sien à sa fille, qui l'enfila.

— Et lui ? s'inquiéta Flora en désignant Patrick Lockman, toujours inconscient. Tu es certain que...

— Oui. Il va encore être groggy quelques minutes. Il va se réveiller vite... mais il aura mal longtemps.

Il ouvrit le passage et sortit en se suspendant à l'échelle de corde.

— Dépêche-toi, lança-t-il à sa fille. Et ferme l'écouille derrière toi pour éviter l'appel d'air.

Ils rejoignirent la branche maîtresse de l'arbre émergent, longèrent la poutrelle d'acier qui y était fixée et retenait le *Forestius* ainsi que l'échelle de corde. Ils entamèrent la descente. L'arbre était lui aussi la proie des flammes. L'incendie avait déjà embrasé une partie de ses branches.

— On va griller, gémit Flora.

— Ne t'occupe pas de ça ! s'exclama William, redoutant qu'elle ne cède à un accès de panique. On sera bientôt en bas.

Au-dessus d'eux, l'incendie avait trouvé l'air libre. Il redoublait d'ardeur, grimpant vers le ciel. Un craquement sinistre se fit entendre et la branche qui soutenait la poutrelle de métal céda. La structure d'acier bascula dans le vide, ravageant tout sur son passage, fracassant les branchages, creusant un monstrueux sillon vers le sol. Elle entraînait avec elle des débris enflammés. Flora et William, déséquilibrés, furent projetés dans une chute vertigineuse à travers la canopée en feu.

Le botaniste entendit le cri de détresse de sa fille. Il ne la voyait plus à travers les feuillages. Il heurta une grosse branche, entendit le bruit atroce de sa jambe qui se brisait sous l'impact. Il poursuivit sa chute, ballotté en tous sens, cul par-dessus tête, et la douleur explosa soudain.

Il acheva sa course folle en s'écrasant lourdement sur le sol et ne bougea plus.

Flora était toujours accrochée à l'échelle. Elle était sidérée et dut battre des cils pour se persuader qu'elle ne rêvait pas. Carbonisées par les flammes, les cordes avaient cédé. Une partie avait suivi la poutrelle de métal, l'autre s'était enroulée autour d'une branche, sauvant la jeune fille de la chute. Elle entendit la plainte déchirante de son père, hurla son nom sans obtenir de réponse et se lança dans une course éperdue à travers les feuillages en feu pour atteindre le sol au plus vite. Le cœur battant à tout rompre, elle s'attendait au pire.

Elle ne put retenir un gémissement en l'apercevant avachi sur le sol. Sa jambe gauche avait adopté un angle impossible, il ne bougeait plus. Elle sauta les derniers mètres, roula à terre et se précipita à ses côtés.

Au-dessus de la canopée, les amarres du *Forestius* avaient rompu. Le dirigeable, délesté d'une partie de la cabine détruite par l'incendie, bondit dans les airs. Les flammes, jaillissant de l'habitacle ouvert, léchaient avecavidité l'enveloppe du ballon, composé de plusieurs compartiments d'hélium. Si elles y parvenaient, l'enveloppe s'embraserait à son tour et le *Forestius* ne serait plus qu'une torche virevoltant dans le ciel.

À bord, Patrick Lockman était revenu à lui. Il grognait, la tête lourde, les tempes prises dans un étouffement. Il se redressa, découvrit la menace avec effroi et chercha son arme. Soulagé de la trouver dans son holster, il dégaina et visa l'enveloppe du dirigeable. Il ouvrit le feu, perçant plusieurs chambres d'hélium, qui se vidèrent en produisant des sifflements furieux.

Le *Forestius* ralentit sa montée.

Encouragé par ce résultat, Lockman saisit un nouveau chargeur, l'enclencha dans son pistolet et le vida sur le ballon. Le dirigeable fut pris de folie. Il pivotait sur lui-même, danseur en rupture d'équilibre, épave glissant au gré des flots...

Perdant soudain toute portance, il fila à la verticale et s'échoua le long d'une rivière, près d'un coude où les eaux, d'ordinaire si calmes et paisibles, s'encoléraient et bouillonnaient à la faveur d'un caprice du terrain.

Sous le choc, Patrick fut projeté au sol.

Il râla, s'ébroua et parvint à se relever. La nacelle était suspendue à quelques mètres au-dessus des flots. L'enveloppe du dirigeable achevait de se vider. Sa forme, à présent disgracieuse, se repliait sur elle-même. Elle caressa les arbres, puis se coucha sur les rochers et atteignit les eaux vives.

Quand la cabine bascula à son tour, entraînée vers les rapides, Patrick Lockman perdit l'équilibre. Dans sa chute, il lança un dernier regard aux écrans de contrôle, sur lesquels il découvrit le visage cireux du botaniste, filmé par la caméra de Flora.

Il glissa le long du parquet, atteignit la porte qui fermait la coursive. Le panneau de bois, carbonisé, céda sous son poids. Patrick n'eut pas le temps de crier. Il chuta comme une pierre et fut avalé par les eaux tumultueuses.

## Chapitre 85

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Brad levait les mains en ricanant. Il défiait du regard les hommes qui braquaient leurs armes sur son visage.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? M'exécuter ? Avec nos amis qui ont réussi à foutre le camp et le botaniste que vous ne retrouverez jamais ? Hein ? C'est pour ça que vous êtes venus ? Il n'a jamais été question de nous sauver...

Personne ne lui répondit. Il fut poussé sans ménagement à bord du camion sécurisé. Maria s'y trouvait déjà, assise sur une banquette entre deux gardes qui n'avaient pas ôté leurs masques à gaz. Brad s'installa sur la banquette opposée, pour faire face à la jeune Hispanique.

— Tu as vu Raminder ? souffla-t-elle. Et Gail ?

— Non, admit-il. Aucune idée de ce qu'ils ont fait. J'espère juste que...

Il fut interrompu par l'arrivée de Gail, qui tempêtait et se débattait, un bras fermement retenu par l'un des soldats.

— Eh merde..., grommela le colosse. J'y ai cru, pourtant.

Gail prit place à son tour.

— Raminder ? lui demanda aussitôt Maria.

Gail secoua la tête avec une mine défaite. Elle avait les larmes aux yeux et fut dans l'incapacité de parler.

Maria baissa la tête, terrassée.

— Tas d'ordures, fulminait Brad.

Un bruit sourd mit un terme à leur échange. Un soldat avait claqué les portes du fourgon blindé.

## Chapitre 86

BANLIEUE DE MANHATTAN, DÉPARTEMENT D'ENTOMOLOGIE,  
SAMEDI 10 JUIN, EN DUPLEX DE LA FORêt AMAZONIENNE.

Alicia était assise à son bureau, les yeux rivés à l'écran de son ordinateur. La page d'accueil de ForestGardener avait subi, en quelques heures, de nombreux bouleversements. Certaines fenêtres s'étaient brutalement éteintes, ne laissant place qu'à des espaces noirs, mais d'autres s'étaient animées, et Alicia avait découvert l'intérieur du *Forestius* en flammes, puis Patrick Lockman, l'arme au poing. Elle l'avait vu s'effondrer, victime d'une fléchette empoisonnée, puis fut rassurée de constater que des mains lui administraient un antidote. Elle avait soudain aperçu sa fille, et son cœur s'était serré. Et enfin elle avait vu William, son visage atrocement défiguré, son regard déterminé...

Alicia, hypnotisée par le drame qui se déroulait en direct sous ses yeux, s'arracha avec difficulté à sa contemplation. Elle se leva, passa au milieu des innombrables boîtes à papillons classées et étiquetées avec soin qui envahissaient les murs et les étagères de la pièce, ferma la porte de son bureau à clef pour n'être pas dérangée et revint se figer devant son écran.

La page d'accueil était noire, maintenant, à l'exception de deux fenêtres encore actives.

La première était l'œuvre de la caméra manuelle de William. L'appareil avait roulé à terre et cadrail une partie de son visage et la forêt en feu, derrière lui. Alicia passa une main nerveuse sur sa joue : les flammes étaient toutes proches, elles ne tarderaient pas à l'encercler. Il demeurait immobile, le regard fixe.

La seconde caméra, celle de Flora, montra d'abord un défilé de feuillages, puis un corps allongé en contrebas. Elle effectua un travelling rapide, roula en tous sens et offrit ensuite une vue en gros plan de son père, de son visage tuméfié et de l'atroce fracture qui avait brisé sa cuisse.

Alicia ne put retenir un cri d'horreur. La blessure était **effroyable** et la souffrance **engendrée** sans doute inhumaine. Le son lui parvenait toujours. Elle pouvait entendre les craquements du bois, les explosions des écorces sous la torture des flammes. Elle percevait, dans ce brouhaha permanent, les mots de Flora. Et la plainte continue de ce dernier, qui endurait le martyre.

William agonisait. Il parvint, dans un ultime effort, à redresser la tête.

— Sauve-toi, articula-t-il. Il ne faut pas qu'ils te trouvent avec moi.

— Accroche-toi, papa, répondit Flora en déchirant son T-shirt pour en faire un garrot. J'irai nulle part. Je reste avec toi.

— File...

— Non ! On finit ça ensemble. ENSEMBLE ? Tu comprends ? J'ai retrouvé mon père, je ne le perdrai pas une seconde fois.

— S'il te plaît, ma chérie. Je ne sais pas ce qu'ils te feraient. Fais-le pour ta mère, elle a besoin de toi.

Alicia, horrifiée, écarquillait les yeux devant l'écran.

— T'inquiète pas, papa, je lui dirai tout ce que tu m'as dit, murmura sa fille.

Elle plaça l'étoffe autour de la cuisse de William.

— Désolée, ça va faire mal.

Elle tira sur la jambe pour la repositionner. Le hurlement de William partit se perdre dans les frondaisons embrasées. Il demeura groggy, le souffle court.

— Encore un effort, papa ! supplia Flora.

Elle noua le T-shirt déchiré autour de la plaie ouverte et serra d'un coup. William libéra un nouveau cri de douleur.

— Ça y est. Tu y es arrivé. Je vais t'installer là.

Elle plaça les mains sous ses aisselles et le tira vers le tronc de l'arbre émergent, pour l'y adosser. Le visage de William avait la pâleur d'un linceul. Ses lèvres sèches étaient creusées de gerçures. Il passa la langue dessus et trouva la force de sourire à sa fille.

— Merci, ma grande. Tu peux approcher la caméra manuelle et la diriger devant moi ?

Elle ne comprit pas la raison de sa demande, mais renonça à lui demander des explications et s'exécuta.

— Tu vas avoir besoin de morphine, décréta-t-elle. Je file au *Forestius* et je reviens avec le nécessaire si l'armoire à pharmacie est encore en place.

— Tu ne sais même pas où il se trouve.

— Si ! Avant de descendre, j'ai eu le temps de l'apercevoir, il piquait droit à travers les arbres. (Elle indiqua une direction.) Il se trouve par là, à une centaine de mètres. Donne-moi quelques minutes... et ne lâche rien ! Je t'aime, papa. Je t'aime fort.

Elle tourna les talons et se lança à toutes jambes dans la forêt, au milieu des flammes et des buissons agonisants.

Alicia considéra le feu, la végétation tordue sous la chaleur abominable, les branches qui se muaien soudain en torches. Elle vit aussi la forêt, la jambe bandée de William au premier plan et une silhouette qui s'approchait, encore floue à travers les nuages de particules en suspension.

— Non, gémit-elle, pas ça. Ma fille...

Elle céda à un accès de folie, se mit à crier, à hoqueter, à sangloter. Elle se leva en furie, attrapa une boîte à papillons et l'envoya de toutes ses forces voler contre un mur. Le cadre se fracassa, dans une myriade d'éclats de verre. Loin de la calmer, ce geste fut le déclencheur d'une véritable tempête. Alicia s'empara d'une nouvelle boîte, qu'elle projeta avec violence sur une pile de cadres qui s'effondra sur le parquet pour y exploser dans une pluie de fragments de bois et de verre. Alicia referma les doigts sur le manche d'un petit marteau et se mit à frapper une nouvelle boîte avec une haine décuplée, s'acharnant sur le cadre en cognant toujours plus fort. Elle libérait sa haine, sa frustration, sa rage face à l'injustice. Elle frappait pour que tous les sentiments qui l'étouffaient s'échappent. Elle frappait, frappait toujours, les yeux injectés de sang, la bouche déformée par la haine.

Elle finit par s'écrouler, en pleurs, au milieu du bureau dévasté.

Sur l'écran, la silhouette approchait de William. C'était un homme en armes, vêtu d'un uniforme sombre.

## Chapitre 87

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

William Icard était au bord de l'évanouissement. La silhouette avançait, sans qu'il fût capable de dire si le militaire jailli des cendres était réel ou s'il n'était qu'un caprice de son imagination. Il crut reconnaître l'homme entrevu des années auparavant.

L'homme s'accroupit auprès de lui, le dévisagea et défit le garrot. Le sang se mit à couler de la plaie.

— Tu me remets ? demanda Radford.

Le botaniste se contenta de hocher brièvement la tête. La douleur traversait son corps de vrilles insupportables.

— Pas de témoins, ajouta Radford. Tu avoueras que c'est con. Pour toi.

William gémit et murmura :

— Tu travailles pour McKenzie-Huang ? C'est bien ça ?

Radford s'était relevé, il hocha la tête. Savourant son triomphe, il considérait son adversaire avec un mélange de surprise et d'amusement. Il allait saisir son pistolet, quand le téléphone vibra dans sa poche. Radford attrapa l'appareil, vit le nom du contact et tourna l'écran vers William.

— C'est justement lui qui appelle. Tu veux lui parler ?

Sans attendre la réponse, il lança l'appareil à la portée du blessé, qui ne le ramassa pas.

— Tu fais toujours le sale boulot pour McKenzie-Huang ? demanda soudain William. Tu tuerais encore pour lui ?

— Ça ne serait pas la première fois.

Le botaniste savait ne plus pouvoir tenir longtemps.

— Comme avant, murmura-t-il. Rien n'a changé.

— C'était du bon boulot, je le reconnais. Toi et tes gars, vous nous avez donné du fil à retordre. Mais vous ne pouviez pas gagner. C'était joué d'avance.

Un léger sourire illumina le visage exsangue de William.

— Tu es vraiment sûr ?

— Oh que oui ! s'esclaffa Radford. Ça fait cinquante ans que des mecs comme toi nous disent qu'on bousille la planète... et personne n'écoute ! Bien sûr, que vous avez raison. Je ne voudrais pas vivre dans le monde dont vos petits-enfants hériteront, mais je ne serai plus là pour le voir. Et j'ai eu l'élémentaire précaution de ne pas faire de mômes. Pourquoi m'emmerder ? Je me ferai bientôt bronzer le cul sur une île perdue en regardant, jour après jour, le montant des intérêts de mon compte *offshore*. Tu es du mauvais côté de l'Histoire. Nous sommes tous **condamnés** à mort, nous y passerons tous un jour, quoi qu'il advienne. Il faut l'accepter, c'est la SEULE solution pour vivre heureux. Tu ne changeras pas le cours de l'Histoire : c'est comme un tsunami, une marée infernale qui renverse tout sur son passage.

Il le mit en joue.

— La métaphore est intéressante, articula le botaniste. Les marées s'inversent.

— Possible, ricana Radford, mais tu ne vivras pas assez pour le voir.

Il arma son pistolet et pointa la gueule de métal droit sur la poitrine de William Icard.

## Chapitre 88

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Fullmore avançait courbé en deux, ses rangers soulevaient des tourbillons de poussière noire. Il se faisait l'effet d'un astronaute marchant sur la Lune. Il avait renoncé à porter son masque à gaz, dont la visière était trop encrassée pour lui offrir une vision correcte. Il progressait paupières plissées, les mains fermement agrippées à son fusil d'assaut. Il couvrait une dizaine de mètres, puis se retranchait à l'abri d'un arbre ou d'une souche carbonisée. Autour de lui, les buissons embrasés achevaient de se consumer, d'autres résistaient encore, couverts d'un linceul de cendres.

Il s'arrêta enfin pour observer la scène qui s'offrait à lui. Quand son oreillette se mit à grésiller, il établit la communication.

— Fullmore, fit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce que vous foutez, nom de Dieu ? s'époumona le milliardaire avec une voix proche de l'hystérie. Arrêtez tout ça ! Maintenant !

— Monsieur ? souffla Fullmore. Je ne comprends pas.

— Cet imbécile de Radford est filmé, on suit tout à l'écran. Il est en train de se donner en spectacle devant des millions de spectateurs ! s'étranglait McKenzie-Huang. Il m'a même nommé ! **Démerdez-vous** pour couper la retransmission, détruisez les foutues caméras !

— Des caméras ? répéta Fullmore en réglant la lunette de visée qui équipait son arme. Je n'en vois pas, monsieur.

— Mais sacré nom de Dieu ! Qu'est-ce que vous me chantez, Fullmore ? Vous l'avez bien rattrapé ? Vous êtes sur site ?

— Affirmatif.

— Vous voyez donc ce que je vois ?

— Je vois Radford à trente mètres, confirma Fullmore. Il est accroupi. Le botaniste est à sa merci.

Reportant son attention sur Radford, il le vit défaire un garrot et sourit – à sa grande surprise, il découvrait que son homologue était capable des pires sévices, quand il attrapait l'une de ses proies. Il avait, lui aussi, le même travers que les félins et éprouvait le besoin de s'amuser avec ses victimes avant de les exécuter. Radford s'était relevé, il discutait avec l'homme au sol, qui semblait incapable de bouger. Il dégaina soudain son pistolet, actionna la culasse et mit William en joue.

— Intervenez ! beugla le milliardaire. Empêchez-le d'achever le botaniste !

— Reçu cinq sur cinq, répliqua Fullmore avant de couper la communication.

Fullmore mit son arme en joue et plaça à nouveau son œil devant le réticule de sa lunette de visée. Le visage de William Icard lui apparut, d'une pâleur de cadavre. L'homme se vidait de son sang, il n'en avait plus pour très longtemps.

Fullmore fit le point. Il balaya la scène, un doigt sur la queue de détente, et visa la nuque de Radford.

La détonation le surprit.

Fullmore étouffa un juron.

Trop tard : cet abruti de Radford avait fait feu.

## Chapitre 89

MANHATTAN, BUREAU DE MCKENZIE CORP., SAMEDI 10 JUIN,  
EN DUPLEX DE LA FORÊT AMAZONIENNE.

McKenzie-Huang avait bondi de son fauteuil de direction. Radford avait braqué son arme sur le botaniste, allongé au premier plan.

— Bon Dieu, Radford, pas ça ! s'époumona-t-il.

Il se tourna vers l'avocat.

— Gavin ! Essayez encore !

— Mais, monsieur... Il a jeté son téléphone au botaniste.

— C'est un ordre !

Docile, Gavin composa le numéro.

— Et que fout ce connard de Fullmore ? éructait McKenzie-Huang.  
Qu'est-ce qu'il attend pour ...

Il tressaillit quand Radford fit feu. Il entendit, à travers un brouillard cotonneux, un gémississement. Puis son chef de la sécurité tira une seconde fois. La tête du botaniste fut secouée, elle bascula sur le côté. Il exhala un dernier soupir et demeura inerte.

Gavin, concentré sur son cellulaire, n'avait pas suivi.

— Ça sonne ! jubila-t-il. Enfin !

Mais le milliardaire ne l'entendait plus.

Il ruisselait de sueur, le regard fixé sur l'écran.

— Il l'a abattu, balbutia-t-il. Il l'a descendu comme un chien, face à la caméra...

# Chapitre 90

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, À BORD DES RESTES  
DU *FORESTIUS*, SAMEDI 10 JUIN.

Flora avait eu un haut-le-cœur en découvrant l'épave du *Forestius*. Le magnifique vaisseau des cimes n'était plus qu'une enveloppe fripée, qui pendait **pitoyablement**, accrochée à des branches basses, rampant sur les rochers pour s'enfoncer en partie dans les eaux tumultueuses de la rivière. La nacelle était partiellement détruite. Ses câbles de suspension étaient arrimés aux arbres voisins, et elle balançait mollement, à quelques mètres au-dessus de l'eau. En partie dévorée par les flammes, elle était éventrée, et l'on pouvait voir la coursive ouverte, au parquet carbonisé. Flora jugea que la salle de commande avait échappé au massacre. Elle repéra un rocher à proximité, qu'elle escalada pour se retrouver en face du couloir béant. Elle prit son **élan**, **bondit** dans les airs et se raccrocha à la structure. Elle demeura un moment les jambes dans le vide, serra les dents et parvint d'une ruade à se rétablir sur la nacelle qui oscillait dangereusement au-dessus des flots.

La jeune fille se plaqua contre une paroi du couloir et avança précautionneusement, remontant vers la proue du bâtiment. Elle parvint enfin dans le laboratoire. Elle y trouva le petit container, miraculeusement intact, et y préleva des ampoules de morphine et une seringue, qu'elle fourra dans une besace étanche dont elle passa la courroie autour de son épaule. Avant de repartir, elle récupéra également un rouleau de bandages et une paire de ciseaux, ainsi que des compresses et une bouteille d'antiseptique.

Elle repartit illico et traversa la salle de contrôle dévastée.

Rassurée de ne pas y trouver le corps de Patrick Lockman, elle sursauta en entendant des voix étouffées et constata que les écrans étaient encore actifs.

Un homme se tenait en face de son père. La caméra posée dans les cendres montrait un inconnu en tenue militaire, qui pointait une arme automatique sur la poitrine du botaniste.

— La métaphore est intéressante, déclara William. Les marées s'inversent.

— Possible, ricana son interlocuteur, mais tu ne vivras pas assez pour le voir.

Il arma son pistolet. Flora observait l'image sans parvenir à se persuader que ce n'était pas un abominable cauchemar. Quelque part, à l'arrière-plan, elle crut distinguer la silhouette d'un autre soldat, à l'affût.

Quand l'homme dressé devant son père fit feu, Flora hurla de désespoir.

Elle manqua de tomber à genoux. Le botaniste avait tressailli sous l'impact de la première balle. Elle l'avait entendu gémir, quand le projectile l'avait traversé.

L'homme pointait toujours son arme. Il fit feu une seconde fois.

La tête du botaniste fut secouée et bascula sur le côté.

Son exécuteur rengaina son pistolet.

Refusant la réalité, Flora fit volte-face. Elle s'élança à toutes jambes dans la coursive. Sous ses pieds, la nacelle se balançait, plus fort, plus vite, à chaque nouveau coup de talon contre le parquet. Flora sauta dans le vide en battant l'air des bras. Dans son dos, des claquements sinistres se firent entendre. Un à un, les derniers câbles cédaient sous le poids du vaisseau.

Flora creva la surface des eaux agitées et nagea de toutes ses forces pour lutter contre le courant. Elle rejoignit la rive et eut juste le temps de se rétablir sur un rocher.

La nacelle s'effondra en soulevant une impressionnante vague.

Au contact de l'eau, les écrans et le système électrique furent victimes de courts-circuits. Flora vit une pluie d'étincelles, un éclair...

Et tout grilla soudain.

La jeune fille sut que, dès cet instant, plus aucune image ne parviendrait au monde extérieur.

Elle se mit à courir pour rejoindre son père.

## Chapitre 91

MANHATTAN, TIMES SQUARE / TOKYO, SHINJUKU / SIDNEY,  
OPÉRA / LONDRES, PICADILLY CIRCUS... SAMEDI 10 JUIN,  
EN DUPLEX DE LA FORêt AMAZONIENNE.

Sur tous les écrans géants piratés des grandes métropoles, comme sur tous les écrans d'ordinateurs connectés sur la page d'accueil du site ForestGardener, les ultimes fenêtres actives tremblèrent une seconde.

Elles furent soudain aspirées dans les profondeurs du Net.

Et il ne resta plus rien, plus rien qu'un écran noir.

Désespérément noir.

**Alors une formidable clamour de protestation se fit entendre.** Dans toutes les pièces, publiques ou privées, dans tous les lieux où un ordinateur était connecté sur le site, dans toutes les grandes villes où des gens s'étaient massés au pied des écrans géants, où des foules étaient venues se réunir, spontanément, pour soutenir les jurés, pour suivre leurs aventures et comprendre le but du botaniste, pour communier avec la forêt primaire, les cris se mêlèrent en une même plainte...

Comme un chant révolutionnaire ou une déclaration de guerre.

## Chapitre 92

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Radford contemplait son œuvre, quand il fut ramené à la réalité par la vibration de son téléphone. L'appareil gisait à quelques centimètres de la tête ensanglantée du botaniste.

Le mercenaire étouffa un juron.

— Ils ne me lâcheront jamais, maugréa-t-il en se penchant pour ramasser le cellulaire.

Il décrocha après avoir identifié le numéro de maître Gavin.

— Foutez-moi la paix, Gavin. Le travail est fait.

— Vous devriez répondre plus souvent au téléphone, grasseya McKenzie-Huang. J'ai une mauvaise nouvelle pour vous...

— Je vous écoute.

Le milliardaire laissa fuser un rire vicieux.

— Figurez-vous que vous êtes passé en direct, sur les écrans du monde entier, depuis dix minutes.

— Quoi ? s'étouffa Radford. Qu'est-ce que vous me chantez ?

— Jetez donc un œil sur la droite du corps, s'esclaffa McKenzie-Huang, vous devriez faire une intéressante découverte.

Du pied, Radford secoua la cendre et la mousse. Il vit rouler la petite caméra.

Dans le bureau de sa tour de Manhattan, McKenzie-Huang explosa de rire.

— Ça y est ? Vous avez trouvé le mouchard ?

— Oui.

— Vous vous êtes comporté comme un amateur, Radford.

— Vous êtes mon employeur, je n'ai fait qu'obéir aux ordres.

— Il faudra le prouver, Radford. Et avec toutes ces images, ça va s'avérer compliqué.

— Il suffira d'identifier le portable avec lequel vous m'appelez, je ne me laisserai pas f...

— Parce que vous croyez sans doute que ce portable est à mon nom, pauvre imbécile ? Vous êtes fini, Radford. Vous n'êtes qu'une merde, votre contrat prend fin ici et maintenant.

Radford grimaça. Le milliardaire lui avait une fois de plus raccroché au nez. Il releva la tête, surpris par des clameurs mécaniques.

Des **vrombissements** de moteurs lui parvenaient, à travers les nuages de cendre.

## Chapitre 93

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Fullmore surveillait Radford. La croix de son réticule de lunette était rivée à la base de la nuque du mercenaire, épousant le moindre de ses mouvements. Il aurait suffi d'une simple pression du doigt sur la queue de détente pour qu'une ogive à haute vitesse file sectionner sa colonne vertébrale, emportant une grande partie de son cou au passage, dans un tourbillon de sang et d'os.

Fullmore fut presque déçu de voir que Radford procédait avec ordre et méthode, appliquant les principes des tueurs professionnels : après avoir atteint la cible dans une zone létale, on doublait toujours le tir – de préférence à la tête. À la périphérie de son champ de vision, il avait vu tressaillir le corps du botaniste sous le premier impact, puis sous le second.

Fullmore avait donc cessé de viser Radford pour reporter son attention sur le corps allongé, dont la tête avait roulé sur le côté, ses cheveux et son front poissés de sang.

Tout s'était joué en une poignée de secondes.

Fullmore enrageait. Contre toute attente, cet abruti de Radford l'avait pris de vitesse. Que faire, à présent ? Attendre de nouvelles directives de son employeur ? McKenzie-Huang exigerait probablement la tête de Radford. Ou, au contraire...

Fullmore secoua la tête avec conviction. Une autre hypothèse, beaucoup plus logique, prenait naissance dans son esprit : on lui ordonnerait de décrocher, de laisser Radford se démerder seul. Entre les mercenaires de McKenzie Forest, les hommes de main du narcotrafiquant qui régnait en maître dans cette partie de la forêt et les forces US qui ne manqueraient pas de débarquer d'un jour à l'autre, Radford n'avait pas une chance de s'en sortir vivant. Il était déjà désigné coupable par les images diffusées dans le

monde entier et ne pourrait pas se défendre – les morts ont cet avantage qu'ils ne parlent plus.

Là-bas, Radford avait ramassé son téléphone. Il répondait à un appel.

Sans doute apprenait-il son **funeste** sort par le milliardaire en personne.

Fullmore étouffa un ricanement.

La sentence n'avait pas tardé à tomber.

« Dommage, s'amusa Fullmore. J'aurais adoré t'abattre. »

Il allait décrocher et filer à reculons pour se fondre dans le nuage de suie, quand son oreillette émit un signal d'appel. Il pressa un doigt sur l'appareil et répondit sans attendre une seconde sonnerie.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je n'ai pas eu le temps de...

— On a vu, fit maître Gavin. Monsieur McKenzie souhaite que vous filiez sans attendre. Il est en train de parler à Radford.

— Reçu. Autre chose ?

— Oui. Vous décrochez avec toute l'équipe.

— Et Radford ?

— Radford est seul, à partir de maintenant.

— Vous souhaitez que je le...

— Surtout pas ! Il faut qu'il soit éliminé sans qu'on puisse établir le moindre lien avec nous. S'il croise les narcos ou les Brésiliens, il fera tout pour résister, mais il n'a pas une chance, et cela arrange nos affaires.

**Quelqu'un doit porter le chapeau, pour tout ce merdier.**

— À vos ordres.

Fullmore raccrocha quand des rugissements de moteurs couvrirent les bruits de l'incendie. Une file de quads avait jailli des brumes pour cerner Radford. Les hommes portaient des uniformes noirs très élégants. Ils pointèrent des fusils automatiques sur le mercenaire, qui dégaina.

Fullmore choisit de ne pas partir tout de suite.

Le spectacle s'annonçait réjouissant.

## Chapitre 94

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Les quads avaient surgi de nulle part, dans un tonnerre mécanique, et l'avaient parfaitement encerclé.

Jouant le tout pour le tout, Radford piqua vers l'un des équipages et ouvrit le feu. Son pistolet cracha deux fois, mais les projectiles partirent se perdre dans la nature.

En réponse, une salve de fusil-mitrailleur se fit entendre. Les balles se fichèrent en miaulant au pied de Radford. Il cracha au sol, envoya voler son pistolet dans la poussière et leva les mains.

— C'est bon, lâcha-t-il. Je me rends.

Il vit s'approcher un homme dont le visage ne lui était pas inconnu.

— Suarez ? coassa-t-il. Mais qu'est-ce que vous...

Le narcotrafiquant ne lui prêtait pas attention. Il s'était approché de William Icard et le considérait avec tristesse.

Deux hommes s'étaient emparés de Radford et l'immobilisaient. On lui plaça les mains dans le dos pour les emprisonner avec un collier de serrage qui lui tira une plainte de douleur en pénétrant dans sa peau.

— Merde ! se plaignit le mercenaire. Vous n'êtes pas obligés de...

— Ferme ta gueule ! ordonna l'un des lieutenants de Suarez en lui adressant un coup de crosse dans le dos.

Radford tomba à genoux et demeura tête basse.

Suarez se tenait penché au-dessus de la dépouille.

— Désolé, mon ami. J'arrive trop tard.

Il coula un regard sombre en direction de Radford.

— Cet homme n'aurait jamais dû mourir. Il en valait mille comme toi.

Il lança des ordres brefs.

Flora accourait, le visage rempli de larmes.

Elle se jeta à genoux et sortit en hâte le matériel qu'elle avait récupéré à bord du *Forestius*.

— Je vais te soigner ! sanglotait-elle. Accroche-toi, ça va aller, j'ai tout ce qu'il faut, regarde ! Papa, je t'en supplie, réponds-moi !

Suarez fit un signe. On leva Flora, qui se débattait et fut entraînée de force vers un quad.

— Emmenez-la à l'hacienda, ordonna Suarez. Et emportez aussi le corps de son père. Je veux qu'on le lave et qu'on l'habille. Il a droit à tous les hommages.

Un homme au physique de lutteur se pencha pour soulever le corps sans vie. Il s'installa à l'arrière d'un quad, en maintenant sur ses genoux la dépouille, et tapa sur l'épaule du pilote, qui lança aussitôt sa machine à travers bois.

Resté avec une poignée d'hommes, Suarez leur désigna le prisonnier.

— Vous savez ce que vous avez à faire.

L'un de ses lieutenants épaula son arme automatique, mais Suarez l'interrompit.

— Emmenez-le plus loin et surtout... prenez votre temps. Je veux que vous respectiez nos traditions.

Le lieutenant acquiesça. Il tira de sa poche un chiffon, qu'il enfonça dans la bouche de Radford. Ce dernier se débattit en vain. On lui banda les yeux. Avec un sourire mauvais, un autre milicien dégaina un poignard de commando. Ensemble, ils remirent Radford sur pied et l'entraînèrent au-delà des premiers arbres.

# Chapitre 95

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

L'œil rivé au réticule de sa visée de précision, Fullmore se délectait du spectacle. Radford avait été capturé, on l'emmenait pour l'exécuter – après lui avoir fait subir quelques savantes tortures dont les narcos avaient le secret ! Suarez et ses hommes ne semblaient pas disposés à attendre : ils retournaient déjà à leurs quads et démarraient les bolides dans un concert de vrombissements. À peine se furent-ils engagés sur le chemin du retour, qu'un autre équipage jaillit des fourrés en accélérant pour les rattraper.

Fullmore siffla d'admiration : le quad traînait une longue corde, à l'extrémité de laquelle le corps de Radford était attaché. Sa silhouette **longiligne** tressautait au rythme des cahots du terrain, et ses vêtements ne tarderaient pas à partir en lambeaux.

Ensuite viendrait sa peau...

À n'en pas douter, il ne resterait plus grand-chose du mercenaire, quand le bolide atteindrait le repaire de Suarez. La vengeance des narcos était à la hauteur du préjudice subi.

« Une bonne chose de faite ! » songea Fullmore.

Il décida que le moment était idéal pour décrocher et repartit comme il était venu, ombre parmi les ombres, pour rejoindre ses hommes et les exotages.

Il appela maître Gavin et fit son rapport. Il décrivit par le menu la manière dont les narcotrafiquants avaient capturé Radford, la réaction de Suarez en découvrant la mort du botaniste... et la sanction qui avait suivi.

— Vous êtes certain qu'il est mort ? avait insisté l'avocat.

— Affirmatif à 100 %, confirma Fullmore. Aucun être humain ne peut survivre à un tel traitement. *Over.*

Il raccrocha, le cœur léger. Il marchait d'un pas tranquille, avec le sentiment du devoir accompli. Pour un peu, il se serait surpris à chanter. Au vrai, il lui faudrait fêter sa promotion : avec la disparition de Radford, il venait indubitablement de prendre du galon au sein des troupes privées de McKenzie-Huang.

Tout à sa joie, il ne vit pas l'homme qui lui emboîtait le pas... Et se rapprochait de lui, un poignard à la main.

## Chapitre 96

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, SAMEDI 10 JUIN.

Djimon se faufilait entre les buissons noircis par les flammes. Le Yawanara se déplaçait sans un bruit. Quand il fut parvenu à distance du groupe de mercenaires, il s'arrêta et observa la situation. Le fourgon était toujours en place, avec les jurés enfermés à son bord. Le corps de Raminder avait été transporté dans l'une des jeeps du commando.

Djimon inspira profondément. Le destin s'était exprimé, il avait voulu que cette aventure se termine ainsi. Il ferma les paupières, songea à William, à Flora. À tous ceux dont il avait partagé l'existence ces derniers jours, à tous leurs efforts depuis des semaines, à tous les sacrifices consentis dans le seul espoir d'éveiller les consciences...

Désireux d'en finir avec toute cette folie, il imprima à son bras un large mouvement de balancier, d'avant en arrière. Puis, quand il jugea que l'élan était suffisant, il envoya voler son colis et pivota aussitôt pour disparaître dans le sous-bois.

L'un des mercenaires avait deviné un mouvement dans les fourrés. Il fit volte-face et suivit des yeux la trajectoire du projectile, sans parvenir à en identifier la nature. La chose rebondit à plusieurs reprises sur le sol poudreux, puis roula dans sa direction.

Intrigué, le mercenaire cala son arme contre son épaule et s'avança avec méfiance. Il fut saisi d'effroi en découvrant le macabre présent : la tête tranchée de Fullmore fixait sur lui ses yeux écarquillés.

## Chapitre 97

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL.

Le convoi de mercenaires reprit la route sur ordre de McKenzie-Huang. Gavin assurait l'interface entre le milliardaire et sa milice. La mort de Fullmore ne semblait pas avoir peiné le grand patron, qui avait ordonné qu'on abandonne sa tête dans la forêt.

— L'incendie fera le nécessaire, avait cru bon d'ajouter l'avoué. On mettra ça sur le compte des narcos.

Il convenait, à présent, de conduire les jurés en lieu sûr. Maître Gavin avait insisté sur ce point : les otages devaient être en parfaite santé. Ils serviraient de caution, quand McKenzie Forest viendrait plaider son innocence, dénonçant avec la plus grande fermeté les allégations mensongères de feu Radford. Gavin convoquait sans plus attendre un bataillon d'avocats, chargés de réfléchir à des explications **plausibles** pour disculper son employeur. On chargerait Radford, on expliquerait qu'il abusait de puissants stupéfiants, de drogues de combat, qu'il était sujet à des attaques de paranoïa. Par-dessus tout, on rappellerait qu'il agissait pour le compte du FBI à l'étranger. Dès lors, toutes ses accusations relevaient du délire d'un homme épuisé, brisé nerveusement... ou des ordres sournois d'un responsable fédéral soucieux de se dédouaner en cas d'échec de sa mission.

Le convoi allait donc d'un bon train sur les pistes hasardeuses de la forêt, laissant l'incendie derrière lui. Les chauffeurs du fourgon blindé, comme ceux des jeeps, étaient soulagés de quitter enfin ce brasier. Ils s'imaginaient déjà goûtant un repos bien mérité, une fois de retour à leur base, dans la partie péruvienne de la forêt amazonienne.

Ils devisaient gaiement, quand ils rencontrèrent un barrage routier. Le dispositif était infranchissable : un véhicule blindé, surmonté d'une tourelle antichars, était pointé dans leur direction.

Les hommes de McKenzie identifièrent au premier coup d'œil les uniformes noirs. Il ne leur fallut pas longtemps pour comprendre qu'ils étaient cernés et que l'issue de l'affrontement ne faisait aucun doute. Ils décidèrent donc de se rendre sans opposer de résistance et descendirent de leurs véhicules pour déposer les armes. Chaque milicien se mit à genoux au sol et plaça les mains sur sa nuque.

— Dégagez ! ordonna le chef de la milice, et faites savoir à votre patron que Suarez dénonce tous les accords passés. À partir de maintenant, vous n'êtes plus les bienvenus dans cette forêt. Nous ne montrerons aucune pitié. C'est clair ? Tirez-vous, avant qu'on change d'avis.

Les mercenaires de McKenzie ne se le firent pas répéter. Ils s'enfuirent à travers bois sans demander leur reste. Le chef de la milice ouvrit les portes du fourgon. Il trouva les trois jurés allongés sur le sol du véhicule. Ils avaient anticipé d'éventuels échanges de tirs.

— Vous pouvez sortir, les rassura-t-il, vous ne craignez plus rien. Et d'ailleurs...

Il levait le nez, à la recherche des hélicoptères dont les « tchop tchop tchop » approchaient à vive allure.

— ... je crois qu'on est venu vous chercher.

À bord de l'hélicoptère leader, le directeur adjoint Mantell observait la fuite désordonnée des mercenaires de McKenzie. La confusion la plus totale semblait régner dans leurs rangs. Il activa son système intercom.

— On dirait bien que nous arrivons en retard à la fête ! fit-il à l'intention du pilote, qui acquiesça. Incroyable : Suarez a tenu parole.

Deux hélicoptères militaires se posèrent, tandis qu'un autre demeurait en vol stationnaire, pour sécuriser le périmètre.

Mantell vint personnellement saluer le chef des miliciens. Puis ses hommes prirent en charge les trois jurés rescapés et la dépouille de Raminder dans l'un des appareils. Sitôt à bord, les jurés furent confiés aux bons soins de médecins, qui les auscultaient et leur distribuèrent boissons énergétiques et collations.

Mantell reprit place à bord de son hélicoptère. Il ne s'expliquait ni comment ni pourquoi Pablo Suarez l'avait contacté sur sa ligne directe, ni les raisons qui avaient poussé le narcotrafiquant à lui servir sur un plateau d'argent les otages qu'il était venu libérer...

Mais l'important n'était-il pas d'être parvenu à ses fins ? Les gars de la CIA qui participaient à l'opération donnaient leur accord : il lui suffirait de rédiger un rapport succinct, pour qu'en haut lieu on se félicite de ce nouveau succès. Les méthodes importaient peu, pourvu qu'on obtienne des résultats.

D'un geste de la main, Mantell donna l'ordre aux pilotes de décoller.

Les trois insectes de métal repartirent vers leur base, en formation de combat au ras de la canopée.

## Chapitre 98

BANLIEUE DE MANHATTAN, DÉPARTEMENT D'ENTOMOLOGIE,  
SAMEDI 10 JUIN, DANS L'APRÈS-MIDI.

Les roues du chariot couinaient le long de l'interminable couloir. Alicia devait forcer pour le faire avancer. Elle avait décliné l'aide d'étudiants qui lui avaient spontanément proposé leurs services et s'échinait depuis à diriger seule le lourd chargement. Elle avait entassé sur le plateau toutes les boîtes à papillons qui avaient échappé à sa fureur quelques heures plus tôt. Il y avait là des dizaines de cadres de bois et de verre, enfermant tout autant d'espèces rares. Seules quelques vitres étaient fissurées, mais rien qui ne fût irréparable.

Alicia passa devant la double porte de la bibliothèque, jeta un œil par la vitre qui ajourait l'un des battants et aperçut celui qu'elle cherchait.

Elle fit marche arrière, effectua un virage à angle droit et fournit un terrible effort pour parvenir à faire pivoter les portes à l'aide de son chariot. Le fracas produit était si épouvantable que la quasi-totalité des occupants de ce lieu dédié aux recherches silencieuses levèrent le nez, pour identifier le malotru qui s'autorisait un tel débordement.

Quelle ne fut pas leur surprise d'identifier madame Peabody, professeure émérite de cet établissement !

Alicia s'enhardit et poussa encore le chariot, dont le poids exceptionnel tirait des gémissements de douleur aux lattes de bois vénérables du parquet. Elle s'arrêta devant le bureau d'un étudiant d'une vingtaine d'années, si absorbé par son travail qu'il n'avait pas quitté ses notes des yeux et continuait de griffonner dans un carnet à spirale.

— Salut, Steve ! lança Alicia, sans prêter attention aux murmures offusqués qui s'élevaient de toutes parts.

— Madame Peabody ? Mais... Qu'est-ce qui...

— C'est pour toi ! fit-elle en désignant son précieux chargement.

— Pour moi ? s'étouffa-t-il. Tout ça ? Mais...

— Je m'en vais, Steve. Quelqu'un doit prendre la suite.

— Vous partez ? croassa l'étudiant. Mais, madame Peabody, vous...

— Tu es le plus doué de mes étudiants, tu le mérites. Moi, j'ai fini, ici.

Elle n'ajouta plus rien, tourna les talons et s'élança pour quitter la bibliothèque. Saisie d'un soudain remords, elle s'arrêta juste avant de franchir la porte et pivota :

— Mon vrai nom, c'est Alicia. Je m'appelle Alicia Longhi. Salut, Steve !

Il resta bouche bée, tandis qu'elle longeait le couloir en direction de la sortie.

Alicia Longhi quitta le campus sans un regard en arrière.

## Chapitre 99

AÉROPORT JFK, NEW YORK, SAMEDI 10 JUIN, 23 HEURES.

À peine franchies les grilles de sécurité de l'aéroport, les trois jurés survivants furent accueillis comme des *rock stars*. Les journalistes qui se pressaient devant la porte tendirent une forêt de micros, les flashes crépitaient en rafales, les caméras de télévision ne voulaient manquer aucune de leurs réactions.

Maria, Gail et Brad demeurèrent interdits. Pendant le vol, on les avait briefés en détail sur la mort du botaniste, sur le rapatriement de la dépouille de Raminder Singh, sur les honneurs qui lui seraient rendus. On leur demanda de ne pas évoquer William Icard et d'éviter absolument de le présenter sous un jour sympathique.

— N'oubliez pas que vous souffrez probablement du syndrome de Stockholm, ce qui est très fréquent lors des prises d'otages. Avec du repos et du recul, vous envisagerez la situation sous un angle radicalement différent. Ce qu'il vous faut, c'est du temps. Pour le moment... restez évasifs et tout se passera bien.

On avait tenté de les préparer à l'accueil des reporters, mais les trois rescapés, épuisés tant physiquement que psychologiquement, furent saisis à la gorge par l'émotion.

Les services de sécurité durent faire écran pour les soustraire à la foule de journalistes, que des centaines de badauds avaient rejoints après l'annonce du retour au pays des jurés – ces hommes et ces femmes dont ils avaient pu suivre en direct la vie au sein de la forêt primaire, ces citoyens américains rendus célèbres par la magie du Net, qui étaient passés en une poignée d'heures de l'anonymat à une célébrité planétaire.

Comme cela avait été convenu avec le porte-parole du NYPD et le représentant du Bureau, le directeur adjoint Mantell donna une conférence de presse. Dans une salle spécialement aménagée pour l'occasion dans l'aéroport, il répondit de bonne grâce à toutes les questions.

Il loua le courage exceptionnel de Raminder Singh, qui s'était sacrifié pour sauver Gail Bradshaw. Il certifia que sa mémoire serait honorée et qu'il serait décoré à titre posthume.

— Nous avons fait tout notre possible, ajouta-t-il, mais lorsque nos services médicaux sont arrivés à bord des hélicoptères d'intervention, monsieur Singh avait déjà succombé à ses blessures.

Quand Mantell eut pris congé des journalistes, ce fut au tour de Gail, Maria et Brad de se livrer au délicat exercice.

À nouveau, les flashes se firent aveuglants et les questions, éructées dans une effrayante cacophonie, assourdissantes.

Brad surprit tout le monde en tapant du poing sur le pupitre. Il hurla dans les micros pour réclamer le silence.

— Mes compagnes ont souffert ! rabroua-t-il vertement les journalistes. Vous n'imaginez pas ce que nous avons enduré, alors un peu de respect, OK ? Nous sommes crevés, on veut juste rentrer chez nous et qu'on nous foute la paix. C'est si difficile à comprendre ? Je pense qu'elles veulent bien vous répondre, mais à une seule putain de question à la fois. Si c'est pas trop vous demander !

Les journalistes, douchés par son intervention, levèrent sagement la main, et le jeu des questions-réponses se mit en place.

Ce fut Gail qui conclut la conférence de presse.

— Nous tenons à saluer le courage du seul juré qui n'a pas survécu. C'est grâce à Raminder Singh que je me tiens devant vous. Sans lui, Dieu seul sait où je serais en ce moment. Raminder était d'une loyauté, d'une gentillesse et d'un altruisme exceptionnels, comme chacun d'entre vous a pu s'en apercevoir en suivant nos aventures dans la canopée. Je l'adorais, et je ne suis certainement pas la seule. Il va nous manquer, terriblement. Djimon aussi, va nous manquer. Cet Indien de la tribu des Yawanaras, fidèle ami du botaniste, nous a guidés et protégés tout au long du périple. (Elle hésita un instant puis chercha le caméra, se redressa avant d'ajouter) Ces

deux hommes hors du commun nous ont ouvert les yeux sur leur monde... et nous espérons que vous aussi, vous avez changé de point de vue et pris conscience du rôle essentiel de la forêt primaire pour la survie et l'équilibre de notre planète.

À ces mots, le directeur adjoint Mantell avait blêmi. Il allait passer une main en couperet devant sa gorge, pour ordonner qu'on éteigne le micro, mais se ravisa en constatant que Gail s'était tue. Une nouvelle salve de questions s'éleva. Les journalistes présents brûlaient d'en apprendre davantage sur le botaniste défunt et sur le mystérieux Djimon, mais Gail se contenta de secouer les mains pour signifier qu'elle en avait terminé.

L'un des conseillers en communication du FBI s'empressa de prendre le micro pour annoncer que la conférence était terminée, mais que si des journalistes désiraient obtenir de plus amples renseignements, il se tenait à leur disposition.

Maria, Gail et Brad saluèrent et quittèrent la salle, tandis que des dizaines de questions étaient encore posées dans leur dos. Maria, en larmes, retrouva son mari et sa fille, que les services de Mantell étaient allés chercher.

Des paparazzi, embusqués sur le parcours, parvinrent à prendre des clichés qui furent mis en ligne dans les secondes qui suivirent. Les retrouvailles de Maria et de sa famille étaient bouleversantes. Les portraits de Gail Bradshaw, dont le regard était empreint d'une infinie tristesse, émurent l'Amérique et le reste du monde.

On fit moins cas des photos de Brad – il adressait systématiquement des doigts d'honneur à l'objectif.

# Chapitre 100

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, QUELQUES MOIS PLUS TARD.

Patrick Lockman dut écarter les feuillages denses pour atteindre la clairière. La végétation avait déjà repris ses droits, racines et branchages s'entremêlaient, tissant une muraille si dense qu'il avait dû par endroits se tailler un chemin à coups redoublés de sa machette.

En revenant dans la forêt, il avait été assailli par les souvenirs. Les images, les sensations étaient si vivaces qu'il lui semblait revivre les terribles événements.

*La dernière image qu'il avait emportée du Forestius était celle du visage livide de William affiché sur les écrans de contrôle. Quand le parquet de la nacelle avait cédé sous son poids, Patrick avait crevé la surface des eaux tumultueuses de la rivière. Il avait d'abord été entraîné par le fond, puis ballotté de part et d'autre. Emporté par le courant, il avait cru mourir noyé. Des étoiles noires dansaient sous ses paupières closes, et il était sur le point d'abandonner le combat, quand il avait rencontré un rocher plat sur lequel la rivière l'avait fait échouer. Patrick avait happé l'air, toussant et crachant, stupéfait d'être encore en vie. Au prix d'un ultime effort, il était parvenu à atteindre le rivage et s'y était évanoui.*

*C'était là que des Indiens l'avaient trouvé. Lockman était épuisé. En proie à des poussées de fièvre, il délirait. Dans son sac, la balise confiée à tous les agents du FBI en mission s'était activée. Les services américains n'avaient pas tardé à le localiser. Il avait été exfiltré par un hélicoptère et hospitalisé pendant deux longues semaines. C'était là, dans cette chambre d'hôpital, qu'elle était apparue.*

Cette dernière évocation fit renaître un sourire sur le visage de Patrick.

Il trouva Alicia dans la clairière abandonnée.

Elle se recueillait devant la tombe des jumeaux Kim et Élie.

— William n'a pas menti, lâcha-t-elle sans le regarder. Mes fils étaient bien là où il l'avait expliqué.

Elle déposa des orchidées récoltées en chemin sur la tombe.

— Des nouvelles de Flora ? demanda-t-elle encore.

— Elle dit qu'elle t'aime.

Il devina, sans la voir, qu'Alicia souriait à ces mots.

— Elle est sous la protection de Suarez, poursuivit-il. Il préfère la cacher pour le moment, afin d'éviter que quiconque tente de s'attaquer à elle. Tu pourras la rejoindre, si on est certains que nous ne sommes pas suivis. Elle restera probablement dans la forêt primaire, où elle a élu domicile.

— Elle a dit pourquoi ?

— Elle veut poursuivre la mission de William.

— Bien sûr. Comment pouvait-il en être autrement ?

Alicia demeura silencieuse un moment, puis posa une dernière question.

— Et Will ?

— Les services de Mantell ont ratissé la zone, sans rien trouver. Ils ont mis le paquet et ont fini par renoncer. Je pense que Suarez a tenu à soustraire le corps à la justice, pour lui offrir une sépulture digne de son statut.

Elle acquiesça, reconnaissante.

Il vint s'asseoir à côté d'elle, sortit une tablette numérique de son sac à dos et alluma l'écran.

— J'ai récupéré des articles et des vidéos, fit-il en lançant la lecture.

Alicia posa la tête sur son épaule et regarda l'écran avec intérêt. Des étudiants manifestaient dans différentes capitales, des cortèges toujours plus nombreux se constituaient dans les grandes métropoles. Des patrouilles de police contrôlaient les foules. Ici ou là, la répression était extrêmement violente, mais ne parvenait pas à endiguer le flot de contestations. Des manifestants provoquaient l'arrêt de la circulation dans des villes indiennes. La communauté internationale exigeait du gouvernement brésilien qu'il reconnaisse l'antériorité des tribus autochtones et cesse d'accorder des

autorisations aux exploitations minières, dont les activités obligaient les natifs à fuir leurs territoires ancestraux.

Alicia mit le défilement sur pause en tombant sur le titre d'un article : « McKenzie-Huang fuit les États-Unis pour échapper à une longue peine de prison ».

Elle soupira d'aise en songeant qu'un jour viendrait où le Congrès ratifierait le projet de loi sur la protection de la forêt primaire, que l'initiative de l'ONU pour la forêt tropicale serait adoptée à une large majorité. Que la pression monterait en Papouasie-Nouvelle-Guinée, en Indonésie... et partout dans le monde.

— Bravo, Will, murmura-t-elle. Tu avais raison : **la marée s'inverse**, même s'il faudra encore du temps pour que tout se mette en place.

— Il te manque, constata Patrick.

— Bien sûr, répondit-elle d'une voix apaisée. Il ne te manque pas, à toi ?

— Si. Depuis longtemps...

Il se leva le premier et attendit qu'Alicia l'imiter.

Ils repartirent ensemble.

# Chapitre 101

FORÊT AMAZONIENNE, BRÉSIL, HACIENDA DE PABLO SUAREZ.

Le climatiseur ronronnait, diffusant une température idéale dans la vaste salle au parquet précieux, meublée avec goût et sans ostentation. Autour de la table, les convives appréciaient à leur juste valeur les mets délicats, proposés par la cheffe surdouée, qu'ils accompagnaient de vins sélectionnés par un œnologue expert. Ce dernier avait été embauché récemment, pour gérer la cave d'exception du maître des lieux.

Suarez se renversa contre le dossier de son fauteuil et contempla les visages rayonnants, les regards luisants et les sourires radieux de ses invités. Il éprouva un réel plaisir à les voir ainsi réunis – de tels moments n'étaient pas si fréquents pour qu'il n'apprécie pas celui-là à sa juste valeur.

Il sourit en levant son verre.

— Mes amis ! Trinquons à la vie, à la famille, à la loyauté !

Tous, ils portèrent de bon cœur ce toast.

— À la vie, à la famille, à la loyauté !

— Et à ce projet qui nous a rassemblés... et qui verra un nouveau monde s'éveiller bientôt ! ajouta Flora.

Suarez la considéra avec étonnement, puis il éclata de rire et leva à nouveau son verre.

— Tu es bien comme ton père ! s'esclaffa-t-il. À ce projet qui... Comment as-tu dit ?

— « ... qui nous a rassemblés et qui verra un nouveau monde s'éveiller bientôt », compléta le botaniste.

— Oui, c'est bien cela mon ami, fit Suarez en souriant de plus belle.

Cette fois, il ne reposa pas son verre et poursuivit :

— Quelqu'un veut ajouter quelque chose, avant que nous finissions saouls et incapables de répéter quoi que ce soit ?

— À la lumière, qui vient toujours au bout des ténèbres ! déclara solennellement Radford en brandissant son verre à son tour.

— C'est une belle conclusion, admit Suarez. Que la lumière soit !

Plus tard, installés confortablement dans le fumoir, ils dégustaient l'un des fameux cigares de Pablo en évoquant les événements qui leur avaient permis d'éliminer leurs ennemis tout en disparaissant aux yeux du monde.

— Quand pourrai-je appeler maman ? lança Flora à William. Il y a si longtemps qu'on ne s'est pas parlé, toutes les deux.

— Très bientôt, la rassura le botaniste. On a limité les contacts, afin d'éviter d'être surpris par le FBI. Tu sais que le Bureau a des oreilles partout.

— Ouais, grimaça la jeune femme. Elle est toujours surveillée ?

— De moins en moins, convint William. On l'a prévenue que tu étais en vie et en bonne santé. Elle devrait bientôt pouvoir te rendre visite.

Flora libéra un petit cri de joie. Elle recouvra son sérieux pour demander :

— Elle sait que tu es...

Il avait levé la main pour l'interrompre et secoua la tête de droite et de gauche.

— Non. Et mieux vaut qu'elle me croie mort.

Avisant le regard incrédule de sa fille, il consentit à développer :

— Alicia a trop souffert par ma faute, je ne veux plus jamais que ce soit le cas. Et puis elle doit vivre sa vie. Il n'est pas question que je l'oblige à résider dans cette forêt, coupée du reste du monde, à surveiller sans cesse au-dessus de son épaule dans la crainte d'être un jour démasquée par le FBI, la CIA ou n'importe quelle organisation gouvernementale américaine.

Flora semblait peu convaincue par son argumentation.

— Et puis regarde-moi, ma chérie, ajouta William dans un souffle. Je ne suis plus l'homme qu'elle a épousé. La plus belle preuve d'amour que je puisse offrir à ta mère aujourd'hui, c'est de la souhaiter heureuse, délivrée de moi. J'étais une malédiction pour elle.

Flora hocha la tête en silence. Elle se tourna vers Radford, soucieuse de changer de sujet :

— Tu ne m’as jamais dit à quel moment tu avais décidé d’alerter Don Pablo, fit-elle sans préambule.

Il la considéra un instant, en plissant les paupières comme pour raviver ses souvenirs, puis il interrogea Suarez du regard. Celui-ci l’invita d’un geste à fournir les explications demandées.

— Découvrir le cadavre du capitaine Esposito a été un déclic, soupira Radford atterré. J’en ai eu assez de ces crimes gratuits, de ces batailles sans honneur ni enjeu autre que les profits d’une poignée de financiers. J’étais devenu le valet de milliardaires confortablement retranchés derrière des écrans de contrôle, pour lesquels nous ne sommes que de la piétaille, dont ils disposent comme de simples pions sur un échiquier.

William leva son verre à ces mots.

— Et puis, poursuivit Radford, je savais au fond de moi que j’étais sans doute le prochain sur la liste. Ou le suivant, tout au plus. Quand on s’engage sur cette voie, on est sacrifié à la moindre occasion, sans remords. Ceux qui nous emploient attendent de nous la plus totale loyauté, mais en retour ils ne nous accordent aucune garantie. Ils ne nous portent pas davantage d’intérêt. Nous ne sommes, à leurs yeux, que des produits consommables parmi d’autres. En sortant de chez Esposito, j’ai donc appelé un ancien camarade de combat qui tient un bar à Brooklyn. Le repaire local de tous les soldats de fortune. Un endroit neutre, où les mercenaires parlent, échangent librement des renseignements, se tiennent au courant. Il n’y a pas un contact, pas un numéro de téléphone qui n’y circule pas un jour ou l’autre. Ces hommes se battent sur toute la planète, ils participent à tous les conflits. Ils savent tout, connaissent tout le monde. J’ai ainsi obtenu les coordonnées de l’un des lieutenants de Don Pablo, et nous avons pu échanger.

À son tour, Suarez leva son verre.

— Je l’ai averti de ce qui se préparait, poursuivit Radford, et nous avons, ensemble, pu mettre au point ce stratagème. J’arrivais avec de la morphine injectable, au cas où – nous devions agir avec le plus de crédibilité possible et, au besoin, j’aurais dû tirer sur ton père pour donner le change. Nous n’avions pas prévu, hélas, que William se blesserait aussi grièvement. Il a donc fallu improviser.

— Improvisé ? coassa Flora. Vous... vous n’avez pas tout prévu ?

— Le plus délicat, avoua Radford, fut pour moi d'agir en quelques secondes, en priant pour que Fullmore ne voie pas mes mouvements. Je me doutais qu'il disposait d'une lunette de visée, il pouvait m'épier à distance... J'ai eu beaucoup de chance.

— Tu as le dos large, fit remarquer Flora, ça a dû jouer.

— Ne plaisante pas avec ça, la sermonna gentiment son père. Radford est arrivé dans les temps. J'avais réussi à masquer partiellement l'objectif de la caméra, mais je ne savais pas si l'angle de vue était le bon et je n'avais aucun moyen de le vérifier.

— Moi, si, sourit Radford. J'avais contacté un ami qui surveillait le site et les prises *live*. Il a corrigé ma trajectoire en direct, grâce à mon oreillette. J'entendais la sonnerie des appels furieux de McKenzie, mais il m'était impossible de répondre !

— Quand Radford s'est accroupi devant moi, il a vérifié que mon gilet pare-balles était en place, puis il a écrasé une petite poche de sang dans mes cheveux et l'a laissée couler sur mon front et dans mon cou.

— Ça n'était pas le plus dur, admit Radford. Il m'a fallu une seconde ou deux. Prendre dans ma poche de veste la seringue pour t'injecter la morphine s'est avéré plus complexe, mais on s'en est bien sortis.

— C'est comme ça que tu as tenu ? s'étonna Flora.

— Probablement, fit Suarez, qui ne se lassait pas de cette histoire, déjà entendue **maintes fois**. Même s'il a eu beaucoup de chance.

— Mais pourquoi ne pas m'avoir mise dans la confidence ? demanda la jeune fille en se **renfognant**.

— Parce que nous supposions que Fullmore ne résisterait pas au plaisir de suivre la scène jusqu'au bout, intervint William. Il était essentiel qu'il soit persuadé de ma mort. Tout notre plan reposait sur ce subterfuge : Fullmore devait pouvoir certifier McKenzie de ma disparition.

— Puis de la mienne, conclut Radford en recrachant un rond de fumée parfait.

Il suivit le nuage circulaire des yeux, jusqu'au moment où ce dernier se déleta en tremblant vers le plafond.

— Voilà pourquoi on m'a enfoncé ce chiffon dans la bouche et qu'on l'a maintenu en place avec une pièce de tissu grossièrement enroulée autour de ma tête : il fallait me masquer, puis m'entraîner à l'écart, pour procéder à

l'échange de corps... et pour que le cadavre traîné par le quad ne puisse pas être identifié.

Suarez explosa d'un rire d'ogre en se frappant les cuisses.

— Le plus dur, ricana-t-il, c'était de trouver un mort de ton gabarit pour l'habiller comme toi et le traîner derrière le quad.

— Il fallait un peu de chance pour que tout se mette en place,acheva William, mais je me suis dit que j'avais eu mon content de drames et que la bonne fortune accepterait peut-être de m'accompagner un bout de chemin. C'est ce qu'elle a fait, finalement.

— Cerise sur le gâteau, ricana Radford, cela nous a également permis de faire accuser McKenzie-Huang. Ce fumier a beau être milliardaire, même avec les meilleurs avocats de la planète, je ne vois pas comment il pourra s'en sortir, cette fois.

— Et nous voilà tous réunis, prêts pour le grand projet ! se félicita Suarez.

— Le grand projet..., répéta Flora en levant un sourcil interrogateur.

— J'attendais ce soir pour te le présenter, fit-il. Ton père et moi, nous travaillons depuis des années à la mise au point d'un remède qui permettra de soigner les addictions. Toutes les addictions.

— Même... *la drogue* ? renifla Flora non sans méfiance.

— Surtout la drogue ! rugit Suarez. Voilà des mois que mes serres ne cultivent plus aucun plan de coca ou de cannabis. On les a remplacés par une plante découverte par ton père. Mes jardiniers la couvent de leurs bons soins, et on attend les résultats des tests pour multiplier la production.

Flora se tourna vers son père.

— Tu ne m'en avais rien dit ! lui reprocha-t-elle.

Il haussa les épaules.

— En avons-nous eu le temps ? Je ne crois pas. Il y avait tant de choses à faire...

La jeune fille avait une dernière question, destinée à Radford.

— Qu'est-ce qui t'a vraiment fait changer de camp ? Il y a bien une raison profonde, non ?

Radford lui retourna un regard affectueux.

— Le besoin de lumière, ma grande. Passé un certain âge, on n'en peut plus de toujours se débattre dans les ténèbres. Et on se met en quête de lumière. Le meilleur moyen pour l'atteindre, c'est de faire, au moins une fois, ce qui est juste. Tu comprends ?

Elle comprenait.

— OK. Et donc...

Elle pivota vers Suarez et ajouta :

— Quand est-ce qu'on se met au boulot ?

Pablo libéra à nouveau un rire formidable.

— Tu vois, mon ami ? lança-t-il au botaniste. Je le disais déjà au cours du dîner : elle est bien comme son père !

# Épilogue

## UN PETIT PORT DU PACIFIQUE, QUELQUES MOIS PLUS TARD.

Depuis des semaines, McKenzie-Huang avait totalement changé de garde-robe. Oubliés les costumes sur mesure, les smokings, les hauts-de-forme. Abandonnée la canne qui lui donnait si fière allure. À présent, il optait pour des costumes amples, du prêt-à-porter d'un effroyable commun, dont les matières étaient toujours froissées. Il parachevait la transformation avec un panama vissé sur la tête pour dissimuler ses yeux et toujours maintenir dans l'ombre la partie supérieure de son visage.

Ainsi, il avait la satisfaction d'être passé sous les radars.

Il avait d'abord fui New York, puis les États-Unis.

Depuis, il voyageait libre comme l'air et se déplaçait sous de fausses identités en s'appuyant sur des comptes *offshore* qu'il avait eu le soin d'alimenter depuis des décennies.

Une vie de touriste éternel, qui n'était pas pour lui déplaire, à bien y réfléchir. Certes, la Bourse, les actions, les OPA lui manquaient. Les rapports de force avec ses employés aussi. Ce sentiment de toute-puissance qu'il éprouvait en passant les portes de sa tour et en constatant que les plus serviles tremblaient à son approche.

Aujourd'hui, McKenzie-Huang était transparent. Il n'était plus qu'un quidam, perdu dans la foule, mais il était libre et éprouvait la joie sans borne d'avoir su duper les services de renseignements des USA ! Personne ne le retrouverait jamais, il terminerait sa vie sur une île paradisiaque, un cocktail à la main, une créature de rêve pendue à son cou. On pouvait TOUT, sur cette terre, quand on avait de l'argent.

« Rectification, songea-t-il en souriant : quand on a ASSEZ d'argent ! »

Le bateau accosta dans le petit port de pêche, et les touristes débarquèrent en riant, pressés d'aller se perdre dans les ruelles, de prendre d'assaut les magasins, les terrasses des restaurants, de profiter des criques paradisiaques et des merveilleuses plages de cette île du Pacifique.

McKenzie-Huang suivit le mouvement. Il s'éloigna du port, trop bruyant et populeux à son goût, pour remonter vers les hauteurs de la petite bourgade, d'où il pourrait contempler, depuis un restaurant, la vue somptueuse.

En traversant la rue, il eut juste le temps de sauter sur le trottoir, alerté par les violents coups de klaxon d'un camion lancé à vive allure, qui ne ralentit pas et traversa sans se soucier des piétons.

— Sauvage ! tempêta McKenzie.

Il suivit des yeux le véhicule, qui transportait des bois de grume, et eut un pincement au cœur en songeant qu'il était passé à deux doigts de son rêve. N'avait-il pas quasiment réussi à privatiser une partie de la forêt primaire ? À obtenir des droits d'exploitation qui auraient fait de lui le principal pourvoyeur d'huile de palme et de soja de la planète ? Comme n'auraient pas manqué de

le faire remarquer ses adversaires, il serait devenu en même temps le fossoyeur de la forêt primaire...

Mais on n'avait rien sans rien !

La seule pensée de cette bande d'illuminés chevelus qui croyaient naïvement pouvoir sauver le monde lui mit du baume au cœur. Il leur laissait volontiers ces combats perdus d'avance contre des moulins à vent. Les activistes n'étaient rien d'autre que des don Quichotte modernes, condamnés à la défaite.

Les rues du village étaient pavées, et McKenzie se dit qu'il aurait eu plaisir à y faire claquer sa canne. Il ne prêta pas attention au café devant lequel il passa. Il ne jeta pas un coup d'œil à l'intérieur, plongé dans la semi-pénombre. Il n'entendit pas non plus le ventilateur du plafond qui tournait au ralenti, ses pales brassant un air moite. Il ne vit pas la main gantée, qui s'emparait d'un fou blanc et le déplaçait sur l'échiquier. Il ne s'aperçut pas qu'aucun autre joueur n'était attable autour du plateau de jeu.

Il poursuivit son chemin dans la rue où des groupes de touristes se pressaient devant les vitrines d'échoppes débordant de produits locaux ou de souvenirs.

Dans le café, derrière lui, la main gantée bouscula le roi noir, qui roula sur l'échiquier. Puis elle secoua la pièce de bois évidé, qui libéra une balle effilée. La main gantée se referma autour du projectile.

Alors le joueur quitta le bar.

Il demeura un instant immobile sur le trottoir, dans la chaleur étouffante.

Plus loin, McKenzie avançait toujours. De l'autre côté de la vitre, le fou blanc se tenait debout, à côté du roi adverse couché.

Le joueur hocha lentement la tête.

Au bout de la rue, noyé dans un groupe de touristes, Radford gardait les yeux rivés sur la nuque de sa cible. Le joueur le rattrapa à grandes enjambées et lui remit la balle sans un mot.

Radford referma les doigts sur le projectile.

Il se mit aussitôt en marche.

## Note de l'auteur

Toutes les plantes citées dans ce livre existent bel et bien – même les merveilles stupéfiantes énumérées par le Botaniste au fil des pages de son carnet –, à l'exception toutefois de l'*Icarius hallei*, cette « cousine de l'iboga » qu'il propose de cultiver à grande échelle et qui n'est qu'un pur produit de l'imagination de l'auteur. Toutefois, si on ne l'a pas encore découverte, rien ne permet d'affirmer que cette plante n'existe pas. Elle nous attend probablement, quelque part. Gageons que le règne végétal n'a pas fini de nous surprendre et de partager ses miracles pour peu que l'on se décide enfin à le préserver comme il le mérite.

## Remerciements de l'auteur :

C'est la première fois que je signe un livre qui n'est pas tout à fait le mien. J'ai pris beaucoup de plaisir à l'écrire et j'espère que vous en aurez tout autant à le lire, pourtant...

C'est une très étrange sensation que celle de s'approprier des personnages et une intrigue sans en être à l'origine. Ce livre n'existerait pas si mon ami Éric Giacometti ne m'avait pas un jour parlé du projet un peu fou d'accompagner des scénaristes de cinéma dans la novellisation de leur histoire. L'idée était séduisante et rendez-vous fut pris. Je quittai la Corse du Sud pour rejoindre Paris, où Laurent Laffont nous présenta, Luc Marescot, Guillaume Maidatchevsky et moi. Ce fut l'occasion d'un agréable déjeuner rue de Seine, par une belle journée ensoleillée. Tout de suite, le courant a passé. Il y avait chez Luc et Guillaume cet enthousiasme, cette envie qui galvanisent. J'ai su que j'irais au bout de l'histoire.

Par-dessus tout, j'étais en confiance : ils m'ont associé à leur projet en me laissant totale liberté de manœuvre. Pour transformer un scénario de film en thriller de papier, j'étais libre d'éliminer des personnages, d'en ajouter, de tordre l'intrigue pour la faire entrer dans les pages de ce roman que vous tenez entre les mains pour peu que le message – l'urgence d'éveiller les consciences et de défendre les forêts primaires, si menacées – soit respecté.

Je m'y suis donc attelé avec passion et j'espère avoir rempli ma mission.

Ce livre n'existerait pas non plus sous cette forme si Éléonore Delair n'avait pas écouté, si elle n'avait pas été aussi réactive et ne s'était pas investie autant dans le projet.

Merci, donc, à Éric qui a allumé la mèche.

Merci à Luc et Guillaume pour leur confiance.

Merci à Éléonore pour y avoir cru, pour le regard attentionné et l'accompagnement bienveillant (au sens de « bien veiller » !). Nous formons assurément une belle équipe.

Merci également à tous ceux qui me suivent – lecteurs, libraires, organisateurs de salon, bibliothécaires et passionnés en tous genres.

Merci aux organisateurs de salon et en particulier à :

Christine, Jérôme, Ida, Michèle, Agnès et tous les amis de Lisle-sur-Tarn.

Christian, Stéphane et tous les membres de MPO.

Marie-Pauline, Georges et ceux de Lambesc, qui sauront rebondir pour créer d'autres merveilles, sous d'autres cieux.

Merci aux bibliothécaires, et en particulier à :

Géraldine et toute sa formidable équipe dans les Landes.

Cendrine à La Coop de Lorrez.

Perrine et ceux de Lisieux.

Merci à Ophélie C., David S., Sophie P. et tous les blogueurs qui soutiennent les auteurs et les livres.

Merci à la Ligue de l'imaginaire – mention spéciale à Éric Giacometti, Ian Manook, Bernard Minier, Mireille Calmel, Olivier Norek, Franck Thilliez, David Khara. Vous me manquez tous, et je vous embrasse.

Merci à Gilles Legardinier pour le coup de fil et les mots.

Merci aux camarades auteurs Jean-Hugues Oppel, Pascal Dessaint, Marin Ledun, Jérôme Leroy, Mouloud Akkouche, Nick Gardel et tous les autres – si nombreux qu'ils me pardonneront, je l'espère, de ne pas tous les nommer.

Merci à Laetitia pour la couverture, le soutien et le reste, tout le reste.

Cette année fut jalonnée de grandes joies.

*Et puis mourir*, mon précédent roman, tentait de se frayer un chemin vers vous, en traversant les périodes de confinement et les annulations de salons. Ce livre a d'abord été classé dans le palmarès des Mordus de thriller (merci à Céline, Monique et Cécile pour tout le travail accompli), puis a été honoré par deux autres prix de lecteurs : le prix Polar de nacre 2021 (décerné par les lecteurs du réseau des trois bibliothèques de Ouistreham Riva-Bella, de Colleville-Montgomery et d'Hermanville-sur-Mer, dans le Calvados) et le prix Dora-Suarez, catégorie Action.

Merci à vous tous, qui défendez si bien les livres.

Enfin et surtout merci à vous, lecteurs, qui lisez ce livre.

C'est pour vous que je me lève chaque matin et que j'affronte mon clavier d'ordinateur.

J'espère de tout cœur que vous avez eu plaisir à suivre les aventures du Botaniste et que vous aurez à cœur de vous joindre à son combat, d'une manière ou d'une autre, à la mesure de vos moyens.

Partagez, transmettez, communiquez.

Renseignez-vous, indignez-vous, révoltez-vous.

Voilà la plus belle, la plus importante des causes : cette planète est magnifique, nous n'avons pas le droit de la réduire en cendres. Nous avons en revanche le devoir d'agir.

Prenez soin de vous et des vôtres.

Au plaisir de vous croiser, pour échanger et partager.

À nos amours, à la vie !

JLB

## Note du scénariste et réalisateur Luc Marescot :

L'histoire du *Botaniste*, celle du scénario, celle du livre, est directement liée à cette rencontre, il y a vingt ans, au sommet de la canopée d'une forêt primaire de Madagascar, avec cet incroyable érudit de la flore tropicale : Francis Hallé. Un homme entièrement dévoué aux arbres et aux océans verts qu'ils forment. Un personnage touchant qui devrait être aussi connu que le commandant Cousteau, qui se battait, lui, pour les océans bleus. Mais Francis est plein d'humilité et se cache derrière ses arbres.

Cet éminent botaniste, mondialement reconnu, dirigeait alors l'expédition du radeau des cimes, destinée à explorer les merveilles du monde végétal, qui foisonnent par milliers au cœur des houppiers, au sommet des grands arbres.

Ardent défenseur de cet univers de chlorophylle, je le voyais se battre, tel un don Quichotte, contre les exploitants forestiers, les politiques, les administrations, les consommateurs de bois tropicaux. Francis a inspiré le personnage du Botaniste, même si celui-ci ne lui ressemble plus du tout. Le personnage de la fiction a basculé écoguerrier, alors que Francis est un pacifiste convaincu. Mais les deux botanistes, le réel comme le personnage de fiction, ont en commun cet amour pour le monde végétal, et cette envie farouche de le défendre.

# Remerciements des scénaristes

## Luc Marescot et Guillaume Maidatchevsky

Cette histoire est dédiée à tous ceux qui se battent au quotidien pour préserver ce qui reste de sauvage sur notre planète.

Un grand merci à toutes celles et tous ceux sans qui elle ne serait pas allée au bout.

À Francis Hallé en premier lieu, dendrologue, bibliothèque vivante du végétal et formidable compagnon de canopée. Il est LE botaniste dont l'engagement a inspiré le personnage du héros de ce thriller.

Au botaniste, à cet écoguerrier imaginaire qui nous a embarqués et malmenés pendant de nombreuses nuits blanches d'écriture, à Paris, en Normandie ou en Bretagne.

À Jean-Luc Bizien pour être entré de façon magistrale dans notre univers végétal et nous avoir donné le plaisir de retrouver nos personnages s'animer sous sa plume pleine de punch !

À Éléonore Delair, chez Fayard, pour sa confiance, son professionnalisme et sa bienveillance.

Et à beaucoup d'autres qui ont notamment contribué à la véracité du récit :

Brian Ashbee, professeur de cinéma à Cambridge, qui a traduit en anglais le scénario et suggéré quelques situations.

Françoise Brenckmann, botaniste, fondatrice de la Fondation Iris et soutien inconditionnel.

Dany Cleyet-Marrel, aéronaute, pilote du radeau des cimes et incollable sur la science du dirigeable.

Mark Eacersall, scénariste de films et de BD, lecteur attentif aux remarques « cash » mais constructives.

Olivier Copin, professeur de dessin en Guyane, arpenteur invétéré des sylves profondes.

Muriel Durand, botaniste, spécialiste en pharmacopée.

Loïc Fontimpe, auteur des dessins du storyboard qui ont conquis les spectateurs de *Poumon vert et tapis rouge*.

Pierre-William Glenn, directeur photo cinéma, qui croit fortement à l'adaptation cinématographique de cette histoire et a eu un regard très professionnel sur le scénario.

Valérie Grégoire, documentaliste en Guyane.

Laurent Laffont, éditeur au sein de Buchet-Chastel, un ami qui avait également été séduit par le scénario de *The Botanist* et grâce à qui, il y a trente ans, nous avons publié, avec trois compagnons de route, un livre sur notre *Tour du monde en traction*, chez Robert Laffont.

Caroline Loup, responsable passionnée de l'herbier de l'université de Montpellier.

Antoine de Maximy, réalisateur des films sur le radeau des cimes. C'est grâce à l'ami Antoine que j'ai pu rencontrer Francis Hallé. Sa lecture détaillée et sans complaisance d'une première mouture du scénario nous a poussés dans nos retranchements.

Vincent Premel, spécialiste des serpents et grenouilles d'Amazonie.

Vincent Prié, docteur en biologie, intarissable sur les chauves-souris tropicales et autres étrangetés du monde animal tropical.

Fred Simon, dessinateur de BD, qui a réalisé les tout premiers dessins en couleurs du storyboard.

Florence Siret, professeure dans un lycée breton, qui a organisé une séance de lecture avec sa classe et permis des échanges enrichissants avec ses élèves.

Sans oublier d'autres ami.e.s lectrices et lecteurs du scénario originel, dont les retours nous ont encouragés et aidés à croire en cette histoire jusqu'au bout : Olivier Lamour, perspicace réalisateur et raconteur d'histoires ; Annie Coppens, l'une des chefs monteuses de *Poumon vert et tapis rouge* ; Jean-Pierre Bailly, fidèle producteur, au combat pour faire exister ce même film et bien d'autres liés à la nature : *Lynx*, *La Vallée des loups*, *Les Animaux amoureux*, *Le Dernier Trappeur...*

À Myriam, qui m'a soutenu depuis l'écriture des premières lignes du scénario... il y a dix-neuf ans, avant que le duo avec Guillaume ne se forme.

À nos enfants Esther, Myrdhin, ma chère maman et ma sœur Claire, qui ont dû lire le manuscrit au moins vingt fois à différentes étapes !

À Guillaume, à notre passion commune pour la nature et à cette envie de faire quelque chose ensemble, née lors d'un tournage en Colombie-Britannique.

*Luc Marescot*

À Mélanie, qui m'a soutenu durant ces longs mois d'écriture aux côtés de mon ami Luc.

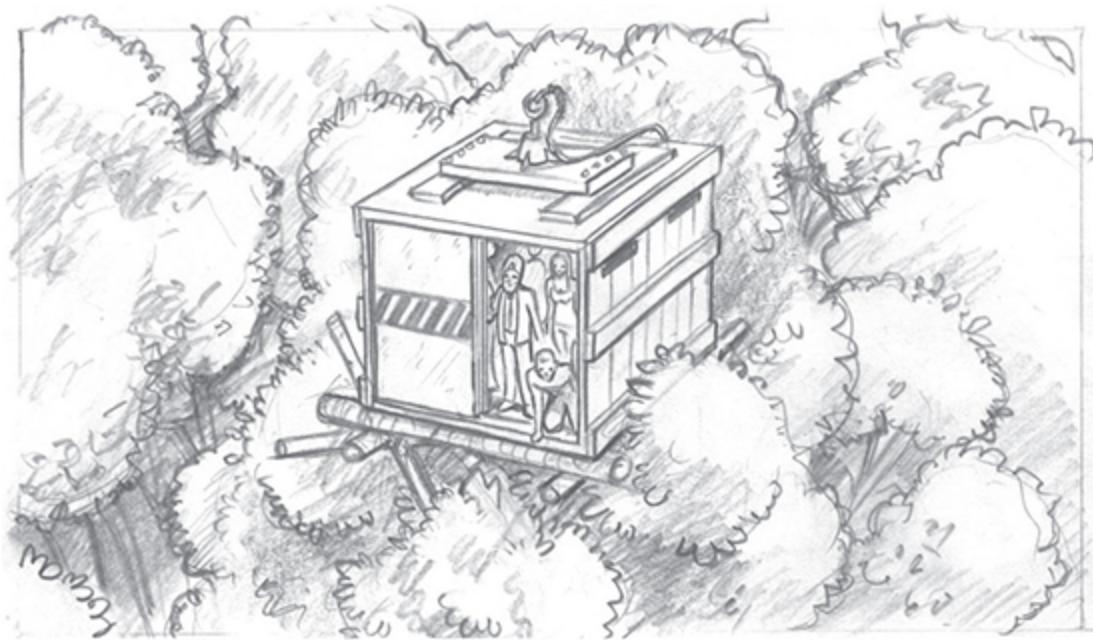
À mes parents, qui m'ont appris à écouter, à sentir, à aimer la nature.

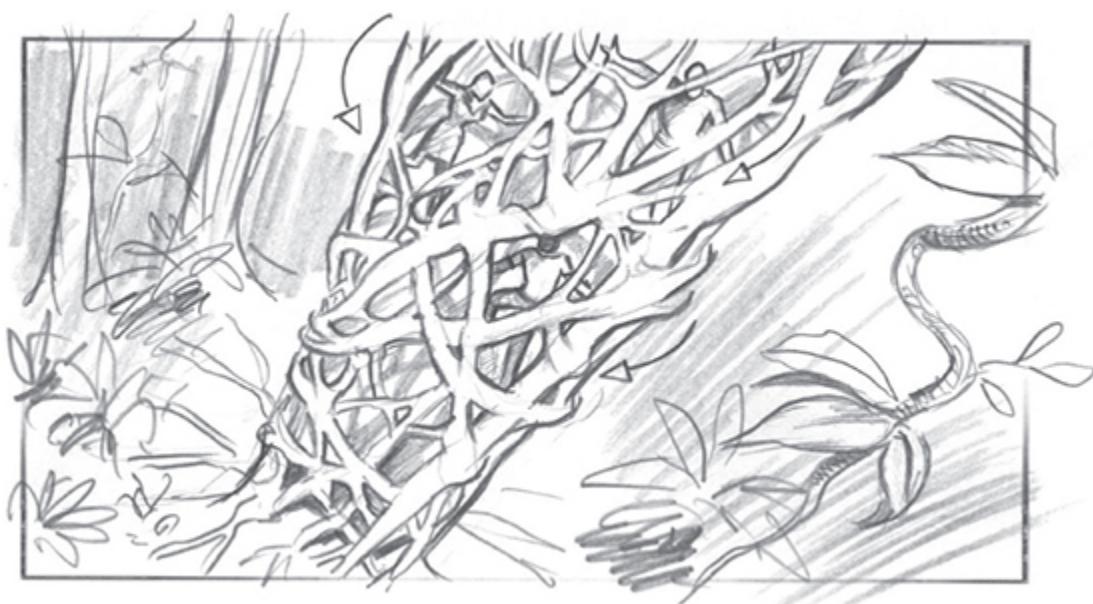
*Guillaume Maidatchevsky*

PLANCHES TIRÉES DU STORYBOARD  
DU « BOTANISTE » RÉALISÉ PAR LOÏC  
FONTIMPE D'APRÈS LE SCENARIO  
DE LUC MARESCOT ET GUILLAUME  
MAIDATCHEVSKY











# Bibliographie et liens divers :

Quelques-uns des nombreux ouvrages de Francis Hallé :

Le radeau des cimes. Éditions Actes Sud

Pour une forêt primaire en Europe de l'Ouest. Éditions Actes Sud.

Atlas de botanique poétique. Éditions Arthaud

Éloge de la plante. Editions Seuil

Plaidoyer pour l'arbre. Éditions Actes Sud

Aux origines des plantes. Éditions Fayard

50 ans d'observations dans les jardins botaniques du Monde. Éditions Museo

Pour en savoir plus sur le botaniste Francis Hallé et son action en faveur des forêts :

<https://www.foretprimaire-francishalle.org/>

Pour agir en faveur des arbres :

<https://www.fondationiris.org>

<https://www.globalforestwatch.org/>

<https://primaryforest.org/>

<https://www.reforestation.com>

<https://www.coeurdeforet.com>

<http://www.forets-sauvages.fr>

<https://www.canopee-asso.org>

<https://www.my-tree.com>

<https://all4trees.org>

<https://boomforest.org>

<https://www.plantonspourlavenir.fr>

<https://www.treedom.net>

<http://planteurs-volontaires.com>

<https://www.atreeforyou.org>

Pour en savoir plus sur les forêts et la nature en général :

<https://www.greenpeace.fr/>

<https://www.worldwildlife.org/>

<https://www.fcpn.org>

<https://www.wwf.fr>

<https://fne.asso.fr>

<https://www.ferus.fr>  
<https://www.fnh.org>  
<https://mrmondialisation.org>  
<https://www.aspas-nature.org>  
<https://www.amisdelaterre.org>  
<https://www.goodplanet.org/fr/>  
<https://www.lpo.fr>

Pour en savoir plus sur le film *Poumon vert et tapis rouge* :

[www.poumon-vert-et-tapis-rouge.fr](http://www.poumon-vert-et-tapis-rouge.fr)

- 
1. Chaque année, plusieurs dizaines de nouvelles plantes sont découvertes, que l'on doit baptiser de noms scientifiques. C'est souvent une allusion au découvreur ou à une personne que l'on veut honorer. Dans la forêt d'Ebo, au Cameroun, un arbre tropical récemment découvert – de grandes fleurs jaune-vert poussent directement sur son tronc – a été nommé *Uvariopsis Dicaprio* en hommage à l'acteur activiste.
  2. Chaque année, la déforestation fait disparaître des plantes rares – souvent hôtes de molécules complexes et vertueuses – qui pourraient devenir les médicaments de demain.

- 
1. Scène de crime. Interdiction de passer.
  2. Terme générique pour les experts et les techniciens de l'identité judiciaire et de la police scientifique aux USA.
  3. « *Jusqu'à ce que les gyrophares des flics locaux déchirent cette sainte nuit.* »
  4. Important commissariat d'arrondissement. L'équivalent américain de nos hôtels de police.

- 
1. Deux plantes, en particulier, sont utilisées à cet effet par les chamanes : l'ayahuasca en Amazonie et l'iboga en Afrique.

- 
1. Comme son nom l'indique, l'oiseau sentinelle alerte les occupants de la forêt à la moindre perturbation. Son cri caractéristique retentit souvent dans la forêt amazonienne.

---

1. Le dastar est le turban que portent les hommes qui ont reçu le baptême sikh. Il leur permet de retenir leurs longs cheveux, qu'ils ne coupent jamais, par principe religieux.

---

1. Rikers Correctionnal Center, l'un des établissements pénitentiaires de New York City, situé sur l'îlot de Flushing, au nord de Manhattan.

---

1. Pour tous les autres singes, à l'exception des malheureux enfermés dans les zoos, un regard dans les yeux est une véritable agression. Les capucins constituent d'exceptionnels compagnons pour les humains. Certains étaient même choisis pour un programme d'aide aux tétraplégiques, tant leurs capacités d'apprentissage et de manipulation sont exceptionnelles.

- 
1. Certains singes hurleurs poussent des cris qui atteignent 140 décibels, ce qui est largement au-dessus du seuil de la douleur auditive pour les êtres humains.

- 
1. « Gardez vos forêts. »
  2. « Protégez vos forêts. »

---

1. « Correspondance établie ».

---

1. « La révolution commence maintenant ».

---

1. Les épiphytes croissent sur d'autres plantes sans en tirer leur nourriture. Ce ne sont donc pas, contrairement à l'idée répandue, des parasites. Les orchidées en sont les représentantes les plus appréciées du grand public.

---

1. Le FBI agit sur le territoire US, la CIA à l'extérieur. Chacun de ces services veille jalousement sur son périmètre, de sorte que les partenariats sont rares et rigoureusement encadrés.

---

1. Contrairement à ce que l'on peut constater dans nos forêts européennes, la vie sonore est plus forte la nuit que le jour en Amazonie. Des nuées d'insectes se réveillent, imités par les grenouilles nocturnes, les chouettes et les nombreux autres animaux nocturnes.

- 
1. « Le Botaniste a raison, sauvons nos forêts ! »
  2. « Fonds de défense du botaniste – Soyez généreux, s'il vous plaît. »

---

1. C'est une « grenouille de verre » – dont on connaît 156 espèces ! –, ainsi baptisée parce qu'elle est translucide. On en trouve aussi bien au sol, près des rivières, que dans les petites mares d'épiphytes, en hauteur.

2. *Cephalotes atratus* est une fourmi capable de se diriger en planant. Ainsi, elle peut revenir sur le tronc qui l'abritait avant d'en être éjectée par un coup de vent, par exemple.

---

1. Le mandrill (*Mandrillus sphinx*) est un primate à la face dépourvue de poils. Sa peau est bleuté et son nez rouge vif. Des couleurs vives teintent également ses fesses. Le mandrill vit en Afrique (Cameroun, Congo, Gabon et Guinée équatoriale). Il est victime de la déforestation et son espèce est menacée d'extinction.

- 
1. Surnom des hélicoptères de l'armée américaine depuis la guerre du Vietnam, en raison du bruit des pales de l'appareil – le fameux « tchop, tchop, tchop ».

---

1. Acronyme de *Drug Enforcement Administration* – agence fédérale américaine chargée de lutter contre le trafic de drogues aux USA.

2. La déforestation due à la coca – principalement en Colombie – représente environ 12 % de la déforestation mondiale. Pour mémoire, 1 gramme de cocaïne nécessite la destruction de 4 m<sup>2</sup> de forêt tropicale. Dans les Andes amazoniennes, 2,4 millions d'hectares ont ainsi été rasés en 25 ans...

---

1. *Corallus caninus* est une espèce de serpents de la famille des Boidae. Le boa canin est également appelé boa émeraude, en raison de sa couleur caractéristique. Ses petits sont rouge vif à la naissance, ils n'adoptent la couleur verte qu'aux alentours de six mois.

---

1. Le curare est un produit naturel, issu des lianes grimpantes que l'on trouve au cœur des forêts d'Amazonie – en particulier l'espèce *Chondrodendron tomentosum*. Les guerriers indiens en enduisaient la pointe de leurs flèches, afin de paralyser leurs ennemis. Il existe deux antidotes – dont la néostigmine.